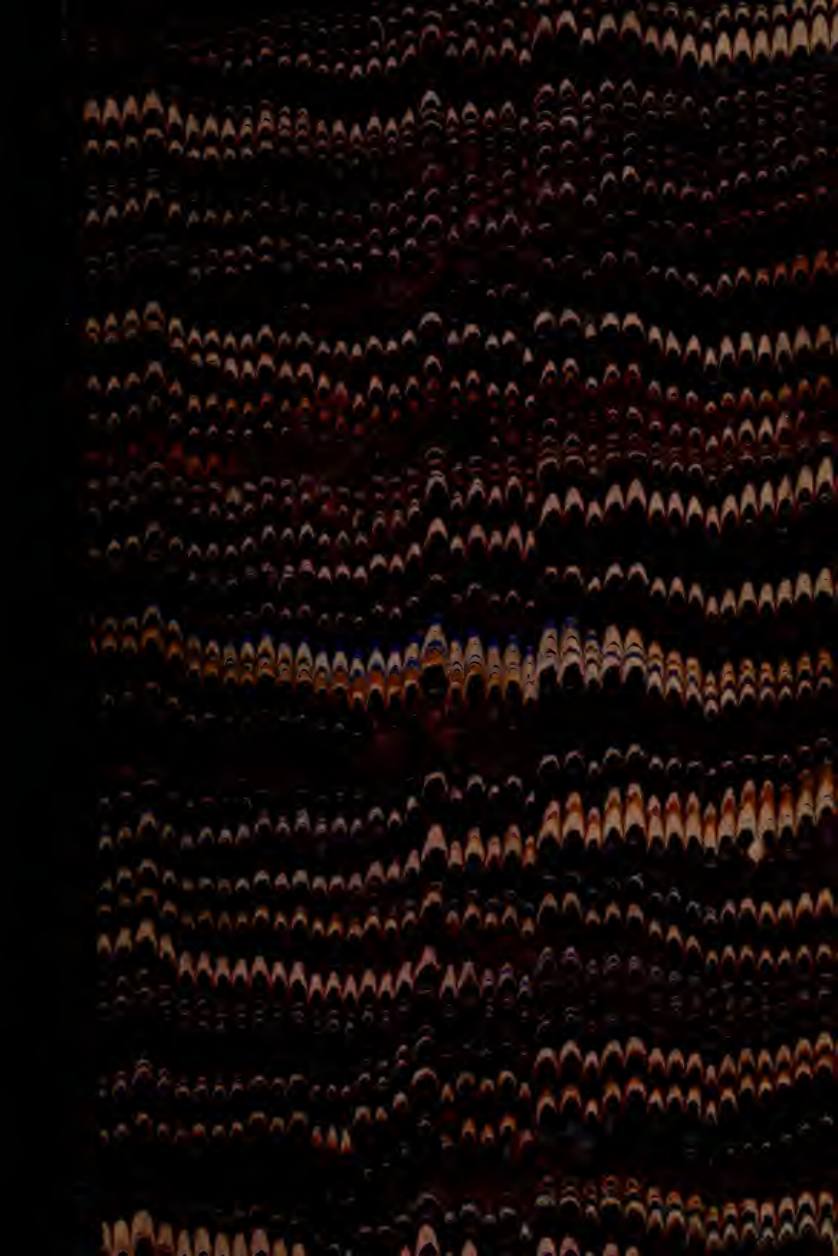

PQ
2393
.A1
1856
v. 98
SMRS

ŒUVRES COMPLETES

DE

GEORGE SAND

V. 98

THÉATRE

III

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GEORGE SAND

NOUVELLE ÉDITION, FORMAT GRAND IN-18

Les Amours de l'age d'or..	1	vol.
Adriani.....	1	—
Andre.....	1	—
Antonia.....	1	—
Autour de la table.....	1	—
Le Beau Laurence.....	1	—
Les Beaux Messieurs de Bois-Doré.....	2	—
Cadio.....	1	—
Césarine Dietrich.....	1	—
Le Chateau des Désertes.	1	—
Le Chateau de Pictordu..	1	—
Le Chêne parlant.....	1	—
Le Compagnon du tour de France.....	2	—
La Comtesse de Rudolstadt.	2	—
La Confession d'une jeune fille.....	2	—
Contes d'une grand'mère..	1	—
Constance Verrier.....	1	—
Consuelo.....	3	—
La Coupe.....	1	—
Les Dames vertes.....	1	—
La Daniella.....	2	—
Le Dernier Amour.....	1	—
La Dernière Aldini.....	1	—
Les deux Frères.....	1	—
Le Diable aux champs....	1	—
Elle et Lui.....	1	—
La Famille de Germandre..	1	—
La Filleule.....	1	—
Flamarande.....	1	—
Flavie.....	1	—
Francia.....	1	—
François le Champi.....	1	—
Histoire de ma vie.....	4	—
Un Hiver a Majorque — Spiridion.....	1	—
L'Homme de neige.....	3	—
Horace.....	1	—
Impressions et Souvenirs..	1	—
Indiana.....	1	—
Isidora.....	1	—
Jacques.....	1	—
Jean de la Roche.....	1	vol.
Jean Ziska — Gabriel.....	1	—
Jeanne.....	1	—
Journal d'un voyageur pendant la guerre.....	1	—
Laura.....	1	—
Lélia — Métella — Cora...	2	—
Lettres d'un Voyageur....	1	—
Lucrezia-Floriani-Lavinia.	1	—
Mademoiselle La Quintinie.	1	—
Mademoiselle Merquem....	1	—
Les Maitres mosaistes....	1	—
Les Maitres sonneurs.....	1	—
Malgrétout.....	1	—
La Mare au Diable.....	1	—
Le Marquis de Villemer....	1	—
Ma Sœur Jeanne.....	1	—
Mauprat.....	1	—
Le Meunier d'Angibault....	1	—
Monsieur Sylvestre.....	1	—
Mont-Revêche.....	1	—
Nanon.....	1	—
Narcisse.....	1	—
Nouvelles.....	1	—
La Petite Fadette.....	2	—
Le Péché de M. Antoine..	1	—
Le Piccinino.....	2	—
Pierre qui roule.....	1	—
Promenades autour d'un village.....	1	—
Le Secrétaire intime.....	1	—
Les sept Cordes de la Lyre.....	1	—
Simon.....	1	—
Tamaris.....	1	—
Teverino — Léone Léoni...	1	—
Théatre complet.....	4	—
Théatre de Nohant.....	1	—
La Tour de Percemont. — Marianne.....	1	—
L'Uscoque.....	1	—
Valentine.....	1	—
Valvèdre.....	1	—
La Ville noire.....	1	—

Poissy. — Typographie S. Lejay et Cie.

THÉATRE COMPLET

DE

GEORGE SAND

TROISIÈME SÉRIE

MAUPRAT

FLAMINIO — MAITRE FAVILLA

LUCIE

ATHENÆUM
LIBRARY
LIVERPOOL.

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1877

Droits de reproduction et de traduction réservés

8148

46668
1

MAUPRAT

DRAME EN CINQ ACTES, EN SIX TABLEAUX

Odéon, — 28 novembre 1853

La critique et le public demandent souvent, avec raison, s'il est favorable au développement de l'art littéraire de faire deux *coupes* de la même idée, et de reproduire sur le théâtre un sujet déjà traité dans un roman. Les réponses varient, et, comme toutes les questions de ce monde, celle-ci n'aura jamais pour solution que l'éternel *c'est selon*, applicable à toutes les choses humaines.

En principe, le théâtre étant la représentation des scènes de la vie, il est aussi naturel et aussi logique de prendre le sujet d'un drame dans un roman qu'il l'est de le prendre dans l'histoire ou dans le poëme épique. Personne n'a jamais reproché à la tragédie et au drame historique de répéter au public des évenements déjà connus et appréciés par lui. Dira-t-on que personne ne s'est intéressé à Achille, à Ulysse, à Andromaque, à Hermione, parce que les tragiques anciens et modernes ont tiré ces solennelles figures de l'histoire, de la fable ou de la tradition? Shakspeare n'a-t-il pas puisé, en outre, dans la chronique et la légende? Soutenir que l'esprit du spectateur est nécessairement prévenu pour ou contre des types qu'il s'est appropriés par la lecture, ce serait donner un démenti à tout le passé comme à tout le présent, comme à toutes les grandes créations dramatiques, comme à toutes les fantaisies de l'art en général. La peinture n'aurait pas beau jeu à reproduire les traits des personnages illustres, la mu-

sique serait mal venue à leur prêter ses accents. Il faudrait les laisser éternellement dans l'oubli de la tombe, et cet excès de respect ne leur serait guère favorable : les morts s'en plaindraient, et, dans les champs Élyséens, on s'entretiendrait de l'ingratitude des vivants.

Dans un ordre de créations moins importantes, tout artiste a, selon moi, le privilége de donner à son invention deux formes différentes. La vogue d'un sujet lui fait subir bien d'autres transformations. On a dansé et mimé *Manon Lescaut*, on a fait des opéras avec les romans de Walter Scott; *Jocelyn* est un roman en vers qu'il pourrait plaire à l'auteur de refaire en prose et que l'on verra quelque jour au théâtre; car il n'est pas de sujet réussi dans une forme quelconque qui n'ait été reproduit par l'auteur, ou par d'autres auteurs, sous des formes différentes.

Il est donc permis de faire une pièce avec un roman, ou un roman avec une pièce. L'art ne peut qu'y gagner, si la chose est faite avec conscience et avec goût. Mais, comme elle peut être faite sans goût et sans conscience, on a raison de dire : *C'est selon.*

Je ne m'adjugerai pas la palme du goût, mais je me défendrais, au besoin, d'avoir manqué de conscience et de soin en transportant sur la scène le sujet et les figures d'un de mes romans. Si l'on me disait que c'est le travail d'un paresseux, qui se dispense d'inventer, je répondrais que ceux qui parlent ainsi n'ont jamais mis la main à un pareil travail. Il est intéressant parce qu'il est difficile, et cette seconde création est beaucoup plus délicate et plus raisonnée que la première.

Le roman nous donne toutes nos aises. On nous y permet tous les développements nécessaires à notre pensée. Le lecteur nous quitte quand nous le fatiguons; mais il nous revient si, à travers nos longueurs, il a saisi un type ou une situation qui l'intéresse. Le spectateur est moins patient parce qu'il ne lui est pas facile de sortir, parce qu'il est souvent mal assis, parce qu'il ne peut ni fumer ni se dégourdir les jambes, ni donner du cor pour se distraire. Il faut donc

abuser le moins possible de sa captivité, de son malaise et de sa politesse. Il faut réussir à lui présenter des personnages assez *nature* pour qu'il veuille bien les regarder et les écouter, et cependant assez concis pour qu'il ne trouve pas qu'ils parlent trop.

Le roman de *Mauprat* m'offrait de bonnes conditions pour essayer de résoudre cette difficulté. Racontée à la première personne par le héros de l'aventure, cette histoire montrait et décrivait bon nombre d'autres personnages et les faisait peu discourir. Ceux-là ne s'exprimaient pas eux-mêmes : on ne les entendait qu'à travers la narration nécessairement monotone de Bernard; et Bernard, lui-même, nous disait souvent qu'il renonçait à nous traduire le langage de Patience ou les réticences de Marcasse, les sermons de M. Aubert ou les vivacités du chevalier.

Le drame où j'ai entrepris de faire parler ces humbles personnes a donc été pour moi une étude toute nouvelle, et où, malgré mon désir de suivre autant que possible un roman qu'on avait trouvé dramatique (puisque vingt personnes m'avaient demandé l'autorisation de le transporter au théâtre), j'ai dû chercher, dans le sujet et la donnée de ce roman, plusieurs scènes qui n'y sont pourtant pas. Suivre servilement un roman pour en extraire et en copier les scènes et le dialogue, serait très-agréable, en effet, à la paresse de l'auteur; mais, outre que la paresse et la spéculation se tiennent de près et ne sont pas de bon exemple, il y a impossibilité réelle à faire une pièce par ce moyen. Les scènes d'un roman ne sont pas écrites pour le théâtre, et il est même nécessaire de n'en pas conserver un mot. Il se trouve, dans les romans, des situations infiniment prolongées qui plaisent au lecteur justement parce qu'elles l'impatientent, et qui ennuieraient le spectateur par les raisons que j'ai dites plus haut. Un personnage de roman peut rester pendant tout un volume à l'état d'énigme ; c'est un des *moyens* du roman que de ne pas se révéler trop vite. A la scène, on se dégoûte vite d'un personnage en chair et en os qui tarde à se faire comprendre. Il

faut donc, en tout, procéder autrement, et procéder autrement, ce n'est pas copier : c'est créer une seconde fois.

Je dois de vifs remercîments aux acteurs, ces interprètes qui sont eux-mêmes des créateurs et que l'auteur doit toujours associer au mérite d'un succès, à part égale, au moins à la sienne propre. Mademoiselle Fernand, noble, belle et d'une grâce exquise, et M. Brésil, talent jeune et fougueux, nature puissante, présentent des types et des caractères que le public a cru reconnaître. M. Barré, simple et touchant dans le rôle de Patience, a conquis à la pièce toutes les sympathies de l'auditoire. J'ai déjà, envers cet artiste de premier ordre, plusieurs dettes de gratitude à acquitter. Il a été parfait dans le rôle du séducteur rustique de *Claudie*, et admirable après M. Deshayes, ce qui paraissait impossible, dans celui de Jean Bonnin du *Champi*. M. Fleuret, dans *Marcasse*, est grand peintre et acteur excellent. Cette composition le placera désormais, j'espère, au rang qui lui est dû. Quant à M. Ferville, un talent aussi éprouvé que le sien ne pouvait qu'honorer l'œuvre à laquelle il a bien voulu s'associer. M. Talbot est un esprit souple, une physionomie mobile et fine qui sait prendre tous les aspects. Pour qui l'a vu effrayant dans l'apparition de *Jean le Tors*, il y a plaisir et surprise à le voir dans les *pères* de la comédie de Molière présenter un masque impassible d'étonnement et de crédulité. M. Rey est une âme et une figure énergiques, qui a su faire un grand rôle du très-court rôle de Léonard. MM. Saint-Léon, Harville et Saint-Germain, enfin mademoiselle Antheaume, m'ont apporté l'assistance de talents très-supérieurs à l'importance de leurs rôles, et ce n'est pas ceux-là que l'on doit remercier le moins.

Quant aux directeurs de l'Odéon, qui ont monté la pièce avec tant de magnificence et composé la mise en scène avec tant de goût, je les remercie comme artiste autant que comme ami.

G. S.

Nohant, le 12 décembre 1853.

DISTRIBUTION

BERNARD DE MAUPRAT	MM.	Brésil.
LE CHEVALIER HUBERT DE MAUPRAT		Ferville.
M. DE LA MARCHE		Harville.
JEAN LE TORS		Talbot.
M. AUBERT		Saint-Léon.
PATIENCE		Barré.
MARCASSE		Fleuret.
TOURNY		Saint-Germain.
LÉONARD DE MAUPRAT		Georges Rey.
ANTOINE DE MAUPRAT		Saint-Mar.
LAURENT DE MAUPRAT		Daunay.
LOUIS DE MAUPRAT		Fréville.
PIERRE DE MAUPRAT		Ernest.
GAUCHER DE MAUPRAT		Benjamin.
LE LIEUTENANT CRIMINEL		Brécourt.
SAINT-JEAN		Étienne.
Deux Serviteurs de la Roche-Mauprat		Drouin. / Alfred.
EDMÉE	Mmes	Fernand.
Mlle LEBLANC		Antheaume.

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

A LA ROCHE-MAUPRAT

Une grande salle (d'architecture moyen âge ou renaissance) solidement et grossièrement meublée; des trophées de chasse (sans armes) décorent les murailles enfumées, mais non dégradées. A gauche du spectateur, une très-grande cheminée avec des bancs de pierre dans l'intérieur (il n'y a pas de feu). Au fond, à droite, faisant face au spectateur, une fenêtre grillée ouverte; au même plan à gauche, une grande porte massive, avec une barre pour la fermer à l'intérieur, et un guichet grillé. Une porte de côté, sur la droite. Deux longues tables, grossières et sans nappes, sont dressées et servies de venaison; l'une parallèle à la paroi gauche de la salle; l'autre de

même à droite. Elles sont éclairées par des chandelles de résine placées dans des bouteilles de grès ou par des lampes rustiques. Au milieu du théâtre, vers le fond, un pilier d'architecture soutient le plafond. Au pied de ce pilier est placé, sur un patin, un tonneau en perce. Deux valets, moitié paysans, moitié bandits, remplissent des cruches à ce tonneau et les posent sur les tables. Éclairs et tonnerre.

SCÈNE PREMIÈRE

TOURNY, LES VALETS.

TOURNY, en avant du théâtre. — C'est un jeune paysan, proprement vêtu, l'air doux et un peu patelin. Il tient dans sa main de petits objets qu'il regarde tour à tour.

Si c'est pour la bombance, je ne dis pas;... si c'est pour un tapage... De ce que mon père est leu métayer, faut bien qu'il fasse leux commandements ; mais, moi qui demeure bien tranquille, au loin d'ici !... Ces deux brochettes de bois qu'un pauvre m'a remis ce matin !... Celle qui est coupée en pique, c'était de mon père ; ça voulait dire : « Tourny, mon garçon, viens-y ! » Celle qui est taillée en fourche, c'est de ma mère ; ça dit : « Sylvain, mon fils, viens-y pas ! » Je suis venu tout de même... pour le divertissement ; mais, si ça se gâte...

SCÈNE II

LES MÊMES, ANTOINE, LOUIS et PIERRE DE MAUPRAT.

Les valets vont et viennent. Tous les Mauprat sont vêtus fort peu mieux que leurs valets. Ils ont l'aspect de braconniers, l'air et l'attitude du commandement sont leurs seules distinctions.

ANTOINE, entrant, d'une voix forte qui fait tressaillir Tourny.

Allons, dépêchons, vous autres ! Est-ce qu'on ne soupe pas aujourd'hui à la Roche-Mauprat ?

TOURNY, se remettant à l'ouvrage.

Dame! monsieur Antoine, il n'est pas sept heures, et, à ce qu'il paraît, on ne soupera qu'à huit.

ANTOINE.

Qu'est-ce qui t'a dit ça, à toi, Sylvain Tourny?

TOURNY.

C'est M. Jean le... celui qui...

Il fait un peu le bossu.

ANTOINE.

Hein?

TOURNY.

C'est M. Jean de Mauprat, votre frère.

PIERRE.

Pourquoi donc?

TOURNY.

Il a dit comme ça que c'est à cause de la chasse de M. le chevalier Hubert de Mauprat, votre oncle.

ANTOINE.

En quoi cela nous intéresse-t-il, sa chasse?

PIERRE.

Qu'est-ce qu'il y a de commun entre les Mauprat Casse-Tête et les Mauprat...?

ANTOINE.

Coupe-Jarrets! lâchons le mot, il n'est pas bien méchant! Sache que le frère Jean craint que...

LOUIS.

Mais voilà Gaucher et Léonard qui nous diront...

SCÈNE III

LES MÊMES, LÉONARD et GAUCHER DE MAUPRAT.

Léonard et Gaucher ont leur fusil à la main. Léonard est le plus jeune des sept frères Mauprat; sa figure est moins sinistre que celle des autres. Son costume tient un peu plus du gentilhomme. Il se débarrasse, en entrant, d'un surtout en peau de bique. Les domestiques sont sortis vers la fin de la scène précédente. Tourny est resté à l'écart, inaperçu.

LÉONARD.

Ouf! quel temps! Il pleut des hallebardes!...

ANTOINE.

Eh bien, quelles nouvelles de cette chasse?

GAUCHER.

Aucune! Il y avait là des gens de trop, nous n'avons pu approcher.

ANTOINE, ricanant.

Des gens du roi qui vous ont fait peur?

LÉONARD.

Peur? Parle pour toi; mais il n'y aurait eu que folie à se montrer. On y avait fourré toute la maréchaussée du pays, comme s'il se fût agi, non d'une battue aux loups, mais d'une campagne contre les francs seigneurs de la Varenne.

ANTOINE.

Oui-da! Il faut vite annoncer cela au vieux Jean!

LÉONARD.

C'est fait; il nous attendait à la herse. Il va venir ici tenir conseil. (A Gaucher.) Frère, va donc avertir tous nos valets, et les amis de la maison qui sont céans à cette heure.

ANTOINE, voyant Tourny.

Qu'est-ce que tu fais là, toi? Gare aux curieux! (Il fait le geste de le frapper, Tourny s'esquive.) Avertirai-je Bernard?

SCÈNE IV

Les Mêmes, JEAN.

Jean, hideux personnage, contrefait, boiteux, un peu chauve. Il est le plus âgé des frères Mauprat. Sa mise est d'un gentillâtre sédentaire, assez sordide, mais moins débraillée que celle des autres. Il est entré à pas de loup par la porte du fond, et répond aux derniers mots de Gaucher. Pendant cette scène, à l'exception de Jean, les personnages sont occupés d'une manière appropriée à leur genre de vie; l'un fourbit ses armes, l'autre raccommode un filet à pêcher.

JEAN.

Bernard de Mauprat? Certes! le gros garçon ne sera pas de trop pour le moment. (A Gaucher.) Va! (Gaucher sort. — A Antoine.) Qui avons-nous ici, ce soir?

ANTOINE.

Excepté notre frère Laurent et le braconnier Courtaud, qui ne sont pas rentrés, maîtres et valets, nous y sommes tous; plus, le déserteur Vincent; Simonard, celui qui a tué son frère au cabaret; le maquignon Francy, qui a volé les chevaux de la gabelle, et les deux Maucoin, ces porte-balles qu'on accuse d'avoir pris l'argenterie de madame de Rochemaure; tous gens traqués comme des renards, et qui ne peuvent se passer de nous.

JEAN.

Allons! ça nous fait vingt et un hommes déterminés, et qui jouent le tout pour le tout. C'est plus qu'il n'en faut pour tenir toute la force armée du pays, qui n'est pas grosse, sous le feu de nos bonnes petites meurtrières.

LÉONARD.

Et Bernard? pourquoi ne pas le compter?

JEAN.

Le beau neveu? Ne le comptons pas encore, s'il vous plait.

ANTOINE.

Pourquoi non? Il est fort comme un taureau!

LÉONARD.

Brave comme le sanglier qui fait tête!

JEAN.

Oui, mais pas plus méchant qu'un mouton. Mes beaux amis, Bernard Mauprat est et ne sera jamais qu'une brute.

ANTOINE.

Comme feu monsieur son père, qui redoutait les tribunaux et qui nous a reniés, nous, ses frères! Après ça, il n'est peut-pas si sot que nous croyons!...

LÉONARD.

Frère Jean, vous haïssez Bernard! Tenez, vous le haïssez trop! Si la nature ne l'eût pas doué de la force de trois

hommes, vous l'eussiez fait mourir par vos mauvais traitements; et à quoi cela vous eût-il servi?

JEAN.

A contrarier un peu les inclinations de M. Hubert, qui avait résolu d'éduquer cet aimable petit-neveu, et d'en faire son héritier à notre détriment. Voilà pourquoi notre père Tristan nous apporta ici, par la peau du cou, ce bel orphelin, transi de peur comme un lièvre.

LÉONARD.

Eh bien, à quoi bon? De dépit, le chevalier s'est marié sur ses vieux jours, et, contre toute attente, à défaut d'héritier de son nom, a eu une héritière de ses biens, qui, par mariage, les portera, un de ces matins, dans une famille étrangère.

JEAN.

Savoir!

ANTOINE.

Comment?

JEAN.

Je dis *savoir!* Elle est enfin sortie du couvent, cette belle demoiselle!... Monsieur son père a eu enfin l'heureuse idée de venir habiter avec elle son château de Sainte-Sévère! Elle aime la chasse, dit-on; nos bois sont vastes; le pays est couvert, peu habité, et il n'y a, après tout, que dix lieues de Sainte-Sévère à la Roche-Mauprat.

ANTOINE, qui l'écoute attentivement.

Qu'est-ce que tu en veux conclure?

JEAN.

Rien, sur mon âme! Mais je ne suis point d'avis qu'elle épouse notre ennemi naturel... le comte de la Marche, lieutenant général de la province de Berry.

ANTOINE.

Pourtant ce mariage nous mettrait, à tout jamais, à l'abri des poursuites. M. Hubert de Mauprat, qui, tout en nous haïssant, ne se soucie point de voir traîner le nom qu'il porte sur les bancs d'un présidial, nous fera de son gendre une

protection qui nous assure l'impunité. Songez à cela, que diable! frère Jean.

JEAN.

Je songe à quelque chose de mieux. Je songe à faire d'une pierre deux coups! Si mon plan réussit, un jour ou l'autre, je me débarrasse de deux innocences qui me gênent; de ces deux vertus, je fais un petit crime pour mon neveu Bernard, une grosse honte pour ma cousine Edmée... Voyons! je suppose que notre maquignon Francy, qui est un homme de génie, fasse acheter à M. Hubert, pour sa fille, notre gentil cheval Astaroth!

ANTOINE.

Ah!

JEAN.

Eh bien, c'est fait. L'animal sent son ancien gîte de loin, et, un beau soir... un soir d'orage... sur la fin d'une chasse, peut-être avec un peu d'aide... Laurent aux aguets... l'amazone arrive ici. On lui ménage une entrevue avec Bernard; il a coutume de faire le difficile; mais on la dit fort belle, et, avec la jeunesse, il faut toujours compter sur le diable.

ANTOINE.

J'entends. Mais après?

JEAN.

Après, on la reconduit poliment chez son père, avec force regrets de l'aventure et beaucoup de blâme pour le coupable.

LÉONARD.

Alors, on les marie?

JEAN.

Pourquoi non? Ma moralité s'en réjouit.

ANTOINE.

Nous n'y gagnons rien!

JEAN.

Si fait, mes colombes! Nos précautions seraient prises d'avance. La demoiselle ne sortirait pas d'ici à l'aube du jour,

sans que Bernard eût signé la rançon de sa fiancée, de la moitié de sa fortune à venir.

LÉONARD.

Bah! tout cela est un de ces romans comme vous nous en faites tous les jours, l'homme aux idées noires, et celui-ci est un des plus laids qu'ait produits votre cervelle creuse! Vous feriez mieux de songer à la réalité, surtout ce soir où il est question de rechercher Simonard jusque chez nous; ce qui serait un prétexte pour nous attaquer.

JEAN, haussant les épaules.

Nous attaquer ?... Rêverie! Mais, quand la maréchaussée est sur pied, il faut se compter, et remonter un peu le moral de nos gens. (Au domestique qui entre.) Eh bien, nous attendons!

LE DOMESTIQUE.

Tout le monde est là; mais le bonhomme Marcasse vient d'arriver, et vous m'avez commandé...

JEAN.

Oui, oui, c'est juste. Je veux le voir tout de suite. Ce ne sera pas long, un homme qui n'a jamais pu mettre plus de trois mots dans une phrase! Fais-le entrer.

Le domestique sort.

ANTOINE.

Que diable veux-tu faire du chasseur de belettes? C'est un imbécile!

JEAN.

C'est un homme qui a entrée dans toutes les maisons et place au feu de toutes les cuisines, notamment au château de M. Hubert. Laissez-moi seul avec lui.

ANTOINE.

Dépêche-toi, on crie la faim depuis une heure.

Il sort avec Pierre, Louis et Léonard

SCÈNE V

MARCASSE, JEAN.

Marcasse est vêtu proprement, quoique pauvrement : il a une sorte de manteau court et drapé sur l'épaule, un chapeau à grands bords, des guêtres. Il porte sa grande épée sous le bras; c'est son outil de chasse, qu'il n'a pas le droit de porter au côté, et qu'il pose ou garde, suivant les besoins de la scène. Il est suivi par son petit chien et introduit par la porte de côté. Le valet qui l'amène se retire.

JEAN, avec une gravité ironique.

Salut à Votre Seigneurie, don Marcasse!

MARCASSE.

Seigneur, moi? Non! Espagnol? Non!... Honnête homme, oui, pour vous servir.

JEAN.

Ma foi, vous êtes plus qu'honnête homme, Marcasse, vous êtes homme d'esprit. Cela se voit dans votre physionomie... Eh bien, le métier va-t-il? Vous voilà vieux! et c'est un dangereux casse-cou, à votre âge, que de courir la fouine sur les charpentes des greniers!

MARCASSE.

Œil très-bon, jarret très-sûr. Blaireau de même. (Montrant son chien.) Très-bon chien! vieux ami!

JEAN, touchant l'épée de Marcasse.

Et vieille épée! bonne lame pour larder les rats dans leur tanière? Nous savons cela. Il paraît cependant que vous n'avez pas le pied tellement sûr, que vous n'ayez fait une chute dernièrement, dans un des bâtiments du château de Sainte-Sévère?

MARCASSE.

Peu de chose, deux trous à la tête, un pied démis, une main foulée.

JEAN.

Est-ce vrai que la demoiselle vous a soigné?

MARCASSE.

De ses propres mains : beaucoup de bonté!

JEAN.

Vous l'avez vue à la chasse aujourd'hui ?

MARCASSE.

Non.

JEAN.

Mais vous savez qu'elle y est.

MARCASSE.

Non.

JEAN.

Quoi ! elle n'y est pas avec son père?

MARCASSE.

Je ne sais.

JEAN, à part.

Quelle brute ! (Haut.) Est-ce vrai que M. Hubert et elle doivent passer la nuit chez madame de Rochemaure ?... Ne le pensez-vous pas? Répondez !

MARCASSE, rêveur.

Pardon, je pensais...

JEAN.

A quoi ?

MARCASSE.

A autre chose.

JEAN, impatient.

Dites donc à quoi?

MARCASSE.

Je venais vous avertir... Prenez garde à vous!... ils sont partis.

JEAN.

Qui donc ça?

MARCASSE. Il fait une pause, comme s'il voulait résumer son discours. Jean frappe du pied avec impatience.

Voilà, monsieur. Je venais faire ici ma chasse. Près du

château, je les ai vus, à travers champs, sur les fossés, le long du bois, par cent et cent, par mille et mille, rats et souris, toute une armée! la... la... (gesticulant avec une sorte de majesté comique), noire, épaisse, trottant, fuyant... vite, vite!... horrible à voir! Blaireau de trembler, lui si hardi! moi de reculer, de me ranger... Tout a passé! Je suis venu, je vous le dis; l'honnête homme doit la vérité.

JEAN.

Voilà un étrange récit! mais je n'y crois pas, don Marcasse.

MARCASSE.

Pardon! chose très-vraie! signe certain : maison près de crouler, rats et souris l'abandonnent.

JEAN.

Est-ce une métaphore, l'ami? Voulez-vous dire que la fortune des francs seigneurs touche à sa fin?

MARCASSE.

Chose possible!

JEAN.

Pourquoi pensez-vous ainsi?

MARCASSE.

M. de Puymarteau pendu!

JEAN, tressaillan

Puymarteau pendu? Que dites-vous là? Vous mentez!... ça ne se peut pas!

MARCASSE.

J'ai vu la corde, l'homme au bout.

JEAN.

Où ça? quand ça?

MARCASSE.

Il y a trois jours, à Buzançais.

JEAN, agité, se parlant à lui-même.

Est-ce croyable? Pendu! cet homme si rusé, si hardi, notre modèle, notre allié, notre dernière espérance! (A Marcasse.) A la suite d'une révolte, n'est-ce pas? trahi, assassiné par ses gens?

MARCASSE, secouant la tête.

Par les gens du roi.

JEAN, exaspéré.

Les choses en sont-elles à ce point? Rage et malheur! Qui pourra résister désormais ? Et vous, sottes gens, vous croyez que c'est là de la justice ?

MARCASSE, impassible.

Croyez-moi, la maison menace ruine !

JEAN.

Cela signifie qu'on va nous attaquer ?

MARCASSE.

Non ; j'ignore.

JEAN.

Sur votre honneur, vous l'ignorez? Voyons, on dit que vous avez de l'honneur, vous?

MARCASSE, calme.

Sur mon honneur.

JEAN, allant sonner.

Prenez garde, vieux fou ! nous savons ici le moyen de faire parler ceux qui veulent se taire.

MARCASSE, calme.

Torture arrache mensonge. Vérité dans la liberté !

JEAN, à un valet qui entre.

Emmenez maître Marcasse, et faites-le bien souper. (Bas, au valet.) Enferme-le là. (Il désigne la porte de côté.) Si on nous attaque, fourre-le au cachot ; s'il résiste, brûle-lui la cervelle. (Haut.) Bonsoir, l'ami ! Merci pour vos prédictions !

MARCASSE, à son chien, en s'en allant avec le domestique.

Ici, Blaireau !

SCÈNE VI

JEAN, seul, rêveur et sombre.

Ce préjugé populaire serait-il fondé ? Je n'ai jamais pu croire à un Dieu bon, moi! mais à un méchant esprit qui toujours raille et menace... (Touchant son front.) Je le sens là...

Non, c'est absurbe, cet homme est fou !... ou bien, généreux à sa manière, il me donne avis des plans de nos ennemis, sans oser me les révéler clairement !... Allons, il faut être en état de défense. (Il va sonner.) Et Laurent qui ne rentre pas ! cela m'inquiète ! (Se tournant vers la porte de côté.) Êtes-vous là, vous autres ? Venez ! venez tous !

Il va ouvrir la grand'porte.

SCÈNE VII

ANTOINE, LOUIS, PIERRE, GAUCHER, LÉONARD, JEAN, DOMESTIQUES, BRACONNIERS, PAYSANS, COLPORTEURS, etc., tous gens de mauvaise mine, formant un groupe d'une vingtaine de personnes ; puis BERNARD, TOURNY.

Les Mauprat entrent les premiers par la droite, et vont se ranger le long de la table de gauche. Les autres, venant du fond, défilent devant Jean, qui les accueille avec des sourires, des poignées de main, des tapes sur l'épaule ; ils vont se ranger à la table de droite. Tourny entre le dernier.

JEAN.

Bien, mes amis ! Salut, mes enfants. Je vois avec plaisir que nous sommes plus nombreux que je ne l'espérais par ce mauvais temps. Asseyez-vous, mangez bien et buvez mieux ! J'ai à parler. Mais Bernard ! où est donc Bernard ?

BERNARD, entrant d'un air farouche.

Eh bien, qu'est-ce que c'est ? Le voilà, Bernard !

Il passe devant Jean sans daigner le regarder, traverse le théâtre et va s'asseoir au premier plan de la table de gauche, en tournant le dos à Jean, tandis que les autres oncles restent debout un instant. Bernard met le coude sur la table et paraît complétement insensible, par mépris de ce qui se passe autour de lui. Jean, qui a suivi Bernard d'un regard oblique plein de courroux et de haine, vient se placer au milieu du théâtre entre les deux tables, il s'appuie sur le tonneau comme sur une tribune, pour parler tantôt avec emphase, tantôt avec familiarité ; à droite et gauche, on boit, on mange en l'écoutant.

JEAN.

Messieurs de Mauprat, mes frères!... je nommerai d'abord Laurent, l'aîné après moi (il va rentrer, c'est comme s'il était là); ensuite, par rang d'âge, Antoine. Louis, Pierre, Gaucher, Léonard, ici présents, je vous salue! (Il salue à gauche, tous rendent le salut, excepté Bernard.) Bonsoir à toi, Bernard de Mauprat, mon neveu. (Bernard ne bouge pas, Jean se retourne vers la droite.) Et vous, amés et féaux, clients, alliés, tenanciers et serviteurs de la Roche-Mauprat... salut! Je me félicite de vous voir réunis sous ce toit, où règne l'antique liberté du bon temps; où, assis dans la même salle et buvant le même vin, nous pouvons rire ensemble des nouvelles mœurs, des nouvelles idées et du parchemin des procureurs!

CRIS, à la table de gauche.

A bas les procureurs!

JEAN.

Bien dit, mes enfants! mort à cette racaille! Souvenez-vous, amis... (se retournant vers la gauche)! et pensez aussi un peu à cela, messieurs mes frères! que nous sommes peut-être les derniers francs seigneurs (se retournant vers la droite)! et, vous, les derniers francs vassaux qu'il y ait en France, en l'an de grâce 1775. Nous avons résolu le problème de vivre, nous, sans revenus; vous, sans travail, depuis une vingtaine d'années; narguant les créanciers, rançonnant les mauvais voisins, et accrochant les recors insolents aux vieux châtaigniers de la Varenne, nous tiendrons contre la loi, la chicane, l'enfer et la maréchaussée jusqu'à notre dernier jour! Est-ce votre avis?

TOUS, excepté Bernard, immobile.

Oui, oui! nous tiendrons.

JEAN, prenant un verre qu'on lui remplit à la table de droite.

Buvons donc au nom de Mauprat, et qu'il vous serve encore de drapeau!

Il boit.

TOUS, se levant, excepté Bernard.

Vive Jean de Mauprat!

JEAN, remettant son verre sur la table, et revenant à Bernard, qui est resté comme une statue.

Et toi, Bernard, tu ne dis rien? (Bernard hausse les épaules.) Parlez, mon neveu; vous avez voix au chapitre comme les autres.

BERNARD.

J'ai voix au chapitre? (Il se lève et dit en frappant sur la table.) Alors, je dis non, non, trois fois non!

JEAN.

Oui-da! j'aime la franchise, Bernard! Donc, vous entrez en révolte, vous tout seul, à vos risques et périls?

BERNARD, debout.

Qu'est-ce que je peux donc risquer à présent, avec vous, monsieur Jean de Mauprat, monsieur Jean le Tors, monsieur Jean le Bourreau? Croyez-vous que je suis encore un bambin, pour me laisser insulter, mettre au cachot et rouer de coups? Oh! que non pas! Quand vous m'avez arraché des bras de ma mère agonisante, elle m'a crié son dernier mot, la pauvre femme; elle m'a dit : « C'est Jean l'Assassin, c'est fait de toi. Il te tuera!... » Vous y avez bien fait votre possible; mais on ne tue pas comme ça un Mauprat qui veut vivre. Et il y a longtemps que je vous aurais écrasé comme une vipère, si M. Tristan ne m'eût dit un jour, en me mettant un cheval dans les jambes et un fusil dans les mains : « Te voilà fort, sois brave. » Depuis ce jour-là, je vous ai méprisé! mais, à cette heure, je vous dis en face : j'ai assez de vous, j'ai assez du métier qu'on fait ici! (Mouvement des oncles.) Oh! vous autres, prenez-le comme vous voudrez! Je ne vous hais point... Et même... vous, Léonard, qui m'avez aimé un peu... Mais c'est égal! je dis que vous avez fait le métier de braves, le métier de fous si l'on veut, avec le vieux père, mais qu'à présent... si vous obéissez à ce chef-là (il montre Jean), vous êtes tous des lâches!

TOURNY, à part.

Il y a du vrai.

JEAN.

Fort bien! C'est là que je l'attendais... Bernard, tu nous trahis! c'est toi qui as donné le mot à nos ennemis pour nous cerner ce soir.

BERNARD.

Moi?

JEAN.

Toi! et je te dénonce...

LÉONARD.

C'est faux!... si nous sommes en danger, il restera.

Bernard serre avec énergie la main de Léonard et se rassied.

ANTOINE.

Nous sommes cernés, Marcasse te l'a dit?

JEAN, bas.

Non; mais, comme nous pourrions l'être d'un moment à l'autre... (haut), allez tout préparer et choisir vos postes.

LÉONARD.

Oui, oui! que tout soit prêt en cas d'alarme.

ANTOINE.

Tu te chargeras de pointer la coulevrine?

JEAN.

Comment donc! c'est mon plus grand plaisir. (Aux vassaux.) Allez, mes enfants, je suis à vous; j'ai envoyé faire une reconnaissance! si l'ennemi renonce à son idée, vous reviendrez ici, et nous boirons jusqu'au jour.

LES VASSAUX, en sortant.

Vive Mauprat!

JEAN, à Tourny, qui reste le dernier.

Ah! ah! mon garçon! ce sera ton premier exploit!

TOURNY.

J'en suis content, monsieur! (A part.) J'ai bien soupé... j'ai obéi à mon père. On va se cogner... j'vas obéir à ma ma mère!

Il s'esquive par le fond.

LÉONARD, regardant Bernard, qui est absorbé.

Je vous le disais bien, que notre Bernard avait du cœur.

JEAN, railleur et doucereux.

Il n'y a que lui-même qui ait voulu en douter.

BERNARD.

Vraiment, monsieur mon oncle? Comptez-vous, pour m'endormir, sur vos belles paroles? Je vous connais, allez! jamais vous ne voulez plus de mal aux gens que quand vous en dites du bien; mais prenez garde à moi, je suis encore un Mauprat *Coupe-Jarrets*, et un rude!

JEAN.

Vous le prouverez ce soir, s'il y a lieu.

BERNARD.

Possible.

Il boit.

ANTOINE.

Eh! ce n'est plus le moment de tant boire!

JEAN, à Léonard, qui veut ôter la cruche des mains de Bernard.

Laissez-le se contenter... Le vin est sa seule passion, puisqu'il n'aime ni le jeu, ni le pillage... ni les femmes!

BERNARD.

Les femmes? vous croyez que j'en ai peur? Ah! ah!

Il rit d'un air égaré.

JEAN.

Si ce n'est pas de la crainte, c'est donc du dégoût?

BERNARD.

Du dégoût? Eh bien, vous l'avez dit... Toutes celles que vous amenez ici, de gré ou de force, sont des lâches ou des effrontées; mais patience, messieurs les Mauprat!... celle qui me plaira, vous ne la verrez jamais, ou bien... je briserai le plus fort d'entre vous... comme cela!

Il brise la cruche.

ANTOINE, prenant sa carabine.

C'est trop d'insolence! J'ai envie d'en finir avec cet ivrogne!

JEAN, à Antoine, l'arrêtant.

Non, non! Je suis bien aise de savoir où le bât le blesse.. (A Bernard.) Ainsi donc, Bernard, tu prétends avoir une mai

tresse qui n'écoutera que toi?... C'est une idée, cela... et je suis curieux de m'assurer... Tenez! la première innocente que l'on amènera ici sera le prix des hauts faits de ce jeune homme!... Il sera libre de la défendre en champ clos, contre quiconque voudra la lui disputer.

BERNARD.

Malheureusement, vous ne vous y risquerez point, vous! Allez au diable, j'ai sommeil! Le premier qui me parle...

Il fait un geste de menace, étend les bras sur la table, laisse tomber sa tête et s'endort.

JEAN, montrant la porte du fond.

On vient par ici... C'est son pas, c'est lui, enfin!

SCÈNE VIII

BERNARD, endormi; ANTOINE, LÉONARD, JEAN, LAURENT.

JEAN.

Ah! Laurent, j'étais inquiet de vous!

LÉONARD.

Et nous aussi; quoi de nouveau?

LAURENT.

Bien des choses, mes frères; mais renvoyez Bernard.

Antoine le secoue et en est rudement repoussé. Bernard se rendort aussitôt.

JEAN, ricanant.

Il est absent! Parlez : est-ce que...?

LAURENT.

Oui! le cheval l'a emportée! nous guettions! Elle vient avec Courtaud. Elle croit que c'est ici le château de Rochemaure... Nous nous sommes fait passer, lui et moi, pour des gens de cette dame; j'ai pris les devants pour vous avertir; et tenez... (Il va à la fenêtre.) Tenez, on lève la herse! La voilà, sur notre Astaroth qui a, pardieu! bien gagné son avoine... Une belle fille, ma foi!

JEAN.

Je veux la recevoir; venez, vite! voilà une rançon qui coûtera gros au chevalier.

Ils sortent tous par le fond.

SCÈNE IX

BERNARD, endormi; MARCASSE.

MARCASSE, suivi de son chien, entrant avec précaution par la porte de côté.

Personne! (Il va à la fenêtre.) Oui, c'était bien elle! (Il va à la porte du fond et essaye de l'ouvrir.) Fermée! (Il approche de Bernard et le regarde.) Ivre! (Il retourne à la porte de côté.) Par là, pas moyen! (Il va à la cheminée et tâte le foyer.) Froid!... Alors, par les toits! (Il monte sur le banc et regarde son chien.) Blaireau!

Il met Blaireau dans sa gibecière et disparaît en grimpant dans la cheminée.

SCÈNE X

BERNARD, endormi; JEAN, amenant EDMÉE.

JEAN, d'un air de courtisan.

Veuillez vous reposer ici, mademoiselle; madame de Rochemaure va venir.

EDMÉE, costume complet d'amazone du temps de Louis XVI. Elle paraît surprise et inquiète de l'aspect de la salle et de la figure de Jean.

Que je ne vous dérange pas, monsieur! mon père va sans doute arriver?

JEAN.

Nous l'attendons! (Bas, à Bernard.) Bernard!... une femme... (Bernard lève la tête.) Là...

Bernard se retourne d'un air hébété, regarde Edmée, et ne la perd pas de vue, quoique troublé par l'ivresse; il a l'air de rêver les yeux ouverts.

JEAN, à Edmée, lui montrant Bernard.

Je vous laisse avec monsieur... qui est de la maison.

SCÈNE XI

BERNARD, EDMÉE.

Edmée, inquiète, est allée vers la fenêtre; Bernard se lève avec effort, se jambes sont avinées. Il va placer la barre à la porte du fond; puis, es sayant de rassembler ses idées et parvenant à raffermir ses jambes, il va fermer en dedans la porte de côté. Au bruit, Edmée se retourne et le regarde avec étonnement sans le comprendre.

BERNARD, à moitié ivre et se donnant de l'aplomb.

Bonjour, ma belle enfant!

EDMÉE, pétrifiée de surprise, regarde autour d'elle s'il y a quelque autre personne à qui ces paroles s'adressent.

A qui donc parlez-vous, monsieur?

BERNARD.

A vous, mademoiselle.

EDMÉE.

Que me voulez-vous?

BERNARD, troublé.

Moi? Rien! (S'enhardissant.) Si fait! Je veux vous dire que je vous trouve charmante, aussi vrai que je m'appelle Bernard Mauprat... pour vous servir!

EDMÉE, tressaillant.

Bernard Mauprat! Vous êtes Bernard Mauprat, vous? En ce cas, changez de langage: vous ne savez donc pas à qui vous parlez?

BERNARD.

Tudieu! quels airs de fierté! Ma foi, non, je ne le sais pas! mais, en vous voyant ici, je le devine.

EDMÉE.

Si vous le devinez, comment est-il possible que vous me parliez sur ce ton et le chapeau sur la tête? (Bernard fait le mouvement d'ôter son chapeau, hausse les épaules et le renfonce sur sa tête.) On m'avait bien dit que vous étiez mal élevé, et pourtant j'avais toujours souhaité de vous rencontrer.

BERNARD.

Tiens! pourquoi donc? vous vouliez savoir si je suis aussi galant que mes oncles?

EDMÉE.

Vos oncles? Dieu merci, je ne les connais pas.

BERNARD, avec une sorte de douleur et de jalousie naissante.

Ah!... les femmes sont menteuses! Comme si vous ne veniez pas ici pour eux?

EDMÉE.

Pour eux! ils sont ici?

BERNARD.

Où diable voulez-vous qu'ils soient, si ce n'est chez eux?

EDMÉE.

Chez eux!... Oh! la Roche-Mauprat!

Elle tombe sur une chaise, tremblante et comme pétrifiée.

BERNARD, la regardant d'un air étonné, et passant sa main sur son front à plusieurs reprises pour chasser les fumées du vin.

Qu'est-ce donc que cette femme?... Ce costume... Je n'ai jamais rien vu de pareil! Elle est belle! me la livreraient-ils s'ils l'avaient respectée? Non, impossible! Ils sont là. (Il va à la porte du fond.) Je suis sûr qu'ils m'écoutent, qu'ils m'observent! Elle est d'accord avec eux, pour se jouer de moi. (S'approchant d'Edmée.) Allons, finissez vos grimaces. Je ne tiens point à vous.

EDMÉE, se levant.

Bernard, il est impossible que vous soyez un infâme comme ces hommes qui déshonorent le nom de Mauprat! Vous êtes jeune, votre mère était un ange...

BERNARD.

Ne me parlez pas de ma mère, si vous n'êtes pas digne de prononcer son nom.

EDMÉE.

Mais pour qui donc me prenez-vous? me regardez-vous comme votre ennemie? ne savez-vous pas que mon père voulait vous élever, vous adopter?

BERNARD.

votre père? qui donc, votre père?

EDMÉE.

Qui? Le chevalier Hubert de Mauprat, votre grand-oncle.

BERNARD, se découvrant instinctivement.

Vous êtes Edmée de Mauprat? Non! vous mentez!... Edmée de Mauprat ne fût pas venue ici! ou bien... Après tout, qu'est-ce que ça me fait, à moi, votre père et vous? Je ne vous connais pas, vous rougissez de nous... Eh bien, tant pis pour vous, ma belle cousine!

EDMÉE.

Tant pis pour moi? Vous ne comptez donc pas me protéger, ici?

BERNARD.

Vous demandez protection à un être que vous méprisez? Les femmes sont lâches!

EDMÉE.

Lâche vous-même, qui ne sentez pas que vous devez secours et respect à votre parente.

BERNARD.

Si vous êtes fière, j'aime mieux ça! (On entend une décharge de mousqueterie.) Mais que diable est-ce là?

EDMÉE.

On se bat? On vous attaque peut-être?...

BERNARD.

Vous l'espérez? Non! c'est une plaisanterie de messieurs mes oncles, qui veulent savoir si je leur céderai la place auprès de vous! (On entend la coulevrine.) Oh! oh! la coulevrine de Jean le Tors?... Est-ce qu'il y aurait tout de bon quelque chose?

Il va vers la fenêtre.

EDMÉE.

C'est mon père qui vient me chercher!... Oh! je suis sauvée!

BERNARD.

Ah bien, oui, sauvée! Pauvre vieux chevalier! il se prend à quelque piége!...

EDMÉE.

Un piége? Oh! oui, mon Dieu, je comprends! Ils m'ont amenée ici pour l'y attirer! Ils le redoutent! ils vont le tuer! Allez empêcher cela, Bernard! (Elle tombe à ses genoux.) Dites-leur d'épargner mon père... mon père, qui vous aime sans vous connaître, qui a tant pleuré sur vous!

BERNARD, la contemplant d'un air sombre.

A genoux, devant moi? Levez-vous donc! ça me gêne, ça me trouble, de vous voir à genoux!

EDMÉE.

Non, non! jurez-moi...

On frappe violemment à la porte; Edmée, effrayée, se relève.

LAURENT, en dehors.

Bernard! êtes-vous là? Ouvrez!... venez!

BERNARD, ouvrant le guichet de la porte.

Qu'est-ce que vous voulez? me disputer cette proie? (Laurent secoue la porte.) Oh! c'est inutile, elle m'appartient.

LAURENT, dehors.

Il s'agit bien de ça! on nous attaque! Louis vient d'être tué!

BERNARD.

Soyez tous tués comme des chiens, si j'en crois un mot! Est-ce le vieux Hubert qui nous attaque, dites?

LAURENT, dehors.

Non, c'est la maréchaussée; ouvrez!

BERNARD.

Et, moi, je me méfie! Allez-vous-en... Je vous suis! (Revenant et prenant sa carabine, qu'il commence à charger. — A Edmée.) Eh bien, votre père n'y est pas : vous voilà tranquille, je pense?

EDMÉE.

Merci, mon Dieu! mais, moi, que vais-je devenir? (Nouvelle décharge de mousqueterie. Ne me quittez pas, Bernard! vous

êtes fier, vous êtes brave, vous! soyez généreux, sauvez-moi ou tuez-moi!

BERNARD.

Vous sauver?... On ne sauve personne ici, c'est impossible! Vous tuer? Ce serait le plus sûr! (La regardant.) Mais il me semble qu'il faut bien aimer une femme pour la tuer.

EDMÉE, éperdue.

Eh bien, il faut m'aimer Bernard!

BERNARD, troublé, posant sa carabine.

Vous aimer? Que dites-vous là? Savez-vous, Edmée de Mauprat, que je n'ai jamais aimé personne, moi? Savez-vous que, si je vous aimais... Par tous les diables! pourquoi me dites-vous qu'il faut que je vous aime? (On entend encore la couleuvrine et la mousqueterie.) Oh! pour le coup! on ne brûlerait pas tant de poudre pour se divertir! Tenez, Edmée, il faut que j'y aille; je vais vous enfermer ici, attendez-moi!

EDMÉE.

Vous attendre? rester ici? (Allant à la fenêtre.) Oh! cette fenêtre est grillée! je ne pourrai pas me jeter sur le pavé! Une arme, Bernard! je vous somme de me donner un moyen de me défaire de la vie *!

BERNARD.

Vrai? vous auriez la force de vous tuer plutôt que de subir leurs outrages?

EDMÉE.

Vous me méprisez donc, que vous en doutez?

BERNARD, la regardant.

Si jeune... si belle... et si brave!...

EDMÉE, voyant le couteau de chasse à la ceinture de Bernard.

Ah! cette arme!...

* C'est à cause de cette circonstance qu'il ne faut pas figurer des armes d'un usage possible dans les trophées de décor. Il est absolument nécessaire aussi qu'il n'y ait pas de couteau oublié sur les tables. Chaque convive, selon l'ancien usage rustique, se sert du sien et le remporte.

BERNARD.

Tenez!... (Il va pour lui donner son couteau et s'arrête.) Non! je ne le peux pas, Edmée!... Je suis fou!... (La pressant dans ses bras.) Je crois rêver!... Écoutez ces cris! on se bat, on s'égorge à deux pas de nous! Et moi qui n'aimais rien au monde que a bataille et le danger, je suis là comme un poltron. Je ne pense à rien... qu'à vous! Eh bien, aimez-moi, vous le devez, promettez-moi de m'appartenir... et fuyons!

EDMÉE.

Fuir? nous pouvons fuir?

BERNARD.

Oui, à l'instant même, rien n'est plus aisé. Ils croient que je ne connais pas leur secret, mais je l'ai découvert; voyez... (Il dérange le tonneau qui est adhérent à son patin, pousse un ressort et ouvre une trappe. Bruit du combat.) Ah! je suis un traître!... Fuir... abandonner la Roche-Mauprat au milieu d'un assaut? Non, jamais! Tiens, pauvre fille! va-t'en... adieu!

EDMÉE.

Oh! Bernard, mon sauveur, mon ami!

BERNARD, lui donnant un flambeau et une clef.

Laissez-moi... ne me parlez plus, partez! Descendez toutes les marches, suivez le souterrain... Cette clef ouvre la dernière porte, qui donne dans la campagne. Alors, si vous savez courir, courez, et que Dieu ou le diable vous conduise! Moi, je vous ai vue aujourd'hui pour la première et pour la dernière fois de ma vie!... Si vous croyez que j'ai une âme, vous me direz des prières!

EDMÉE, tenant le flambeau, prête à descendre.

Nous nous reverrons, Bernard!

BERNARD.

Jamais! Si nous avons le dessous, je serai pris et jugé avec mes oncles; si c'est le contraire, je serai jugé par eux pour vous avoir fait sauver... Le plus sûr est d'aller me faire tuer tout de suite. Adieu, Edmée!

EDMÉE, remontant les marches qu'elle a commencé à descendre.

Eh bien, non, vous n'irez pas! votre sang retomberait sur

ma tête et sur mon cœur. Vous allez venir avec moi qui réponds de vous conduire à mon père et de vous réconcilier avec la société, avec moi qui vous aimerai comme un frère, et qui mourrai ici plutôt que de vous y laisser.

BERNARD.

Comme un frère? Oh! grand merci, je ne veux point de cette amitié-là!... Allez-vous-en donc, fille que vous êtes, et n'allumez pas la rage dans mon sang! Ne voyez-vous pas que ce que je fais là est au-dessus de mes forces?... Tenez, vous avez trop tardé... je n'ai plus ma tête! Il me semble que l'odeur du sang et de la poudre montent jusqu'ici.

Il referme la trappe et se place dessus.

EDMÉE, effrayée.

Que faites-vous?

BERNARD.

Non, non! vous ne partirez pas! nous mourrons ensemble, ici, ou bien... vous me ferez un serment!

EDMÉE.

Oui, parlez!

BERNARD.

Jurez de n'être jamais qu'à moi. A ce prix, je peux sacrifier le présent à l'avenir, je peux vous préférer à mon honneur. Je peux vous respecter et vous suivre! autrement... malheur à moi! malheur à vous!

EDMÉE.

Eh bien, Bernard, je vous fais ce serment!... Je vous engage ma parole de n'appartenir jamais à un autre que vous.

BERNARD.

Sur quoi jurez-vous?

EDMÉE.

Sur mon salut éternel.

BERNARD, secouant la tête.

Sur quoi encore?

EDMÉE.

Sur l'honneur de ma mère.

BERNARD.

Soyez maudite si vous manquez à ce serment-là!

Cris au dehors

EDMÉE.

Écoutez, écoutez ces cris!

BERNARD, écoutant.

Cela, c'est le cri de victoire des Mauprat. Ils triomphent! Eh bien, ils n'ont plus besoin de moi!

EDMÉE.

Ils vont venir... Grand Dieu! Bernard, partons.

BERNARD.

Allons! pendu ici, pendu là-bas, que ma destinée s'accomplisse!

Ils descendent les marches du souterrain.

DEUXIÈME TABLEAU

A LA TOUR GAZEAU

Intérieur d'une tour octogone ruinée et cependant fermée et couverte. Les murs sont nus et délabrés, mais sans brèches ni fissures. Au fond, au milieu, une porte cintrée, assez grande, fermée de battants formés d'ais grossiers, mais solidement reliés par des tiges d'arbres qui ont encore leur écorce et qui sont cloués en travers. Cette porte se ferme par une traverse en bois, qui est encore une sorte de bûche. A droite du spectateur, sur le pan coupé qui relie le fond au pan de droite, s'ouvre une voûte qui donne entrée à une pièce sombre qui sert d'étable, et où l'on voit des feuilles et des herbes sèches. Une simple barrière basse, à claire-voie, formée de branches entrelacées, ferme cette pièce. Sur le pan qui relie le fond au pan gauche, est placée une échelle grossière qui s'appuie à une fenêtre assez élevée au-dessus du sol de la tour. Cette fenêtre bordée de broussailles, sans vitres ni châssis, est d'architecture moyen âge. Les meneaux sont brisés en partie. Sur le pan de gauche, une antique cheminée à plein cintre où brûle un feu de broussailles; un tas d'autres broussailles est posé à côté. Le mobilier se compose de souches de bois brut, servant

de tables et de siéges, et de quelques écuelles et cruches de terre. Une vieille lampe de fer est accrochée au-dessus de la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

PATIENCE, M. AUBERT.

Ils sont assis sur des souches près de la cheminée. Patience, grossièrement et pauvrement vêtu d'une culotte brune, d'une chemise jaunâtre et de gros sabots; M. Aubert, costume noir.

PATIENCE, tenant un livre.

Dire que j'ai la tête dure comme une pierre, et que, malgré tant de leçons que vous m'avez données, je n'ai jamais pu apprendre à lire! Non, c'est chose impossible, quoi! quand il faut voir des lettres rangées là-dessus, des mots, du blanc, du noir, ça me fait chavirer la cervelle, je pense à autre chose, et je m'aperçois que je voudrais deviner au lieu d'apprendre. (Il referme brusquement le livre. — M. Aubert se lève.) Mais qu'est-ce que vous écoutez donc, monsieur Aubert? est-ce que vous pensez encore à vous en aller?

M. AUBERT, qui a levé la tête vers la fenêtre.

Je vois que c'est impossible. La nuit est trop noire. (Il regarde sa montre.) Savez-vous, mon cher Patience, qu'il y a six heures que l'orage me retient ici? (Remontant sa montre.) Il est près de minuit.

PATIENCE.

Ah! vous comptez, vous mesurez le temps; vous vous ennuyez dans la compagnie du pauvre vieux solitaire de la tour Gazeau.

M. AUBERT,

Vous ne le croyez pas, mon ami! Depuis que je suis attaché à M. le chevalier de Mauprat, ai-je passé plus d'une semaine sans venir causer longuement avec vous?

PATIENCE.

Par bonté!

M. AUBERT.

Non, par affection : vous êtes un des hommes que j'aime le mieux au monde, parce que, avec l'austérité d'un saint, vous avez la naïveté d'un enfant !

PATIENCE.

Merci, monsieur Aubert!... Et la bonne Edmée, elle m'aime aussi, pas vrai?

M. AUBERT.

Sans la chasse d'aujourd'hui, elle serait venue avec moi ici.

PATIENCE.

Elle fait la guerre aux loups? Bah! ils ne me disent jamais rien, à moi qui vis au milieu d'eux!

M. AUBERT, riant.

Aussi passez-vous pour sorcier, comme votre ami Marcasse! Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vu, le philosophe silencieux?

PATIENCE.

Je l'ai vu dans la journée, il s'en allait à la Roche-Mauprat.

M. AUBERT.

Il n'a donc pas peur de ces bandits?

PATIENCE.

Quel mal voulez-vous qu'ils fassent à ce pauvre brave homme?

M. AUBERT.

Et vous, ils ne vous ont jamais tourmenté?

PATIENCE.

Je vis à la limite des terres où ils s'arrogent leurs anciens droits de corvée et de rançon. Je n'ai rien, je ne cultive rien, j'habite une ruine abandonnée... et pourtant j'ai eu maille à partir avec eux. Il y a sept ou huit ans, Bernard Mauprat, leur neveu, passait par ici...

M. AUBERT.

Bernard! malheureux jeune homme! élevé par, eux, perdu par leurs exemples!

PATIENCE.

Attendez... C'était alors un méchant garnement : j'avais apprivoisé une pauvre chouette qu'il trouva plaisant d'abattre d'un coup de pierre, en me traitant de meneux de loups, et en me menaçant de sa fronde. Je perdis le jugement en voyant couler le sang de l'oiseau. C'est la seule fois qu'il y ait eu du sang sur ma porte, et j'ai failli quitter la tour Gazeau à cause de ça. Je pris le garçonnet par les poignets. Il était déjà fort, je l'étais davantage, je le liai à un arbre, je m'armai d'une branche et je le fustigeai... Dame! c'est la seule fois aussi que j'aie frappé un enfant! mais j'avais mon idée ; voyant que ce mauvais chien chassait de race, je voulais lui donner l'horreur du sang; j'avais attaché l'oiseau mort au-dessus de sa tête, et, à chaque goutte qui tombait sur lui, je le fouaillais... bien doucement, je vous jure, mais de manière à l'humilier, je ne voulais pas autre chose! Il pleurait de rage, et il me jura que je m'en repentirais quand il aurait âge d'homme.

M. AUBERT.

C'était fort imprudent à vous! il a dû le dire à ses oncles...

PATIENCE.

Eh bien, il y a du bon dans ce garçon-là : il ne l'a jamais dit, que je sache, et il m'a sauvé la vie.

M. AUBERT.

Comment cela?

PATIENCE.

Oui, il s'est mis, l'an dernier, entre ses oncles qui voulaient me voler mes deux chèvres, et moi qui voulais les défendre... Mais entendez-vous?... C'est le pas d'un cheval! Merci, il a de bons yeux ou une belle peur, celui qui galope en pleine nuit sur mon chemin.

On frappe avec force.

M. AUBERT, un peu effrayé.

N'ouvrez pas! c'est quelque malfaiteur, peut-être!

PATIENCE, souriant.

Ou bien c'est le casseux de bois, le fantôme de la forêt. la porte.) Qui va là?

BERNARD, dehors.

Ouvrez, par tous les diables!... ou j'enfonce votre baraque!

PATIENCE.

Oh! oh! c'est comme ça que vous parlez? Passez votre chemin, l'ami! Oh! vous avez beau pousser! la garniture est bonne! (A M. Aubert.) C'est moi qui l'ai faite.

EDMÉE, dehors.

Dieu! c'est Patience! Ouvrez, ami, c'est moi!

PATIENCE.

La voix d'Edmée! (Il ouvre.) Entrez, entrez, fille du bon Dieu, et soyez la bienvenue!

SCÈNE II

Les Mêmes, BERNARD, EDMÉE.

Leurs habits sont mouillés et en désordre.

PATIENCE, fermant la porte.

Qu'est-ce qu'il y a donc, mon Dieu?

M. AUBERT.

Dans quel état vous êtes, mademoiselle Edmée! vous m'effrayez! Avec qui êtes-vous? que vous est-il arrivé?

EDMÉE.

Rien, rien! je ne puis parler... Nous avons marché avec tant de peine... Tous deux sur un pauvre cheval de paysan que la Providence nous a fait rencontrer... Nous ne savions plus où nous étions!... Mais mon père doit me chercher; que faire pour le rejoindre bien vite? où le trouver?

PATIENCE.

Voilà qui n'est point aisé à dire. Reposez-vous ici : ce

garçon prendra le cheval de M. Aubert qui est là (il montre l'étable), et il courra à Sainte-Sévère...

BERNARD, s'oubliant.

Moi, à Sainte-Sévère?

PATIENCE, reculant de surprise.

Dieu de bonté! savez-vous mademoiselle Edmée dans quelle compagnie vous êtes ici? Connaissez-vous?...

EDMÉE.

Oui, je le connais! Silence, ami; je lui dois plus que la vie!

BERNARD.

Eh! pourquoi cacher ce que je suis! croyez-vous qu'un Mauprat ait peur de deux hommes?

M. AUBERT, effrayé.

Mauprat! c'est là un Mauprat!

BERNARD.

Eh bien, oui, monsieur l'habit noir, c'est un Mauprat! Prétendez-vous déjà m'appréhender au corps? Essayez-en tous deux!

EDMÉE, lui saisissant le bras.

Taisez-vous, Bernard! je réponds de vous devant Dieu, mais je vous défends de provoquer personne.

BERNARD, la regardant avec une sorte de plaisir.

Vous me défendez, oui-da! Et de quel droit, cousine?

EDMÉE, l'emmenant vers la cheminée, où elle le fait asseoir, et lui parlant à voix basse.

Du droit que l'intérêt et l'amitié me donnent sur vous.

BERNARD, de même.

L'amitié? encore l'amitié? Oh! pour si peu, je n'obéirai guère!

EDMÉE, parlant plus bas encore.

Eh bien, Bernard, du droit dont vous m'avez investie vous-même, en me donnant votre amour.

BERNARD.

A la bonne heure! c'est une raison, cela! Faites de moi ce que vous voudrez.

M. AUBERT.

Écoutez! on vient! Quelque chose a gratté à la porte.

PATIENCE, écoutant.

Cela, c'est un ami. C'est Blaireau. Un ami qui en annonce un autre!

Il ouvre.

SCÈNE III

LES MÊMES, MARCASSE.

MARCASSE, à la cantonade.

Reste là, Blaireau, et fais bonne garde!

EDMÉE, allant au-devant de Marcasse.

Marcasse?... Ah! peut-être a-t-il des nouvelles de mon père!

MARCASSE.

Non. Je vous cherchais!

EDMÉE.

Moi? comment saviez-vous... ?

MARCASSE lui fait signe d'un air mystérieux et toujours avec une pantomime solennelle. Elle le suit à la droite du théâtre, pendant que Patience et M. Aubert s'approchent de Bernard vers la cheminée.

Je sais tout! Je vous ai vue.

EDMÉE.

Où donc?

MARCASSE.

Là-bas... J'ai couru pour appeler la maréchaussée.

EDMÉE.

C'était vous?

MARCASSE.

Mais je n'ai pas dit... Une fille comme vous... La Roche-Mauprat!... Que croirait-on?

EDMÉE.

Oui : mon honneur..., celui de mon père!

MARCASSE.

Un assassin... Jean Simonard était chez eux ; j'ai dit : « Allez. » Je vous ai vus fuir, je vous suivais.

EDMÉE.

Oh! le cœur dévoué! je vous bénirai tous les jours de ma vie! Aidez-moi à sauver ce jeune homme et à rejoindre...

PATIENCE, qui est monté à l'échelle.

Qu'est-ce qu'il y a donc? Le ciel est tout rouge, la forêt brûle... Mais non... Attendez! C'est la Roche-Mauprat!

BERNARD, bondissant.

Le feu à la Roche-Mauprat ?... Oh! c'est la défaite et l'outrage! c'est le sceau du vasselage sur l'écusson de la famille !... Honte à votre père, Edmée! honte à vous comme à moi si les Mauprat sont arrêtés et jugés, si leur château est pris et rasé!... J'irai !... Je ne peux pas laisser égorger mes oncles... Malgré tout le mal qu'ils m'ont fait, j'irai !... Adieu, adieu, vous autres !... Adieu, Edmée !... Il faut que j'y aille, je vous dis.

Il ouvre vivement la porte en repoussant ceux qui veulent l'en empêcher.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LÉONARD.

Au moment où Bernard ouvre la porte, Léonard s'élance sur le seuil, mais en s'appuyant aux embrasures, chancelant, livide, la tête nue, les habits souillés et déchirés.

BERNARD.

Léonard !

LÉONARD, haletant et farouche, avec une expression de mépris

Ah! c'est vous? (Patience et Marcasse, craignant pour Edmée, font le geste de la garantir.) Oh! ne craignez rien, vous autres. Je suis seul, sans armes. (Il jette le manche et le tronçon d'un couteau

de chasse brisé dans sa main.) Et je suis harassé... criblé... Mais, tel que je suis, vous ne me livrerez pas vivant, je vous en réponds.

PATIENCE.

Vous livrer? Non! Vous êtes chez moi, c'est sacré! Entrez, reposez-vous; on vous cachera s'il le faut. (Refermant la porte.) Ah! le malheureux! il laisse une trace de sang derrière lui.

M. AUBERT.

Secourons-le!

BERNARD, soutenant Léonard et le faisant asseoir.

Dites-nous... Oh! Léonard, dans quel état vous êtes!

LÉONARD.

Rien!... rien!... Laissez-moi reprendre haleine! Tout est perdu. Bernard! vous vous êtes sauvé... (Regardant Edmée.) Tant mieux pour vos amours! tant pis pour votre conscience!

BERNARD.

Non! j'ai eu pitié d'une femme, voilà tout; mais me voilà prêt... Je retournais là-bas... J'y cours!

LÉONARD, d'une voix entrecoupée.

Il est trop tard! Tout est fini! Tous mes frères sont morts ou prisonniers, et la Roche-Mauprat est la proie des flammes J'ai vu tomber à mes côtés Louis, Laurent et Antoine. Je soutenais le dernier assaut avec Gaucher. (Il se lève.) Entourés, perdus, abandonnés..., nous n'avons pas voulu nous rendre, nous avons sauté dans le fossé... Gaucher n'a pu le traverser... je l'ai vu disparaître! Rage et malheur! quelle nuit!... Je me suis frayé un chemin à travers les balles; aucune ne m'a fait tomber, je ne sentais plus rien! On m'a traqué jusqu'à cinq cents pas d'ici... Là, j'ai trompé ces limiers maudits; mais ils ne tarderont pas... Tenez! ils viennent! Une arme, Bernard!... une arme, vous autres! un épieu! un bâton!...

EDMÉE.

Non!... écoutez!... Cette fanfare... ce sont les gens de mon père! on me cherche. (A Léonard.) On vous sauvera, mon-

sieur! Bernard, restez ici!... Monsieur Aubert, venez! (A Patience et à Marcasse.) Mes amis, ne souffrez pas qu'ils s'éloignent, je réponds de les protéger!...

M. AUBERT.

Oui, oui, courons!

Il sort avec Edmée.

SCÈNE V

MARCASSE, PATIENCE, BERNARD, LÉONARD.

LÉONARD.

C'est inutile, je ne veux pas qu'on me sauve, je ne veux ni pitié ni pardon, moi! J'ai rompu avec ceux qui te réclament, Bernard! suis ta destinée! la nôtre est accomplie! Mon père Tristan l'a dit sur son lit de mort : *La légalité triomphe, la féodalité s'en va, mes fils finiront mal!* Bernard! tu nous as quittés à l'heure suprême! c'est lâche, mais c'est juste. Telle est la loi du monde où tu rentres et qui te fera peut-être payer cher la protection que tu lui demandes!

PATIENCE.

Non, monsieur, il sera honnête homme, et, s'il a plus de peine qu'un autre à se faire estimer, il aura aussi plus de mérite.

MARCASSE, à Léonard.

Oui, parlez plus sagement... Et tenez, reprenez des forces. (Il lui présente sa gourde, que Léonard prend machinalement.) Vous pâlissez beaucoup.

BERNARD.

Honnête homme!... Lâche!... voilà donc mon lot à moi? Non, mieux vaut mourir. Venez, Léonard.

PATIENCE.

Non! vous n'irez pas!

LÉONARD, se relevant.

Il n'ira pas, je le lui défends! Adieu, Bernard; je te pardonne! (Il lui tend la main.) On vient... J'ai la force... Oui!

Il boit à la gourde.

BERNARD.

Je ne vous abandonnerai pas, Léonard!... C'est impossible!

LÉONARD.

Laisse-moi... tu me ferais prendre... A deux, on ne se sauve pas! (Rendant la gourde à Marcasse.) Allons! merci! Vive le diable! et en route!

Il fait quelques pas et tombe.

BERNARD.

Évanoui ?

MARCASSE, le touchant et le regardant.

Non, mort!

SCÈNE VI

M. AUBERT, M. DE LA MARCHE, BERNARD, LÉONARD, mort; PATIENCE, MARCASSE.

M. DE LA MARCHE, en habit de chasse richement galonné.

Mort! qui donc? (Regardant le cadavre.) Quel est celui-ci?

PATIENCE.

Monsieur le lieutenant général, c'est Léonard!

MARCASSE.

Le dernier des sept frères Mauprat!

M. AUBERT.

O ciel! Le chevalier vient... avec Edmée... Cachez-leur...

MARCASSE, à Patience.

Oui, oui.

Ils emportent Léonard sous la voûte.

M. DE LA MARCHE, à M. Aubert, lui montrant Bernard, qui est resté atterré.

C'est là ce jeune homme? Il est fort compromis; mais le chevalier veut qu'on le sauve... On le sauvera... Chut!...

SCÈNE VII

LES MÊMES, EDMÉE, LE CHEVALIER HUBERT DE MAUPRAT, vieillard droit et actif, cheveux blancs, riche costume de chasse. PIQUEURS, portant des torches.

EDMÉE, entrant la première, à M. Aubert, après avoir regardé Bernard.

Et l'autre?

MARCASSE, qui revient de la voûte avec Patience.

Hors de danger.

EDMÉE, retournant à son père qui entre.

Venez... Le voilà, mon père. (A Bernard.) Levez-vous donc! (Bernard se lève machinalement.)

LE CHEVALIER, allant à lui et parlant à sa fille.

Il ressemble à son père, qui était un loyal gentilhomme!... Bernard, tu ne me connais pas; mais tu m'aimeras, j'en réponds! J'ai voulu t'élever, t'adopter... Tu l'ignores peut-être? Oui, je vois que tu ne sais rien... On s'est mis entre nous, mais tu m'es enfin rendu! Ma fille me dit que tu l'as sauvée aujourd'hui en arrêtant son cheval qui l'emportait : c'est la Providence qui t'avait conduit là, et je la remercie! Viens m'embrasser, mon fils.

BERNARD, stupéfait, poussé dans les bras du chevalier par Edmée.

Votre fils?

LE CHEVALIER.

Oui, certes, nous ne nous quitterons plus : viens avec nous! Tiens, donne le bras à ta cousine... à ta sœur.

BERNARD, comme dans un rêve.

Où allons-nous donc?

EDMÉE.

Venez!...

Ils sortent.

ACTE DEUXIÈME

TROISIÈME TABLEAU

AU CHATEAU DE SAINTE-SÉVÈRE

Intérieur d'une orangerie ouverte sur les jardins, vaste et habituellement fréquentée. Edmée et mademoiselle Leblanc, coupant des étoffes sur une table, à gauche du spectateur. Bernard et M. Aubert, étudiant sur une table à droite ; ils font une dictée à voix basse.

SCÈNE PREMIÈRE

EDMÉE, MADEMOISELLE LEBLANC, BERNARD, M. AUBERT.

EDMÉE, à mademoiselle Leblanc.

Tu m'as donné là de mauvais ciseaux !

MADEMOISELLE LEBLANC.

Voulez-vous que j'aille chercher les vôtres ?

EDMÉE.

Non, certes ! Traverser la terrasse et remonter dans le château, ce serait donner trop de peine à tes jambes, pour en épargner un peu à mes doigts.

MADEMOISELLE LEBLANC.

Mais, aussi, mademoiselle, quelle idée avez-vous maintenant de venir vous installer dans l'orangerie pour cet ouvrage-là ?

EDMÉE.

Il y fait bon ! C'est plus vaste que nos appartements, on y respire mieux.

MADEMOISELLE LEBLANC.

Ah ! vous voilà donc comme ce monsieur (elle désigne Ber-

nard), qui étouffe partout, et qui, si M. Aubert voulait l'en croire, prendrait ses leçons à travers champs ?

M. AUBERT, à Bernard.

Mille pardons, monsieur, mais ce n'est point là la phrase que j'ai eu l'honneur de vous dicter.

BERNARD.

Eh bien, qu'est-ce que ça fait, puisque ça signifie la même chose ?

M. AUBERT.

Sans doute ; mais il y aurait une faute de français.

Bernard hausse les épaules.

MADEMOISELLE LEBLANC, à Edmée.

Ah ! il fait des fautes de français à son âge ?

EDMÉE.

Mon Dieu, il est comme toi, ma bonne Leblanc ! Il ne peut pas savoir ce qu'on ne lui a pas appris.

MADEMOISELLE LEBLANC.

C'est égal, mademoiselle, c'est un rustre achevé !

EDMÉE.

Tu le détestes donc bien ?

MADEMOISELLE LEBLANC.

Et vous, mademoiselle Edmée, est-ce que vous pouvez supporter cet être-là ?

EDMÉE.

Tu le vois, je le supporte. (A M. Aubert, qui se rapproche d'elle.) Eh bien, votre leçon est déjà finie ?

M. AUBERT.

Elle est à peine commencée, et déjà il s'endort.

EDMÉE.

Il n'arrive donc pas à se vaincre ?

M. AUBERT.

Il le veut rarement ! et, quand il le veut, comme aujourd'hui par exemple, où votre présence le stimule, il ne le peut pas.

MADEMOISELLE LEBLANC.

Je le crois bien, ça a le sang épais et la tête lourde d'un paysan !

EDMÉE.

Au contraire ! Il a le sang trop vif; n'est-ce pas, monsieur Aubert ? C'est de famille, mon père est ainsi. Eh bien, quand il ne serait pas plus studieux, pas plus érudit que lui ?

M. AUBERT.

Ah ! pourvu qu'il eût son cœur généreux, sa bonté inépuisable...

EDMÉE.

Mais... Bernard n'est pas méchant ?

Bernard s'éveille, il a le dos tourné au groupe, il a la tête dans ses mains, il écoute.

MADEMOISELLE LEBLANC.

Que voulez-vous qu'il soit avec cette mine-là ? Regardez-le ! quelle tournure il donne à ses habits ! Et ses cheveux sans poudre, est-ce décent ?

EDMÉE.

Oh ! cela...

MADEMOISELLE LEBLANC.

Mais savez-vous qu'il a manqué tuer Saint-Jean, la première fois qu'on a voulu le coiffer ? « Otez-vous de là, a-t-il dit en jurant comme un possédé, ou je vous fais avaler votre boîte à farine ! » Vous riez, mademoiselle ?

EDMÉE.

Sans doute. Je comprends très-bien son horreur pour vos modes absurdes, et je crois qu'il est beaucoup mieux avec sa chevelure naturelle, qui est superbe.

MADEMOISELLE LEBLANC.

Moi, je le trouve affreux avec cette crinière-là.

EDMÉE.

Bah ! tu ne t'y connais pas.

BERNARD, à part, tressaillant.

Tiens! comme elle a dit ça! me trouverait-elle enfin un peu à son gré?

Il se retourne et la regarde.

M. AUBERT.

Êtes-vous mieux disposé maintenant, monsieur?

BERNARD.

Oui, j'ai fait un petit somme qui m'a éclairci les idées. Venez, dépêchons.

Mademoiselle Leblanc sort.

M. AUBERT.

Pardon! ce n'est pas ce cahier-là.

BERNARD, brusquement et regardant toujours Edmée.

C'est donc l'autre?

M. AUBERT, avec une douceur obstinée.

Non, c'est le troisième; nous étions en train de définir, en passant, la logique!

BERNARD.

Au diable la logique!

EDMÉE, d'un ton de reproche.

Bernard!...

BERNARD, regardant alternativement Edmée, qui s'est remise à travailler, et son cahier.

Allons! si vous y tenez!... (A part.) Elle m'a défendu contre la vieille sorcière, pas moins! (A M. Aubert.) Vous disiez donc... oui, j'y suis, et j'ai compris de reste. Pardieu! ce n'est pas sorcier, votre logique. C'est le pourquoi et le comment de toute chose, des idées, des mots par conséquent; c'est elle qui gouverne toutes les règles; donc, elle veut que moi, nominatif ou sujet... sujet! un drôle de terme!... lorsque j'exprime mon action sur les choses ou les personnes...

Il bâille, Patience entre.

M. AUBERT.

Courage, monsieur! c'était fort bien.

SCÈNE II

EDMÉE, PATIENCE, M. AUBERT, BERNARD.

Patience salue M. Aubert, qui continue son récit à voix basse. Il est proprement vêtu. Il s'approche d'Edmée.

EDMÉE.

Ah! vous voilà, mon bon Patience! Asseyez-vous, j'ai encore quelques points à faire.

PATIENCE, s'asseyant et regardant l'ouvrage.

Un petit sarrau! ma foi, ça vous a une tournure, et ces pauvres enfants vont être braves! Savez-vous que, pour une demoiselle, vous êtes diantrement adroite de vos mains? C'est joliment taillé, ça! mais ça ne me paraît guère cousu : pour des enfants qui ont tant besoin de remuer!

EDMÉE.

Ce n'est pas cousu du tout, c'est coupé et assemblé seulement. Il ne faut pas ôter l'ouvrage à nos ouvrières.

PATIENCE.

Ah! dame! elles ne sont guère habiles dans notre endroit! ne m'avaient-elles pas cousu la manche droite au bras gauche? Aussi j'étais gêné du coude! sans vous, je n'aurais jamais su d'où ça me venait... Ah! à propos, il y a Sylvain Tourny, vous savez ce garçon qui demeure dans la paroisse, un assez bon sujet, qui a ses parents métayers à la Roche-Mau... (Edmée lui fait signe de ne pas prononcer ce nom devant Bernard. Il baisse la voix.) Il s'en va retourner là-bas pour soigner son père, qui est très-malade, et il demande qu'on y envoie le médecin... Il ne dit pas ce qu'il a, le vieux; mais ça le tient dans le bras, et il paraît qu'il a reçu un mauvais coup à l'affaire de...

EDMÉE, lui faisant encore signe.

Oui, oui, envoyez-lui le médecin, et payez-lui la visite... Avez-vous encore de l'argent?

PATIENCE.

Oui, oui, Edmée... Ça me fait penser que madame Leblanc s'est fâchée contre moi hier parce que je vous appelle comme ça Edmée tout court. Ça me semblait cependant plus respectueux que tout. Quand on prie la bonne Vierge du ciel, on ne dit ni mademoiselle ni madame ; on l'appelle Marie ; mais, si ça vous fâche...

EDMÉE.

Bien au contraire ? j'y vois une preuve d'amitié paternelle, et l'amitié, Patience, convenez-en, ça vaut mieux que la solitude.

PATIENCE.

La solitude ! Eh ! ne m'en parlez plus, puisqu'il faut que je l'oublie. Ah ! Edmée ! vous faites du monde ce que vous voulez !

EDMÉE, moitié à part.

Pas toujours !

PATIENCE, qui a suivi des yeux, regardant aussi Bernard avec finesse.

Celui-là ?... Bah ! vous en viendrez à bout comme de moi que vous avez fait riche et quasi seigneur (Soupirant.) Oui, oui, à présent, j'ai grâce à vous, une jolie petite maison au bout du parc, des fruits dans mon jardin, une vache dans mon pré, des habits sur le dos, du vin au cellier et de l'argent en poche. Mais mon désert de la tour Gazeau ! mon tas de pierres, mes orties, mes guenilles, ma cruche d'eau et mon pain bis !... mes chouettes, le soir ! mes rouges-gorges, le matin !... mon beau silence des nuits fleuries d'étoiles, mes songeries sans fin, mes promenades sans but, ma pauvre liberté du bon Dieu !... Allons, allons ! n'y pensons plus. Ici, on donne tout au devoir et on fait bien. (Regardant Bernard, qui écoute de nouveau.) Au devoir, qui est rude, mais que l'amitié sait rendre doux !

EDMÉE.

Doux à ceux qui savent aimer !

BERNARD, à M. Aubert.

Je ne peux pas vous répondre; j'étais distrait, cette fois. J'écoutais ce que dit ma cousine.

M. AUBERT.

Cela valait probablement mieux que tout ce que je puis vous dire... Pourtant...

BERNARD, se levant avec brusquerie.

Il n'y a pas de pourtant qui tienne!

EDMÉE.

Répondez avec plus de douceur, Bernard!

BERNARD, s'approchant d'Edmée et lui parlant à demi-voix, appuyé sur le banc, pendant que Patience s'approche de M. Aubert.

Si vous vous occupiez un peu plus souvent de moi, vous, je me façonnerais peut-être; mais c'est par hasard, et toujours comme sans y toucher, que vous me chapitrez en passant! Voyons! est-ce vrai? Il y a des jours où vous ne me dites pas quatre paroles.

MADEMOISELLE LEBLANC, qui est entrée, et qui est derrière eux.

Ma foi, c'est déjà trop!

BERNARD, en colère.

Oh! vous, la vieille sotte, laissez-moi tranquille! Je ne vous parle jamais, Dieu merci!

MADEMOISELLE LEBLANC.

Vieille sotte! à moi de pareilles invectives, à moi qui suis dans la maison depuis trente ans? Mademoiselle, on m'insulte devant vous, et vous ne dites rien?

EDMÉE, bas, à mademoiselle Leblanc.

Pourquoi le provoquer? Ce n'est pas le moment!

MADEMOISELLE LEBLANC.

Ah! comme vous le protégez, lui! Allons, si ça continue, il faudra que je cède la place à un intrus, à un...

BERNARD.

A un quoi? Parlez donc tout haut qu'on vous réponde!

EDMÉE, bas.

Laisse-nous, Leblanc, et sois sûre que, ce soir, je l'amènerai à te demander pardon. (Mademoiselle Leblanc sort en grommelant, Edmée se lève.) Bernard, voilà encore de vos grossièretés! Insulter une vieille femme, c'est, de la part d'un jeune homme, une mauvaise action, c'est presque un crime!

BERNARD.

Pourquoi ça? Il n'y a rien de plus méchant qu'une méchante vieille! Celle-là est une vipère, et je veux lui faire sauter ses dernières dents, si je la prends encore à vous dire du mal de moi.

PATIENCE.

Monsieur Bernard, vous n'êtes pas si méchant que ça!... Allons, allons, le cœur est bon, quand le feu n'est pas dans la cervelle!

BERNARD.

Vous, le paysan bel esprit, sachez que je ne reçois de leçons que de mes pareils... quand j'en veux bien recevoir.

PATIENCE, un peu fâché et goguenard.

Vos pareils, vos pareils! Vous n'avez pas deux têtes et deux estomacs, que diable!

EDMÉE.

Ne lui dis rien, ami Patience! Ne vois-tu pas qu'il est fou et méchant dans ce moment-ci?

M. AUBERT.

Je crois, monsieur Bernard, que nous eussions mieux fait de continuer notre leçon; si vous voulez la reprendre?...

BERNARD.

Oh! vous l'homme noir, vous me tuez avec vos sornettes! c'est vous qui me rendez fou! Tenez, vos livres, votre encre, vos paperasses, j'ai assez de tout ça. Je vas tuer un lièvre ou deux pour me remettre.

Il veut sortir.

SCÈNE III

M. AUBERT, EDMÉE, LE CHEVALIER, BERNARD, PATIENCE, qui sort après avoir salué le chevalier.

LE CHEVALIER, à Bernard.

Eh bien, où vas-tu, toi ? Qu'est-ce que c'est que cette manière de passer devant moi sans me saluer?

BERNARD.

Pardon, mon oncle, je ne vous voyais pas.

LE CHEVALIER.

Il faut apprendre à voir ceux à qui on doit le respect, morbleu !

BERNARD.

Eh ! morbleu ! si je suis distrait, ce n'est pas ma faute, je ne le fais pas exprès.

LE CHEVALIER.

Il ne manquerait plus que ça !

EDMÉE, à demi-voix, à Bernard.

Il y aurait un moyen d'échapper à ces distractions : ce serait de penser moins souvent à soi qu'à ceux qu'on aime.

BERNARD.

Bah ! à quoi me servirait d'aimer ceux qui ne m'aiment pas ?

EDMÉE, de même.

Vous croyez avoir le droit d'adresser un pareil reproche à mon père ?

BERNARD.

A lui, non; mais à vous !

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce qu'il dit? qu'est-ce qu'il dit? Il se plaint de nous, je crois ?

BERNARD.

Eh non ! mille tonnerres ! Je m'en vas.

ATHENAEUM LIBRARY LIVERPOOL

EDMÉE, bas.

Avancez un siége à mon père... et restez.

Bernard obéit machinalement.

LE CHEVALIER, s'asseyant près de la table.

Ah çà! vous vous disputiez? Ma fille, monsieur Aubert, rendez-moi compte de la conduite de ce gaillard-là.

EDMÉE.

Pas maintenant, si vous le permettez, mon père. Il n'est pas traitable!

LE CHEVALIER, prenant Bernard par l'oreille.

Oh! que je saurai bien le traiter, moi! Voyons, comment a-t-il étudié, ce matin?

BERNARD.

Plus mal que jamais, mon oncle; et, si vous m'en croyez...

LE CHEVALIER.

Allons, allons, ne jetons pas le manche après la cognée; on ne peut pas contraindre l'esprit; il faut d'abord persuader le cœur; ça viendra! J'ai quelque chose d'important à vous dire. (A M. Aubert.) Restez, mon bon ami, vous êtes de la famille. (A Bernard.) Ce n'est pas du latin que je veux te servir; je n'en sais guère plus que toi : je parle à ton âme, à ta conscience.

BERNARD, qui, moitié résistant, moitié jouant, s'est peu à peu agenouillé près de lui.

Dites tout ce que vous voudrez!... Eh! mon Dieu, je ne suis pas si mauvais qu'on croit.

SAINT-JEAN.

C'est M. le comte de la Marche... Je l'amène ici.

Bernard se relève.

LE CHEVALIER, se levant pour aller au-devant de M. de la Marche.

Fort bien!

BERNARD, à Edmée, pendant que le chevalier et M. de la Marche échangent quelques mots.

Il va donc venir tous les jours, à présent?

EDMÉE, bas.

Il ne vient qu'une fois par semaine.

BERNARD.

Vous ne trouvez pas que ce soit assez ?

SCÈNE IV

Les Mêmes, M. DE LA MARCHE.

LE CHEVALIER.

Vous arrivez à point, j'en suis aise ; venez, comte, venez ! (M. de la Marche vient à Edmée, et, en saluant, lui baise la main. Bernard brise une chaise avec fureur.) Eh bien, qu'est-ce que tu fais donc, toi, l'ouragan ? Il faut toujours que ce gàrçon casse quelque chose ou quelqu'un ! Monsieur de la Marche, vous nous trouvez au début d'une conversation qui vous intéresse aussi.

M. DE LA MARCHE.

Ah ! monsieur !... Est-ce enfin le terme des délais... ?

LE CHEVALIER.

Apportés à votre mariage par la volonté de ma fille.

BERNARD, l'interrompant.

Pardon, mon oncle, mais vous parlez du mariage de ma cousine, et ça ne me regarde pas, moi. J'aimerais mieux m'en aller.

LE CHEVALIER.

Ah çà ! est-ce que tu es fou ? Quand je te dis qu'il s'agit de toi et de tes affaires ?

BERNARD.

Mes affaires ne m'intéressent pas non plus. Est-ce que j'ai des affaires, moi ? Vous avez assez fait en vous chargeant de m'éduquer et de me nourrir...

LE CHEVALIER.

Te tairas-tu, morbleu !

EDMÉE, à Bernard.

Vous l'irritez ! vous lui faites du mal !

LE CHEVALIER.

Non! Il me fait du bien, au contraire. Je suis de ces gens nerveux qui ont besoin de se fâcher de temps en temps; tu ne m'en as jamais donné l'occasion, toi... et je ne peux pas t'en faire un reproche!... Mais, lui, il me rajeunit avec ses bourrasques ! J'étais comme ça à son âge!... Je suis resté un peu fougueux, à ce qu'on dit. Eh bien, qu'il ne soit meilleur ni pire que moi, et il ne sera pas encore trop haïssable. (A Bernard, lui prenant le bras.) M'écoutes-tu, capitaine Tempête ?

BERNARD, lui baisant la main avec feu.

Oui, mon oncle ! mais... puisque c'est de moi que vous allez parler, je demande en quoi cela peut intéresser monsieur.

M. DE LA MARCHE, avec une bienveillance un peu ironique.

Comment donc, cher monsieur Bernard ! vous doutez de l'intérêt que je vous porte ?

EDMÉE, interrompant Bernard, qui veut répondre.

Laisserez-vous enfin parler mon père ?

LE CHEVALIER.

C'est ça ! gronde-le, toi. (A M. de la Marche naïvement.) Elle seule a de l'empire sur lui... J'ai donc à vous dire... (S'asseyant à gauche sur le banc.) Oui, il est temps de le dire sans sourciller, que la race des Mauprat Coupe-Jarret est éteinte.

BERNARD, bondissant.

Que dites-vous là, mon oncle ? suis-je mort ?

LE CHEVALIER.

Ton père ne fut jamais de leur bande, et toi...

BERNARD.

Eh bien, moi, puisque vous parlez de ces choses-là devant le lieutenant général, il est temps de dire... sans sourciller, en effet, que j'ai fait aussi, moi, le métier de franc seigneur.

M. DE LA MARCHE, assis de l'autre côté de la table.

Chut, monsieur Bernard ! On ne vous demande pas cela !

BERNARD.

Mais il me plaît de vous le dire.

LE CHEVALIER, avec autorité.

Tu ne sais ce que tu dis. Tu as vécu parmi eux, sans avoir

la notion des lois qui régissent maintenant les États. Ils t'avaient élevé comme un ancien hobereau. Tu croyais vivre au temps jadis, avoir les mêmes droits... Eh ! mon Dieu, vous vous trompiez d'époque, voilà tout. Et nous tous, monsieur de la Marche, n'avons-nous point, parmi nos ancêtres, de hauts barons dont les conquêtes nous paraîtraient fort illégales aujourd'hui ? C'est à nous de mettre autant d'honneur et de vertus dans notre vie, que ces malheureux Mauprat avaient mis d'abaissement et de vices dans la leur. Or, mes enfants, mes amis, bien que vous m'ayez vu malade et accablé d'abord par ces événements, j'ai réfléchi dans ma douleur ; j'ai prié Dieu, et j'ai relevé la tête. Je me suis dit que cette catastrophe nous imposait de nouveaux devoirs, et je les ai remplis... J'ai payé les dettes de tous les Mauprat, et j'ai racheté leur fief, mis aux enchères par les créanciers.

M. DE LA MARCHE, regardant Bernard.

Ah ! vous avez racheté...?

LE CHEVALIER.

Oui, monsieur ; cela retire plusieurs milliers de louis de la dot de ma fille ; mais elle est de mon avis, et dit que l'honneur vaut bien ça !

Il présente des papiers à Bernard.

M. DE LA MARCHE.

Certes ! et celui qui s'occuperait de ce qu'elle apporte en mariage ne serait pas seulement lâche, il serait aveugle.

BERNARD, qui a haussé les épaules en écoutant le compliment de M. de la Marche.

Qu'est-ce que c'est donc que ce grimoire-là, mon oncle ?

LE CHEVALIER.

Ce sont les titres de propriété de la Roche-Mauprat, que mon procureur vient de m'apporter, et qui te constituent seigneur de ce domaine.

BERNARD.

Moi ? vous me donnez ça ? Vous vous moquez ! Non, non, mes pieds ne repasseront jamais ce seuil maudit.

LE CHEVALIER.

Le château est détruit, mais la ferme est debout, et redeviendra par nos soins une belle et bonne propriété où tu iras de temps en temps dire d'honnêtes paroles et donner de bons exemples. C'est ton devoir, mon enfant; il faut faire refleurir l'honneur, là où le mal avait semé la peste. Nous irons ensemble, et tu me suivras, toi, jeune homme, là où, moi, vieillard, je porterai une âme ferme et un front tranquille.

BERNARD.

Ah! mon oncle! vous êtes un homme, vous! Soyez béni pour le payement des dettes! Mais, quant au patrimoine, je refuse! je n'en ai pas besoin! A un être comme moi, il ne faut qu'un fusil au bras, un carnier au flanc, un chien de chasse derrière les talons!... Oui, une arme et la liberté!... (Il se lève.) Je ne serai jamais qu'un gentilhomme illettré, et vos leçons, monsieur Aubert, tombent comme le grain sur la roche! Épargnez-vous une peine inutile; quant à vous, Edmée, jamais je ne consentirai à faire brèche à votre fortune!

EDMÉE.

Bernard!...

BERNARD, avec amertume.

Oh! ma cousine, je sais bien que vous feriez tous les sacrifices pour vous dispenser...

EDMÉE, fièrement, mais tremblant.

Pour me dispenser de quoi, s'il vous plaît, Bernard?

BERNARD.

De tenir certaine promesse que vous m'avez faite le jour de notre première entrevue.

LE CHEVALIER, étonné, se levant.

Quelle promesse lui as-tu donc faite, Edmée?

BERNARD, regardant Aubert, qui lui serre le bras avec anxiété. Il lève les épaules et sourit.

Elle m'a promis de me regarder toujours comme son frère et son ami. Ne sont-ce pas là vos paroles, Edmée, et croyez-vous que cela se prouve avec de l'argent?

EDMEE, lui tendant la main.

Vous êtes un noble cœur, Bernard, et je tiendrai mes promesses.

BERNARD, au chevalier.

Mon oncle, pardonnez-moi, ne me prenez pas pour un ingrat... je...

LE CHEVALIER.

Tu acceptes ?

BERNARD, vaincu par le regard d'Edmée.

Oui, mon oncle.

LE CHEVALIER.

A la bonne heure donc! viens m'embrasser et rentrons. Le froid commence à se faire sentir... et mes douleurs aussi... Venez, monsieur Aubert; je veux consulter M. de la Marche sur certaines formalités... (bas, montrant Bernard) relatives à la situation de ce garçon-là.

Il sort avec M. Aubert, qui lui donne le bras.

M. DE LA MARCHE.

Aurai-je l'honneur d'offrir mon bras à mademoiselle Edmée ?

BERNARD, menaçant.

Excusez, je vous avais devancé.

Il prend le bras d'Edmée sous le sien.

M. DE LA MARCHE.

Je ne crois pas !

BERNARD.

J'en ai menti, peut-être ?

EDMÉE, effrayée, quittant le bras de Bernard.

Je vous rejoins, messieurs; j'ai quelques ordres à donner ici; vous permettez?

M. DE LA MARCHE, montrant la porte à Bernard, qui fait mine de rester, et le saluant avec un air de cérémonie railleuse.

En ce cas, monsieur Bernard...

BERNARD, sèchement.

Je n'en ferai rien.

M. DE LA MARCHE, avec ironie.

Ni moi non plus.

BERNARD.

Je serai, mordieu ! plus têtu que vous ; vous sortirez avant moi.

M. DE LA MARCHE.

Vraiment, je suis confus de tant de courtoisie. Mademoiselle de Mauprat, je vous fais compliment de M. Bernard ; savez-vous qu'il devient d'une politesse... effrayante ?

EDMÉE, riant avec effort.

Il est toujours taquin, c'est sa manière d'être ! A propos, j'ai quelque chose à lui dire ; vous permettez, monsieur le comte ? c'est un détail d'intérieur.

M. DE LA MARCHE.

Ah ! cela, c'est différent ; comment donc ! chère Edmée !

Il s'incline et sort.

SCÈNE V

EDMÉE, BERNARD.

BERNARD.

Chère Edmée ! Il vous appelle chère Edmée ?

EDMÉE.

Nous sommes parents par alliance, nous nous connaissons depuis que j'existe.

BERNARD.

Ce n'est pas une raison ! Je n'entends pas, moi...

EDMÉE.

Bernard ! allez-vous recommencer ?

BERNARD.

Non, voyons ! je suis calme, parlez.

EDMÉE.

Je n'avais rien à vous dire ; c'était un prétexte pour faire cesser un débat ridicule qui allait dégénérer en querelle.

BERNARD.

Ainsi, vous ne me direz rien de bon encore aujourd'hui! C'est comme ça que vous commencez à tenir vos promesses?

EDMÉE.

C'est à vous de m'en rendre l'exécution facile ou pénible.

BERNARD.

Et je vous la rends pénible?

EDMÉE.

Votre cœur a de bons mouvements, Bernard; mais ils durent peu, et à peine vous a-t-on tendu la main avec confiance, que vous dites ou faites quelque chose qui force de la retirer avec effroi. Allons! courez à la chasse, c'est votre heure, et vous avez besoin d'exercice.

Elle s'assied sur le banc.

BERNARD.

Non! je n'irai pas aujourd'hui, puisque votre amoureux est à la maison : pas si sot!

EDMÉE.

Mon amoureux! le mot est fort convenable! Tenez, vous m'impatientez cruellement!

BERNARD.

Oh! nous y voilà! Vous espériez que je lui laisserais le champ libre? Vous l'attendez ici, n'est-ce pas? Il y va revenir? C'était convenu de l'œil; eh bien, en attendant qu'il essaye de me jouer ce tour-là, je vous tiendrai compagnie. (Il s'assied aussi.) Vous n'auriez qu'à vous ennuyer toute seule!

EDMÉE, se levant.

Attendez-le donc, je vous laisse...

BERNARD, avec douleur.

Vous me quittez? (Il se lève avec colère et lui prend le bras.) Eh bien, moi, je ne le veux pas!...

EDMÉE, indignée.

Prenez garde à ce que vous dites, Bernard! prenez garde à ce que vous faites!

BERNARD.

Ah çà! je vous fais donc peur?

EDMÉE.

En ce moment, vous faites pis, vous me déplaisez.

BERNARD, quittant son bras.

Oh! c'est affreux, Edmée, ce que vous dites là!

EDMÉE.

A qui la faute? Voyons, remettez-vous, et allons rejoindre mon père.

BERNAED, d'un air sombre.

Non! allez-y; moi, je reste.

EDMÉE.

Je ne vous laisserai pas seul, irrité comme vous l'êtes.

BERNARD.

Pourquoi ça? (Haussant les épaules.) Craignez-vous que je ne me tue?

EDMÉE.

Non; mais je ne veux pas que vous vous frappiez la tête contre les murs, comme vous faites dans vos moments de colère.

BERNARD.

Ma tête est dure, Edmée; elle peut bien perdre un peu du sang qui la gêne. Vous me haïssez tel que je suis, si j'étais mort, vous me plaindriez peut-être.

EDMÉE.

Taisez-vous! ces menaces sont lâches.

BERNARD, souriant.

Lâche, moi? Non, cela ne m'atteint pas... Ah!... si je pouvais pleurer!...

EDMÉE.

Voyons, ne pleurez pas, corrigez-vous.

BERNARD.

Que voulez-vous donc que je fasse? Mon Dieu! dépend-il de moi d'avoir de belles manières, de savoir tourner des phrases, comme votre M. de la Marche et votre M. Aubert, puisque je ne peux pas?

EDMÉE.

Vous me jugez bien vaine et bien frivole, si vous croyez

que je tiens à la grâce d'une révérence ou à la science des mots : je tiens à ce que vous profitiez de ce qu'il y a d'utile et de sérieux dans l'éducation qu'on vous offre, l'amour du bien, l'horreur du mal.

BERNARD.

Qu'ai-je besoin de savoir ce qui est bien ou mal dans les conventions de votre monde? Je sais que je ne suis pas méchant et que je vous aime, voilà tout! Vous voulez que j'apprenne à vous le dire comme il faut? Moi, je ne connais qu'une idée, qu'un mot, c'est *je vous aime!*

EDMÉE.

Il n'est pas de meilleure manière de le dire, il n'est pas de mot plus grand et plus beau que celui-là ; mais il faut savoir ce qu'il signifie.

BERNARD.

Je le sais de reste! Il signifie que je veux être aimé de vous.

EDMÉE.

L'amour ne s'impose pas, Bernard, il s'obtient!

BERNARD.

Il faut donc obéir toujours pour être aimé?

EDMÉE.

Et si je vous disais que oui, m'obéiriez-vous?

BERNARD.

Certes! mais, à mon tour, je vous dirais : Aimez-moi, je vous l'ordonne! Voyons! n'ai-je pas fait tout ce que vous vouliez? Je ne voulais pas vous suivre chez votre père, et je vous y ai suivie; je ne voulais pas écouter les leçons de votre pédagogue, et je les écoute; je ne voulais pas accepter vos dons, et je les accepte; je voulais étrangler M. de la Marche, et je ne l'ai pas fait! Vous voyez bien que ma soumission ne me sert de rien et que vous me trompez, puisque vous continuez à en aimer un autre que moi!

EDMÉE.

Je vous ai dit le contraire.

BERNARD.

Je ne vous crois pas.

EDMÉE.

Bernard, ne comprendrez-vous jamais que vos habitudes de méfiance ont quelque chose de blessant et de farouche, qui offense une personne fière et loyale?

BERNARD.

Mais que diable voulez-vous que je pense quand vous refusez de le renvoyer? Quelles raisons avez-vous de me condamner à étouffer de rage devant cet homme-là?

EDMÉE.

Combien de fois faudra-t-il vous le dire? Mon père l'estime et lui avait donné sa parole. J'avais demandé quelques mois de réflexion. Je ne puis me prononcer si brusquement et sans avoir eu, en effet, l'air de réfléchir.

BERNARD.

Pourquoi donc ça?

EDMÉE.

Parce que mon père a bien assez souffert des Mauprat, Bernard, sans que je lui dise où je vous ai connu et quelles raisons me font refuser le mari qu'il m'avait choisi!

BERNARD.

Ah! vous le regrettez bien! Je vous dis que vous l'aimez! Eh bien, moi, je vous contraindrai à le chasser ou je le chasserai moi-même... ou je le forcerai à se battre... et je vous réponds qu'il ne sortira pas vivant de mes mains! Après ça il faudra bien que vous fassiez attention à moi...

EDMÉE, qui peu à peu est devenue nerveuse et impatiente.

Ah!... assez, Bernard! vrai! j'ai assez de vos menaces et de ce ton impérieux et brutal contre lequel ma dignité se révolte malgré moi! Je ne puis m'habituer à de telles manières; ma patience, à moi aussi, n'est pas à toute épreuve! Tenez, pensez et agissez comme il vous plaira. J'y renonce.

Elle sort.

SCÈNE VI

BERNARD, puis PATIENCE.

BERNARD.

Ah! c'est trop souffrir! il faut que ça finisse! Elle ne m'aimera jamais. Elle croit peut-être que je tiens à l'épouser pour être riche! me prend-elle pour un ambitieux, pour un hypocrite?... Ah! c'est ma faute, aussi! pourquoi me suis-je obstiné à rester près d'elle? Dire que je ne peux pas m'arracher d'ici! et pourtant j'y meurs d'ennui et de colère! Je ne m'intéresse à rien de ce qui les amuse, je ne me soucie de rien que d'elle! et elle m'en fait un crime! Elle veut que j'aime quelque chose qui n'est pas elle! Quoi? des livres? (Il jette par terre les livres et les cahiers restés sur la table.) Des arbres? des fleurs? (Il brise un arbuste.) Moi-même peut-être! non!... je me hais et j'ai envie de me tuer, puisqu'elle me déteste!... (Patience paraît.) Ah! c'en est assez! je mourrais dans cette maison! je la quitterai, j'irai vivre au loin, dans quelque désert, à la tour Gazeau, avec le souvenir de ce pauvre Léonard, qui me l'avait bien prédit, ce qui m'arrive!

PATIENCE, qui est entré sans bruit et qui a écouté les dernières paroles.

Qu'est-ce que vous dites donc là, mon pauvre garçon?

BERNARD.

Qu'est-ce que ça vous fait, à vous?

PATIENCE.

Ça me fait... ça me fait de la peine.

BERNARD.

A vous?

Il lève les épaules et s'assied.

PATIENCE.

Oui, à moi! et je veux que vous me parliez! Oh! dame, je suis comme vous, je suis têtu! nous nous ressemblons par plus d'un côté, allez! nous sommes des gens de campagne

tous deux, des hommes de la nature, comme dirait M. Aubert. On nous a transplantés et nous avons grand'peine à nous enraciner; mais nous nous y ferons avec le temps, parce que tous deux nous aimons Edmée.

BERNARD, se levant.

Laissez-moi! vous ne savez ce que vous dites!

PATIENCE.

Allons, allons, vous m'en voulez toujours, parce que je ne vous ai jamais fait d'excuses; c'est une rancune d'enfant. Eh bien, écoute, jeune homme! tu n'as pas vingt-cinq ans et j'en ai soixante. Je t'ai offensé autrefois, j'ai eu tort. Je t'en demande pardon. Êtes-vous content, mon gentilhomme?

BERNARD, lui tendant la main avec une bonté brusque.

Oui, Patience!

PATIENCE.

Et, à présent, convenez, mon enfant, que vous aimez la sainte fille! Oui, vous l'aimez comme un fou! Je vois clair, moi! Vous la suivez de loin quand elle vous empêche de la suivre de près. Vous marchez où elle a passé, vous vous arrêtez où elle s'est assise, vous arrachez les pauvres fleurs des champs qu'elle a touchées, et vous les écrasez dans vos mains avec colère quand vous ne les embrassez pas avec tendresse; vous êtes malheureux, vous êtes malade d'amour! Eh bien, c'est la jeunesse, ça! c'est la vie! c'est l'espérance! c'est la bénédiction du bon Dieu!

BERNARD.

Moi, béni? Tu rêves, mon pauvre vieux : on me déteste!

PATIENCE.

Écoute, écoute, Bernard Mauprat! tu as de grands défauts, c'est vrai, mais tu as aussi de grandes qualités. Entre toi et le beau M. de la Marche, il y a la différence d'un chêne à un fêtu. Tu es l'arbre qui grandit pour devenir le roi de la forêt, il est le brin d'herbe qui fleurit pour se dessécher au bout de l'an. Relève ton front, mon pauvre enfant. La pluie et le vent ne te battront pas toujours, crois-en la parole d'un vieux diseur de vérités; la vigne est tendre, mais

elle est forte, et il faut que l'arbre où elle s'attache soit de bonne venue pour être capable de la porter.

BERNARD.

Oui, je vous entends, vieux Patience, et vos comparaisons m'entrent mieux dans l'esprit que les raisonnements de M. Aubert; mais comment m'amender? apprendre le grec, la philosophie? Ouf!

PATIENCE.

Ah bien, plaignez-vous de ça, je vous le conseille!... Comment! vous êtes en âge d'apprendre, on vous sert du meilleur, et vous faites la grimace! Ah! si j'avais été pris de jeunesse, moi!... Mais voilà les hommes : ceux qui voudraient s'instruire ne peuvent pas, et ceux qui pourraient ne veulent point... Eh bien, voyons, Edmée vous aime malgré que vous soyez un ignorant, mais elle aura à rougir de vous. Vous voulez qu'elle souffre, et vous, vous ne voulez pas souffrir pour elle?

BERNARD.

Ah! si je croyais lui plaire..., je me mettrais la tête dans un mortier!

PATIENCE.

Et, si vous lui déplaisez, d'où vient donc qu'elle pleure quand elle se croit seule?

BERNARD.

Elle pleure? Patience, tu l'as vue pleurer?

PATIENCE.

Maintes fois! Ah! la pauvre âme! elle a bien de la peine aussi!

BERNARD.

Je la rends donc bien malheureuse? Elle pleure! et c'est moi qui suis cause de cela! Pourquoi donc, mon Dieu, quand je l'aime tant? Oh! ne pas comprendre! tant souffrir et ne savoir pourquoi! Non, je suis maudit!... Mais qu'est-ce que je peux donc faire, moi? Je n'en sais rien!...

Il éclate en sanglots, assis la tête dans ses mains.

SCÈNE VII

LES MÊMES, EDMÉE.

Un silence. Bernard pleure. Patience va au-devant d'Edmée, la prend par la main et l'amène auprès de Bernard.

EDMÉE, lui mettant la main sur l'épaule, maternellement.

Eh bien, voyons!... qu'est-ce que tu as donc?

BERNARD, tombant à genoux, suffoqué.

Edmée! qu'est-ce que vous voulez? que je travaille, ou que je parte?

EDMÉE.

Je veux que tu restes.

BERNARD.

Eh bien, je travaillerai!

ACTE TROISIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

Dans le parc ou jardin de Sainte-Sévère; au milieu, au fond, une grille ouvrant sur la campagne. A gauche, vers le fond, le pavillon habité par Patience. Au premier plan, vers la droite, un gros chêne; dessous, un banc de pierre; auprès, une table, également en pierre. Des siége de jardin, posés à volonté.

SCÈNE PREMIÈRE

MARCASSE, PATIENCE, sortant du pavillon et descendant le théâtre.

PATIENCE.

Tu as vu mon jardin, ma maison, c'est assez gentil, j'es-

père? Voilà mon chêne; c'est là que je rends ma petite justice, comme feu le bon roi Loys dont parle la chanson. Ah çà! puisque te voilà enfin, tu vas me donner deux ou trois jours?

MARCASSE.

S'il plaît à Dieu!

PATIENCE.

Alors, c'est fête pour moi, et, pour commencer, nous dînerons là, sous la verdure, tête à tête, en devisant, comme à la tour Gazeau!

MARCASSE.

Oui; dis-moi d'abord...

PATIENCE.

Tout le monde va bien ici, je te l'ai dit.

MARCASSE.

Mais les autres?

PATIENCE.

Les autres... Mauprat? On n'a plus entendu parler d'eux ni de leur bande; on n'a pas su constater tous les décès. Il y en a qui disent qu'on en a vu un à l'étranger, mais il n'est toujours pas ici, car le pays est bien tranquille, à présent. La Roche-Mauprat est devenue un bon domaine, et justement Sylvain Tourny, dont le père est mort, est venu aujourd'hui signer son bail.

MARCASSE.

Mais Bernard?

PATIENCE.

Bernard?... L'autorité le protége, et elle fait bien... Oh! ce garçon-là, vois-tu... il est bien changé! Il a pris le bon parti; ça lui a coûté assez gros... une rude fièvre... le transport!... Nous l'avons cru perdu!... Mais c'est si fort, la jeunesse! ça repousse comme l'herbe nouvelle!

MARCASSE.

Est-ce que la demoiselle ne se marie pas?... M. de la Marche?..

PATIENCE.

A Paris!... congédié... honnêtement!... Tiens, je n'ai pas de secrets pour toi, et çà, d'ailleurs, ce n'est pas de la médisance. C'est si beau, si bon, ces chers enfants!... Eh bien, ils s'aiment, vois-tu... ils s'aiment grandement, et nous les verrons mariés un jour ou l'autre.

MARCASSE.

Un jour ou l'autre?

PATIENCE.

Ah! te dire quand, on n'en parle pas encore!... Mais, pendant la maladie de Bernard, la pauvre Edmée veillait, priait et pleurait comme une mère auprès de son enfant... Mêmement, une nuit que j'étais là aussi, bien désolé de mon côté, car il était comme à l'agonie, elle lui a passé au doigt son anneau, comme pour lui dire : « Dans la vie ou dans la mort, nous sommes fiancés. » Il a gardé le gage, et, pour le mériter, il a étudié, travaillé!... Et, à présent, c'est tout esprit, tout savoir!... Ça l'a bien rendu un peu... mais, dame!... il y a de quoi!

MARCASSE.

Tu dis un peu...

PATIENCE.

Tu vas le voir, car les voilà qui viennent tous se promener par ici.

MARCASSE, regardant vers la coulisse.

Ah! Edmée changée! bien pâle! Pourquoi donc?

PATIENCE.

Oui, depuis un bout de temps!

MARCASSE, regardant toujours, à part.

Triste! singulier, cela!

PATIENCE.

Allons! dis-leur bonjour. Moi, je vas au château chercher notre dîner.

Il prend un grand panier qu'il a laissé vers le fond, et sort par la droite.

MARCASSE, rêveur.

Bernard, bien jeune! Le vieux Patience... (touchant son front), jeune aussi.

SCÈNE II

M. AUBERT, EDMÉE, MARCASSE, LE CHEVALIER, BERNARD.

Bernard, vêtu à la mode des philosophes amateurs de l'époque : les cheveux sans poudre, une tenue sévère, un peu puritaine, mais on sent la coquetterie de la jeunesse et le goût du luxe cachés sous cette affectation.

LE CHEVALIER, qui donne le bras à Bernard.

Tiens, asseyons-nous ici... je me sens fatigué... et tu me fais égosiller! Tu m'irrites! l'éducation t'a rendu pire que tu n'étais.

BERNARD.

Pourquoi m'avoir arraché à ma vie sauvage? Mes instincts vous froissaient, et, à présent, ce sont mes idées... Ah! vous êtes assez vengé... vous n'êtes pas le seul ici qui soit irrité et malheureux!

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce à dire?

EDMÉE, qui a parlé avec Marcasse, au fond.

Marcasse, venez saluer mon père. Il a toujours du plaisir à vous voir.

LE CHEVALIER, assis, levant son chapeau et souriant.

Don Marcasse? Mais certainement! un honnête homme, un vieux ami de ma maison!

MARCASSE, en regardant Edmée.

Reconnaissant!

LE CHEVALIER, à Marcasse.

Ah çà! mon ami, il y a un temps infini qu'on ne vous a vu! vous voyagez toujours?

MARCASSE.

Limousin, Poitou, Bourbonnais, champ par champ, grenier par grenier, meule par meule, il faut du temps!

LE CHEVALIER.

C'est un métier de Juif errant que tu fais là!

MARCASSE.

Marcher, voyager, c'est bon! mais le métier, fort sot! Beaucoup de danger et point d'honneur... Autrefois... (il se redresse) bon soldat! Si je croyais... (A Aubert, qui est près de lui.) La guerre, belle chose, monsieur!... le marquis de la Fayette...

BERNARD, riant.

Ah! pour le coup, mon oncle, voilà le judicieux Marcasse, à qui je ne le fais pas dire, et qui défend la cause de l'indépendance.

LE CHEVALIER.

Tu vas recommencer, toi? Tu es d'une obstination endiablée! Le beau philosophe, ma foi! l'esprit fort! à son âge! Tenez! l'orgueil est au fond de toutes vos idées nouvelles... (S'animant.) Vous brisez sans respect avec le passé! vos pères, vos aînés, vos guides naturels, ne sont plus que des radoteurs, et vous prétendez leur passer sur le corps, quand vous auriez encore besoin de lisières et de bourrelet!

BERNARD.

Oh! mon oncle! nous savons que vous haïssez les philosophes et que vous tiendriez tête à Rousseau et à Voltaire en personne!

LE CHEVALIER.

Eh bien, pourquoi pas? M. de Voltaire est un homme d'esprit qui saurait discuter. Quant à votre M. Rousseau de Genève, c'est un fou! Ne voilà-t-il pas que tous les morveux de ce temps-ci se posent en *miles!*

BERNARD, aigre.

Ah! c'est pour moi, cela!

LE CHEVALIER.

Eh bien, quand ça serait pour toi?

BERNARD.

J'en serais flatté!

LE CHEVALIER.

Il n'y a pas de quoi!

EDMÉE, bas, à Bernard.

Allons, Bernard! taisez-vous donc.

BERNARD.

Pourquoi me taire? Déserterai-je le culte de la philosophie? Mentirai-je à mes principes, à ma conscience? Renierai-je l'éducation que j'ai su acquérir, et les trésors où j'ai puisé la lumière de l'esprit? Me laisserai-je imposer les sots préjugés que mon siècle repousse? Non! je suis, je veux être l'homme de mon temps, et je combattrai l'absurde, fût-ce contre mon propre père! Une erreur est toujours une erreur, et c'est un pauvre argument que celui-ci : « J'ai raison, parce que j'ai des cheveux blancs! »

Le chevalier frappe avec bruit sa tabatière et paraît hors de lui.

M. AUBERT, au chevalier.

Pardonnez-lui! il ne fait que de commencer à raisonner...

BERNARD.

Permettez, monsieur Aubert, j'ai coutume de prendre mes leçons, à mes heures, avec une déférence et une attention dont je ne pense pas que vous ayez désormais à vous plaindre.

M. AUBERT.

Loin de là, je reconnais...

BERNARD, avec hauteur.

Eh bien, reconnaissez aussi qu'en dehors de ces heures-là, je m'appartiens, et que ma vie ne saurait être une leçon perpétuelle. (M. Aubert fait une inclination froide et se détourne.) Allons! ne puis-je me défendre sans blesser votre susceptibilité?

MARCASSE, s'échappant malgré lui.

Susceptible, lui?... Non!

BERNARD, regardant Marcasse par-dessus son épaule.

Hein? Qu'est-ce qu'il fait donc là, l'homme aux belettes?

LE CHEVALIER.

Il est de ma compagnie apparemment. (Interrompant Bernard, qui veut répondre.) Taisez-vous! j'ai assez de vos sottises!

BERNARD, à Edmée, qui paraît brisée.

Vous aussi, certainement, vous me donnez tort?

EDMÉE.

On a toujours tort quand on blesse ceux qu'on aime!

LE CHEVALIER, se levant.

Ah! il ne comprend pas cela, lui! la tendresse, le respect filial!... fi donc! c'est passé de mode! (A Edmée.) Ces discussions éternelles me fatiguent. (A Bernard, qui veut répondre.) Tenez, voilà un paysan qui vient vous parler. Ah! ne donnons pas le spectacle de nos querelles!

MARCASSE, à part, regardant Bernard.

Hélas! oui, bien changé!

SCÈNE III

LES MÊMES, TOURNY, venant du dehors; il tient une lettre.

LE CHEVALIER.

Ah! c'est toi, monsieur le métayer? Je te croyais parti?

TOURNY.

J'étais en route, not' maître! mais j'ai rencontré... (A M. Aubert.) C'est une lettre pour vous, monsieur Aubert. (Il s'approche de lui, et lui dit tout bas.) De qui elle est... vous le verrez bien; on m'a défendu de la donner à d'autres que vous, et on attend.

M. AUBERT, qui a vivement parcouru la lettre.

Oui, oui!... Merci, mon ami. J'y vais.

Il sort par la grille.

TOURNY, au chevalier.

Et puis ça me fait penser... puisque je revenais... C'est une chose que je n'ai point osé vous demander à ce matin,

not' maître! J'en suis tourmenté et je voudrais tant seulement savoir où ça en est, ces affaires-là!

LE CHEVALIER.

Quelles affaires?

TOURNY.

On a tué du monde, on en a pris, on en a laissé sauver... Tout de même, il en reste encore du côté de chez nous, des gars qui ont marché, dans le temps, contre la loi et les huissiers... Contre les huissiers, c'est pas un mal; mais enfin, comme on recherche de temps en temps ceux qui ont fourni la corde..., il y a mon beau-frère qui a été dénoncé par des mauvaises langues...; et, comme M. le grand lieutenant est revenu de Paris...

BERNARD, tressaillant.

Ah! M. de la Marche est de retour?

TOURNY, l'observant.

Je le croyais!... si ça n'est pas... qu'il y soit ou non, si c'était un effet de votre bonté, monsieur Bernard, de lui parler!...

BERNARD.

Moi! que je parle à M. de la Marche?

TOURNY.

Dame! puisque c'est lui qui vous a sauvé le désagrément que vous auriez eu... mêmement qu'on dit qu'il a été parler au roi pour vous et qu'il doit rapporter votre grâce...

BERNARD, impétueusement.

Est-ce vrai, mon oncle, ce que dit cet imbécile?

TOURNY.

Oh! excusez-moi si...

LE CHEVALIER.

C'est bon, c'est bon, Tourny; on s'occupera de ta demande. Tu peux t'en aller sans inquiétude.

Il fait signe à Marcasse, qui emmène Tourny.

SCÈNE IV

LE CHEVALIER, BERNARD, EDMÉE, M. AUBERT.

BERNARD, en colère.

Ainsi M. le lieutenant général daigne veiller sur mon sort?

LE CHEVALIER.

Aimeriez-vous mieux qu'il eût procédé avec vous selon la rigueur de ses fonctions?

BERNARD.

Et on me l'a caché!

EDMÉE.

On a évité de vous parler d'une chose pénible.

BERNARD, avec amertume.

Pourquoi cela, ma cousine? Vous m'eussiez dit combien je devais de reconnaissance à mon *protecteur!* Sans doute, un de ces matins, vous allez me dicter une lettre d'humbles remercîments à son adresse? à moins qu'il ne préfère venir recevoir les vôtres? (Se penchant vers elle et baissant la voix.) N'est-ce pas votre désir, et faut-il chercher ailleurs la cause de votre mélancolie?

EDMÉE.

Ne sauriez-vous laisser en paix, au moins, les absents?

LE CHEVALIER, à Bernard.

Que dites-vous à ma fille, et pourquoi vous permettez-vous de lui parler bas devant moi?

BERNARD.

En effet, c'est une impolitesse, et vous ne m'en passez aucune. Mais veuillez considérer que j'ai sujet d'être blessé et mortifié au dernier point de ce qui m'arrive! On a juré de me traiter ici comme un homme sans conséquence, comme un enfant à qui on ne permet pas de choisir ses amis... Or, je

prétends avoir ce droit-là, moi, et je ne veux pas de l'amitié et des bons offices de M. de la Marche.

LE CHEVALIER.

Pourquoi le haïssez-vous? Vous êtes absurde!

BERNARD.

Je ne souffre pas que personne me protége; j'ai la prétention de ne rien devoir qu'à moi-même!

LE CHEVALIER.

Ayez moins d'orgueil, Bernard!

BERNARD.

Et pourquoi donc cela, s'il vous plaît? parce que j'ai été un Mauprat de la Varenne? Oui, oui, je dois porter éternellement la peine de mon infortune! et, depuis vous, mon oncle, jusqu'au dernier de vos paysans, chacun ici se croit fondé à m'infliger le souvenir du passé comme une injure!

LE CHEVALIER.

C'est à moi que vous dites cela? à moi qui ai tout fait pour vous relever à vos propres yeux et dans l'estime de tous? Tenez, vous devenez ingrat!

BERNARD.

Mon oncle, vous m'avez imposé vos bienfaits... Mais vous ne voulez pas voir que je suis un homme... un homme qui a grandi dans des luttes violentes et qui ne sait pas mentir!... Je n'ai pas choisi ma destinée, moi, et je ne veux pas rougir de moi-même! Injustes et cruels, les cœurs qui me feraient un crime d'être né malheureux! (Avec intention, regardant Edmée.) Ingrats et lâches, ceux qui oublieraient certaines preuves de générosité!

LE CHEVALIER, se levant.

Que voulez-vous dire? Expliquez-vous, je le veux!

BERNARD.

Rien, mon oncle; vous êtes plus mal disposé pour moi aujourd'hui que de coutume; je me retire pour ne pas vous irriter davantage.

Il sort. Le chevalier retombe accablé. A la fin de cette scène, M. Aubert est entré avec une certaine émotion.

SCÈNE V

LE CHEVALIER, M. AUBERT, EDMÉE.

Le père et la fille sont accablés tous deux, de chaque côté de la scène. Le chevalier est absorbé; Edmée, tremblante et comme réfugiée derrière M. Aubert, qui est debout auprès d'elle.

EDMÉE, à M. Aubert.

Oh! il finira par laisser échapper ce fatal secret, et ce sera le dernier coup pour mon père!

M. AUBERT.

Edmée, il faut avoir le courage de rompre un lien funeste! M. de la Marche peut vous sauver... (Montrant la maison de Patience.) Il est là...

EDMÉE.

Quoi! malgré...?

M. AUBERT.

Oui, malgré votre défense.

EDMÉE.

Mais si Bernard le rencontre...

M. AUBERT.

Il ne s'agit plus de Bernard, Edmée; il s'agit de votre père; voyez son abattement.

EDMÉE, se tournant vers son père, qui a la figure cachée dans ses mains.

Mon père! (S'élançant vers lui.) Vous souffrez?

LE CHEVALIER.

Non, rien; laisse-moi, ma fille.

EDMÉE, tombant à ses pieds.

Vous me repoussez?

LE CHEVALIER, la pressant sur son cœur.

Toi? O Dieu!

EDMÉE.

Vous pleurez? (A Aubert.) Mon père pleure! Oh! qu'il est coupable, celui qui fait couler de telles larmes!

LE CHEVALIER.

C'est la première fois depuis la mort de ta pauvre mère. Que veux-tu! je suis vieux, je suis faible.

M. AUBERT.

Non, monsieur, vous ne serez jamais faible; mais votre cœur est brisé, et il faut que votre fille le sache.

LE CHEVALIER.

Taisez-vous, mon ami.

EDMÉE.

Mon père! vous doutez de moi? vous croyez que je peux aimer quelqu'un plus que vous sur la terre?... Non, c'est impossible!... Nous avons été affreusement éprouvés dans notre famille; nous avons tout accepté à nous deux, parce que nous ne faisons qu'une âme, qu'une volonté, qu'une conscience. Je peux donc tout supporter pour vous et avec vous; rien sans vous, rien contre vous.

LE CHEVALIER.

Edmée! mon enfant, mon bonheur, mon soutien... Ah! pourquoi ce démon d'orgueil s'est-il mis entre nous? C'est moi... c'est ma faute... j'étais trop heureux!... Je me plaignais d'être trop calme, trop choyé, trop regardé comme un oracle! Son énergie, sa naïveté me séduisaient; je l'ai aimé follement, aveuglément; j'ai songé à en faire mon fils; je t'ai aidé à éloigner les obstacles, et, à présent... hélas!...

M. AUBERT.

Il est temps d'ouvrir les yeux cependant, et de voir que votre indulgence a produit des fruits amers! Tous deux vous avez été touchés de sa situation, éblouis de son intelligence rapide, de son ardeur au travail, de sa volonté peu commune... Mais ces grandes qualités, en se développant, ont donné l'essor à une vanité immense, et la vanité est un vertige qui dérange l'esprit et qui dessèche le cœur!

EDMÉE.

Ah! que vous êtes devenu sévère pour lui, mon ami!

LE CHEVALIER.

Oui, vous l'êtes trop, si Edmée le voit avec d'autres

yeux!... Tenez! elle aussi, elle pleure!... ne comprenez-vous pas?...

EDMÉE.

Non, je ne pleure pas! Je n'ai plus de larmes! je suis brisée! Oui, mon père, voici la vérité : je me consume entre l'espoir et la crainte. Bernard est à la fois meilleur et pire que vous ne croyez : il y a des moments où je crois sentir en lui mon frère! d'autres où j'ai froid, où j'ai peur en retrouvant dans son regard, dans sa pensée, l'homme d'autrefois, rendu plus terrible par la puissance du raisonnement! et cependant...

LE CHEVALIER, l'observant avec intention.

Cependant quoi? Dis-moi tout!

EDMÉE.

Mon Dieu! j'ai mes défauts aussi! des défauts qui ressemblent parfois aux siens. Le même sang ne coule-t-il pas dans nos veines? Le sang des Mauprat, plus impétueux, plus bouillant, vous le savez bien, que celui des autres! J'ai eu des moments de hauteur, des accès de colère. Je l'ai irrité, blessé! Oui, je me plaisais à mesurer ma force avec la sienne, et, devant les menaces de l'avenir, je m'écriais follement : « Non, Bernard, tu ne briseras pas la fille de mon père! A Mauprat, Mauprat et demie!... » Et puis je redevenais enfant. Je suis comme vous, je me lasse vite de gronder! J'avais besoin de voir sourire ce mâle visage assombri par mes reproches... Ah! que voulez-vous, mon père, mon ami!... Je suis faible au fond du cœur, je suis femme!

LE CHEVALIER, vivement ému.

Edmée! tu l'aimes! je le savais bien! C'est pour cela que j'ai tant lutté pour le rendre meilleur, mais je ne fais que l'exaspérer! Eh bien, je ne lui résisterai plus. Il veut toujours avoir raison, je me tairai; il veut être le maître, qu'il le soit! Je me corrigerai, moi; je me vaincrai, puisqu'il ne peut pas se vaincre! N'est-ce pas mon devoir, à moi qui ai si peu de temps à vivre, de lui céder l'empire du présent? Tu l'aimes, ma fille! c'est à moi de me sacrifier.

EDMÉE.

Non, non! je repousse ce sacrifice impie! Vous voir subir une pareille torture, laisser avilir votre dignité paternelle, vous faire désirer la mort!... Non, mille fois non! Je haïrais Bernard le jour où je vous verrais brisé et dominé par lui!

LE CHEVALIER.

Mais, sans lui, tu vivrais triste et malheureuse... Ah! que tout cela me fait de mal! (Il veut se lever et retombe.) Je n'en peux plus, monsieur Aubert!

EDMÉE.

Qu'est-ce donc? Vous pâlissez!

LE CHEVALIER.

Non! je suis bien... (Il se lève.) Mon parti est pris!

M. AUBERT.

Monsieur, ce combat use vos forces, il faut qu'il cesse, Edmée s'en chargera.

EDMÉE.

Oui, merci, mon ami! Je vous suis, mon père!

Le chevalier s'éloigne avec M. Aubert, pendant que M. de la Marche sort de la maison de Patience.

SCÈNE VI

M. DE LA MARCHE, EDMÉE.

M. DE LA MARCHE.

Enfin, j'ai donc le bonheur...

EDMÉE.

Il s'agit, monsieur, de l'honneur de ma famille, j'ai voulu vous parler moi-même; je sais tout ce que vous avez fait pour nous, mon père en sera reconnaissant; mais...

M. DE LA MARCHE.

Edmée, ne faites pas d'objections, n'hésitez pas... Moi aussi, je savais déjà tout ce que l'attitude fâcheuse et ridicule de M. Bernard m'avait fait depuis longtemps pressentir.

En vous quittant, je n'avais pas la prétention de supplanter un rival heureux; aujourd'hui, j'ai l'espoir de vous préserver du malheur de lui appartenir. La grâce des personnes compromises dans la sédition des francs seigneurs porte des restrictions. Certaines d'entre elles, à mon choix, seront bannies pendant un nombre d'années qu'il m'appartient de déterminer. En un mot, je tiens du roi plein pouvoir d'agir selon ma conscience.

EDMÉE.

Une sentence de bannissement, c'est une tache éternelle.

M. DE LA MARCHE.

Elle ne sera point prononcée : Bernard, averti officieusement, pourra la prévenir par son départ.

EDMÉE.

Et qui se chargera de lui porter ce coup terrible?

M. DE LA MARCHE.

Vous ou moi.

EDMÉE.

Ne le faites pas, monsieur! Bernard, irrité et désespéré, résistera à un avis qui le priverait de sa liberté morale. Son âme éclatera ou s'aigrira dans cette contrainte!... Non, non, ce n'est pas ainsi qu'il faut le préserver de lui-même!

M. DE LA MARCHE.

Allons, Edmée, vous le plaignez!... et moi, je vous plains; mais je dirai comme votre père : c'est à moi de me sacrifier. Tenez! voici la grâce... sans restriction aucune!...

EDMÉE, lui tendant la main.

Monsieur de la Marche, merci pour votre loyauté.

M. DE LA MARCHE, lui baisant la main.

Oh! Edmée! adieu!... Laissez-moi du moins espérer qu'un jour...

SCÈNE VII

LES MÊMES, BERNARD.

BERNARD.

Ah! j'en étais sûr! Je comprends! (Prenant la grâce dans les mains d'Edmée et regardant.) Oui! c'est fort bien imaginé... Il s'agit de vous remercier, n'est-ce pas?

Il froisse le papier dans ses mains comme pour le jeter au visage de M. de la Marche. Edmée le lui arrache avant qu'il en ait fait le mouvement. M. de la Marche s'est détourné d'un air de dédain en voyant entrer Bernard.

EDMÉE, à Bernard.

Contenez-vous, respectez au moins les convenances!

BERNARD.

Les convenances? Oui, l'hypocrisie, la trahison, le mensonge!

M. DE LA MARCHE, qui a été reprendre son manteau sur le banc, ironique et froid.

A qui M. Bernard adresse-t-il ces véhémentes apostrophes?

EDMÉE, vivement.

Soyez assez l'ami de ma famille pour n'en rien prendre pour vous.

M. DE LA MARCHE.

Oui, Edmée, j'aurai beaucoup de sang-froid. Je me retire. Daignez présenter mon respect à M. le chevalier.

BERNARD.

Je me charge de lui porter vos adieux définitifs, monsieur le comte de la Marche!

M. DE LA MARCHE.

Ce n'est pas à vous, monsieur, que j'ai à confier ce soin-là.

BERNARD.

Pardonnez-moi!

M. DE LA MARCHE.

Déjà ? L'intention de mademoiselle de Mauprat est-elle que les choses se passent d'une façon si nouvelle ?

EDMÉE.

Non, certes, monsieur ; croyez bien...

BERNARD.

Croyez bien que je ne me laisserai pas jouer ! Monsieur, j'ai des droits sur cette femme : si vous en avez aussi, le sort des armes décidera de qui elle doit rester veuve.

EDMÉE.

Oh ! quelle démence, mon Dieu ! quel outrage !

M. DE LA MARCHE.

Si c'est de la démence, en effet... Si c'est un outrage, Edmée, dites donc un mot qui m'autorise...

BERNARD.

Allons, Edmée, prononcez-vous ! choisissez votre champion. A qui de nous deux avez-vous fait, à la Roche-Mauprat, un serment terrible, sur votre salut éternel, sur l'âme de votre mère ?

M. DE LA MARCHE.

A la Roche-Mauprat? Parlez, Edmée ! c'est une calomnie, vous n'avez jamais franchi le seuil de ce lieu infâme?... O Dieu ! elle ne répond pas !

BERNARD.

Doutez de mes droits, si bon vous semble : moi, je les maintiens.

M. DE LA MARCHE.

Adieu, mademoiselle de Mauprat ; recevez quand même l'hommage de mon respect.

EDMÉE.

Oui, monsieur, je l'accepte, parce que j'en suis toujours digne.

BERNARD, marchant sur lui.

Monsieur, je ne vous tiens pas quitte !

M. DE LA MARCHE.

Oh! quand il vous plaira, monsieur!... Mais, devant une femme, l'usage veut qu'on se taise.

Il sort.

SCÈNE VIII

BERNARD, EDMÉE, assise; puis MARCASSE.

EDMÉE, accablée.

Bernard, votre conduite est infâme!

BERNARD.

Et la vôtre?

EDMÉE.

La mienne fut insensée. J'étais sauvée à la Roche-Mauprat; vous aviez eu un bon mouvement! je n'en voulus pas profiter. Je partais seule et libre. Je revins sur mes pas, pour sauver votre vie, votre honneur et votre âme. Pour reconnaître cet élan fraternel, cette folle mais sainte confiance, vous m'avez ôté plus que la vie, vous m'avez ravi la liberté de mon âme, à moi! et, aujourd'hui, vous m'arrachez toute dignité! vous me revendiquez comme une proie conquise dans un coupe-gorge, et cela, devant un rival, sans vous demander si cet homme aura assez de vertu et de discrétion pour ne pas divulguer mon secret par vengeance pour mon refus!

BERNARD.

Votre refus!... Je m'arrangerais bien, moi, d'être congédié avec ces tendres paroles, ces regards pleins de larmes, ces ménagements, ces regrets, cette protestation assez claire contre les droits de l'oppresseur!

EDMÉE, désespérée.

Tant pis pour vous, Bernard, si, grâce à vos façons d'agir, vous êtes réduit à envier le rôle de l'homme que je congédie! Tenez! vous me faites bien malheureuse et bien humiliée! mais je ne voudrais pourtant pas échanger la tristesse de

mon sort contre la honte du vôtre! Oh! éclatez, je ne vous crains plus. Je n'ai jamais redouté en vous que votre douleur; si je n'ai plus affaire qu'à votre démence, je dédaigne de m'en préserver; car, à présent, j'ai à vous faire connaître mes dernières et invariables résolutions.

BERNARD.

N'achevez pas, taisez-vous!... Non, je ne suis pas maître de moi!

EDMÉE.

Je parlerai, Bernard, et peu m'importe le reste. Tenez! vous m'avez rendu la mort désirable, et, s'il vous prenait fantaisie de me la donner, je crois que ce serait la seule chose dont je pusse vous savoir gré maintenant.

BERNARD, hors de lui.

La mort? Edmée! vous me rendrez fou! Allez-vous-en! Vrai, partez! Oui, je vous tuerais peut-être.

Il s'approche d'elle, menaçant et furieux.

MARCASSE, s'élançant entre eux.

Oh! que non pas! (A Edmée, en la repoussant vers la coulisse.) Allez, ne craignez rien.

EDMÉE, fuyant par la droite.

O mon Dieu! ayez pitié de nous!

SCÈNE IX

BERNARD, MARCASSE.

BERNARD, voulant se débarrasser de Marcasse qui le retient.

Edmée!... écoutez-moi... (A Marcasse.) Par le diable, ôtez-vous de mon chemin! Trouverai-je donc toujours quelque valet curieux...?

MARCASSE.

Valet! plus noble que vous qui menacez une femme!

BERNARD.

Tais-toi!... pas un mot de plus, ou malheur à toi!

MARCASSE.

Je n'ai point peur ! je vous dirai tout. Mauvaise action ! Edmée si pure, un vrai diamant ! je l'avais sauvée, moi ! Vous la perdez, cœur injuste, esprit malade ! Vous êtes bien coupable, monsieur ! Fort méchant dans la colère ; continuez comme ça, vous êtes perdu.

BERNARD, peu à peu brisé par les reproches de Marcasse.

Perdu ! oui, je le suis, car elle me hait ! Elle me dédaignait, et, à présent, elle me brave ! Eh bien, moi aussi, je veux braver son aversion et mépriser en moi cette passion insensée ! Oui, oui, je mettrai le pied sur la tête du serpent qui ronge mes entrailles ! Marcasse, allez dire à Edmée... Non ! ne lui dites rien.

MARCASSE.

Que voulez-vous faire ?

BERNARD.

Je ne sais pas ! je veux la fuir... l'oublier... ne jamais la retrouver comme un obstacle, comme un écueil funeste dans ma vie ! Oui, il y a longtemps que je sens qu'elle m'absorbe, qu'elle m'avilit, qu'elle me tue ! Je me lasse à la fin de cette honte !... Tenez, écoutez-moi. (Il arrache de son doigt l'anneau d'Edmée.) Voilà une bague... c'est sa liberté que je lui rends, c'est sa parole... dont je ne veux plus ! c'est mon dernier adieu... Dites-lui qu'elle n'entendra plus jamais parler de moi !

MARCASSE.

Mais où allez-vous ?

BERNARD.

Qu'importe ? J'irai chercher la force, la volonté, l'énergie, l'émotion... la guerre, à l'autre bout du monde s'il le faut !

MARCASSE, rêveur.

Oui... il faut...

BERNARD, sans l'écouter.

Il est bien temps, mordieu ! que je sois un homme ! Allons, Bernard, réveille-toi ! La lutte, le danger, la souffrance ! Rage et malheur ! comme on disait à la Roche-Mauprat...

Oui, oui, ma destinée s'accomplit, car c'est la devise du désespoir !...

MARCASSE.

Vous êtes décidé ?

BERNARD.

Oui ; adieu !

Il s'en va par le fond dans la campagne et comme au hasard.

MARCASSE, seul, rêveur.

Il a raison !... et moi...

SCÈNE X

MARCASSE, PATIENCE.

PATIENCE, venant par la droite et portant un grand panier.

Eh bien, nous allons enfin manger ensemble, j'espère ?

MARCASSE.

Pas faim ! Adieu, ami.

PATIENCE.

Où vas-tu donc encore ?

MARCASSE.

Tiens... une bague... pour Edmée. Tu lui diras : « Marcasse le suit ; à cause de vous, il en répond. »

PATIENCE.

Mais je n'y comprends rien, moi ! Explique-moi donc...

MARCASSE.

Pas le courage. (Lui serrant la main.) Ami de jeunesse, meilleur des amis ! (S'en allant.) Ici, Blaireau ! (Le chien sort de la maison de Patience et vient à lui. Se ravisant.) Ah ! pas possible.

Il revient, prend son chien et le remet à Patience.

PATIENCE.

Tu me fais peur !

MARCASSE.

Je reviendrai.

ACTE QUATRIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

A LA ROCHE-MAUPRAT

Une chambre assez petite et sombre, vieux style, vieux meubles, un aspect d'antiquité sinistre. A droite du spectateur, une cheminée. Une porte au fond, au milieu. Vers la gauche, un vieux lit à colonnes dont les rideaux de serge brune sont fermés. Une croisée à gauche, au premier plan. Au fond, à côté de la porte qui donne sur une cage d'escalier fermée, une autre fenêtre vers la droite. Sur le devant du théâtre, à gauche, une petite table grossière et un vieux fauteuil. Sur le devant à droite, près de la cheminée, un autre fauteuil plus grand.

SCÈNE PREMIÈRE

BERNARD, TOURNY, puis MARCASSE.

Le métayer vient d'entrer le premier. Il porte un fagot et un bout de chandelle dans un vieux chandelier. Il se retourne vers Bernard, qui le suit en costume d'officier de l'armée franco-américaine ; un manteau sur les épaules, les bottes ternies par le voyage, deux pistolets à la ceinture.

TOURNY.

Si fait, si fait, monsieur Bernard, vous vous reposerez un si peu dans la chambre de maître. Vous devez être las, si vous venez comme ça d'Amérique. J'vas vous faire une flambée, c'est humide en tout temps ici. (Très-étonné.) Tiens, il y a du feu !...

BERNARD.

Oh ! cette chambre !...

TOURNY.

Ah ! dame, c'est tout ce qui reste de l'ancien château, depuis la grande affaire, le feu, le saccage ! Mais la métairie est en bon état, vrai, des granges toutes neuves et un chep-

tel !... Ah! ça va mieux à la Roche-Mauprat que du temps de vos oncles !... Dieu leur fasse paix! (A part.) Ce feu..., c'est drôle, tout de même.

BERNARD.

C'est bon, maître Tourny; ayez l'obligeance de me procurer un cheval tout de suite.

TOURNY.

Vous aurez ça avant qu'il soit un petit quart d'heure. Ma propre vraie jument! On court la chercher au pacage.

BERNARD.

Bien, bien! Parlez-moi de Sainte-Sévère. Vous dites que mon oncle...?

TOURNY.

Ah! ma fine, M. le chevalier a passé la septantaine; mais ça ne l'empêche pas d'être encore vert, oui-da! Il se promène de temps en temps dans sa voiture, avec la demoiselle, du côté de par ici, d'autant mieux qu'ils ont fait arranger la route; ce qui est bien agréable à leurs bêtes et aux nôtres.

BERNARD.

Ah! ils viennent par ici?

TOURNY.

Pas souvent! à ce qui paraît que la demoiselle ne s'y plaît point; mais, tout de même, elle y est venue, pas plus tard que la semaine passée, et je m'imaginais bien qu'elle y viendrait encore aujourd'hui.

BERNARD.

Aujourd'hui?...

TOURNY.

Oui, parce qu'on disait comme ça qu'ils s'en allaient en visite chez la dame de Rochemaure, et je me disais, moi, qu'en revenant, comme elle sait que ma mère est malade, et qu'elle est grandement charitable... Mais voilà la nuit, et ils doivent être retournés à Sainte-Sévère, par le chemin de la tour Gazeau.

BERNARD, à part.

J'aurais pu la trouver ici... Ici! non! ce n'est pas ici que je veux la revoir!

MARCASSE, qui est entré en habit militaire, une valise à la main, un manteau sous le bras, baissant la voix et montrant à Tourny Bernard qui est rêveur.

Allons, voyons, mon ami! mon capitaine, très-pressé d'arriver à Sainte-Sévère, et bien las... vous voyez?

TOURNY.

M'est avis qu'il est à jeun; mais il m'a refusé!

MARCASSE.

C'est égal, apportez toujours...

TOURNY.

J'y vas vitement. (Reconnaissant Marcasse, qui se débarrase de son chapeau.) Ah!... mordi! je suis content de vous voir, monsieur le sergent! Vieux preneux de fouines, va!...

SCÈNE II

BERNARD, MARCASSE.

MARCASSE.

Eh! mon capitaine, pourquoi si abattu? Tout le monde en bonne santé, là-bas! encore deux ou trois heures! un cheval frais dans cinq minutes... Bon courage, et merci à Dieu!

BERNARD.

Ah! mon ami, que je suis ému! Je ne sais ce qui se passe dans mon triste cœur, dans ma pauvre tête; mais, à mesure que j'approche, la confiance me manque, l'espoir me fuit! Tout m'est présage de deuil et de malheur. Oui, j'ai l'esprit frappé! Le soleil qui, dans la journée, me souriait du haut des cieux, pourquoi se couche-t-il dans un nuage de sang? Et ce maudit cheval, qui semblait plein d'ardeur et de force, pourquoi tombe-t-il comme foudroyé devant ce lieu sinistre? Être forcé d'y entrer quand je détournais la tête en passant pour ne pas le voir! Et cette chambre où l'on nous amène d'un air de fête! ne la reconnais-tu pas, Marcasse? C'est celle de Jean le Tors. Voilà ces vieux murs tant de fois tachés de sang, voilà le fauteuil où il s'asseyait pour méditer ses

cruautés, et, d'où, après m'avoir attaché aux colonnes de son lit, il se repaissait, l'infâme ! des larmes d'un malheureux enfant.

MARCASSE.

N'y pensez plus, vous allez être heureux.

BERNARD.

Qui sait ? La justice du ciel est-elle enfin satisfaite ? suis-je assez purifié et digne de pardon ?

MARCASSE.

Oui ! oui !

BERNARD.

Ah ! si cela est, c'est à toi que je le dois, Marcasse, à toi qui m'as suivi en Amérique pour me parler d'elle, à toi qui m'as fait comprendre le dévouement par la seule éloquence de ton propre exemple !

Il lui serre la main.

SCÈNE III

MARCASSE, BERNARD, TOURNY

Tourny apporte du vin et quelques plats et ustensiles dans une corbeille qu'il pose sur la table.

TOURNY.

Pardon, excuse, not'maître, si je vous ai fait attendre, c'est ma mère qui est plus malade. Elle vient de tomber en faiblesse pour s'être fachée après moi, parce que je vous ai amené ici.

MARCASSE.

Pourquoi ?

TOURNY.

Oh ! dame ! qui sait ? la tête s'en va ! Il y a trois jours qu'elle vient rebâter à nuitée dans c'te chambre et qu'elle n'y veut plus souffrir personne ! avec ça que le mariage de la demoiselle lui embrouille les idées.

BERNARD, tressaillant.

Le mariage? qui donc se marie ?

TOURNY.

La demoiselle Edmée avec le grand lieutenant ! Oh ! il en est parlé dans tout le pays, et vous venez à point pour être de noce. (Étonné des signes de Marcasse.) Excusez-moi, je ne dis peut-être pas la chose dans les bons termes : on est si simple, nous autres paysans !

MARCASSE.

C'est bien, assez, merci!

Il le reconduit dehors.

SCÈNE IV

MARCASSE, BERNARD.

Bernard est immobile sur le fauteuil à gauche ; il prend machinalement un de ses pistolets à sa ceinture.

BERNARD.

Cela devait être !

MARCASSE, arrachant le pistolet des mains de Bernard.

Vous !... un homme, un militaire, qui doit sa vie... Fi donc! Et puis, c'est faux, qui sait ? On dit, on croit ! des paroles ! Il faut savoir ! Partons!

Il jette le pistolet à terre.

BERNARD.

Non, non! je ne peux pas ! La retrouver fiancée de nouveau avec cet homme ! Ah! je suis désespéré... je n'ai plus besoin de m'observer et de me corriger... mes instincts farouches peuvent bien triompher à présent. Pourquoi non? J'appartiens au mal, puisque mon cœur appartient à l'éternelle solitude ! (A Marcasse, qui s'est agenouillé près de lui.) Mais que fais-tu là, mon pauvre ami ? que peux-tu demander à un homme qui n'existe plus ?

MARCASSE.

Votre ami, oui je le suis ! vous, le mien aussi ! vous le de-

vez; vous m'avez sauvé deux fois la vie au risque de la vôtre. Vous avez été pour moi comme un frère... un égal... un fils aussi... ce qui fait que je... je vous aime et que... je vous aime!

BERNARD.

Ah! noble cœur! tu me plains, toi!... oui, toi seul, toi seul au monde, pauvre homme, tu m'aimes, je le sais!

MARCASSE.

Moi... ce n'est pas assez, j'en conviens. (Lui prenant les mains.) Oui, pleurez... ça ne déshonore pas... pleurez!... et puis écoutez bien... (Touchant le pistolet de Bernard à sa ceinture.) Si vous pensez encore... très-possible! Eh bien, pourquoi pas? moi aussi : avec vous, vivre et mourir! mais en secret, tous deux, loin d'ici. Jurez!

BERNARD.

Je te comprends, je dois sauver ma dignité!

MARCASSE.

Qu'est-ce que c'est que de mourir? Pas grand'chose!

BERNARD.

Tu as raison... Le désespoir, c'est la faiblesse!

MARCASSE.

Bien! alors, nous irons, et, quoi qu'il y ait là-bas... belle tenue, bon visage, esprit ferme.

BERNARD.

Oui, oui, partons!...

MARCASSE.

Vous êtes fatigué, malade, défait! Il ne faut pas. Buvez un verre de ce vin, jetez-vous sur ce lit... dix minutes, comme en campagne, cela remet... le temps que je sellerai votre cheval. Vous promettez... la?...

BERNARD.

Sur l'honneur!

MARCASSE.

Bon! merci!

SCÈNE V

BERNARD, seul.

Excellent homme! oui, jusqu'à la dernière lueur d'espérance, j'attendrai debout le coup qui doit briser ma vie. Tout sera dit, tout sera fait dans quelques heures! (Il reste assis sur le fauteuil de gauche, immobile, les yeux ouverts, perdu dans ses pensées. Les rideaux du lit s'écartent doucement derrière lui. Jean le Tors, pâle, maigre, effrayant, enveloppé d'un mauvais manteau incolore, et la tête nue, se glisse sans bruit, cherche des yeux le pistolet que Marcasse a jeté au milieu de la chambre, le voit, souffle la chandelle qui a été laissée sur un petit meuble entre le lit et la porte; puis il se baisse, ramasse en rampant le pistolet, le cache de la main droite, et fait de l'autre main un geste de menace en regardant Bernard. En ce moment, Bernard le voit, tressaille d'horreur et reste comme pétrifié. Le spectre se lève et grandit devant lui en le tenant fasciné; puis il recule jusqu'au panneau de droite, où il disparaît par une porte secrète pratiquée dans la boiserie. Alors, Bernard s'élance sur le panneau, le touche, le pousse en vain, puis s'arrête, passe sa main sur son front, et revient vers le fauteuil.) Ah! c'est horrible! cette vision!... Est-ce que je perds la raison, moi?

SCÈNE VI

BERNARD, MARCASSE, revenant avec une lumière.

BERNARD.

Quoi donc, Marcasse? que veux-tu?

MARCASSE.

Je venais... Mais qu'est-ce que vous avez donc? Vos yeux sont fixes, vos mains glacées! Vous n'avez pas dormi?

BERNARD.

Non! c'est pire! j'ai rêvé tout éveillé! je me sens baigné d'une sueur froide. Marcasse, sortons d'ici!

MARCASSE.

Mais vous pouvez me dire, à moi...

BERNARD.

Oui, tout !... Je viens de voir là, devant moi, aussi nette que je vois la tienne, la figure de Jean de Mauprat.

MARCASSE.

Singulier cela ! comme moi... à la Rochelle, il y a huit jours... Vous sentez-vous la fièvre ?

BERNARD.

Je ne sais, mais ce doit être la cause... Allons, viens ! je suis malade, l'air me remettra !

SCÈNE VII

Les Mêmes, PATIENCE.

PATIENCE.

Où sont-ils ?... où est-il ? Ah ! monsieur Bernard, pardon, excuse... lui d'abord ! (Il se jette dans les bras de Marcasse.) Eh bien, tu ne me dis rien ? Oui ! le saisissement... (Marcasse tombe sur une chaise.) Eh bien ! eh bien !

MARCASSE.

Vieux enfant... faible... trop de plaisir !... pas vieilli, toi !... et... lui ?...

PATIENCE.

Blaireau ? Il t'avait dans son idée depuis ce matin, il n'a fait que gémir et soupirer, et, en venant ici, il était comme un fou... (Écoutant.) C'est lui ! je l'entends ! (Il court à la porte, qui s'est refermée derrière lui. Le chien s'élance et court à son maître, qui le prend et le caresse.) Viens, viens, Blaireau, notre ami est revenu... Ah ! que ça fait de bien, mon Dieu, et que je suis content !... (A Bernard.) Et vous, mon beau soldat ? Oh ! oh ! officier déjà ! ça dit tout ! J'en étais bien sûr, moi, que vous grandiriez par-dessus tout le monde ; aussi, je vous salue, mon maître ! Vous serez le premier et le dernier à qui je donnerai ce nom-là, et, comme le cœur le plus indocile peut

bien entrer en servage, je vous permets de dire de moi : « Voilà un paysan qui m'appartient. » Oui, oui, embrassez-moi, me voilà vendu à vous... puisque vous aviez toute mon amitié et qu'à présent vous aurez toute mon estime. (Se retournant vers Marcasse et riant.) Et lui, le sergent ! c'était son idée, quoi ! Enfin, vous voilà revenus ! Croyez-moi, si vous voulez, quand ils m'ont dit : « Ils sont là ! » j'ai pas été étonné du tout, j'avais rêvé de vous à c'te nuit... Et puis on avait beau vous croire morts et vous pleurer, je disais toujours : « Ils reviendront. »

BERNARD.

On m'a pleuré?... Oui, quelques jours, quelques semaines, et puis... Va, ne m'apprends rien, j'en sais déjà assez.

PATIENCE.

Qu'est-ce que vous savez?... On dit bien des choses; mais on ne me dit rien, à moi, c'est ce qui prouve qu'il n'y a rien !

BERNARD.

Ah ! ainsi tu n'es pas sûr...?

PATIENCE.

Si fait ! mais, dame ! M. le chevalier est si seul à présent ! depuis qu'Edmée a refusé tant de prétendants, il se trouve comme brouillé avec son entourage, c'est ce qui fait que monsieur...

BERNARD.

Ah ! oui !

PATIENCE.

Mais je vous jure bien qu'Edmée... Tenez, je ne suis pas en peine... vous vous expliquerez... elle vient ici.

BERNARD.

Elle vient !

PATIENCE.

Oui, elle m'y a donné rendez-vous ce soir, avec le médecin, pour la mère Tourny, et, en passant... D'ailleurs, nous allons courir au-devant d'elle, pas vrai? Ah ! mais non, je...

BERNARD.

Quoi donc? que crains-tu?

PATIENCE.

J'irai d'abord pour l'avertir, de peur qu'elle ne soit trop saisie de joie...

BERNARD, avec amertume.

De joie !...

MARCASSE, bas, à Patience.

Qu'est-ce qu'il y a ?

PATIENCE, bas.

C'est que... justement... M. de la Marche les a escortés dans cette visite.

MARCASSE, de même.

Est-ce que...?

PATIENCE, de même.

Non, non, elle ne l'aime pas, va; mais, comme je vois que Bernard est toujours inquiet de ça... l'autre qui lui en veut... une querelle vient si vite...

MARCASSE.

Oui, allons-y ! (A Bernard, qui les a observés avec inquiétude.) Restez là, mon capitaine, et soyez calme. Vous me l'avez promis.

Il sort avec Patience.

SCÈNE VIII

BERNARD, puis JEAN DE MAUPRAT

BERNARD.

Calme !... quand elle approche, quand je vais la voir... O Dieu de bonté ! si elle était libre, je saurais si bien me faire aimer, à présent ! (Il ouvre la fenêtre du fond. On voit une plate-forme dégradée et des remises au fond.) Elle va venir... Non, pas encore... Ah ! ne pas oser courir... Pourquoi m'en ont-ils empêché ? La voir... mon Dieu ! la voir et mourir !... J'entends... (Il va à la fenêtre de gauche.) C'est elle ! Ah ! il fait sombre... Mais je reconnais sa voix... A qui donc parle-t-elle ? quel est ce cavalier qui escorte la voiture ? C'est lui !... oui, oui, c'est

bien lui! Ils passent... N'a-t-elle pas relevé la tête? Non, elle n'a pas deviné que j'étais là!... La voiture s'arrête, elle est là maintenant! (Jean paraît sur la plate-forme. Bernard fait un pas vers la fenêtre du fond comme pour voir Edmée plus longtemps, puis s'arrête.) Je ne veux plus rien voir, rien comprendre; je veux mourir, voilà tout... (Il va, désespéré, se jeter contre le lit, la tête dans ses mains et dans les rideaux. En même temps, Jean, qui s'est effacé en l'entendant s'approcher, jette de la plate-forme, un coup d'œil sur lui, puis va au bord de la plate-forme, tire un coup de pistolet vers la route du côté où arrive Edmée et disparaît. On entend une clameur dans la cour. Bernard tressaille et se relève.) Qu'est-ce donc?... On a crié! que se passe-t-il?

Rumeurs. — Il va pour sortir.

SCÈNE IX

BERNARD, MARCASSE, accourant.

MARCASSE.

Ah! non, rien; j'ai cru que c'était vous...

Il le regarde et le touche.

BERNARD.

Quoi donc? Ce coup de feu...

MARCASSE.

Je ne sais... Je venais, j'étais sur l'escalier quand...

BERNARD.

Tais-toi... Est-ce que tu n'entends pas des cris, des sanglots?

MARCASSE.

Non!... si!... Attendez, monsieur... (Se retournant sur l'entrée.) Eh bien, mon Dieu!

TOURNY, en dehors.

Par ici, par ici, il y a un lit, du feu! Sainte Vierge! quel malheur!...

SCÈNE X

LES MÊMES, EDMÉE, portée par PATIENCE, LE CHEVALIER, M. AUBERT, M. DE LA MARCHE, UN MÉDECIN, PAYSANS, DOMESTIQUES.

BERNARD, qui s'est élancé jusqu'à la porte, se trouve en face d'Edmée, qu'on apporte pâle et sans mouvement. Il jette un cri terrible, recule et va tomber égaré sur le fauteuil de droite.

Edmée, morte !...

On porte Edmée sur le fauteuil à gauche.

LE CHEVALIER.

Ma fille, ma pauvre enfant !

M. AUBERT, qui est près de lui.

Ce n'est qu'une blessure, monsieur ; le médecin...

LE CHEVALIER.

Non ! vous me trompez !... O mon Dieu ! je ne méritais pas... j'aurais dû être un saint à toutes les heures de ma vie ! mon Dieu, mon Dieu, pardonnez-moi mes fautes, ne me prenez pas ma fille !... Mais quel est donc le malheureux...?

M. DE LA MARCHE, qui, dès le premier moment, a reconnu et observé Bernard.

Dites le coupable, monsieur ; le coup est parti de cette fenêtre.

LE CHEVALIER, incertain et troublé.

Qui, cet officier ?... Bernard !

PATIENCE.

C'est impossible !

MARCASSE.

Et c'est faux !

LE CHEVALIER.

Qui donc l'accuse ?

M. DE LA MARCHE.

Son égarement, voyez !

LE CHEVALIER.

Bernard, vous ne répondez pas! O Dieu! serait-il possible?...

Il fait un pas pour se rapprocher d'Edmée, partagé entre ces deux anxiétés.

MARCASSE.

Monsieur Bernard!... mon enfant!... réveillez-vous, parlez!

BERNARD, égaré, se levant.

Elle me haïssait... elle l'aimait, lui! c'est pour cela que la foudre est tombée!

M. DE LA MARCHE.

Vous l'entendez!

PATIENCE.

Mon bon monsieur, ne croyez pas...

TOURNY, qui a été sur la plate-forme et qui a ramassé le pistolet laissé à dessein par Jean le Tors.

A qui donc ça?

M. DE LA MARCHE, au chevalier.

Cette arme n'est-elle point à lui? Voilà son chiffre.

LE CHEVALIER.

Non, le mien, c'est moi qui lui avais donné... et voici l'autre! Infâme! (Il arrache le second pistolet de la ceinture de Bernard et menace de lui briser la tête avec la crosse. Patience lui retient le bras.) Oui, oui, ôtez-moi ça, car je le tuerais!

M. DE LA MARCHE.

C'est à moi de réprimer pour toujours sa démence. (A Bernard.) Vous êtes prisonnier, monsieur. (Aux gens de sa suite.) Qu'on l'emmène!

LE CHEVALIER.

Vous l'arrêtez!

MARCASSE, qui se met entre Bernard et les gens de M. de la Marche.

Laissez... je ne le quitte pas!

LE CHEVALIER.

Oh! le dernier des Mauprat!

MARCASSE.

Venez!

Bernard le suit machinalement.

EDMÉE, qui est revenue peu à peu à elle.

Bernard!

BERNARD.

Qui donc m'appelle?

LE CHEVALIER.

Non, rien, va-t'en, et que Dieu ait pitié de toi!

BERNARD.

Cela aussi, c'est un rêve!

ACTE CINQUIÈME

SIXIÈME TABLEAU

A LA ROCHE-MAUPRAT

Tout est en ruine. On est sur l'emplacement de la grande salle qu'on a vue au premier tableau. Cette salle est censée située au second ou troisième étage du corps de logis principal. Il ne reste plus de cette salle que la cheminée à gauche et le bas des parois inégalement détruites, non par le temps, mais par l'incendie. La végétation a déjà envahi certaines parties; d'autres portent les traces du feu. On peut voir les restes de quelques assises de fenêtre ou montants de porte. Par le fait de cette démolition et de cet incendie, on se trouve en plein air, et l'œil embrasse le vaste tableau des ruines des second et troisième plans. Au plan le plus voisin du fond de cette salle, on voit, vers la gauche, le haut d'une tour isolée, et vers la droite, la plate-forme d'une construction quelconque, à laquelle s'appuie l'extrémité d'une poutre qui part de la tour de gauche. Cette poutre est tout ce qui reste d'une construction intermédiaire disparue. Elle est noircie, brûlée et amincie au milieu. Des autres édifices ruinés qui sont plus loin, on ne voit également que le sommet et celui de quelques arbres; ce qui indique que la poutre domine une grande profondeur;

il doit être bien visible que, sans être très-éloignée du fond de la salle, elle en est complétement isolée. On communique de la salle où se passe la scène, à la petite plate-forme de la construction de droite par un escalier tournant. La tour de gauche a, vers sa jonction avec la poutre, une brèche ruinée donnant sur le palier d'un ancien escalier dont les premières dalles, scellées dans la muraille, subsistent encore et s'interrompent tout à coup au milieu du vide. La poutre s'appuie sur ces marches, qui viennent dans la direction de la scène. Le soleil se lève.

SCÈNE PREMIÈRE

BERNARD, LE CHEVALIER, DEUX SOLDATS DE MARÉCHAUSSÉE, LE LIEUTENANT CRIMINEL, TOURNY.

Bernard est debout, appuyé contre les débris du fond de la salle, gardé par les deux soldats. Le chevalier est assis sur d'autres débris au premier plan, immobile ; il paraît assoupi. Le lieutenant criminel entre avec plusieurs agents; Tourny le suit d'un air inquiet.

BERNARD.

La Roche-Mauprat! encore une halte, la dernière, il faut l'espérer, dans ce lieu fatal !

TOURNY, entrant.

Monsieur le lieutenant criminel, je vous jure...

LE LIEUTENANT CRIMINEL, à Bernard.

Bernard Mauprat, depuis huit jours vous avez dû réfléchir; voulez-vous donc rester indifférent et comme étranger à l'instruction de votre procès ? On vous a amené ici dans votre intérêt. Persistez-vous à ne prendre aucune part aux recherches ?

BERNARD.

Oui, monsieur.

TOURNY.

Il n'y a personne de caché dans les ruines. Je le saurai bien, moi !

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Votre devoir est de nous conduire.

TOURNY.

J'obéis, vous voyez; mais, allez, c'est de la peine perdue

Ils disparaissent par l'escalier tournant.

SCÈNE II

BERNARD, LE CHEVALIER, LES DEUX SOLDATS.

BERNARD.

Je ne veux pas me défendre !... Ils disent qu'Edmée vivra... moi, je mourrai tranquille. Elle demande qu'on me pardonne. Ah! si elle m'eût aimé, ce n'est pas la pitié pour mon sort qu'elle eût trouvé dans son cœur, c'est la foi en mon innocence. (Regardant le chevalier.) Mon pauvre oncle! noble et bon vieillard! tu te flattes encore de me sauver! Que d'énergie la chaleur de ton âme a su donner à ta vieillesse! Et moi aussi, j'aurais eu des jours brillants et un soir majestueux après une longue vie, si j'avais pu être aimé!

SCÈNE III

LES MÊMES, MARCASSE, apportant un manteau.

MARCASSE.

Le matin très-froid... Votre manteau...

BERNARD.

Excellent ami! Tu songes à cela! (Regardant le chevalier.) Tiens! donne! (Il veut prendre le manteau pour en couvrir le chevalier: un de ses gardiens, qui se promènent en se croisant dans le fond, fait un pas vers lui, et, d'un signe, l'avertit d'aller reprendre sa place.) Allons! il m'est défendu de lui parler! On craint peut-être que je ne l'assassine, lui aussi!...

Il retourne au fond et se tient immobile avec une sorte d'apathie tran-

quille. Marcasse s'est approché du chevalier et veut lui mettre doucement le manteau.

LE CHEVALIER.

Merci, bon Marcasse, je ne sens pas le froid; je ne dormais pourtant pas, je ne puis songer qu'à ce malheureux.

MARCASSE.

Oui, bien malheureux, bien calomnié !

LE CHEVALIER.

Tu persistes à le croire innocent, toi !

MARCASSE.

Oui ! ce qu'il avait vu ici... dans cette fatale chambre, il l'avait bien vu! et moi aussi, ailleurs !

LE CHEVALIER.

Oui, oui; mais Bernard refuse de confirmer tes doutes. Il ne se souvient de rien, ou il rougit de donner un rêve pour une certitude.

MARCASSE.

Bernard ne veut pas se défendre. Bernard veut mourir!... A quoi bon des preuves, quand la conscience dit : « L'homme est juste ? » Si vous saviez là-bas! quelle estime, quelle bonne renommée, un grand cœur, monsieur !

LE CHEVALIER.

Ah! c'est que tu l'aimes, toi !

MARCASSE.

Lâche et méchant, je ne l'aimerais pas.

LE CHEVALIER.

Sans être lâche... une passion insensée...

MARCASSE.

Il se serait tué sur le coup !

LE CHEVALIER.

Enfin tu soutiens avec confiance que l'autre...?

MARCASSE.

Oui.

LE CHEVALIER, se levant.

Ah! monsieur de la Marche!

SCÈNE IV

LES MÊMES, M. DE LA MARCHE, avec TOURNY; plus tard, PATIENCE.

M. DE LA MARCHE.

J'en suis désolé, monsieur le chevalier; mais nous avons passé ici la nuit entière, et il me paraît trop certain que ni la ferme ni les ruines ne servent d'asile à aucune personne suspecte. D'ailleurs, il m'est impossible de croire à l'existence de M. Jean de Mauprat, et je pense que vous-même...

LE CHEVALIER.

Je n'ai rien à vous dire là-dessus, sinon que, le jour où l'on découvrirait que cet homme est vivant, mon âme et ma conscience, à moi, me crieraient que c'est lui qui a voulu tuer ma fille et rendre mon neveu responsable de son crime... Monsieur de la Marche, ne traitez pas légèrement les lugubres souvenirs qui m'assiégent ! nous ne sommes pas une famille ordinaire; nos crimes et nos malheurs sont la légende du pays.

M. DE LA MARCHE.

Croire que l'un des maîtres de ce château a échappé au désastre, qu'il a pu fuir, et qu'il ose reparaître après cinq années, je le répète, c'est impossible !

PATIENCE, qui vient d'entrer et qui a écouté la fin de cette scène.

Moi, je dis, je jure que, aussi vrai que voilà le ciel, Jean de Mauprat est à la Roche-Mauprat.

M. DE LA MARCHE.

Pour l'affirmer, il faudrait d'autres preuves que des hallucinations.

PATIENCE.

Oh ! je ne suis pas halluciné, moi : quand je vous dis... Tenez, vous le savez, ni Marcasse ni moi n'avons quitté ces

décombres depuis huit jours et huit nuits, conduisant les recherches, faisant creuser les murs et remuer les pierres. Nous n'avons rien trouvé? Soit! mais j'ai entendu, la nuit d'avant celle-ci... (A Tourny, qui hausse les épaules.) Oh! ce n'était pas le vent, ce n'était pas la chouette! c'était un cri, un blasphème bien connu ici. « Rage et malheur! disait la voix. Lâches vassaux, vous m'abandonnez! »

TOURNY, ému.

Vous mentez! on n'a pas dit ça.

PATIENCE.

Tourny, ta mère, en mourant, ces jours-ci, était bien tourmentée! Elle croyait avoir vu Jean le Tors auprès de son lit, lui faisant des menaces!

TOURNY.

Elle avait le transport! elle rêvait, la pauvre âme!

MARCASSE.

Si elle était là, si elle voyait qui on accuse, elle parlerait!

TOURNY.

Plût à Dieu qu'elle y fût, monsieur Marcasse; mais vous ne confesserez pas une femme qui est morte!

PATIENCE, le menaçant.

Tu dis là un mot!... Tu sais tout, tu mériterais...

TOURNY.

Oh! vous m'avez assez tourmenté, je n'en veux plus; monsieur le grand lieutenant, assistez-moi, on me violente!

M. DE LA MARCHE.

Laissez-le tranquille, Patience. Cet homme est surveillé et sera arrêté au besoin. (A Tourny.) Éloignez-vous. (Tourny sort. — Aux gardiens de Bernard.) Et vous aussi! (A Marcasse.) Gardez le prisonnier. (A Patience.) Et vous, faites ce que je vous ai dit. Il est temps d'y songer.

PATIENCE.

Déjà?

M. DE LA MARCHE.

Oui, certes.

Patience sort. Marcasse s'approche de Bernard et lui parle bas.

LE CHEVALIER, à M. de la Marche.

Quel ordre lui donnez-vous?

M. DE LA MARCHE.

Dans un instant, vous allez le savoir. Je ne mets pas en doute la bonne foi de ces deux hommes; mais leur témoignage porte le caractère de l'exaltation ou de la crédulité.

LE CHEVALIER.

Ainsi, vous voulez que je renonce à ma dernière espérance?

M. DE LA MARCHE.

Écoutez-moi, monsieur le chevalier; ma conduite ici est fort sérieuse; vous avez été témoin de mes efforts pour saisir la vérité; mais ne vous faites point d'illusions, la cause est perdue d'avance.

LE CHEVALIER, accablé.

Mon Dieu!

M. DE LA MARCHE.

Votre douleur, autant que la considération de votre dignité, m'a touché. On m'accusait de haine et de vengeance, j'ai à cœur de mériter plus d'estime et de prouver mes vrais sentiments. Bernard est perdu; il faut le soustraire à la honte des débats publics, aux tortures d'une enquête, à une sentence de mort peut-être!

LE CHEVALIER.

Mais comment?

M. DE LA MARCHE.

Comme j'ai craint que vos prières n'eussent pas suffi pour le décider, j'ai songé à vaincre sa résistance. (A Patience qui rentre.) Eh bien, la réponse à ma lettre?

PATIENCE.

La personne vous l'apporte elle-même.

M. DE LA MARCHE, au chevalier.

Il n'y a pas de temps à perdre... Qu'il consente à fuir au plus tôt; je m'éloigne pour en faciliter les moyens.

LE CHEVALIER.

Mais qui donc le décidera?

M. de la Marche lui montre Edmée, qui paraît en ce moment. Il salue et sort.

SCÈNE V

BERNARD, LE CHEVALIER, MARCASSE, TOURNY, PATIENCE, EDMÉE, M. AUBERT.

LE CHEVALIER.

Ma fille!

BERNARD, au fond.

Edmée!

LE CHEVALIER.

Imprudente!

M. AUBERT.

Je n'ai pu m'opposer à son dessein.

EDMÉE, à son père.

Il faut sauver Bernard à tout prix. Devant vous, permettez-moi, mon père, de l'essayer.

BERNARD, s'approchant.

Non, Edmée. Épargnez à votre pitié un soin inutile; je vous vois... vous êtes sauvée... c'est tout ce que j'osais demander à Dieu. Mais ce n'est point par moi que vous pouvez être heureuse. J'ai assez de la vie! vrai, j'en ai assez, et je remercierai les hommes qui travailleront à m'en délivrer.

LE CHEVALIER.

Mais notre honneur, monsieur!

BERNARD.

C'est parce que je le respecte, monsieur, que je ne partirai point comme un lâche. J'attendrai mon sort sans descendre à me justifier, mais sans m'avilir jusqu'à la honte de fuir devant le hasard des jugements humains.

LE CHEVALIER.

Bernard! nous sommes enfin seuls avec nos amis; écoutez-moi donc. Depuis ce fatal événement, nous avons tous beaucoup souffert. Eh bien, je reconnais que vous avez montré une grande fermeté, et que vous ne vous êtes abaissé à aucune plainte contre le sort, à aucun reproche contre les hommes; votre attitude a grandi votre caractère à mes yeux; si vous êtes criminel, vous n'êtes pas un criminel vulgaire, et je retrouve en vous la vigueur de notre race... Mais je ne puis accepter, moi, que votre sang retombe sur le cœur de ma fille qui vous plaint, et sur le mien qui vous a aimé. Il faut donc m'obéir, Bernard, il faut partir! Dieu est partout, et partout sa bonté accueille le repentir, surtout celui de la jeunesse! Voyons, répondez, et promettez... Ne m'entendez-vous pas?

PATIENCE, à Bernard, qui reste absorbé.

Bernard, le faites-vous exprès, de vous taire? Oh! je vois bien où le chagrin vous tient. Vous ne pouvez pas pardonner le doute qu'on fait de vous! C'est un reste d'orgueil, ça! Eh bien, vous avez eu des torts dans le temps, et vous en portez la peine! Acceptez-la comme une punition, mais ne la faites pas plus dure que vous ne la méritez. Allons, défends-toi! tu n'as jamais senti le joug sur ton front, et la courroie te blesse! mais laisse couler l'injure! c'est de l'eau troublée par l'orage qui s'éclaircira au soleil de la vérité!

BERNARD.

Merci, ami!... Mais elle! Allons, mon cœur, du courage... Edmée, m'ordonnez-vous de fuir? Oui, puisque vous êtes accourue ici... C'est vous, vous surtout, qui me croyez coupable!

EDMÉE.

Bernard, vous pouvez partir tranquille, nos vœux vous accompagneront.

LE CHEVALIER.

Et nous prierons pour vous.

BERNARD.

O famille! saintes douceurs! pitiés angéliques!... c'est plus que je ne méritais, moi qui les ai fait tant souffrir! Sois humble enfin, cœur avide des délices du ciel! Pourquoi n'as-tu pas su t'en rendre digne?

MARCASSE, à Edmée.

L'heure!...

EDMÉE.

Partez, Bernard; ne soyez pas sourd à mes prières.

BERNARD.

Moi, sourd à vos prières? O Edmée! savez-vous où nous sommes? Voyez! la destruction, qui a tout bouleversé ici, doit rendre pour vous ce lieu méconnaissable; mais il est rempli du plus terrible et du plus doux souvenir de ma vie! C'est ici que vous avez été amenée captive, et jetée comme une proie dans mes bras! C'est là que vous vous êtes agenouillée pour me demander de vous tuer ou de vous suivre; c'est à cette place où vous voilà que vous m'êtes apparue, non plus comme une femme objet de mes désirs farouches, mais comme un ange que protégeait une céleste auréole. Oh! c'est ici que j'ai ressenti, rapides et brûlantes comme la foudre, les premières atteintes d'une passion qui devait à jamais disposer de mon sort. C'est ici, pauvre Edmée, que je vous ai vendu votre honneur au prix d'un serment. Je croyais alors vous offrir un grand sacrifice : aujourd'hui, je le sais, ce marché devait me rendre odieux! à cause de ce crime-là, vous n'avez jamais pu m'aimer! Je m'en croyais assez puni, hélas! mais savoir qu'un autre.... oh!... cela... oui, cela était au-dessus de mes forces.

Il éclate en sanglots.

EDMÉE.

N'achève pas! Si tu as eu le délire, si, pendant un instant, tu as perdu la conscience de tes actions, je ne veux pas le savoir. Moi seule, d'ailleurs, ai le droit de te condamner ou de t'absoudre, et, si c'est là un crime, l'amour, que Dieu

a fait tout-puissant comme lui-même, en doit être le seul juge.

BERNARD.

L'amour?...

EDMÉE.

Oui, Bernard! je t'ai toujours aimé! Je t'ai aimé dès le premier jour, avec tes défauts, avec ton ignorance, avec tes fureurs! si je ne te l'ai pas dit alors, c'est que je craignais de le voir... (montrant son père), lui, malheureux par ta violence et par ma faiblesse. Je t'ai donné des leçons bien dures... elles m'ont fait plus de mal qu'à toi; pardonne les blessures que tu as reçues de la sœur et de la mère, et, puisque ni le temps ni le malheur n'ont détruit ton amour, puisque le mien a rendu ta domination légitime, vois l'amante contre ton cœur et l'épouse à tes pieds!

Elle se jette dans ses bras et se laisse glisser à ses genoux. Bernard la relève avec transport.

BERNARD.

Relève-toi, ma noble Edmée! celui que tu aimes est digne de toi! Oh! à présent, je pourrais mourir sans me plaindre; mais je veux vivre, je vivrai! je vaincrai la destinée. Je sens bouillonner en moi comme une lave les transports de joie de la dignité humaine et de la force triomphante! (Avec exaltation.) Ruines maudites! vous vous relèverez sous une main puissante et pure! Je suis le rejeton vigoureux qui montera vers le ciel, tout gonflé d'une séve bénie, et dont le vaste ombrage étouffera les hideux souvenirs du passé! Moi, fuir? Allons donc! Au nom du Dieu vivant, je jure que j'ai horreur du crime dont on m'accuse!

LE CHEVALIER, étendant la main sur la tête de Bernard.

Enfin..., ceci est l'accent de la vérité.

Avant la fin de cette scène, à laquelle ils viennent prendre part, Patience et Marcasse ont été plusieurs fois vers le fond, ou sur la plate-forme, avec un redoublement de préoccupation.

SCÈNE VI

LES MÊMES, M. DE LA MARCHE, LE LIEUTENANT CRIMINEL, TOURNY, GENDARMES, PAYSANS, OUVRIERS, etc., puis JEAN DE MAUPRAT.

M. DE LA MARCHE, entrant le premier, au chevalier.

Quoi! il est encore ici?

LE CHEVALIER.

Nous refusons!

M. DE LA MARCHE, bas.

Tant pis, monsieur; car, maintenant, je ne peux plus rien pour vous... (Haut.) Et voici le lieutenant criminel...

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Je suis forcé de mettre fin à ces inutiles recherches.

EDMÉE.

O mon Dieu!

PATIENCE.

Un moment, par grâce! Tout n'est pas dit comme ça : c'est ici que j'ai entendu une voix qui semblait gémir dans les airs, et cette maudite tour-là, on n'a pas su y grimper!

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

A quoi bon? On l'a examinée avec soin...

MARCASSE, sur la plate-forme.

Et pourtant dans l'épaisseur des murs!... Tout est cerné, mais où gît la taupe, elle se tient coi! Cette brèche... là-bas!

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Elle est inabordable. Effrondrée, lézardée par le feu, cette ruine effraye les plus hardis.

MARCASSE, montrant la poutre.

Alors, par là!

Il monte à la plate-forme.

PATIENCE, s'élançant auprès de lui sur la plate-forme.

Qu'est-ce que tu veux faire? passer là-dessus? Es-tu fou?

c'est brûlé! c'est un charbon qui ne te portera pas; et il y a loin d'ici au pavé de la cour!

BERNARD.

Arrête, ami : te hasarder au-dessus de cet abîme! j'irai plutôt moi-même.

Les gardiens le retiennent.

MARCASSE, s'apprêtant à passer.

Non, vous ne sauriez! mon ancien état!

TOURNY, s'agitant avec effroi.

Non! n'y allez pas!... écoutez!... Sainte Vierge! c'est un homme mort!

Marcasse embrasse Patience et met le pied sur la poutre.

BERNARD, s'écriant.

Marcasse, je vous défends...

MARCASSE, sur la poutre.

Trop tard! ne parlez pas!... (Un silence d'anxiété. Edmée tombe à genoux et cache sa figure dans ses mains pour ne pas voir. Marcasse est au milieu du trajet.) Très-solide!... (Un coup de feu part de la brèche de la tour sans qu'on y voie paraître personne.) Ah! oui-da?

BERNARD.

Blessé!...

MARCASSE, élevant son chapeau.

Pas touché.

Il traverse résolûment le reste de la poutre et monte sur les marches interrompues qui sont en saillie sur le flanc de la tour.

PATIENCE.

Sauvé!

Jean de Mauprat, livide, exténué, en haillons, saisi et poussé pa Marcasse, paraît sur le palier des marches qui avancent dans le vide.

JEAN.

Arrière, vilains! vous ne m'aurez pas vivant! Je succombe aux horreurs de la faim... Ce misérable Tourny!

TOURNY, aux autres.

Ma foi, oui! j'avais juré à ma mère... J'ai pas voulu le

livrer... je l'ai laissé là ! A présent (prenant la pioche dans la main d'un des ouvriers), venez, vous autres ! je vas vous montrer le chemin.

M. DE LA MARCHE, aux soldats, montrant Tourny qui sort par le fond, à gauche.

Suivez cet homme, qu'on se hâte ! Il faut que le coupable avoue...

MARCASSE, sur le palier, montrant Jean affaissé et demi-couché sur les marches.

Il se meurt !

JEAN, sans se relever, mais se penchant vers les autres personnages, avec un reste d'énergie fiévreuse, les mains appuyées sur les dalles et montrant parfois le poing.

Oui... je meurs, mais je parlerai ! Oui, c'est moi, Edmée de Mauprat, qui avais juré ta perte pour me venger des heureux de ma famille ! Tu triomphes, toi, Bernard ! tu l'emportes ! sois maudit ! et avec toi le ciel et les hommes ! (Marcasse quitte la plate-forme avec un geste de dégoût. Jean retombe épuisé ; des soldats paraissent à la brèche.

LE CHEVALIER.

Que le souffle du Seigneur emporte ces vains blasphèmes !

BERNARD.

Avec la fatalité qui pesait sur nous.

Marcasse reparaît au fond du théâtre. Patience s'élance dans ses bras.

FIN DE MAUPRAT.

FLAMINIO

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET UN PROLOGUE

Gymnase-Dramatique. — 31 octobre 1854.

J'ai fait autrefois un roman intitulé *Tévérino*, qui ne contenait qu'une situation, une journée : la rencontre d'un bohémien par une femme du grand monde, un instant d'amour de cette femme pour le bohémien, puis l'effroi, la honte, le repentir, et enfin une sorte d'estime pour ce caractère étrange, développé en causeries d'art et de sentiment. J'ai repris cette idée, ce type d'aventurier, cette situation, pour faire une sorte de prologue scénique, après lequel j'ai fait une pièce en trois actes, où le caractère de l'homme se transforme et s'ennoblit par l'amour, où celui de la femme (changé dès le prologue) se développe dans le sens de l'amour exclusif et chaste. J'y ai ajouté des types nouveaux, enfin j'ai continué ma fantaisie en la faisant même très-différente, dès le début de la pièce, de ce qu'elle m'était apparue à la fin du roman. Probablement, à l'époqne où me vint ce roman, il y a une dizaine d'années, je n'aurais pas osé continuer et idéaliser l'amour de lady Sabina pour Tévérino. Je ne l'aurais pas osé dans ma pensée; mais ma pensée a changé ou marché, puisque, aujourd'hui, je l'ai osé dans ma pièce, bien que le théâtre soit un terrain plus difficile à fouler délicatement que le roman.

Je ne me pique d'aucune habileté, et j'aime beaucoup celle des autres; car plus j'avance dans la vie, moins je sens en moi de parti pris pour ou contre les manières, les écoles, les règles, les modes. Je me laisse aller à aimer tout ce qui me plait, sans vouloir qu'on me dise si c'est bien ou mal fait se-

lon certaines conventions reçues par les uns, repoussées par les autres. J'entends parler d'une école du bon sens, d'une école du réalisme, etc.; je ne demande pas mieux, cela m'est égal. Je vois du talent, du cœur, de la poésie dans les manières qu'on prétend les plus opposées, et j'avoue que je ne sens pas beaucoup les limites qu'on prétend établir entre ces diverses manières. Il me semble qu'il n'y a de bon que ce qui m'émeut ou me charme, et, comme je n'ai aucune théorie qui me gêne et me tende contre ma propre impression, je goûte souvent de très-doux plaisirs dans l'absence de toute discussion intérieure.

La tolérance que j'ai pour les autres me conduit nécessairement à tolérer mes propres fantaisies, bien que je sache qu'on ne me rendra pas toujours la pareille en impartialité et en bonne foi. Cela ne me fait rien; on est si heureux de se sentir encore naïf en dépit de l'âge et de l'expérience, qu'on peut bien pardonner aux autres de vous trouver niais. Des personnes de mauvaise humeur me reprocheront toujours de leur présenter des personnages trop idéalement candides ou aimants. Si j'y crois, moi, à ces personnages, s'ils ont une existence réelle dans mon cerveau, dans ma conscience, dans mon cœur, sont-ils donc impossibles dans l'humanité? Voulez-vous me faire croire que je porte en moi un idéal plus pur et plus brillant que le vôtre? Eh bien, moi, je ne le veux pas croire; cela me rendrait orgueilleux ou triste, et, vous aurez beau dire, je ne le croirai pas. L'humanité est meilleure que les habiles raisonneurs ne veulent nous l'accorder, à nous autres poëtes. On dit que nous regardons à travers un prisme qui fait voir tout en rose. Hélas! il y a aussi le prisme qui fait voir tout en noir, et nous y regardons aussi malgré nous, à de certaines heures de la vie. Laissez-nous donc libres de vous traduire l'effet de notre vision, quelle qu'elle soit. Qu'il y ait de l'ombre ou du soleil sur les tableaux et sur les faces humaines qu'ils représentent, le soleil et l'ombre sont des choses tout aussi réelles que les objets qui les reçoivent.

L'usage autorise les remercîments personnels en tête de ces

petites publications. Recevez les miens, chers et excellents artistes du Gymnase-Dramatique. Vous, d'abord, digne ami, qui dirigez ce théâtre et cette troupe d'élite, vous avec qui il est si utile et si doux de travailler à l'épuration de toutes les parties de la représentation d'une fiction intime. Et vous aussi, talent sympathique, admirable et pur comme votre âme, Rose!... et Anna! nobles sœurs, qui savez élever jusqu'à vous-mêmes, et c'est tout dire, les aspirations de l'écrivain. Merci à Lafontaine, qui, cette fois, a conquis une des premières places parmi les artistes du premier ordre; heureuse et puissante nature que l'on croyait plus propre aux émotions concentrées qu'à la passion entraînante, et qui joint à la passion le charme de l'exquise candeur et de la profonde sensibilité. Merci à Lesueur, ce grand comique, si original, si ingénieux, si fantaisiste et si consciencieux. Merci à Villars, qui, d'un rôle de vingt lignes, sait faire une création complète et sérieuse sous son apparente bouffonnerie d'invention. Merci à la charmante Figeac, qui jette la lumière de sa vivacité, de sa grâce et de son esprit sur les petits rôles comme sur les grands; à la jolie enfant Judith Ferreira, qui rit et pleure si naïvement. Merci à un nouvel acteur du Gymnase M. Garraud, qui étudie avec soin, intelligence et dévouement, et dont les moyens très-réels n'attendent qu'une création plus complète et plus intéressante pour se compléter eux-mêmes et se fier à eux-mêmes.

G. S.

DISTRIBUTION

FLAMINIO	MM.	LAFONTAINE.
LE COMTE GÉRARD DE BRUMEVAL		GARRAUD.
LE DUC DE TREUTTENFELD		LESUEUR.
LE COMTE DÉMÉTRIUS DE KOLOGRIGO		VILLARS.
LADY SARAH MELVIL	Mmes	ROSE-CHÉRI.
MISS BARBARA MELVIL		CHÉRI-LESUEUR.
LA PRINCESSE EMILIA PALMÉRANI		FIGEAC.
RITA		JUDITH FERREIRA.
JOSEPH / UN GROOM	MM.	BLONDEL.
UN VALET DE CHAMBRE		LOUIS.
UNE FEMME DE CHAMBRE	Mme	CONSTANCE.

PROLOGUE

Un coin de paysage dans la montagne ; un chalet sur la gauche ; montagnes à l'horizon; arbres, gazons et rochers au premier plan.

SCÈNE PREMIÈRE

SARAH MELVIL, LE DUC DE TREUTTENFELD, LE COMTE GÉRARD DE BRUMEVAL.

LE DUC, à Sarah, à laquelle il donne le bras en lui tenant son ombrelle. Ils entrent en marchant; Gérard les suit, portant un fusil de chasse.

C'est là leur prétention, et...

GÉRARD, l'interrompant.

Ah! voici enfin de l'ombre... et un chalet.

LE DUC.

Et c'est pour ça que je plaide!

SARAH, distraite.

Pour ce chalet?

LE DUC.

Non! la prétention de ce Kologrigo...

SARAH, quittant son bras.

Pardon! je suis un peu fatiguée... (à Gérard, en s'asseyant) de cette histoire.

LE DUC.

Ils ne peuvent pas me contester mon nom et mon titre. Il n'y a pas d'autre duc de Treuttenfeld que moi. Mais cet Olibrius... ou Démétrius de Kologrigo, un Morlaque, qui se fait appeler M. le comte, je ne sais pas pourquoi...

SARAH, sans l'écouter, à Gérard.

Eh bien, où est donc ma belle-sœur ? Elle nous suivait.

LE DUC, sans se déconcerter et s'asseyant.

Il se porte créancier de la succession pour des sommes fabuleuses, sous prétexte que son aïeul, qui était une espèce de pirate, je vous en réponds, avait prêté à mon aïeul de quoi racheter son duché, perdu au jeu du temps de Marie-Thérèse. Je plaide la prescription et il a gagné en Allemagne. Mais je trouve moyen de transporter le débat à Paris, à cause d'un hôtel.

GÉRARD, à Sarah.

Patience! nous approchons de la fin.

LE DUC.

Voilà le grand avantage d'être un peu cosmopolite.

SARAH, ennuyée.

Ah! vous êtes cosmopolite ?

GÉRARD, bas, à Sarah.

Imprudente! Il va reprendre son histoire au déluge.

LE DUC.

Je vous l'ai déjà dit.

SARAH, vivement.

Ah! c'est vrai, oui, oui!

LE DUC.

Mais je recommence.

SARAH, à part.

Miséricorde!

LE DUC.

Feu mon père, Auguste de Treuttenfeld, avait épousé une

actrice française. Abandonné et renié de sa famille pour ce fait, il vivait sans bruit à Venise. J'y suis né; me voilà donc Allemand par mon père, Français par ma mère, Italien par ma naissance, et parlant avec facilité ces trois langues.

SARAH, à Gérard.

Ah! s'il pouvait n'en parler aucune!

LE DUC.

Orphelin et sans fortune, ce cosmopolitisme m'a mis à même de me tirer d'affaire tant bien que mal, souvent assez mal, jusqu'au moment où mon propre oncle, le duc régnant Max de Treuttenfeld, se laisse mourir sans autre postérité que moi, pas plus tard que l'année dernière. C'est alors que... (Se levant.) Mais je songe que j'ai des lettres à écrire, et qu'il faut que je sois à la ville avant le départ du courrier; c'est ce qui me prive de l'honneur d'une plus longue rencontre avec vous. Sans cela...

SARAH.

Oh! ne vous dérangez pas, monsieur le duc; nous serions désolés...

GÉRARD, à son groom, qui entre chargé de plusieurs objets, une petite malle, un nécessaire, des manteaux, etc.

Bien; pose tout cela ici, et va déballer les vivres.

Le groom pose les objets à la porte du chalet et sort

SARAH, bas, à Gérard.

Ah! ciel! vous parlez de manger, il va rester.

LE DUC.

Un beau pays, n'est-ce pas, que la Savoie? Vous y êtes pour toute la saison des bains?

SARAH.

Non; nous partons dans trois jours, et voici notre dernière excursion.

LE DUC.

Un dîner sur l'herbe... près d'un chalet? Bonne idée, en cas d'averse. Le temps menace, je ferais peut-être bien d'attendre.

GÉRARD, vivement, à Sarah.

Vous ne comptez pas dîner avant deux ou trois heures d'ici, n'est-ce pas?

LE DUC.

En ce cas, merci. Ça me retarderait trop, et il n'y a pas de courtoisie qui tienne contre les nécessités d'un procès. Milady Melvil, je vous baise les mains; mes hommages à miss Barbara Melvil.

Il s'en va par le fond à gauche.

SCÈNE II

SARAH, GÉRARD, puis MISS BARBARA.

SARAH.

Enfin!

GÉRARD.

Ah çà! c'est votre cauchemar que ce pauvre duc! Il manque d'usage comme un homme qui a vécu on ne sait trop de quoi ni comment; mais, quand il a réussi à vous faire avaler l'histoire de son Kologrigo, il n'est pas plus ennuyeux qu'un autre, et ne manque ni d'esprit ni de bonhomie.

SARAH.

Moi, je le trouve charmant quand il a fini de raconter, parce qu'il s'en va. Mais savez-vous que je suis inquiète de ma belle-sœur?

Elle se lève.

GÉRARD.

Non, elle déballe tous ses engins de chasse et de pêche. Vous savez bien qu'elle ne peut pas quitter son château pour un jour, sans se munir de tout ce qu'il faudrait pour dévaster un continent. Tenez, elle arrive!

BARBARA, avec un fusil de chasse à la main. Accent prononcé.

Oh! je chercher le nécessaire de moi pour le ligne de pêche!

GÉRARD, à Sarah.

Quand je vous le disais! (A Barbara, cherchant avec elle dans les paquets.) Le voici... avec toutes vos munitions de guerre!

BARBARA.

Oh bien! Et les munitions de vous pour le dessin? Et aussi le habillement?

GÉRARD.

Et pour vous aussi, en cas de pluie. J'ai tout surveillé.

BARBARA, à Sarah.

Ici est le rendez-vous pour le manger?

GÉRARD, essayant d'ouvrir le chalet, qui est fermé.

Oui, et, si nous pouvons découvrir les habitants de ce chalet, nous aurons de la crème et du miel.

BARBARA, qui prend divers objets dans le nécessaire.

Je trouverai le habitantes.

SARAH.

Vous voilà déjà repartie? sans reprendre haleine?

BARBARA.

Oh! je reposer moi avec le pêche, dans le bord de cette petite lac.

SARAH.

Alors, vous n'avez que faire de remporter votre fusil

BARBARA.

Oh! oui! pour fiouer le sarcelles. Il est amiousante, et mon chien nager lui dans l'eau beaucoup bien.

SARAH.

Je n'ai plus le courage de marcher; sans cela, j'irais admirer vos prouesses. (Bas.) Car Gérard est absurde aujourd'hui... par moments! Si vous l'emmeniez?

BARBARA.

Oh! s'il offenser vous, vous prenez le fiousil de lui. Jamais l'hôme inconséquente, avec le fâme qui porter le fiousil.

Ella car

SCÈNE III

GÉRARD, SARAH.

SARAH, à part.

Elle en parle bien à son aise, l'heureuse femme à qui personne ne s'est jamais imaginé de faire la cour !

GÉRARD, qui a ouvert sa malle, et qui en a tiré un album et des crayons. Il est assis à droite.

Eh bien, vous retombez dans le spleen ? (Posant l'album et le crayon, à part.) Au fait, j'aime mieux sa mélancolie que sa gaieté. (Haut.) Pourquoi ne voulez-vous pas me dire la cause... ?

SARAH, vers la fontaine.

De mon spleen ? Il est dissipé : ne vous en tourmentez pas.

GÉRARD.

Si fait, vous êtes mélancolique : c'est votre habitude. Voyons, vous avez vingt-quatre ans ; vous êtes intelligente, instruite, charmante ; vous appartenez à une grande famille, vous avez une grande existence, et, dans tout cela, je ne vois pas de motifs pour maudire votre étoile. Je vous accorde que le passé n'a pas été riant, qu'on vous a sacrifiée, enfant, à l'ambition ; que milord Melvil avait le *porto* et le *cherry* fort maussades. Mais vous êtes veuve depuis trois ans, vous vivez où il vous plaît et comme il vous plaît. Élevée en France, Française par la grâce et l'esprit, pourquoi ne l'êtes-vous pas par le cœur et le courage ? pourquoi vous obstiner dans cette réserve, dans cette froideur de relations, qui est l'idéal ou le supplice des femmes anglaises ?

SARAH, rêveuse.

Tenez, Gérard, je n'ai qu'un mot pour vous répondre. Je ne veux aimer qu'une fois, et ce sera pour toute ma vie... Mais le moment n'est pas venu.

GÉRARD.

C'est-à-dire la personne ! Grand merci. Ah ! vous êtes d'une franchise...

SARAH.

C'est le premier devoir d'une amitié vraie. Voyons, cher comte, il y a déjà des années que nous nous connaissons, et des semaines que, rapprochés par le hasard...

GÉRARD.

Ah ! vous croyez encore que c'est le hasard qui m'a amené cette année aux eaux de...?

SARAH.

Disons, si vous voulez, la destinée. Elle avait déjà voulu que vous fussiez le plus intime ami du frère chéri que j'ai perdu, et je suis habituée à vous regarder...

GÉRARD.

Comme un second frère? Et vous croyez que c'est là un rôle facile auprès d'une femme comme vous ?

SARAH.

C'est un rôle que vous aviez accepté sans effort, et qui ne peut pas être devenu impossible, du jour au lendemain. Mais j'ai tort de vouloir parler raison avec vous aujourd'hui. Pour la première fois, vous êtes bizarre... ou plutôt vous êtes vulgaire. Vous voilà avec moi comme tous les Français se croient obligés d'être avec les femmes.

Elle redescend.

GÉRARD, piqué; il s'est levé.

Vous avez bien raison de dédaigner les Français! Les Anglais sont si tendres !

SARAH.

Les Anglais ont une personnalité raisonnée, systématique. La vôtre est instinctive et impérieuse. Je ne sais laquelle vaut le mieux; mais je sais, mon ami, que vous n'êtes pas amoureux de moi sérieusement, et que vous vous sentez irrité parce que je ne veux pas être coquette avec vous.

GÉRARD.

Et qui me dit que vous ne l'êtes pas? Que sait-on de vous, qui restez sans cesse sur le qui-vive de la pruderie?

SARAH.

Assez, Gérard, assez ! vous devenez injuste. Je vois que

vous êtes vif : si vous êtes quelquefois amer, je ne veux pas le savoir. Je vais m'intéresser à la pêche de Barbara. Venez nous rejoindre quand vous serez redevenu vous-même.

Elle remonte.

GÉRARD.

N'allez pas seule... Je vais vous conduire auprès d'elle.

SARAH.

Non ; je la vois d'ici.

GÉRARD.

Vous ne voulez pas ?

SARAH.

Non.

Elle sort par le fond.

SCÈNE IV

GÉRARD, puis FLAMINIO.

GÉRARD.

Je viens de faire une sottise ! j'ai parlé trop tôt. C'est cet air écossais qu'elle a chanté hier au soir. C'était mystérieux, c'était suave. (Il prend un crayon et un album.) Bah ! milady dédaigne les hommages !... ne pas seulement vouloir se donner la peine de vous en savoir gré ! Décidément, l'absence de la coquetterie est le pire défaut qu'une femme puisse avoir. (Il casse son crayon avec dépit.) Je suis furieux, moi, et je me vengerais bien volontiers ! (Voyant Flaminio qui est entré sans bruit par le fond à gauche, qui s'est dirigé vers le chalet et qui s'est arrêté pour l'observer.) Mais quel est donc ce sacripant qui semble me guetter ?

Il s'assied à droite.

FLAMINIO, à part. Il est vêtu d'une façon misérable ; il est chevelu, barbu, presque effrayant d'aspect.

Qu'est-ce qu'il fait donc là, ce monsieur ?

GÉRARD, à part, l'observant avec quelque méfiance, tout en ayant l'air de dessiner.

Est-ce à moi ou à mon bagage qu'il en veut ?

FLAMINIO, qui s'est approché des objets déposés au second plan près du chalet, touchant le fusil de Gérard qui s'y trouve.

Une belle arme ! très-belle arme de chasse ! Ça doit porter très-juste.

Il soulève le fusil.

GÉRARD.

Quand vous aurez fini ! dites donc ! ne vous gênez pas !

FLAMINIO.

Que Votre Seigneurie se tranquillise ! (Posant le fusil.) Je ne crois pas avoir la mine d'un brigand !

GÉRARD, à part.

Ma foi, si ! un peu !

FLAMINIO, ouvrant un album resté sur la malle de Gérard, railleur.

Eh ! eh ! ça ne manque pas de facilité. Je dirai même que ça a beaucoup de facilité !

GÉRARD, de même.

Monsieur trouve ?

FLAMINIO, fermant l'album.

Ah ! le chic ! on se sauve par là ? Mais cela me suffit pour voir que Votre Seigneurie s'occupe d'art et non des affaires de la douane.

GÉRARD.

Ah ! vous êtes contrebandier ? Comme ça se trouve ! je manque de cigares.

Il se lève.

FLAMINIO.

Voilà, monsieur ! (Il lui présente un paquet de cigares.) Ils sont excellents. (Gérard fait le mouvement de prendre de l'argent dans sa poche.) Non, merci ! Je ne vends pas au détail. Je vous prie d'accepter.

GÉRARD, prenant un cigare.

Alors, c'est un échantillon. Vous m'enverrez...

FLAMINIO.

Goûtez d'abord.

GÉRARD.

Vous êtes établi dans le pays ?

FLAMINIO.

Non, j'y fais la contrebande par occasion. L'occasion, monsieur, c'est la vie !

GÉRARD.

Voilà un aphorisme... Il est très-bon, votre cigare ! (s'asseyant et le regardant.) Ah çà ! vous êtes un drôle de corps, vous, et je me trompais ! Vous n'avez pas une mauvaise figure.

FLAMINIO, railleur.

Belle tête, monsieur ! heureuse physionomie ! type italien s'il en fut ! prestance avantageuse... et pétri de grâces ! Regardez-moi bien.

Il écarte ses cheveux et se campe.

GÉRARD, fumant.

C'est, ma foi, vrai ! Vous devriez vous faire modèle.

FLAMINIO.

Je l'ai été, j'ai commencé par là mon éducation. Un sot métier, et fatigant ! mais il m'a procuré la seule instruction qui fût à la portée de mes moyens : celle qu'on acquiert (et très-vite) dans la fréquentation et la causerie des artistes.

GÉRARD.

Ah ! oui-da ! Au fait, vous aviez peut-être tout ce qu'il fallait pour être artiste vous-même ?

FLAMINIO, gaiement.

Je le suis, monsieur ; je chante, j'ai une voix magnifique. Je ne suis pas musicien précisément, mais je joue de tous les instruments, depuis l'orgue d'église jusqu'au triangle. Je suis né sculpteur et je dessine... mieux que vous, sans vous offenser. J'improvise en vers dans plusieurs langues. Je suis bon comédien dans tous les emplois. Je suis adroit de mes mains, j'ai une superbe écriture, je sais un peu de mécanique, un peu de latin et le français comme vous voyez. Je ne monte pas mal les bijoux ; je suis savant en céramique et en numismatique. Je danse la tarentelle, je tire les cartes, je magnétise. Attendez ! j'oublie quelque chose. Je suis bon nageur,

bon rameur, homme de belles manières, hardi conteur, orateur entraînant!... enfin j'imite dans la perfection le cri des divers animaux.

GÉRARD, riant.

Que de talents!

FLAMINIO, toujours gai.

Oh! *carissimo!* je puis dire, sans me flatter, que, si je ne suis pas le favori de la fortune, je suis, au moins, celui de la nature.

GÉRARD.

C'est possible, mon cher; mais elle ne vous a pas gâté sous le rapport de la modestie,

FLAMINIO.

Si fait, mon bon ami! C'est précisément la modestie qui m'a empêché de parvenir.

GÉRARD.

Ne serait-ce pas plutôt la paresse, *mon bon ami?*

FLAMINIO.

Eh bien, donc! la paresse et la modestie, ça se tient! L'une est la cause, l'autre est l'effet.

GÉRARD.

Je ne sais pas si ce que vous dites là est profond, mais c'est ingénieux. (Il se lève.) Savez-vous que vous m'intéressez beaucoup? Si vous n'avez pas les vices qu'engendrent l'inconstance et l'incurie de la misère...

FLAMINIO.

Oh! la misère, monsieur, c'est bien relatif! Quant aux vices, non! ça rend bête, et, tel que me voilà, je tiens à la divinité de mon essence. Je l'ai vu de près, le mal, dans ma vie errante! Je ne me donne point à vous pour un sage : diable, non! Le moyen de l'être avec ce physique! mais les instincts de perversité ne sont pas en moi, et tout excès me répugne.

GÉRARD.

Votre histoire doit être curieuse?

FLAMINIO.

Je vous la raconterais bien si je m'en souvenais; mais c'est

encore un rêve trop confus. On ne juge les faits qu'à distance, et je suis dans le coup feu de la vie. J'ai vingt-cinq ans et je me nomme Flaminio, le premier nom venu, comme vous voyez. Je ne vous dirai pas que je suis un enfant de l'amour, j'aime à croire que l'amour n'abandonne pas ses enfants; je ne suis pas si noble que ça : je suis un enfant du hasard. On m'a trouvé sous un berceau de pampres, au bord de l'Adriatique, au pied d'une belle et souriante madone. De pauvres pêcheurs m'ont recueilli, élevé, nourri, battu et abandonné à moi-même, le jour où j'ai été réputé assez fort pour me tirer d'affaire. J'avais alors douze ans et je ne savais pas lire. Jugez des péripéties d'une existence qui commence ainsi! Eh bien, j'ai conservé une gaieté inaltérable, et, sans un défaut qu'on me reproche...

GÉRARD.

Ah! voyons donc, enfin, ce défaut que vous voulez bien avouer.

FLAMINIO.

Du tout! c'est, selon moi, ma plus grande qualité. Elle m'a été bien plus utile que nuisible, au fond!

GÉRARD.

Eh bien, qu'est-ce que c'est?

FLAMINIO.

Eh bien, voilà! Je ne peux pas réfléchir. Non, vraiment! Je rêve, je contemple, j'imagine, je crée; mais, quand il faut creuser une idée, une situation, serviteur! L'ennui me prend à la gorge, et j'aime mieux, en contentant mon caprice, me livrer à la destinée. Voilà pourquoi, essayant de tout, et ne m'obstinant à rien, j'ai connu l'aisance et la misère, alternative divertissante et philosophique, monsieur, où l'on dépense sa dernière pièce d'or gaiement et libéralement, sans se préoccuper du lendemain, de l'habit qu'il faudra vendre et de la guenille qu'il faudra endosser. Tenez, j'ai sur moi la preuve qu'il y a parfois de bonnes veines dans mes finances, quand il s'en trouve dans ma volonté. Voilà une montre fort belle, dont je ne puis consentir à me défaire, bien que

je manque de choses réputées plus utiles. Que voulez-vous ! pour l'artiste, l'essentiel, c'est le superflu.

GÉRARD, qui a regardé la montre.

Ma foi, oui, elle est belle, et je vous admire. Si toutefois... Non ! j'ai tort. La physionomie ne trompe pas à ce point. Mais écoutez-moi, Flaminio. La livrée d'une misère volontaire, qu'elle soit le résultat de l'inconduite ou de l'imprévoyance, est quelque chose qui choque comme un cynisme, comme une insanité de l'âme, et je veux vous en voir débarrassé encore une fois.

FLAMINIO.

Ah ! vous allez m'offrir un emploi, un esclavage? Merci, je trouverai bien à m'occuper sans ça.

GÉRARD, à part.

C'est une idée, ça! Non, je vous offre...

Il va vers son bagage.

FLAMINIO, avec beaucoup de hauteur.

J'espère, monsieur...

GÉRARD.

Non ! ce n'est pas de l'argent. Je veux tout bonnement vous donner des habits en échange de vos cigares.

FLAMINIO, dédaigneux.

Vos vieux habits ! c'est ça !

GÉRARD.

Non pas ! des habits tout neufs et que je comptais mettre ce soir. Ne me refusez pas; avec cela, on se présente partout, et on trouve souvent l'emploi de l'intelligence sans passer par des épreuves fâcheuses pour l'amour-propre. Tenez, j'ai là de quoi vous métamorphoser de la tête aux pieds...

FLAMINIO, regardant la malle ouverte.

Et du linge! du beau linge parfumé! Ah ! *pazzia !*

GÉRARD.

Allons, emportez cette malle, je vous la donne. Habillez vous, et ensuite...

FLAMINIO.

Non pas, monsieur. J'accepte, mais pour bien peu d'in-

stants. J'ai une idée... un motif... grave! Quand le soleil sera couché, je vous dirai pourquoi je cède à cette fantaisie de sybarite.

GÉRARD.

Moi, j'espère que, jusque-là, vous prendrez goût à la métamorphose, d'autant plus...

FLAMINIO.

Aïe! on vient par là... Il n'y a pas de temps à perdre.

Il tire une clef de sa poche et ouvre le chalet en tenant la petite malle.

GÉRARD.

Tiens! vous demeurez ici? Nous nous reverrons tout à l'heure, n'est-ce pas?

FLAMINIO.

Certes!

Il entre.

SCÈNE X

GÉRARD, SARAH, puis BARBARA, RITA et LE GROOM, apportant les provisions et les ustensiles pour le dîner.

SARAH, entrant la première.

ous n'êtes pas venu voir pêcher?

GÉRARD.

Vous ne l'avez pas voulu, ce me semble.

SARAH.

Nous étions brouillés; je vous attendais! Mais, puisque la montagne ne veut pas venir à Mahomet...

Elle lui tend la main.

GÉRARD, lui baisant la main avec froideur.

Vous êtes mille fois trop bonne.

SARAH.

Allons! déridez-vous; oublions une sotte querelle, et restons amis. On apporte les provisions. Faites-nous dîner gaiement. Ordonnez la fête!

GÉRARD, froidement au groom et en remontant.

Servez! (A Barbara.) Eh bien, avez-vous pris...?

BARBARA, triomphante, montrant un panier.

Doux carpes, d'une coup de fiousil !

GÉRARD.

Douze ?

SARAH.

Non, deux !

BARBARA, donnant le panier à Rita.

Voilà ! le habitante du chalette, il aidera nous.

SARAH, assis à gauche.

Non, viens ici, petite. Je t'ai prise en amitié, et je veux encore causer avec toi. Voyez donc, Gérard, comme elle est jolie ! Elle s'appelle Rita, et elle n'a que quinze ans. Elle est artiste et bergère. Elle danse très-joliment à la manière de son pays, et, avec ça, elle est d'une naïveté charmante !

GÉRARD, préoccupé.

Peut-être.

SARAH.

Comment, peut-être ? Vous allez voir. Tu dis donc, Rita, que tu es déjà fiancée ?

RITA.

Oui, madame ; du moins, je crois bien que je suis aimée.

SARAH.

Il n'y a toujours pas longtemps ?

RITA.

Il y a bien quinze jours.

GÉRARD.

Et ça durera ?

RITA.

Dame ! comme ça doit durer : toute la vie.

SARAH.

Ah ! vous voyez ! la vérité sort de la bouche des enfants.

GÉRARD, à Rita.

Vous faites bien, mon enfant, d'enseigner à madame comment on doit aimer, car je vous assure qu'elle ne s'en doute pas du tout.

RITA.

Ah bah ! vous badinez ! Vous êtes son mari, je gage ?

GÉRARD.

Dieu merci, non !

RITA, regardant Barbara, qui s'est assise à droite.

Alors... Oh non ! vous êtes le fils à celle-là.

GÉRARD.

Hélas ! non ; que ne suis-je assez jeune !...

BARBARA, riant.

Oh ! très-galant, beaucoup aimable !

SARAH, à Rita.

Et ton fiancé te dit qu'il t'aimera toujours, qu'il n'aimera que toi ?

RITA.

Non, il ne dit pas ça ; mais il dit qu'il m'aime bien, et il m'appelle sa petite sœur. Oh ! dame, il est pour moi comme un vrai frère !

GÉRARD.

Et tu l'épouses, quand ?

RITA.

Je ne sais pas. Je suis trop jeune pour me marier, vous voyez bien, et, quand j'ai dit à mon oncle (je n'ai que lui de famille) : *J'aime quelqu'un*, il m'a répondu : « Bah ! c'est trop tôt. »

SARAH.

Et *lui*, qu'est-ce qu'il dit ?

RITA.

Il dit la même chose : « C'est trop tôt. » Mais, comme ça me fait pleurer, il me dit ensuite : « Attends que j'aie fait fortune. J'irai au loin et je reviendrai dans trois ou quatre ans. »

SARAH.

Alors, te voilà tranquille ?

RITA.

Oui, puisqu'il reviendra !

GÉRARD, à Sarah.

Elle est charmante, en effet. Elle ne réfléchit pas, elle ! elle croit !

SARAH, se levant.

Ah! n'a pas la foi qui veut!

RITA.

Allons, je vas vous chercher de la crème. (Elle pousse la porte du chalet et jette un cri.) Ah! mon Dieu! (Se retirant.) Qu'est-ce que c'est donc que ce monsieur-là? (Aux deux dames.) Est-ce qu'il est de votre compagnie?

GÉRARD, à part.

Allons, il est prêt! Oui, ça sera drôle! (Haut.) Oui, mon enfant, c'est un de mes amis, et... (à Sarah), si vous le permettez, je vous le présenterai.

Il entre dans le chalet.

SARAH, à Barbara.

Il a l'air de nous mystifier. Je parie que c'est le duc de Treuttenfeld, l'homme au procès, qui est revenu sur ses pas!

BARBARA, voyant Flaminio sortir du chalet avec Gérard.

Oh! nô! il n'était pas loui.

SARAH, regardant Flaminio, qui est très-bien mis et peigné.

Celui-ci est mieux.

GÉRARD, bas, à Flaminio.

Oui, c'est ça. Vous comprenez parfaitement.

FLAMINIO.

Soyez tranquille. (Voyant Rita, qui le regarde incertaine, encore et stupéfaite.) Ah! diantre!... C'est égal! un dîner champêtre, de jolies femmes... (Voyant Barbara et regardant Sarah.) Une jolie femme! Allons, il faut avoir de l'esprit, du montant... mais à une condition!

GÉRARD.

Laquelle?

FLAMINIO.

Votre parole d'honneur que vous ne me démasquerez pas avant... (Regardant sa montre.) Tenez! il est cinq heures; à sept seulement, je redeviens Flaminio; et, jusque-là..., quoi qu'il advienne...

GÉRARD.

Comment, quoi qu'il advienne? (A part.) Le fat! (Haut, en

riant.) Eh bien, oui, parole d'honneur ! Otez vos gants. Ne soyez pas embarrassé de votre chapeau.

FLAMINIO.

Ah ! j'ai reperdu l'habitude... On se déforme vite quand on retombe dans la vie primitive ! Mais, dans un moment, vous me verrez prendre beaucoup d'aisance.

GÉRARD, à part.

Pourvu qu'il n'en ait pas trop ! (Allant vers Sarah et Barbara, qui causent ensemble.) Miladies, c'est mon ami le marquis Flaminio de... (soufflé par Flaminio) Flaminiani, qui est en tournée... (encore soufflé par Flaminio) géologique, dans ces montagnes, et qui désire vivement vous être présenté. (A Barbara.) Je vous conseille de l'inviter à manger avec nous. Vous en serez satisfaite. C'est un philosophe... avancé ! (A Sarah.) Et un homme du meilleur monde, dont le cœur est...

FLAMINIO, bas.

C'est ça, parlez de mon cœur.

GÉRARD.

Dont le cœur est pourtant très-naïf.

FLAMINIO, bas.

Naïf ? Mais non, c'est trop vrai, ce que vous dites là. Je suis déja pris. Elle est charmante !

GÉRARD, aux deux femmes.

Eh bien, m'autorisez-vous à l'inviter ?... L'occasion, quan on dîne à travers champs !

BARBARA.

Oh ! je voulais bien, moi, si...

Sarah.

SARAH.

Vous ordonnez, chère ! et j'obéis.

FLAMINIO.

Sans regret ? Je suis donc bien heureux !

Il lui baise la main.

GÉRARD, à Sarah étonnée.

Ce sont des façons italiennes. Il n'est pas Français, lui !

SARAH, bas, à Gérard.

Il est vif !

BARBARA, à qui Flaminio a aussi baisé la main.

Oh ! il est bien, très-bien !

GÉRARD.

Dame ! vous voyez ; il est tout effusion, tout reconnaissance... et tout appétit.

FLAMINIO.

Ah ! depuis que j'explore cette admirable région... alpestre..., mes guides n'ont pu me procurer qu'une alimentation fort champêtre : le régime lacté est sain, mais on s'en lasse. Aussi ferai-je honneur à des mets plus substantiels... en d'autres termes, au pâté de gibier et à l'agréable compagnie. (Bas, à Gérard, qui rit sous cape.) Dites donc, ça m'ennuie de faire le pédant !

GÉRARD.

Bah ! allez toujours ; ça va très-bien. (Haut.) Dînons donc vite, puisque nous avons un convive si bien disposé. (Ils s'asseyent pour manger, qui çà, qui là, selon la disposition et les accidents du terrain. Le groom a servi les provisions et continue à servir avec Rita. Gérard à Sarah, en la servant, haut.) L'Italien est plus sensuel que spiritualiste. C'est là son organisation, partant sa valeur réelle.

FLAMINIO, dévorant.

Vous dites là, mon cher, une banalité... paradoxale, comme toutes les banalités ! L'Italien, ne vous en déplaise, est un être privilégié, parce qu'il est complet. Je n'admets pas vos distinctions métaphysiques...

SARAH.

Oh ! la métaphysique... (A Barbara qui fait *Oh !*) Pardon, chère ! mais je l'ai en horreur... à la campagne !

FLAMINIO.

N'est-ce pas, signora ? J'étais sûr... (Rita lui pousse l'épaule en le servant, il n'y fait pas la moindre attention) d'avoir l'assentiment de la beauté... c'est-à-dire de la divinité qui sait tout ! L'âme et le corps ! vaine subtilité. Que feraient-ils l'un sans

l'autre? Tenez (montrant Sarah), je regarde milady... je vois que son âme est tendre. (Montrant Barbara.) Je regarde milady, je trouve son visage agréable. L'une est belle parce qu'elle est bonne, l'autre est bonne parce qu'elle est belle.

SARAH, souriant.

Très-joli!

BARBARA.

Charmante!

GÉRARD.

Délicieux! (A part, voyant que Rita reste comme pétrifiée devant Flaminio.) Ah çà! toutes les trois! Eh bien, il a du succès, mon marquis!

BARBARA, à Flaminio.

Je trouvé vous bien synthétical pour une géologue!

FLAMINIO, avec feu.

Géologue, moi? Dieu me préserve de l'être! (Gérard tousse pour l'avertir.) De l'être à toute heure! Un froid et gauche pédagogue! quand ce vin d'Espagne couleur de rubis rit au fond de mon verre et porte sa flamme au fond de mon cœur? (Il boit.) Ah! laissez-moi déraisonner, mon cher... (Bas, à Gérard.) Comment vous appelez-vous? Il faudra me le dire. (Haut.) Mes chers amis... (Mouvement de surprise de Sarah et de Barbara.) Je parle aux nuages, aux arbres, à toutes les divines essences, à toutes les brillantes formes de la création. Non, ce n'est point en savant, c'est en poëte que j'aime la nature, et que je comprends le beau, la femme, l'amour.

SARAH, à Barbara.

S'il commence sur ce ton-là...

FLAMINIO, qui l'a entendue.

Oui, signora! L'amour n'est-il pas l'alpha et l'oméga de la vie? Trésor et conquête pour les uns, attente ou regret pour les autres! Ma foi, vive l'espoir ou le rêve! Qu'est-ce que la jeunesse? Un bal masqué resplendissant de feux ou d'éclairs!

GÉRARD.

Vous oubliez facilement les heures de déception, à ce qu'il paraît?

FLAMINIO.

Oh! parfois, je le sais, les flambeaux pâlissent, la fête s'éloigne, les portes se ferment, les houris remontent aux cieux. La nuit se fait, la vision s'efface... Le pèlerin s'égare sur des chemins dévastés. C'est la réalité qui nous saisit au sein de l'ivresse. Mais qu'un souffle de printemps passe sur la terre, qu'un rayon de poésie pénètre dans l'âme, le phénix renaît de sa cendre. Les sons de fête reviennent frissonner dans le feuillage. Le voyageur secoue ses pieds poudreux, l'ange sent repousser ses ailes. Il se ranime, il respire, il vit, il aime! (Bas, à Gérard.) Hé! comment trouvez-vous la métaphore? Pour un homme un peu gris, ça n'est pas mal.

GÉRARD, suivant Sarah qui s'est levée, bas, à Flaminio.

Vous extravaguez, mon cher, et vous manquez de tenue.

FLAMINIO, le suivant.

Vous trouvez? (Il offre son bras à Sarah en passant entre elle et Gérard.) Je suis certain que milady comprend les émotions d'une vie comme la mienne, entremêlée de douces illusions et d'arides labeurs! (Bas, à Gérard.) Vous voulez que je plaise et vous me glacez. Éloignez-vous donc un peu.

GÉRARD, à part.

Ma foi, je suis curieux de voir...

Il s'approche de Barbara et l'occupe en ayant l'œil sur Flaminio.

FLAMINIO, bas, à Rita qui le tire par son habit.

Fais attention, toi. Ils vont passer.

RITA.

Joseph est là.

FLAMINIO fait un geste d'impatience, Rita s'éloigne vivement et va regarder au fond. A Sarah.

Daignez m'écouter, signora! Voici un moment qui ne reviendra probablement jamais dans ma vie. J'en veux profiter pour vous parler sérieusement d'amour!

SARAH.

Vous voulez dire *de l'amour* ou *sur l'amour*? Vous étiez en train de disserter... mais vous venez de faire une faute de français.

FLAMINIO.

Je suis étranger, j'en peux faire bien d'autres!

SARAH, quittant son bras et remontant vers le banc à gauche.

Tâchez de ne faire que celle-là.

FLAMINIO, à part.

Aïe! ce monsieur m'a placé sur un trébuchet! Tâchons d'y voltiger sans culbute. (Haut.) Soyez tranquille, signora; je peux écorcher le français sans danger; car, si j'osais vous parler d'amour, comme je disais tout à l'heure (contrairement à la grammaire des convenances), vous ne vous en fâcheriez pas.

SARAH.

Ah! vous croyez?

FLAMINIO.

Non certes, car ce ne serait pas en riant et en m'efforçant de vous faire rire. Ce ne serait pas non plus en jouant au drame ou au roman pour vous persuader. Enfin, ce ne serait pas avec la brusquerie perfide d'un homme qui espère surprendre. Ce serait avec une émotion si profonde... un effroi si sincère... Tenez! je ne sais pas du tout ce que je vous dirais, et je crois que je ne vous dirais rien d'intelligible. Il est donc certain que vous n'auriez point à vous courroucer.

SARAH.

A la bonne heure. Mais le mieux serait de ne me rien dire, surtout... après dîner!

FLAMINIO.

Ah! signora, si j'étais un peu excité, un peu fou, il y a deux minutes, me voilà bien tristement philosophe à l'heure qu'il est, et tout disposé à généraliser. (Voyant que Gérard l'écoute.) Je suis parfaitement dans mon bon sens, et je dirai que l'amour est la grande science de la vie.

SARAH.

Il paraît que vous avez beaucoup étudié cette science-là?

FLAMINIO.

Pas plus que les autres. Je la devine tout en y rêvant parfois. Je n'appelle pas amour ce qui occupe quelques jours,

de temps en temps, un cœur oisif ou inquiet. J'appellerais ainsi une affection dont on ne distingue pas le commencement, tant le passage du respect à l'espérance doit être une nuance délicate ; dont on n'entrevoit pas la fin, tant elle doit sembler impossible. Je ne suis pas expert en matière de sentiment, non, je l'avoue, je n'en ai pas cherché si long pour mon usage. Mais il me semble que, si j'aimais un jour, je me dirais ceci : « L'amour vrai ne calcule ni ne marchande. Il subit les rigueurs, il attend la confiance. Il s'expose et se livre sans rien exiger. Il n'a pas de dépit, il ne craint pas le ridicule, il ne cherche pas à se venger! »

SARAH, attentive.

Que voulez-vous dire ?

GÉRARD s'approche vivement.

Oui ! que dites-vous là ?

FLAMINIO.

Moi ? Rien ! je fais une théorie. Je plaide la cause des amants soumis... ou repentants.

GÉRARD.

C'est une théorie que milady écoute avec intérêt.

BARRARA.

Oh! je donner raison à lui !

GÉRARD, à Sarah.

Et vous aussi ! Il paraît que vous ne recevez pas toutes les déclarations avec une égale fureur ?

SARAH, passant devant lui.

Elles ne sont pas toutes également directes, apparemment.

GÉRARD, haut.

Certes ! il est des gens sans tact, sans usage ! Mais il en est d'autres (regardant Flaminio) que leur brillante éducation et leur rang dans le monde...

FLAMINIO, tirant sa montre, bas, à Gérard.

Faites attention, cher ami, nous sommes loin de l'heure...

GÉRARD.

Je le sais très-bien; mais vous vous permettez les allusions, j'en use aussi. (Haut.) Le caprice des femmes s'attache

à tout... Ceci est encore une théorie sans application! et il suffit, dit-on, d'un habit... qui va... à peu près à celui qui le porte, pour leur paraître agréable et distingué. Qu'en dites vous?

FLAMINIO.

A quel propos?... Mesdames, je vous demande pardon pour mon ami; je crois qu'il est un peu troublé par cet excellent vin d'Alicante. Ses idées ne tiennent plus; mais on pourrait, en suivant ses divagations, lui dire qu'en fait d'esprit, ce n'est pas toujours l'habit qui fait l'homme, et qu'en fait de grâce, c'est quelquefois l'homme qui fait l'habit.

Les deux dames remontent.

GÉRARD, à Flaminio, le prenant à part.

C'est assez, la plaisanterie va trop loin, et je respecte trop les femmes que j'accompagne pour la laisser durer.

FLAMINIO.

Eh bien, comment vous en tirerez-vous? Ça vous regarde.

GÉRARD.

Je vous prie de prendre congé. Esclave de ma parole, je ne vous trahirai pas. Faites une belle sortie. Gardez les habits et allez-vous-en.

FLAMINIO.

Non pas, s'il vous plaît. Je ne garde rien, et je reste.

GÉRARD.

Alors, je vais vous chasser.

FLAMINIO.

Comment ça?

GÉRARD.

En vous cherchant querelle.

FLAMINIO.

Tant pis pour vous, car je vous tuerai.

GÉRARD.

Ah! vous vous battez, vous?

FLAMINIO.

Et très-bien! comme tout ce que je me donne la peine de faire.

RITA, qui les a écoutés, passant entre eux, et parlant haut.

En voilà bien assez ! (A Flaminio.) Tu as voulu te déguiser dans les habits de ce monsieur; c'est bien. Je n'ai rien dit. Tu as voulu faire le marquis avec cette dame, je n'ai rien dit. Mais, à présent, tu veux te fâcher, tu veux te battre, et je vas tout dire.

RARBARA.

Oh! battre...

FLAMINIO.

Vous rêvez, ma chère enfant !

RITA.

Ah! tu m'appelles *vous !*

GÉRARD, riant.

Ah! ma foi, voilà une révélation dont je ne suis pas coupable.

SARAH.

Une révélation ?

RITA.

Eh bien, oui! c'est Flaminio qui montrait les marionnettes à la dernière foire de Saint-Jean-de-Maurienne, et que mon oncle a embauché pour faire la contrebande. C'est mon fiancé, c'est celui qui m'épousera dans deux ou trois ans.

FLAMINIO.

Oui ! compte là-dessus.

BARBARA, sans beaucoup d'émotion.

Une contrebandiste ?

SARAH, outrée.

Un saltimbanque !

Rita remonte.

FLAMINIO.

Non, Flaminio, l'artiste vagabond, le poëte sans nom et sans avoir. (A Gérard, bas.) Flaminio, le cœur sans fiel, qui ne vous trahira pas. (Haut.) Voici le fait, Excellences ! C'est pour ne point vous effrayer que nous avons menti, lui et moi. J'étais signalé, menacé, traqué. La loi punit de mort le contrebandier, c'est-à-dire qu'on tire sur nous sans crier gare. Eh

bien, je m'attendais aujourd'hui à une visite dans ce chalet, ou à une rencontre au premier pas que je hasarderais aux alentours. J'ai dit ma situation à ce bon jeune homme, qui m'a caché sous ses propres vêtements. Mais le danger s'éloigne. (Joseph a fait, du fond, un signe à Rita. Rita fait ce signe à Flaminio.) Les douaniers ont passé outre... Le papillon va dépouiller sa parure.

GÉRARD, à Flaminio.

Pardonne-moi mon emportement, mon brave garçon, et viens à moi quand tu voudras.

FLAMINIO, haut.

Merci. Mais il n'est pas probable que nous nous retrouvions jamais. J'ai assez de ce métier-ci, et je pars ce soir pour faire un tour en France.

RITA.

Tu pars déjà ? Et quand reviens-tu ?

FLAMINIO.

Dieu le sait, gentille Rita. N'y compte guère, et marie-toi avec un contrebandier véritable. Je n'ai rien à me reprocher envers toi, pure enfant. (A Gérard.) Je vous l'ai dit, je ne suis ni vicieux ni pervers. (A Rita.) Garde un bon souvenir au bohémien qui a respecté la sainte hospitalité, et ne te fie pas autant à tous les autres. Si je peux devenir laborieux et rangé, je t'enverrai une dot.

BARBARA.

Bien ! je charger moi de le dot de elle. Bon voyage !

Elle tend la main à Flaminio, qui la baise avec respect.

FLAMINIO.

Vous, signora ?... (Regardant Sarah, qui cache sa figure dans ses mains.) Allons ! que Dieu bénisse les bons cœurs !

Il va pour rentrer dans le chalet.

RITA, regardant dans la coulisse à droite, avec effroi.

Ah ! prends garde ! ils reviennent.

FLAMINIO.

Qu'importe ?... Pourtant je ne voudrais pas qu'ils vissent de près ma figure. Je vais faire un tour de promenade par

ici. Ne craignez rien pour vos habits, monsieur, je reviens !

Il s'en vers la gauche.

GÉRARD, à Sarah, qui a la figure cachée.

Quoi! vous pleurez ?... Il ne risque rien!

SARAH.

Je pleure d'indignation, Gérard !

GÉRARD.

Contre moi ?

SARAH, avec fierté.

Pensez-vous donc que ce puisse être contre moi-même ?

RITA, qui a suivi Flaminio du regard.

Ah ! mon Dieu ! il revient ! il court ! ils sont là aussi.

VOIX, dans la coulisse.

Arrête !...

FLAMINIO, revenant et courant sur le théâtre.

Non pas, mes maîtres, on n'arrête pas comme cela Flaminio... Votre serviteur, Excellences !

Il fuit vers le fond.

RITA.

Pas par là... non !

Flaminio fuit quand même, Joseph le suit.

VOIX, au fond.

Arrête !

RITA.

Ah ! mon Dieu !

BARBARA, qui regarde au fond.

Il sauvé lui... Bien ! vite, vite !

On entend un coup de fusil. Rita fait un cri et s'élance.

BARBARA.

Oh ! tombé !

RITA.

Bon Joseph ! il l'emporte !

SARAH, courant au fond avec Gérard.

Ah ! le malheureux !

ACTE PREMIER

Un petit salon bleu donnant dans un second salon au fond; porte d'antichambre à droite; cheminée et deux portes au fond; guéridon a droite; fenêtre à gauche; canapé à gauche de la cheminée, angle droit; table devant la fenêtre; fauteuils, chaises, etc. Local sans ostentation, mais annonçant l'existence riche.

SCÈNE PREMIÈRE

SARAH, UNE FEMME DE CHAMBRE.

SARAH, sortant la première de la porte du fond à gauche. Elle sonne, la femme de chambre paraît à droite.

Il est deux heures? Dites que je reçois.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Je l'ai dit, madame.

Elle sort par la droite.

SARAH, s'approchant du guéridon et regardant des cartes de visite et des billets.

« M. de Kologrigo ! » Où ai-je entendu ce nom-là? « Recommandé par la princesse Palmérani... » C'est quelque mélomane qui croit que je donne aussi des concerts ! Pas de lettre de ma belle-sœur ! Est-elle en route? est-elle malade? C'est singulier !

Elle s'assied sur le canapé.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. le comte de Brumeval.

SCÈNE II

SARAH, GÉRARD.

SARAH.

Ah ! Gérard ! vous êtes à Paris ! Depuis quand ?

GÉRARD.

Depuis une heure, et vous voyez que je ne perds pas de temps pour venir me jeter à vos pieds.

SARAH.

Vous vous sentez donc bien coupable ?

GÉRARD.

Non, pas beaucoup ! mais je vous sais très-irritée, puisque vous n'avez pas daigné répondre à mes lettres. J'ai tort, puisque vous êtes offensée. Pardonnez-moi, puisque je me montre si impatient de rentrer en grâce.

Il s'assied en face d'elle.

SARAH.

Vaus prenez tout cela fort légèrement, je le vois. N'attachez donc pas trop d'importance au pardon que je vous accorde.

GÉRARD.

Ah ! mais si ! Je veux qu'il soit réel et cordial. Qu'ai-je donc fait de si atroce ? Voyons, dites ! Après l'accident du chalet, qui nous avait tous mis en émoi pour le reste du jour, vous vous êtes arrangée très-perfidement et très-cruellement pour quitter le pays sans que j'aie pu vous voir...

SARAH.

J'ai évité une explication qu'aujourd'hui je ne vous permets pas de demander. Du moment que vous croyez ne pas avoir de torts envers moi, n'en parlons plus.

Elle porte sur la table les lettres et les cartes.

GÉRARD se lève et la suit.

Ah ! si fait ! parlons-en. Je suis léger tant que vous voudrez, mais... Eh bien, non ! je ne suis pas léger, je voudrais l'être ; mais, quand il s'agit de vous... de vous, Sarah, que j'aime et respecte depuis que je me connais, cela est impossible. Voyons, grondez-moi beaucoup, j'aime mieux ça. Dites vos griefs. Êtes-vous *aristocrate* à ce point de vous croire perdue, pour avoir dîné sur l'herbe en compagnie d'un pauvre hère...

SARAH.

Non! mais, si ce pauvre hère, comme vous l'appelez, n'avait pas eu plus d'esprit et de cœur que vous n'en eûtes ce jour-là, vous m'exposiez, vous me livriez à ses insultes.

GÉRARD.

Ses insultes ! N'étais-je pas là?

SARAH.

Outragée par vous, je ne me fusse pas sentie vengée par vous.

GÉRARD.

Ah ! vous êtes cruelle, Sarah! Savez-vous que votre amertume me ferait croire... ?

SARAH.

Quoi donc ? Dites !

GÉRARD.

Non ! je ferai mieux de me taire.

SARAH.

Oh! je comprends de reste ! Eh bien, si cela était? si cet homme m'avait semblé aimable, si je l'avais écouté avec plaisir ?...

GÉRARD.

Serait-il possible ?

SARAH.

Si c'était possible, j'en rougirais probablement vis-à-vis de moi-même ; mais vous auriez à en rougir devant moi et plus que moi !

Elle remonte à la cheminée.

GÉRARD.

Eh bien, c'est vrai. Si je le croyais, j'en serais si humilié!... si malheureux!... mais, comme c'est impossible...

SARAH.

Ah çà ! m'apportez-vous des nouvelles ? ma sœur vous a-t-elle écrit récemment? Je suis inquiète d'elle.

GÉRARD.

Ah ! elle ne vous écrit pas ? Diable !

SARAH.

Vous en êtes donc inquiet aussi ?

GÉRARD.

De sa santé? Non, je viens de la voir. J'arrive de Chambéri.

Il remonte.

SARAH, s'asseyant sur le canapé.

Vraiment ! Alors, dites-moi donc vite pourquoi elle y reste si longtemps; c'est toujours la passion de la chasse?

GÉRARD, debout près de la cheminée.

Non, c'est... c'est autre chose; et, si j'étais pressé de vous voir, c'est aussi à cause de cela. Voyons, permettez-moi de vous reparler de cette pomme de discorde tombée entre nous, du *signor Flaminio*, cet homme *de cœur et d'esprit*, selon vous, dont j'ai à vous donner des nouvelles.

SARAH.

Je ne vous en demande pas.

GÉRARD.

Ah ! vous en avez?

SARAH.

Par vous.

GÉRARD.

Par moi seul?

SARAH, offensée.

La question est singulière, et vraiment...

GÉRARD.

Non, non, elle est toute simple, vous allez voir. Je vous ai écrit qu'il était sauvé, caché, soigné... et puis j'ai été passer trois semaines à Milan; après quoi, repassant par Chambéri... Ma foi, je suis fort embarrassé pour m'expliquer, et pourtant, je dois vous avertir qu'une chose très-désagréable...

SARAH.

Quoi?... Parlez donc!... (Avec un peu d'effort.) Il est mort de sa blessure?

GÉRARD.

Non ; mais...

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. le duc de Treuttenfeld.

SCÈNE III

SARAH, GÉRARD, LE DUC.

SARAH, à Gérard.

Ah! lui aussi, revenu?

LE DUC.

En toute hâte, milady, pour mon procès d'abord; et puis... pour vous donner des nouvelles de votre honorée belle-sœur.

GÉRARD, à part.

Il parle comme une lettre de commerce!

SARAH.

Ah! elle va bien, n'est-ce pas?

LE DUC.

Comment donc, elle rajeunit!

Il met son chapeau sur la table.

GÉRARD, à demi-voix, vers Sarah.

Est-ce une épigramme?

SARAH, à Gérard.

Vous dites?

GÉRARD, bas.

Chut! c'est entre nous! tout à l'heure! Recevez le duc. (Haut et redescendant.) Eh bien, duc, votre procès est-il entamé sur nouveaux frais?

LE DUC.

Ah! des frais, ce n'est pas ça qui manque; mais c'est d'autre chose que je veux vous entretenir... C'est de miss Melvil, pour une circonstance grave...

Le domestique entre et parle bas à Sarah.

GÉRARD, à part, regardant le duc.

Allons! lui aussi! Mais de quoi diable se mêle-t-il?

LE DUC.

Je... (Regardant avec impatience Sarah, qui est préoccupée par le domestique.) Je sais bien qu'on ne s'intéresse pas aux affaires des autres... Je comprends ça ! mais...

SARAH, à qui le domestique vient de répondre après quelques mots échangés.

Ah ! mon Dieu !

GÉRARD, s'approchant d'elle.

Qu'est-ce donc ?

SARAH, bas et avec agitation. Elle redescend vers Gérard ; le duc remonte à la cheminée.

Est-ce encore vous, Gérard, qui m'amenez ce personnage?

GÉRARD.

Celui dont nous parlions ? Il est ici? et il ose ?... M'ordonnez-vous de le chasser ?

SARAH.

Mais courez donc !

GÉRARD, après avoir fait un pas pour sortir.

Non ! il ne faut pas ; et, puisqu'il a tant d'audace, il vau mieux le voir venir... Mais il faut que je vous parle auparavant.

SARAH, allant vers le second salon.

Venez donc par là... (Au domestique.) Faites attendre.

GÉRARD, au domestique.

Faites attendre ici. (Le domestique sort. A Sarah.) Pas dans l'antichambre ; ne l'humiliez pas pour commencer. Il faut le ménager, peut-être ?

SARAH.

Moi ?

GÉRARD.

Mon Dieu ! vous n'y êtes pas du tout ; c'est plus sérieux que vous ne pensez.

SARAH, sur le seuil du second salon.

Pardon, monsieur le duc ! en ce moment... une circonstance imprévue...

LE DUC.

J'attendrai votre bon plaisir ; je suis fort bien ici. (Il s'installe au coin du feu ; Sarah fait un geste d'impatience et disparaît par le fond à gauche avec Gérard.) Oui, ma foi, voilà un bon fauteuil ! Ah ! qu'ils sont heureux, les gens qui ont toutes leurs aises ! On se donne un mal de chien pour en arriver là, et on n'y arrive pas !

LE DOMESTIQUE, sur le seuil de l'antichambre.

Qui faut-il annoncer ?

FLAMINIO, paraissant.

Personne.

Le domestique se retire.

SCÈNE IV

LE DUC, FLAMINIO.

Flaminio entre et jette un coup d'œil autour de lui, puis s'approche de la cheminée, où le duc tisonne. Tous les deux se regardent en même temps. Flaminio est bien mis, un peu trop bien pour le matin.

LE DUC.

Tiens, c'est toi ?

FLAMINIO.

Comment ! c'est vous ? Eh bien, dites donc, père Sinigalia, où avez-vous pris toutes ces décorations ?... Quelle farce jouez-vous là ?

LE DUC.

Tu ne sais donc pas ? j'ai hérité : mon oncle le duc est enfin trépassé.

FLAMINIO.

Ah çà ! c'était donc vrai, que vous étiez de famille princière ?

LE DUC.

Rien n'est plus vrai. Je suis duc.

FLAMINIO.

J'ai toujours cru que vous vous moquiez de nous.

LE DUC.

Je serais même souverain, si j'avais le moyen de régner. Mais, grâce à un M. de Kologrigo... Je te conterai ça à loisir! parlons de toi. Comment diable te trouves-tu ici, chez lady Melvil? — Qu'est-ce que tu fais donc maintenant?

FLAMINIO.

Moi? Rien, comme à l'ordinaire.

LE DUC.

Tu as tort.

FLAMINIO.

Oh! que non! le travail m'a toujours porté malheur...

LE DUC, le regardant.

Est-ce que tu aurais fait aussi un héritage?...

FLAMINIO.

Moi? Je suis fils de l'Adriatique, et ma mère est aussi avare que je suis prodigue. Elle garde pour elle tous les joyaux que lui ont donnés les doges en l'épousant, et, pour avoir eu tant de pères, je n'en suis pas plus riche. Mais ça ne m'empêchera pas d'aller voir le musée, tout à l'heure, de dîner ensuite au Café de Paris et de prendre ce soir une stalle aux Italiens.

LE DUC.

Alors, tu as quelque argent?

FLAMINIO.

J'ai cinquante francs de reste, sur le prix d'une montre que j'ai vendue à Genève; ça a payé mon voyage, les habits que voilà, et ça va me payer une journée d'élégance parisienne.

LE DUC.

Et demain?

FLAMINIO.

Bah! vous disiez toujours ca, *demain!*

LE DUC.

Et tu répondais toujours : *Nous n'y sommes pas.* Allons, tu ne t'es pas amendé! Pauvre garçon! je voudrais bien te restituer tout de suite...

FLAMINIO.

Tiens, c'est vrai! je n'y pensais plus! Vous me devez quelque chose, vous!

LE DUC.

Je te dois trois mois d'appointements, depuis notre malheureuse campagne d'Autriche.

FLAMINIO.

Ah! une rude campagne! contre des oreilles barbares qui ne voulaient pas comprendre l'italien.

LE DUC.

J'ai fait là de mauvaises affaires; mais avoue que ce n'était pas ma faute!

FLAMINIO.

Certes, vous étiez un *impresario* très-actif et très-équitable, quand vous pouviez!

LE DUC.

Que pouvais-je faire avec des acteurs si mauvais!

FLAMINIO.

C'est vrai, nous étions bien mauvais!

LE DUC.

Je ne dis pas ça pour toi. Tu aurais pu faire merveille; mais tu étais si paresseux!

FLAMINIO.

C'est encore vrai : alors, vous ne me devez rien?

LE DUC.

Si fait. Je penserai à toi. Mais, pour le moment, je n'ai pas le sou.

FLAMINIO.

Ah! celui-là, je le connais. C'est votre mot favori!

LE DUC.

Que veux-tu! la chance m'a toujours trahi! et, depuis que je suis grand seigneur, je suis plus gueux que jamais. Je plaide, et, de tous les biens que je croyais tenir, il n'y a que mon nom qui ne me soit pas contesté. Un nom! on ne vit pas avec ça! mes revenus sont consignés, les marchands de chicane me rongent, mon crédit s'use... Et... tiens, si je te di-

sais que je suis quelquefois bien aise qu'on m'invite à dîner, vu que...

FLAMINIO.

Diable! c'est comme ça? Eh bien, venez dîner avec moi, vous ferez la carte.

LE DUC.

Tu es un bon garçon, mais c'est impossible.

FLAMINIO.

Ah! oui, un duc avec un comédien?

LE DUC.

Oh! je n'ai pas de sots préjugés, moi! J'ai trop d'expérience pour ça; mais, dans une position aussi précaire que la mienne, ne pouvant m'appuyer que sur la considération de mon rang...

FLAMINIO.

Oui, oui, c'est juste. Eh bien, dites donc... mes cinquante francs... partageons-les. Ce sera un jour de gagné : c'est toujours ça.

LE DUC.

C'est sérieusement que tu parles?

FLAMINIO.

Dame! pourquoi pas? Vous avez été très-bon avec moi, très-paternel... et vous savez bien que je n'ai pas l'intention de vous blesser?

LE DUC.

Mon cher enfant, je te sais gré de ton bon cœur, mais je déclare que tu n'as pas le sens commun. Défais-toi donc de cette générosité princière, et apprends à gouverner ton premier mouvement. Voyons! jeune comme tu es, beau comme te voilà, aimable, gai, charmant en un mot, tu peux, tu dois partir de cette petite somme que tu as dans la poche, pour remonter le courant de la fortune. Te voilà à Paris, un excellent endroit pour ceux qui n'ont rien à perdre. Il y faut faire ton chemin, et ton chemin, à toi, c'est aux femmes qu'il faut le demander.

FLAMINIO.

Le demander? Non, je suis en train de tourner le dos à ce moyen-là!

LE DUC.

Ah! vraiment? Est-ce toujours la Palmérani?

FLAMINIO.

Oui.

LE DUC.

Celle-là... je ne te dis pas! c'est une folle; mais tâche de plaire à quelque autre, et ne fais pas comme là-bas, prends la chose au sérieux, ne te livre pas en aveugle au plaisir qui enivre et qui passe. Fais-toi aimer, protéger, piloter, lancer!... Mais ce que je te dis là, tu y as songé probablement en venant ici. La dame du logis est austère, mais elle est très-haut placée, et...

Sarah et Gérard paraissent à gauche.

SCÈNE V

LES MÊMES, SARAH et GÉRARD.

SARAH, bas, à Gérard sur le seuil du second salon.

C'est bien, merci, mon ami. Je vais le traiter comme il le mérite. Occupez le duc.

Elle va à la cheminée.

GÉRARD, haut.

Duc, venez donc voir le superbe Reynolds que milady vient d'acheter. Vous qui êtes connaisseur... ça vous intéressera.

LE DUC.

Volontiers.

Ils passent dans le fond à gauche.

SCÈNE VI

SARAH, FLAMINIO.

SARAH s'approche avec résolution, puis s'arrête un peu. A part.

Ah! comme il est pâle! (Haut.) A présent, monsieur, je vous écoute. Puis-je savoir le motif d'une visite à laquelle je m'attendais si peu?

FLAMINIO, à part.

Ah! l'accueil est désobligeant! (Haut.) Le motif est vulgaire et la visite sera courte, milady. Une personne qui vous tient de près, et que je respecte infiniment, touchée de l'accident dont je venais d'être atteint, et me voyant partir pour Paris, a désiré apparemment m'y créer des ressources dont elle me jugeait dénué. En conséquence, comme je prenais congé d'elle, elle a fait glisser dans ma valise une somme de mille guinées en bank-notes. Je viens seulement de m'en apercevoir, et naturellement, je vous la rapporte, en vous priant de vouloir bien...

Il présente à Sarah un portefeuille que Sarah hésite à recevoir et qu'il pose sur le guéridon.

SARAH, étonnée.

Ah!... vous refusez?... Mais pourquoi n'est-ce pas à elle-même que...?

FLAMINIO.

Que je fais cette restitution? J'ignore quand elle se propose de venir à Paris, et, comme je ne puis me constituer le gardien d'une somme considérable, comme cela ne se confie guère à des domestiques que l'on ne connaît pas, j'ai cru pouvoir me permettre...

SARAH.

Oui, sans doute, monsieur. Mais il y a là quelque chose... qui m'étonne beaucoup!

FLAMINIO.

Milady s'étonne qu'on repousse une aumône! Oh! mon

Dieu! ça dépend des goûts, des idées... ou des besoins. (Il pose le portefeuille sur le guéridon.) Je ne suis pas dans l'indigence, apparemment! (A part.) Quand on a cinquante francs!

SARAH, interdite.

Pardon... mais enfin! c'est donc faux, ce que l'on me disait tout à l'heure?

FLAMINIO.

De moi? Quelqu'un auprès de vous savait que j'existe? Et que pouvait-on dire de moi à milady?

SARAH.

Vraiment, monsieur, je n'ose pas le répéter! J'aimerais mieux apprendre de vous-même... C'était si étrange!

FLAMINIO.

J'attends que vous m'interrogiez, milady.

SARAH, à part.

Sa figure est si peu celle d'un intrigant! (Haut.) Voyons, monsieur, parlons franchement. Ma belle-sœur ne vous a-t-elle pas fait conduire secrètement à sa maison de campagne?

FLAMINIO.

Oui, et j'étais trop malade pour m'y refuser. La ferme où vous m'aviez fait porter n'était pas une retraite assez sûre; miss Barbara s'est dit qu'on m'y surprendrait. Je dois à sa pitié un asile et des soins que je n'oublierai jamais.

SARAH.

Des soins?... Alors, elle vous a témoigné un intérêt, une affection... Sachez bien, monsieur, que j'aime et respecte miss melvil, que sa réputation n'a jamais reçu la moindre atteinte; mais elle a un caractère exceptionnel, une indépendance d'opinions... Enfin, ce mariage dont on croit qu'elle a eu la pensée...

FLAMINIO, stupéfait.

Un mariage?

SARAH.

Ne s'est-elle pas entourée d'hommes d'affaires? n'a-t-elle

pas fait un testament? n'a-t-elle pas parlé de vous... à quelques personnes, avec une exaltation...? J'espère, monsieur, que vous ne me croyez pas préoccupée des intérêts matériels de la famille. Toute autre manière de vous enrichir aurait mon assentiment. Je suis toute disposée à en chercher le moyen avec miss Melvil, sans que le public soit initié à cette prédilection... Mais un éclat serait si fâcheux, si ridicule... Voyons, pouvez-vous l'aimer? osez-vous le dire? avez-vous pu le lui faire croire? Vous ne répondez pas?

FLAMINIO.

Pardon, milady, c'est que je réfléchis, et j'en ai si peu l'habitude!... Je me demande pourquoi vous avez de moi une si singulière opinion, et je cherche si, dans ma vie passée, j'ai fait quelque chose qui autorise des soupçons pareils.

SARAH.

Ainsi, vous niez...?

FLAMINIO, prenant son chapeau.

Non, milady, rien! c'est à miss Barbara de se justifier si elle a eu des sentiments et des projets que j'ignore. Vous vous en expliquerez ensemble. Quant à moi, peu vous importe ce que j'ai pu penser et vouloir, peu vous importe que je sois le premier ou le dernier des misérables. Je vous présente mon respect, milady!

SARAH, lorsqu'il est près de sortir.

Non! restez, je vous prie. Je n'ai pas l'intention de vous blesser.

FLAMINIO.

Oh! pardonnez-moi, madame; vous en avez même la volonté.

SARAH.

Eh bien, si je n'en ai pas le droit, défendez-vous.

FLAMINIO.

Je n'ai pas à me défendre.

SARAH.

Ah! si fait! vis-à-vis de moi, vous êtes coupable, et,

si je suis injuste maintenant à votre égard, c'est votre faute.

FLAMINIO.

Oui, c'est la faute de ma chétive position, ou de ma mauvaise fortune.

SARAH.

Non, monsieur, non certainement. Aucune personne juste et sensée ne vous fera un crime de cela.

FLAMINIO.

Alors... c'est donc la plaisanterie du chalet? Eh bien, oui, madame, c'était une plaisanterie du plus mauvais goût, et je serais impardonnable si j'avais su à quelle femme elle s'adressait... Mais je ne le savais pas, voilà mon excuse.

SARAH.

En effet, vous ne le saviez pas, et, pour vous décider à me mystifier, on a dû vous dire...

FLAMINIO.

Non, rien; n'accusez personne. Mettez tout sur le compte d'un manque d'esprit et d'éducation auquel on devait s'attendre de ma part. Où aurais-je acquis le savoir-vivre, le tact, le discernement? N'ai-je pas vécu au hasard, sans guide, sans conseil? N'accusez que moi, milady, cela vaudra mieux.

SARAH.

Alors... que je vous juge bien ou mal,... cela vous est parfaitement indifférent?

FLAMINIO.

Oh! mon Dieu, un peu plus, un peu moins de mépris...

SARAH.

Et, si j'étais disposée à vous estimer... davantage, vous ne diriez pas un mot, vous ne feriez ni un effort de volonté, ni un pas pour m'y encourager?

FLAMINIO, qui s'est toujours tenu près de la sortie, revenant vivement sur ses pas.

Ah! milady!... j'irais au bout du monde...

Il reste près de la cheminée, en voyant entrer Gérard.

SCÈNE VII

Les Mêmes, GÉRARD.

GÉRARD, à Sarah, bas, après avoir salué très-légèrement Flaminio.

Pardon, si je dérange un entretien que je ne jugeais pas devoir être si long... mais je viens vous donner un avis important pour votre gouverne : votre belle-sœur vient d'arriver; elle est là!

Il montre le second salon.

SARAH, voulant y courir.

Ah! j'en suis bien heureuse!

GÉRARD.

Attendez! ne troublez pas un tête-à-tête! Le duc s'est emparé d'elle au passage pour lui renouveler la demande la plus solennellement saugrenue... dans la circonstance!

SARAH.

Quoi donc?

GÉRARD, bas.

Un superbe projet dont il venait justement de me faire part, et qu'on vous dira... quand vous aurez congédié ce monsieur.

SARAH, haut.

Mais... monsieur reste; je l'en ai prié.

GÉRARD, bas, à Sarah.

Ah! l'explication n'est pas finie? Il paraît qu'elle est catégorique.

SARAH.

Apparemment. Voyons la vôtre.

Gérard lui parle tout à fait bas.

FLAMINIO, à lui-même. Il est près de la cheminée.

Est-ce que je rêve?... Oui! je suis fou. Elle se repent d'avoir été injuste... voilà tout!

Il descend à gauche.

SARAH, à Gérard.

Et vous, vous êtes de cet avis?

GÉRARD, bas.

Dame! ça vaudrait mieux sous tous les rapports que ce bohémien-là! (Examinant Flaminio.) Il est joli garçon, décidément! bien mis, un peu trop bien mis!

SARAH.

Il n'a peut-être pas pu consacrer sa vie à la science de l'habillement... Voici ma sœur!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BARBARA, LE DUC.

SARAH, l'embrassant avec effusion.

Enfin, vous voilà! êtes-vous bien fatiguée?

BARBARA.

Oh! no, *dear!* (Voyant Flaminio.) Oh! ici? Je suis étonnée... contente de voir lui!

GÉRARD, ironiquement, lui montrant le duc.

Ah! prenez garde, vous allez être cause d'un duel.

BARBARA.

No! je ne craigne pas. (Au duc.) Et présentement, ici, voyez! je veux faire le confession. Je trompé vous à la campagne, je croyais vous bien bavarde et je caché une jeune hômme.

LE DUC, à Flaminio.

Ah bah! c'était toi?

GÉRARD.

Vous le connaissez?

LE DUC.

Certainement! c'est un de mes anciens... amis, un très-brave garçon. Eh bien, miss Barbara, j'ai fort bien su là-bas que vous cachiez un contrebandier blessé. J'ai reconnu là votre bon cœur, je ne vous en ai jamais parlé, et je ne l'ai

dit à personne; après? je suis très-mauvaise langue quand je hais les gens, c'est vrai! mais, quand je les aime... Et tenez! la présence de ce garçon-là ne me gênera pas pour vous répéter devant lady Melvil...

BARBARA.

Ne dites plous rien, je avais des autres intentions pour le famille de moi.

GÉRARD, à Sarah, un peu trop haut.

Ah çà! c'est donc à vous qu'elle veut le faire épouser?

SARAH.

Je ne sais pas si vous êtes plaisant, mais je vous trouve absurde.

FLAMINIO, qui a entendu Gérard, car il l'observe attentivement

Moi, je crois monsieur fort spirituel. Mais, pour le bien comprendre, je voudrais que miss Melvil daignât s'expliquer devant lui sur mon compte.

BARBARA.

Oh! vous ave liou le petite papier dans la pôrtefeuille?

FLAMINIO.

Non, miss Melvil, je ne comprends pas l'anglais et je n'ai voulu demander la traduction à personne.

SARAH, remettant vivement le portefeuille à Barbara.

Tenez, il l'a rapporté, je ne l'ai pas ouvert.

BARBARA.

Oh! je comprené! Il refiousé l'argent à cause il n'a pas liou le petite papier!

Elle l'ouvre.

SARAH, bas, à Barbara.

De grâce!... devant Gérard, qui...

BARBARA.

Oh! jé sais! Il môque moi, mais je môque lui. (Haut.) Je souis une person ridiquioule, je ne parle pas bien en français, je habiller moi pas bien en français. Je châssé avec le fiousil, je étudié le philosôphie! il est bien ridiquioule! je aimer le poetrie, le miousic, le bonté, le sincérité; je aimer il signor Flaminio!...

FLAMINIO, à part, avec un effroi comique.

Malédiction!

GÉRARD, à Sarah.

Eh bien, vous voyez!

LE DUC, à part.

Dame! ça se peut bien!

Sarah est consternée.

BARBARA.

Oh! il est bien ridiquioule! je entendé lui chanter, je entendé lui parlé dans le *délirium* de le maladie. Je voyais lui pleurer pour remercier moi... oh! comme une fils! Je aimé lui!... oh! comme une fils. Je adôpté lui pour le fils de moi; ici est le notification. (Elle remet le papier à Sarah.) Oh! je sais le malignity, je vois! (Elle regarde Gérard et le duc.) Mais...

LE DUC.

Mais il y a un moyen de vous en préserver, miss Melvil : c'est de faire un mariage convenable et sensé, qui n'empêchera pas vos sentiments maternels... un homme d'un âge assorti au vôtre, pouvant vous offrir un nom...

BARBARA, souriant.

Bien difficile pour prononcer! Je remercié vous, diouke! Je môque le malignité, je dônne, je rendé le âvenir à une vrai artiste! et je ne prené pas son liberté, je laissé lui voyager. (Le duc remonte mécontent, Sarah remonte et redescend à gauche.) Je coultive le métaphysic, je n'étais pas *signora italiana,* je n'avé pas besoin un *sigisbeo.*

FLAMINIO, à part.

Ah! oui, à la bonne heure! l'excellente femme! (Haut.) Signora, je ne sais comment vous exprimer...

GÉRARD.

Et moi, chère miss Melvil, je ne sais comment m'excuser...

SARAH

Ma bonne sœur!

BARBARA.

Oh! écoutez, *dear*, je partager le fortioune de moi... entre vous...

SARAH.

Ah! je vous supplie, ne parlons pas d'argent!...

BARBARA.

Je voulais dire à vous.

Elle l'emmène à la table et lui montre d'autres papiers en parlant bas avec elle.

GÉRARD, au duc.

Si elle l'entend ainsi... C'est encore très-excentrique; mais elle est comme ça, et sa raison en est quitte à bon marché. Mais voyez-le donc, lui; on dirait qu'il ne s'y attendait pas! c'est de l'extase!

LE DUC.

Dame! écoutez donc, elle est immensément riche; et elle va lui faire, en attendant l'héritage, une pension raisonnable!

GÉRARD.

Oh! mieux que ça, brillante!

LE DUC, à part.

Et il me prêtera... (Haut, à Flaminio.) Eh bien, mon garçon, je me réjouis de ce qui t'arrive, moi! Te voilà riche! c'est un joli appartement, des chevaux, des voitures, des chasses, des dîners! c'est tout ce que tu aimes : des bijoux, des curiosités, des plaisirs, des amis!...

FLAMINIO, exalté.

Non, c'est mieux que ça, comme dit monsieur! c'est de l'indépendance! c'est de la dignité! c'est la fin de l'exhibibition et de l'exploitation! c'est la possession de soi-même! c'est le renouvellement de l'être et le développement de la puissance ignorée! c'est l'éducation rapide, la transformation soudaine! c'est l'extérieur d'un homme qu'une femme peut regarder, avec la distinction réelle de celui qu'elle peut aimer!...

LE DUC, bas.

Ah! par exemple, il ne faut pas songer à lady Sarah!...

FLAMINIO, bas, tressaillant.

L'ai-je nommée?

LE DUC.

Non... mais enfin tu comprends que ça empêche des dispositions complètes en sa faveur.

FLAMINIO.

Ah! vraiment? Je n'y pensais pas.

LE DUC.

Ça ne fait rien; elle est assez riche par elle-même.

SARAH, s'approchant de lui avec des papiers à la main.

C'est moi, monsieur, qui dois et qui veux vous mettre au courant de votre situation.

FLAMINIO.

Des actes? des titres? C'est donc sérieux?... C'est bon, c'est maternel, miss Melvil, ce que vous faites là! mais c'est bien romanesque! Et vous, milady, c'est généreux à vous d'accepter cette sorte d'alliance fraternelle avec un aventurier comme moi; mais c'est bien téméraire!

SARAH.

La volonté, le moindre désir de ma belle-sœur me sont sacrés, et je ne croirais pas mériter son affection, le jour où j'aurais la pensée d'une objection ou seulement d'une critique. Acceptez donc, sans scrupule, monsieur.

Elle s'assied sur le canapé et Barbara sur une chaise, auprès d'elle.

FLAMINIO, regardant les papiers.

Mille guinées par an!... c'est beau, cela... Qu'ai-je donc fait pour mériter un pareil bien-être? Je n'en sais rien, moi; peut-être le savez-vous, milady : seriez-vous assez bonne pour me le dire? Vous ne répondez pas? Vous voulez que j'accepte sans remords, et vous mettez de la vanité à vous laisser dépouiller dans l'avenir, sans aucun regret? Pourtant, vous vous marierez... bientôt peut-être! et miss Melvil adorera vos enfants. Elle voudra les gâter, les combler, elle le pourra encore; mais il n'en est pas moins vrai qu'un étran-

ger aura prélevé la première part. Tenez! ne dussé-je être cause que de la privation d'un ruban pour mademoiselle votre fille, je me sentirais humilié devant un petit enfant. Moi aussi, j'ai... je n'oserais dire de la fierté devant les personnes qui me jugent fait pour accepter leurs dons, mais de la vanité, beaucoup de vanité!... (Brûlant les papiers tranquillement au feu de la cheminée.) Et, si je deviens jamais riche, je ne veux le devoir qu'à moi-même.

SARAH, se levant.

Que faites-vous?

LE DUC.

Eh bien! eh bien!

GÉRARD.

Ma foi, il n'y a pas à dire, c'est agir et parler en homme d'esprit et en galant homme. Je vous fais amende honorable, mon cher! et loyalement!

Il lui serre la main.

BARBARA, qui a tout vu, avec beaucoup de sang-froid à Flaminio.

Oh! je n'étais pas fâchée contre vous. Vous donnez raison à moi d'estimer vous!

FLAMINIO, à qui elle tend aussi la main, lui baisant la main.

Bonne miss Melvil! je ne mérite pas d'être votre fils, mais je me rappellerai toujours avec attendrissement que vous m'avez appelé ainsi.

Gérard et le duc sont remontés à la cheminée.

BARBARA.

Vous serez, quand même, dans le cœur! (Flaminio prend son chapeau sur le guéridon.) Est-ce que vous ne voulez plus voir nous?

SARAH.

Il craint sans doute quelque nouvelle méprise de notre part. Mais, à présent que nous le connaissons tous, il n'a pas à douter de notre accueil.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame la princesse de Palmérani.

SCÈNE IX

Les Mêmes, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

Je viens vite vous faire mes adieux, et vous demander vos commissions : je pars ce soir pour l'Italie.

SARAH.

En vérité? déjà ? pour... ?

LA PRINCESSE.

Oui, puisque décidément j'ai quelque influence à Venise, puisque je dirige un peu le théâtre, le grand monde qui s'y intéresse, et le petit monde qui en dépend ! J'ai quelques artistes à lancer, quelques débuts à surveiller ; ça m'occupe, vous savez, ça m'amuse ! Enfin, c'est ma saison de bruit, de réceptions, de commérage et de musique. Donc, si la fantaisie vous prend de fuir le maussade hiver de ce pays-ci, je vous invite tous. (Voyant Flaminio.) Ah ! mon Dieu !

SARAH, étonnée.

Quoi donc ?

LA PRINCESSE.

Vous connaissez... ? Ah ! oui, vous étiez en Savoie... Vous avez dû l'entendre ! Eh bien, mais... c'est que monsieur est un des talents que j'ai promis et annoncés à la Fenice, que le théâtre va ouvrir, et qu'il ne devrait pas être ici... à mon insu du moins !

SARAH.

Ah ! vous... protégez monsieur ?

LA PRINCESSE.

Et vous aussi, peut-être ?

SARAH.

Moi ? Non, je ne protége personne. Je ne suis ni femme du monde, ni artiste.

LE DUC.

Ah ! pardon, je vous ai entendue, et je m'y connais, moi !

Vous êtes mille fois plus artiste que toutes ces cigales de salon !

Il baisse la voix en désignant la princesse, puis passe à gauche, derrière le canapé.

LA PRINCESSE, à Flaminio.

Ah çà! que faites-vous donc ici ?

FLAMINIO.

J'arrive, Excellence, et je me promettais d'aller aujourd'hui remercier Votre Seigneurie des lettres qu'elle a daigné me faire écrire; mais... je ne me sens pas de force à débuter sur une scène de premier ordre, je n'ai pas fait les études suffisantes, et ma voix elle-même... Je viens d'être gravement malade.

LA PRINCESSE.

Ah bah! vous avez perdu votre voix?

BARBARA.

Oh no! Il a été malade beaucoup, mais le voix de lui, il est le plious beau sur la terre!

LE DUC.

Pardié! j'ai toujours dit à ce garçon-là qu'il avait cent mille livres de rente dans le gosier!

LA PRINCESSE, railleuse.

Tiens ! c'est vrai ! le duc a été... à même d'en juger.

On se lève.

LE DUC.

Oui! j'ai été impresario... ambulant, très-ambulant, je ne m'en cache pas. Je peux dire la cause et l'origine de toutes mes connaissances, moi ! (A part.) Attrape ça !

Le duc se rapproche de la princesse et de Flaminio.

LA PRINCESSE, à Flaminio, continuant une conversation à voix basse, et d'un ton de dépit.

Si vous êtes l'*ami* de cette Anglaise, je vous abandonne.

FLAMINIO.

De grâce, madame, plus bas !... le duc...

LA PRINCESSE, demi-haut.

Le duc a plus besoin de ma table que je n'ai besoin de sa discrétion.

LE DUC, à part. Il a entendu.

Hem ! c'est selon. Miss Barbara aussi a un bon cuisinier.

Il se rapproche tout à fait.

LA PRINCESSE, à Flaminio.

Enfin, vous allez partir aujourd'hui, dans une heure, je le veux.

LE DUC.

C'est donc décidé ? il est engagé ?

LA PRINCESSE.

Et fort cher, j'ai répondu de lui. Je lui fais une très-belle position, et il hésite !

LE DUC.

Il a tort ! mais que... (Bas, à la princesse.) Il n'a peut-être pas de quoi faire le voyage.

LA PRINCESSE.

N'est-ce que cela ? Il voyagera dans une de mes voitures.

FLAMINIO.

Pardon, signora, c'est trop de bontés, mais...

LA PRINCESSE.

Mais quoi ? Ah ! oui, votre fierté ! je sais ça. Mais... attendez ! Oui, tenez, vous voyagerez avec un homme de mes amis, pas très-amusant, mais très-dilettante, un étranger qui part justement aujourd'hui pour Venise et qui se fera un plaisir de m'obliger, le comte Démétrius de Kologrigo.

LE DUC, bondissant.

Hein ? comment avez-vous dit ? Le Kolog... Il est aussi de vos amis, celui-là ?

LA PRINCESSE.

Eh bien ? Ah ! j'oubliais ! votre procès, votre ennemi !

Elle va en riant vers l'autre groupe.

LE DUC, à Flaminio.

Tu ne vas pas reflamber pour cette femme-là, j'espère ?

FLAMINIO.

Moi ? Je ne l'ai jamais aimée!

LE DUC.

Elle s'affiche volontiers ; mais, pour toi...

FLAMINIO.

Oh ! cela, c'est tout simple ! je ne suis pas de ceux qu'une femme à la mode traîne à son char.

Sarah emmène la princesse dans l'autre salon, Barbara cause avec Gérard.

LE DUC.

Elle te lancera, et puis elle tirera l'échelle au premier caprice. Songe à l'autre !...

FLAMINIO.

Ah ! taisez-vous ! vous ramenez le vertige de la peur.

LE DUC.

Toi, peur ?

FLAMINIO.

Oui, moi ! audacieux comme je suis, je tremble devant une femme pure, et c'est tout simple. Que suis-je aux yeux d'une telle femme ! Tenez ! il faut que je devienne quelque chose. Il faut que j'aille à Venise. Oui ! je vas revendre tout de suite mes habits, j'irai à pied, nu-pieds, s'il le faut... mais j'irai ! je travaillerai... j'aurai du talent, de la gloire peut-être ; et, si je la revois jamais, je ne rougirai plus devant elle de ma misère, c'est-à-dire de ma paresse et de ma nullité !

LE DUC.

Bah ! bah !... cette femme-là n'est pas une glorieuse comme... (Voyant approcher Barbara.) N'est-ce pas, miss Melvil, qu'il vaudrait mieux travailler à Paris avant de courir la chance d'un *fiasco* en Italie ?

BARBARA.

Je conseillé lui, semblablement à vous.

LA PRINCESSE, se rapprochant avec Sarah.

Ah ! vous travaillez tous deux contre moi ? C'est fort mal. J'ai besoin de lui là-bas pour mes concerts, j'ai annoncé une étoile des plus brillantes, je l'ai promise, j'y compte. (A Sarah.)

Est-ce que vous aussi, ma chère, vous cherchez à m'enlever mon artiste ?

SARAH.

Vous l'enlever? Non, certes; mais il me semble que monsieur ne doit et ne veut être l'artiste de personne.

FLAMINIO.

Oui, milady comprend la dignité de l'homme et l'indépendance...

LA PRINCESSE, à part.

Ah ! oui-da ? (A Sarah et à Barbara.) Dites-moi, chères, est-ce que nous ne pourrions pas causer ensemble un instant ?

SARAH.

Volontiers.

Le duc et Gérard remontent la scène et s'en vont dans le salon du fond. Flaminio, troublé et inquiet, hésite à les sui.

FLAMINIO, à part.

Que veut-elle donc lui dire de moi?

LA PRINCESSE.

Eh bien, Flaminio, laisse-nous aussi... laissez-nous. Pardon! je suis distraite!

Flaminio sort en regardant Sarah, qui a frissonné.

SCÈNE X

LA PRINCESSE, SARAH, BARBARA.

SARAH, troublée.

Ah! vous tutoyez monsieur...?

LA PRINCESSE.

M. Flaminio? Eh bien, oui, certes, par habitude. C'est la coutume à Venise que les patriciens tutoient leurs valets, et il a éte le mien... Qu'est-ce que vous avez donc, Sarah? Vous vous trouvez mal ?

BARBARA.

Oh! vous voulez imaginer vous cela ? (Elle aide Sarah à cacher

son émotion.) Oh! *dear!* j'ai marché moi bien lourde sur le pied de vous?

La princesse passe à droite; sur un signe de Sarah, on s'assied.

SARAH.

Nous écoutons.

LA PRINCESSE.

Tenez, Sarah, je veux vous témoigner la franchise et les égards que se doivent deux anciennes compagnes de couvent. Je ne dis pas deux amies : la différence de nos caractères... J'accorde toute supériorité au vôtre, et, pour vous prouver l'estime que j'en fais, je veux, moi, irréfléchie et spontanée, vous donner un bon conseil.

SARAH.

Ah! vous allez me donner des conseils?

LA PRINCESSE.

Oui, malgré votre amertume et le dédain de miss Melvil, qui n'est peut-être pas un guide aussi prudent qu'elle se l'imagine, je vois, par ce qui se passe ici, que vous admettez un peu vite dans votre intimité le premier aventurier qui se présente avec une jolie figure et une belle voix. Vous avez tort. L'Italie fourmille de ces petits messieurs-là, dont l'avenir est plus brillant que le passé. Celui-ci est un vagabond que mes parents ont dû chasser de leur service pour cause de paresse, et que j'ai vu ensuite courir les rues de Milan et de Naples, avec la joyeuse bande des saltimbanques, bras dessus, bras dessous avec des femmes... quelles femmes! et logeant à la belle étoile, quand il ne couchait pas en prison pour tapage nocturne et rixes de cabaret. Je ne saurais trop répondre qu'il n'y ait jamais eu quelque chose de pis. Vous pensez bien que je n'ai pas suivi avec beaucoup d'attention le vol de cet oiseau voyageur.

BARBARA.

Oh! pardonne-moi! vous suivez loui, présentement?

LA PRINCESSE.

Non, c'est moi qui lui ordonne de me suivre, parce que le duc de Treuttenfeld, un autre de mes protégés, m'a révélé en

lui un grand talent. (Se levant.) Qu'est-ce que ça me fait, à moi, le passé de Flaminio? Il aura toujours bien assez de vertu pour faire un comédien; et je n'en veux pas faire autre chose. Si vous avez sur lui d'autres vues, à la bonne heure, vous voilà avertie, et ce sera à vos risques et périls.

Elle se lève et va dans le second salon.

SCÈNE XI

SARAH, BARBARA, puis LE DUC.

BARBARA.

Oh! cette fâme, il est une démon !... Eh bien, Sarah, vous devez mépriser...?

SARAH.

Certes, j'en ris, vous voyez!... (Elle essaye de se lever et retombe.) Ah! j'étouffe !... je crois vraiment qu'elle m'a mise en colère.

BARBARA.

No, il n'est pas le colère; il est le chagrin!

SARAH, se levant.

Le chagrin? Pourquoi donc, je vous prie?

BARBARA.

Oh! vous avez, vous sentez le amitié pour Flaminio! (Le duc entre.) Eh bien, le lôgique du cœur il dit qu'il ne devé pas demander à le opinion le sanction de lui.

SARAH, absorbée et comme brisée.

Laquais! il a été laquais!

BARBARA.

Oh! il a été Jeanne-Jack Rousseau aussi laquais!

LE DUC, qui est entré à pas de loup.

Laquais! allons donc! Flaminio?

SARAH, se levant.

Mais, monsieur le duc...

BARBARA, au duc.

Oui, oh! pârlez!

LE DUC.

Il a été gondolier dans la maison Palmérani. Bah! à quel âge? il avait douze ou treize ans! Et savez-vous pourquoi on l'a congédié, le pauvre enfant? Parce qu'il m'apportait chaque jour son dîner en échange des leçons de français que je lui donnais dans la soirée... car moi-même qui vous parle... Mais il ne s'agit pas de moi. Sachez qu'un barcarolle n'est pas un laquais; et, quant au reste...

SARAH, avec amertume.

Oui, le reste! une vie de désordre et d'infamie!

LE DUC.

Bah! le désordre! Quel ordre voulez-vous qu'on ait quand on ne possède rien? Quant à l'infamie... après ce que vous venez de lui voir faire... Ma foi, milady, vous êtes plus méfiante que moi, et pourtant vous n'avez pas mon expérience! Eh bien, moi, je vous dis que la Palmérani en a menti, comme une folle et une jalouse qu'elle est.

SARAH.

Jalouse! oui, on doit l'être quand on aime... Mais avilir ce qu'on aime!

LE DUC.

Dame! c'est pour en dégoûter les autres! Le moyen n'est pas nouveau; mais il est toujours diabolique.

SCÈNE XII

LES MÊMES, LA PRINCESSE, GÉRARD, FLAMINIO, sortant du second salon.

LA PRINCESSE, à Flaminio, haut.

Ainsi, c'est décidé! Vous refusez mes voitures, vous refusez la compagnie de M. de Kologrigo; mais vous partez tout de suite. Vous m'en donnez votre parole devant témoins.

GÉRARD, à Flaminio.

Pourquoi reculer? Ça me paraît décisif pour votre avenir,

mon cher, et une si belle chance peut ne se retrouver jamais.

FLAMINIO, à part.

Ah! il souhaite que je m'en aille, lui!

LE DUC, à Flaminio.

Ne t'en va pas, Sarah s'y oppose.

FLAMINIO.

Allons donc! quelle plaisanterie me faites-vous là? (S'approchant de Sarah et saluant.) Milady...

Le duc remonte.

SARAH, émue, se contenant mal.

Vous partez?... Je croyais...

LA PRINCESSE.

Ah! vous persistez à le retenir?

BARBARA.

Il dîné avec nous premièrement.

LA PRINCESSE.

Ça ne me paraît pas possible. Il doit prendre le courrier à six heures.

BARBARA.

Il prendra une autre. (Bas, à Flaminio.) Je voulé sauve vous de le griffe du diable.

FLAMINIO.

Le seul démon que je redoute, hélas! c'est ma paresse.

BARBARA.

Vous travaillerez dans le proximité de nous.

SARAH.

Mais s'il ne peut travailler que sous une certaine influence!

LA PRINCESSE.

Vraiment, vous tenez là un conciliabule... Qu'est-ce qui se passe donc ici, Gérard? Y comprenez-vous quelque chose? Peut-on savoir si ces dames permettent au signor Flaminio de m'obéir?

SARAH, à Flaminio, bas.

Obéissez donc, puisque vous appartenez à madame.

FLAMINIO.

Ah! milady, vous me méprisez encore! Je vois bien qu'il faut disparaître jusqu'à ce que...

SARAH, agitée.

Non ! restez!

FLAMINIO, stupéfait.

Parce que ?...

SARAH, éperdue.

Parce que je le veux, moi !

FLAMINIO.

O mon Dieu! vous!... (Haut, à la princesse et très-ému.) Puisque Votre Excellence daigne insister, je lui rends mille grâces, mais je vois que ma santé ne me permet pas encore... C'est vrai... je me sens si faible en ce moment surtout... O mon Dieu !

GÉRARD.

Eh bien, oui, certes ! le voilà d'une pâleur... Qu'y a-t-il donc ?

LA PRINCESSE.

Il y a, mon cher comte, qu'on ordonne à monsieur l'impertinence et l'ingratitude, et qu'on a sur lui des droits...

GÉRARD, à la princesse, bas.

Émilia !

LE DUC.

Eh! mon Dieu! ne voyez-vous pas que miss Barbara a travaillé pour lui dans un autre sens, et qu'il trouve ailleurs de meilleures conditions ?

FLAMINIO, avec une gaieté forcée.

Allons, puisque le duc trahit ce grand secret... Il est vrai, princesse, je pars pour la Russie.

GÉRARD.

Ah! vous allez en Russie ? (A part.) A la bonne heure! c'est encore plus loin.

LA PRINCESSE, prenant le bras de Gérard pour sortir.

Et vous croyez ça, vous ? C'est très-joli de votre part. (Haut.) Au revoir, miladies !

Elle sort avec Gérard.

BARBARA.

Oh! il n'est pas bon, le mensonge! Elle fera une vindication tout de suite.

LE DUC.

Soyez tranquilles, je la ferai bien taire, moi! et tout de suite! et, après ça, je reviendrai peut-être vous demander à dîner.

BARBARA.

Oui, oui, venez!

Le duc sort.

SCÈNE XIII

SARAH, BARBARA, FLAMINIO.

BARBARA, regardant Flaminio, qui est tremblant et comme près de défaillir.

Oh! il est bien malade encore! Je demander le potion câlmant!

Elle va pour sonner.

SARAH, amère et tendre.

Attendez! il se repent sans doute d'avoir rompu sa chaîne! Il est temps encore...

FLAMINIO, reprenant de l'énergie.

Non, milady! je n'ai jamais porté aucune chaîne, je n'ai jamais aimé!

SARAH.

Alors, vous avez beaucoup menti!

FLAMINIO.

Oh! cela non plus, jamais!

SARAH.

Quelles amours que celles où l'on porte une pareille sincérité!

FLAMINIO.

A quelles autres pouvais-je prétendre?

SARAH.

Vous vous méprisiez donc bien vous-même?

FLAMINIO.

Non, mais je ne me souciais pas de moi!

SARAH.

La Providence ne doit rien à ceux qui ne savent pas attendre, et l'amour vrai repousse le cœur rassasié de froides voluptés.

FLAMINIO.

Mon cœur est pur, il est resté libre!

SARAH.

Mais tous vos souvenirs sont souillés.

FLAMINIO.

Oh! mon Dieu, mon Dieu! vous me tuez, madame!

Il fond en larmes.

BARBARA, à Sarah.

Oh! vous, crouel, Sarah! regardez! Il est trop crouel de vous!

SARAH, se jetant dans les bras de Barbara.

Ma sœur... je suis folle!... je suis jalouse!

BARBARA, s'écriant, presque joyeuse.

Oh! vous aimer lui!

FLAMINIO, s'élançant vers elle.

Que dites-vous, mon Dieu! Ah! je vais mourir!

Il tombe aux pieds de Sarah.

ACTE DEUXIÈME

Une mansarde d'artiste. Porte au fond à gauche ; porte de côté à droite, fenêtre à gauche ; table devant la fenêtre ; au milieu du théâtre, table ronde couverte de livres, sphères, etc.; derrière la table, canapé, chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLAMINIO, seul devant une table et peignant une figurine en bois en chantonnant.

Dansez, pêcheur napolitain,
Sans nul souci...

(Parlant.) Allons, c'est fini, ça ira comme ça.

Sans nul souci du lendemain.

(Parlant.) Sans nul souci? Il fut un temps, bien près de moi... quoiqu'il me semble avoir franchi des siècles depuis moins d'une année, où je chantais cela naïvement! Aujourd'hui, j'ai l'amour, le bonheur et l'épouvante ! Ne pas croire en moi, mon Dieu! quand tout en moi lui appartient, jusqu'à la moindre de mes pensées ! (Il se lève.) Ah ! malheureux! tu aurais dû ne jamais réfléchir, ou ne jamais aimer ! Aujourd'hui, c'est en vain que tu es sincère, purifié, irréprochable! La vertu est cruelle et l'innocence soupçonneuse !... Deux jours sans la voir! Il me semble qu'il y a déjà deux ans ! Non, je ne pourrai pas me tenir parole! Elle m'écrira... elle va m'écrire ! Elle viendra peut-être ! Elle est bien venue déjà deux fois... m'ôter mon courage et ma fierté! mais viendra-t-elle une troisième? (Il écoute un bruit au dehors.) Est-ce une voiture? Non, c'est le roulement d'un tambour de basque; quelques musiciens de carrefour; d'anciens collègues, d'anciens camarades, peut-être ! (Il a mis de l'argent dans un morceau de papier et le jette par la fenêtre sans regarder.) Et elle épouserait ce passé de misère et d'abandon! elle ! une grande dame! la veuve d'un pair d'An-

gleterre! Ah! il faudrait pouvoir fuir! (On frappe au fond.) Entrez!

SCÈNE II

FLAMINIO, GÉRARD, LE DUC.

FLAMINIO.

Ah! Gérard, bonjour! Bonjour, duc! c'est bien aimable à vous deux, de venir me voir.

LE DUC, regardant la figurine sur la table.

Nous voulions causer avec toi. Mais dis-nous un peu d'abord ce que tu fais là. Que diable est cela?

FLAMINIO.

Est-ce que ça se demande? C'est un pêcheur napolitain.

GÉRARD, regardant aussi la figurine.

C'est très-joli. C'est une maquette? un objet d'art?

FLAMINIO.

Pas du tout, mon ami, c'est un objet de commerce, un modèle de jouet d'enfant. C'est deux cents francs que j'aurai tout à l'heure. Tenez, ça remue, ça danse! Voulez-vous voir?

GÉRARD.

Non, merci! ça n'est plus drôle! Je ne peux pas m'empêcher de regretter...

FLAMINIO.

Bah! parce que vous avez le préjugé de la gloire, vous! Moi, je m'amuse et je m'occupe sans ça. Je ne trouve pas indigne de moi d'imaginer de jolies choses pour les enfants. Qu'y a-t-il de trop beau pour le plus bel âge de la vie? Mais j'aime aussi à travailler pour les gens de goût sans fortune. Tenez, la semaine passée, j'ai inventé le vase étrusque à cent sous pièce.

Il lui montre un petit modèle en terre cuite.

GÉRARD.

Cela, c'est charmant, par exemple! c'est copié sur des originaux?

FLAMINIO.

Non! c'est arrangé de mémoire et imité de sentiment.

LE DUC.

Et je parie qu'il a vendu pour une misère ses modèles et ses procédés?

FLAMINIO.

Qu'importe, si ça m'a procuré une semaine d'indépendance et de sécurité? Mes inventions suffisent à mes besoins.

LE DUC.

Oui; mais l'invention s'épuise et les besoins restent. C'est justement pour ça que nous venons te dire que cette vie d'expédients n'a pas le sens commun.

Il s'assied à gauche de la table ronde.

FLAMINIO.

Ce n'est pas mon opinion; je la trouve charmante.

GÉRARD.

C'est possible, mon cher ami; mais vous touchez à une crise délicate, et vous ne devez pas vous endormir dans les douceurs du présent. Tenez, je serai franc avec vous; je vous aime malgré...

FLAMINIO.

Malgré?... Ah! oui, je comprends!

GÉRARD.

Non, malgré rien. Et c'est plus que de la sympathie, à présent, c'est de l'estime sérieuse. Je craignais l'enivrement, l'inexpérience, un certain manque d'usage... Mais non! du jour au lendemain, vous avez eu le sentiment parfait des plus saines convenances. (Gérard s'assied à droite; Flaminio, sur le canapé.) Vous n'avez pas été seulement discret, vous avez été habile dans l'art si difficile de cacher le bonheur. Je vois que vous aimez en galant homme, et que, si les choses pouvaient durer ainsi, tout serait pour le mieux; mais...

LE DUC.

Mais ça ne peut pas durer, sapristi! l'amour ne vit pas longtemps de doux regards et de billets doux. Un beau jour, la passion, l'occasion...

FLAMINIO, tressaillant et fronçant le sourcil.

Ah! duc, je vous en prie!

LE DUC.

Bah! bah! je dis les choses comme elles sont, moi! Si la vertu succombe...

FLAMINIO.

Une vertu comme la sienne ne succombe pas, quand elle est gardée par un respect comme le mien !

LE DUC.

Alors, je dis que, si le respect succombe, l'amour pourra bien s'épuiser sans qu'on songe au mariage, et, alors, tu auras sacrifié un bel avenir d'artiste... (Flaminio fait un geste d'impatience.) Ah! dame, écoute donc, il y a un peu de ma faute, et j'ai le droit.

GÉRARD.

Le duc parle sans ménagement, mais je crois qu'il faut pourtant ne pas reculer devant l'alternative... Je ne pense pas, moi, que vous ayez l'ambition qu'on vous suggère...

LE DUC.

Et pourquoi donc pas, s'il vous plaît? Vous vous piquez de connaître le monde, mon cher comte, parce que vous y avez toujours vécu. Moi qui suis resté si longtemps à la porte, je vous réponds qu'on le voit mieux du dehors qu'au dedans, et je vous dis que le monde est plus fou et meilleure personne que vous ne pensez. Il est facile, curieux, commère, amoureux de nouveautés, et il met ce qui l'étonne ou l'amuse bien au-dessus de ses vieux préjugés de naissance et de fortune. Bah! bah! Allons donc! il n'y a plus, dans les salons de Paris, que des gens égaux devant l'habit noir, qui se recherchent... et qui dînent les uns chez les autres, pour peu qu'ils y trouvent leur intérêt ou leur plaisir. Il n'y a donc plus de mariages d'amour qui scandalisent; bien au contraire, on les aime, et, pour une douzaine de vieux bonnets qui en glosent, il y a dix milles têtes blondes ou brunes qui rêvent d'un mari jeune, beau et bon, à la place de celui qu'elles ont, ou qu'elles risquent d'avoir.

GÉRARD, à Flaminio.

Que répondez-vous?

FLAMINIO, absorbé.

Rien. J'écoute!

GÉRARD.

Alors, je répondrai, moi. Le duc a raison de dire que le monde appartient à ceux qui s'en emparent, et qu'il subit le prestige du succès. On aime les gens heureux, oui, certes; mais c'est à la condition qu'ils soient actifs, ambitieux, habiles! Pourquoi? Parce que ceux-là répondent à tous les instincts d'une société avide d'entreprendre des choses difficiles et neuves. Ils ne vont pas seuls; tout s'agite et monte avec eux. On les trouve logiques; ils le sont. Mais celui que l'amour sollicite à l'inaction et condamne à un doux néant... le sacrifice est beau, sans doute, mais le monde n'y comprend rien. Il veut que les passions éclatantes soient justifiées par l'emploi de facultés éclatantes; et il raille cruellement, chez une femme, les affections dont le but lui semble trop facile à deviner. Alors, plus il a été forcé de la respecter, cette femme, jusque-là timide et voilée, plus il se divertit de ce qu'il appelle une faiblesse; et cette faiblesse-là, le mariage ne la légitime pas, il la divulgue.

LE DUC, à Flaminio.

Et tu dis?

FLAMINIO, rêveur.

Rien. J'écoute!

LE DUC, se levant et passant à droite.

Moi, je dis que tu serais bien niais d'avoir de pareils scrupules à l'égard de celle qui te coûte si cher!

FLAMINIO.

Non, je la bénis! elle me force, elle m'habitue à travailler! (Remuant des livres.) Tenez, je lis, je m'instruis, je veux devenir un esprit sérieux... Ce n'est pas si difficile que je croyais!

LE DUC.

Oui; quelque chose de beau! de la science, des joujoux et des cruches! Tu iras loin avec ça!

FLAMINIO, ne se contenant plus.

Et où donc voulez-vous que j'aille ? Est-ce à moi que vous posez de pareils problèmes ? Oubliez-vous que je suis celui qui vit, celui qui aime, et non celui qui réfléchit et calcule ? (Il se lève, ainsi que Gérard.) Ah ! tenez, vous me tuez tous les deux ! Laissez-moi ! laissez-moi dans ma fièvre et dans mon rêve ! dans ma douleur et dans ma joie ! Laissez-moi ne pas savoir, ne pas prévenir, ne pas vouloir ! Je touche à une crise, dites-vous ? Non, je n'y touche pas, j'y suis ; elle va éclater, je le sens. Aujourd'hui, demain peut-être, elle m'aura emporté dans le ciel ou dans la tombe !... qu'importe !

LE DUC, haussant les épaules.

Tout ça n'est pas une conclusion. La mienne est qu'il faut épouser.

FLAMINIO.

Épouser ? Merci du conseil, mais je n'en ferai rien ; j'aime mieux souffrir. Et vous, Gérard, le vôtre ?

GÉRARD.

Ah ! je n'ose vous le dire, mon ami ; c'est trop cruel !

FLAMINIO.

M'éloigner, n'est-ce pas ? rompre ? Vous avez raison, merci ! mais j'aime mieux mourir !

On frappe ; il va ouvrir, un domestique sans livrée lui parle bas à la porte.

LE DUC, à Gérard.

C'est elle qui l'envoie chercher, je parie ! c'est sans doute un raccommodement.

GÉRARD.

Comment ! est-ce que... ?

LE DUC.

Oui, oui, il y a de la brouille quelquefois. Vous sauriez ça si vous n'étiez pas devenu si mondain. Ah ! vous négligez le beau petit salon bleu !

GÉRARD.

Que voulez-vous ! je m'étourdis ; on s'ennuie tant à Paris !

LE DUC.

Et on y vit quelquefois si mal! Je m'ennuierais bien aussi; mais je n'ai pas le temps. *Corpo del diavolo!* il est deux heures! il faut que je coure chez mon avoué.

Il remonte.

GÉRARD.

Ça n'avance donc pas ce procès?

LE DUC, cherchant son chapeau.

Si fait, ça marche, ça marche trop, à présent!

GÉRARD.

Prenez ma voiture, si vous êtes en retard.

LE DUC.

Non, merci, c'est tout près. J'irai plus vite à pied.

Il sort.

GÉRARD, à Flaminio.

Ah çà! je crois que vous attendez une visite intéressante...

Il va pour sortir aussi.

LE DUC, revenant.

Voilà quelqu'un qui te cherche. Je vois que tu te distrais quelquefois de la grande passion... C'est pas un mal, mais il faut de la prudence! Gérard, vous vous tairez! (A la cantonade.) Entrez, mamselle, je m'en vas.

Il sort. Rita entre.

SCÈNE III

GÉRARD, FLAMINIO, RITA.

FLAMINIO, stupéfait.

Rita? Restez Gérard! croyez bien... (A Rita.) Toi?

RITA, essoufflée.

Eh bien, oui! tu t'es mis là à la fenêtre, il y a déjà un petit moment; je t'ai vu, j'ai crié, tu n'a pas entendu. Tu as jeté de l'argent; je ne l'ai pas ramassé. J'ai voulu entrer dans la maison, on m'a renvoyée. Alors, j'ai attendu, j'ai guetté, je me suis glissée, et me voilà!

FLAMINIO.

Mais comment es-tu ici, seule, malheureuse peut-être?

RITA.

Ah bah! voilà mon gagne-pain, tiens! (Elle montre son tambour de basque.) Je danse la montferrine que je savais, et la tarentelle que tu m'as apprise. Il a bien fallu m'y décider!

FLAMINIO.

Pourquoi donc? Miss Melvil t'avait donné...

RITA.

Eh bien, oui! de l'argent, beaucoup d'argent, pour me marier; mais mon oncle n'a voulu m'en laisser prendre qu'un peu pour voyager. J'ai bien vu que son idée était de garder le reste, et qu'il ne courrait pas après moi pour me le rendre! Je ne croyais pas que c'était si loin, Paris! J'ai bien fait la route dans les voitures; mais, ce matin, en arrivant ici, j'ai vu qu'il ne me restait plus rien, et alors... je n'avais pourtant pas le cœur à la danse, je ne savais pas où te trouver.

FLAMINIO.

Ah! tu es arrivée d'aujourd'hui seulement? Mais pourquoi es-tu venue à Paris?

RITA, à Gérard.

Il le demande!... Voyez, monsieur, si vous feriez pareille chose! Il m'a laissé croire qu'il m'épouserait, parce que je l'aimais, moi, il le sait bien, quoiqu'il voulût prendre ça en riant. Et, quand il a quitté le pays, à peine remis de son accident, il est venu dire adieu à mon oncle et à moi. Je pleurais, je voulais me jeter dans le lac, j'étais comme folle. Alors il a dit: « Bah! tu n'as pas l'âge pour te marier. Tu ne sais pas encore ce que c'est que d'aimer. Je reviendrai si je ne meurs pas de ma blessure, qui me fait encore bien mal, et si tu m'aimes toujours! » Je l'ai laissé partir; mais voilà cinq mois passés et j'ai quinze ans à cette heure. Je me suis dit: « Il ne revient pas, c'est qu'il est malade, j'irai! » et me voilà! Tu vois bien que je sais ce que c'est que d'aimer et qu'à présent tu dois m'aimer aussi.

FLAMINIO.

Ah! vraiment, c'est très-bien; mais, en attendant...

GÉRARD, qui a regardé sur le palier, bas, à Flaminio.

Sarah! elle monte!

FLAMINIO.

Ah! il ne faut pas que cette enfant la voie chez moi! (A Rita.) Écoute... monsieur va te conduire... chez miss Melvil! Dans un instant, j'irai t'y rejoindre et nous causerons.

GÉRARD.

Diable!... au fait, j'ai ma voiture! Venez, mon enfant!

RITA.

Sans lui? Non! il veut m'abandonner encore.

FLAMINIO.

T'abandonner? Non, ma pauvre fille, je te jure que non! Mais... allons, allons!... tiens! je t'accompagnerai... (à Gérard) jusqu'à l'escalier, vite!

Il laisse à dessein la porte du fond ouverte, et sort précipitamment avec Rita et Gérard par la porte de droite. Dans sa précipitation, il oublie le tambour de basque, qui reste sur une chaise près de la porte, et renverse la chaise sur laquelle Gérard s'est assis. Sarah paraît au fond, au moment où il ferme en dehors la porte de côté.

SCÈNE IV

SARAH, BARBARA.

SARAH, qui pousse la porte du fond brusquement et paraît la première.

Quelqu'un vient de sortir par là!...

Elle court à la porte de côté, Barbara entre.

BARBARA.

Oh! vous courir... Il n'est personne ici.

SARAH, frappant.

Mais là! (Elle essaye d'ouvrir.) Fermée? C'est singulier! (Elle écoute.) Je n'entends rien! Il vient de sortir, j'en suis sûre.

BARBARA.

Vous injuste, Sarah!

SARAH.

Vous croyez? (Apercevant le tambour de basque.) Qu'est-ce que c'est donc que ça?

BARBARA.

Il est une petite tamborin.

SARAH.

Qu'est-ce qu'il fait de ça? Pourquoi est-ce là? (Elle le ramasse.) Et cette chaise renversée, comme si on avait pris la fuite.

Elle la relève.

BARBARA.

Oh! Sarah, encore! quand vous venez pour consoler lui!

SARAH.

Mais enfin, c'est très-singulier!

SCÈNE V

LES ÊMES, FLAMINIO.

FLAMINIO s'arrête, étonné, devant la porte de droite, regardant l'attitude de Sarah, qui lui tourne le dos, et tâchant de comprendre les signes que lui fait Barbara. A part.

Eh bien, qu'y a-t-il donc? (Sarah se retourne, il voit ce qu'elle tient.) Ah! maladroit que je suis!

SARAH, le regardant à peine.

C'est très-joli, très-curieux, ce que vous avez là.

FLAMINIO, d'un ton de reproche.

Sarah!

SARAH.

Vous êtes essoufflé! Vous venez de reconduire quelqu'un!

FLAMINIO.

Sarah!

SARAH, qui a retourné l'instrument dans tous les sens.

Ah! il y a un nom! Margarita! C'est un souvenir?

FLAMINIO.

Oh! celui-là... c'est un souvenir honorable! On eût pu le décerner à Scipion de vertueuse mémoire.

SARAH.

Ah! c'est la petite fille des montagnes? Vous y tenez beaucoup, à son souvenir? Si je le jetais par la fenêtre?

BARBARA.

Oh no! il serait cause d'une rassemblement.

SARAH, avec une gaieté fébrile.

Et ils sont défendus!

Elle essaye de briser l'instrument.

FLAMINIO.

Vos petites mains n'ont pas la force. Donnez-moi donc ça.

Il le prend, le brise et le jette dans un coin.

SARAH.

Vous n'y avez pas regret?

FLAMINIO.

Je me briserais de même s'il ne fallait que cela pour retrouver votre vrai sourire.

SARAH, lui tendant les mains.

Pardonnez-moi, je suis folle!

FLAMINIO, lui baisant les mains.

Enfin!

SARAH.

Mais où étiez-vous donc?

FLAMINIO.

Avec Gérard, qui vous dira pourquoi nous...

SARAH, s'asseyant sur le canapé.

Oh! que Gérard ne sache rien de ma jalousie! j'en suis honteuse, allez! je sens bien que je vous irrite.

FLAMINIO.

M'irriter! Vous vous êtes quelquefois aperçue de mon dépit?

SARAH.

Non! vous êtes la patience même! mais je vous afflige. Oh! oui, je vous fais bien du mal!

FLAMINIO.

Ah! Sarah! ne ferais-je pas mieux...?

SARAH, avec énergie.

Tais-toi! je sais ce que tu vas dire, tais-toi! Ah! ne le dis pas! si tu m'aimes, ne le dis jamais.

FLAMINIO s'assied à droite du canapé.

Eh bien, non! jamais! torturez-moi, tuez-moi, vous savez bien que je resterai.

SARAH, à Barbara.

Oh! il vaut mille fois mieux que moi! après mes injures! mes duretés!... (A Flaminio.) Tiens, vois-tu, personne, personne au monde n'a ta bonté, ta douceur généreuse, ton égalité d'âme. Et veux-tu que je te dise pourquoi tu as ce caractère-là? C'est parce que tu aimes comme aucun homme ne sait aimer. Oui, nous nous le disons souvent, ma sœur et moi, tu aimes à toute heure, sans défaillance de cœur, sans lassitude de dévouement, sans préoccupation d'aucune de ces choses vaines et froides qui remplissent la vie prétendue sérieuse et utile des autres hommes. Tu renonces à tout pour moi, sans combat, sans regret, on dirait même avec joie! tu acceptes l'idée de vivre obscur et pauvre, parce que tu sais que mon orgueil et mon bonheur sont là. Eh bien, oui, mon rêve, le rêve de toute ma vie, c'est d'être aimée ainsi, sans éclat, sans partage, sans distraction, puisque je ne peux pas aimer autrement, moi!

FLAMINIO.

Oh! j'ai pu la faire souffrir, et c'est ainsi qu'elle m'en punit! Chère miss Melvil, remerciez-la donc pour moi, car le bonheur m'étouffe.

BARBARA, qui a mis ses lunettes et qui s'est assise à gauche de la table avec un livre.

Oh! parlez à elle, je lisé *divus Plato!* je attendé la conclusion de Sarah, et je donner mon vôte.

SARAH.

Eh bien, donnez-le, car j'ai résolu, en venant ici, de n'en sortir qu'avec sa parole.

FLAMINIO.

Ma parole, Sarah!... quelle parole ?

SARAH.

Oh! ne recommençons pas! Toutes nos querelles, toutes nos douleurs viennent de l'effroi que te cause cette idée. C'est cela qui me rend inquiète et jalouse. Ce n'est pas le présent! je sais bien que tu n'aimes que moi! mais l'avenir; tu n'oses pas m'engager l'avenir!

FLAMINIO.

Moi ? c'est pour moi ?... Oh! injuste! injuste et cruelle!

SARAH.

Vas-tu me parler des jugements du monde? Est-ce que tu le connais, le monde? Moi, il ne me connaît pas! Est-ce que je ne l'ai pas toujours évité, ou traversé sous un voile impénétrable? Est-ce que j'ai besoin de lui, moi, craintive, qui ne respire que dans l'intimité? Est-ce qu'il a besoin de moi, qui n'ai aucun de ses goûts ? Est-ce donc pour lui plaire que j'ai toujours été avare et comme jalouse de moi-même ? Ce ne serait pas le moyen. Il aime les femmes brillantes et ne remarque pas l'absence de celles qui se font une existence à part. Je ne suis pourtant pas romanesque, ne le crois pas! Je suis positive, au contraire, positive par le cœur... comme une Anglaise! Je prends l'amour au sérieux; je ne peux donc pas le chercher en dehors de la foi conjugale et de la tendresse exclusive. Flaminio, je te demande une félicité sainte... Tu ne voudrais pas m'offrir, à la place, la honte d'un entraînement passager ou le désespoir de te perdre! Non, n'est-ce pas? Oh! te perdre! Comment peux-tu quelquefois me menacer de cela! (D'une voix entrecoupée.) Il ne faut que cette pensée-là pour remplir ma poitrine de sanglots... Oui, j'ai le froid de la mort quand j'y songe!

FLAMINIO, tombant à ses pieds.

Oh! milady!... Sarah! mon bien, mon âme! tu ne m'avais jamais parlé ainsi! Oui, oui, tu es dans le vrai; l'amour est tout; lui seul est la vérité, tout le reste est erreur ou men-

songe! Aimons-nous comme tu le veux, je t'appartiens jusqu'à mon dernier souffle !

BARBARA, qui s'est levée.

Bien ! Je approuvé, je aimé vous!

On entend frapper avec violence vers la gauche. Flaminio tressaille et se lève instinctivement.

SARAH.

Laisse frapper! Mais non! Tiens, va ouvrir. Je suis ta femme, peu importe qu'on me voie ici, à présent.

FLAMINIO.

Non! je ne veux pas, moi! Dans ce moment d'ivresse et de bonheur, je ne veux voir personne.

SARAH.

Mais écoute donc, comme on secoue la porte de l'autre chambre ! Il semble qu'on veuille la briser!

FLAMINIO.

En effet, c'est étrange !

BARBARA.

Oh! il est peut-être une personne qui demander au secours... Allez!...

Flaminio passe dans sa chambre.

SARAH.

Oui! c'est étrange! Qui donc prend ces airs d'autorité chez lui ? C'est une voix de femme! (Barbara la retient.) Ah! oui, certes, il y a une femme !

SCÈNE VI

LES MÊMES, RITA.

RITA, s'élançant, à Flaminio qui la suit.

Oh! tu ne me retiendras pas, quand tu devrais me tuer! Je veux voir pourquoi tu me chassais si vite!... Ah! madame!

SARAH.

Elle ! j'en étais sûre!

RITA.

Et moi aussi, j'en étais sûre, qu'il me trompait pour vous.

FLAMINIO.

Te tromper, toi ? Ah ! par exemple...

Il remonte.

RITA.

Ne mens pas ! tu as dit là-bas : « Reste, je reviendrai ! » tu as dit ici : « Va ! je cours te rejoindre. » Et tu es là, avec elle ! — Bien, bien, madame ! oh ! vous avez beau vous cacher la figure, je vous reconnais bien ! (Ramassant son tambour de basque.) Et ça, que vous avez cassé par colère ! je comprends, allez ! Voilà une grande dame, qui vient dans mon chalet manger mon miel et m'enlever mon bonheur ! Elle n'est pas contente de me garder mon fiancé, elle trouve honnête de m'insulter comme ça !

Elle regarde son tambourin avec consternation.

FLAMINIO.

Elle est folle ! écoutez...

SARAH, qui a jeté sa bourse avec mépris aux pieds de Rita.

Non ! rien ! jamais ! j'ai été insultée chez vous... cela devait être ! vous vous prétendiez libre, vous ne l'étiez pas... Et moi !... moi, j'avais oublié... j'étais folle ! voilà votre fiancée !

FLAMINIO.

Elle, ma fiancée ?...

SARAH.

Oh ! celle-là, ou une autre... qui, tout à l'heure, viendra peut-être aussi vous réclamer à son tour. Une si agréable existence dans le passé devait créer de pareils embarras dans le présent. Oh ! ciel ! que serait l'avenir ?... Mais cela vous regarde, et j'espère que vous ne comptez pas me voir descendre dans l'arène avec...

FLAMINIO.

C'est trop, milady, c'est trop ! Songez...

SARAH.

Songez vous-même à réparer vos torts envers cette jeune

fille ! C'est le seul parti qui vous reste à prendre... Ne me suivez pas, je vous le défends!

Elle sort.

BARBARA.

Il est mâl, bien mâl de vous !

Elle sort.

SCÈNE VII

FLAMINIO, RITA.

FLAMINIO, immobile, près de la porte du fond.

Elle aussi ! Ah ! c'est trop se laisser humilier ! Faut-il implorer ma grâce quand c'est moi qu'on outrage !... Elle va revenir... Elle n'est pas partie... (On entend rouler une voiture.) Ah ! Eh bien, partez donc, savourez ma douleur et la vôtre. Mon devoir serait de fuir... (En marchant avec agitation, il se trouve auprès de Rita, qui pleure la figure dans ses mains.) Ah ! tu es là, toi ? Qu'est-ce que tu fais-là ?

RITA tressaille, le regarde et tombe à genoux, effrayée.

Oh ! comme tu parais en colère ! Flaminio, ne me tue pas !

FLAMINIO, haussant les épaules.

Que je ne la tue pas ! Allons, relève-toi, et reste ici. Je sors pour une heure tout au plus, et c'est pour m'occuper de toi. Je t'avertis que je vais t'enfermer.

RITA.

M'enfermer ? Non ! tu me fais peur ! Je veux m'en aller, moi, tout de suite. Je veux retourner dans mon pays.

FLAMINIO.

Oh ! tu y retourneras, je t'en réponds ! Dans une heure, tu partiras, sans châtiment ni reproche, mais tu ne reviendras jamais, ou je jure...

RITA.

Quoi donc ? de quoi me menaces-tu ?

FLAMINIO.

Je jure que... tu verras! (A part.) Je ne sais de quoi la menacer! Je ne sais pas gronder les enfants, moi!

Il prend son chapeau.

RITA, inquiète.

Où vas-tu?

FLAMINIO.

Chercher de l'argent pour ton voyage.

RITA.

Oh! ne me renvoie pas comme ça, on dirait que tu me détestes!

FLAMINIO.

Au contraire! je t'aime énormément! dans ce moment-ci, surtout! Mais qu'est-ce que tu as donc aux mains? Tu es blessée!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, GÉRARD, entrant par la porte du fond, qui est restée ouverte.

FLAMINIO.

Ah! grand merci, Gérard, vous avez bien gardé ce démon de petite fille, et vous m'avez joué un joli tour!

GÉRARD.

Elle est ici? Je m'en doutais!

RITA.

Oui, oui! vous m'aviez mise dans une belle voiture, et vous avez dit au cocher : « Marche! »

GÉRARD, à Flaminio.

Mon propre cocher. Je ne me souciais pas de traverser tout Paris avec cette curiosité alpestre! Je prends une voiture de place pour la rejoindre, afin de prévenir moi-même les gens de miss Melvil; j'arrive : mon cocher déclare que la jeune fille a disparu en route; comment diable a-t-elle fait?

RITA.

Grand'chose ! j'ai ouvert, j'ai sauté, je suis tombée, je me suis relevée.

FLAMINIO.

C'est pour ça qu'elle a les mains en sang.

Il lui donne un mouchoir.

GÉRARD, à Flaminio ; ils descendent.

Voyons, que s'est-il passé entre vous et...?

FLAMINIO.

Une scène affreuse, mon cher !... (A Rita.) Ah çà ! toi, fais-moi le plaisir de t'asseoir là, et de n'en pas bouger. (A Gérard après avoir fait asseoir Rita à l'autre bout de la chambre.) Elle est partie offensée, désespérée, sans me donner le temps...

GÉRARD.

Croyez-vous qu'elle en reviendra ?

FLAMINIO.

Sans doute ! elle a l'âme trop juste...

GÉRARD.

Juste... juste ! Elle est comme vous, elle a l'âme grande et le caractère faible. Ne voyez-vous pas combien elle est portée au doute ? Et n'avez-vous pas déjà senti que, du doute à l'outrage, il n'y a qu'un pas, comme il n'y en a qu'un ensuite de l'outrage au mépris ?

FLAMINIO, après un moment de silence.

Que faire ? si je me brûlais la cervelle ?

GÉRARD.

Parlez-vous sérieusement ?

FLAMINIO.

Très-sérieusement. Vous voyez, je ne suis pas gai du tout.

GÉRARD.

Le suicide ? Dans cette phase de sa passion, elle pourrait bien suivre votre exemple. Appelez-vous cela une solution ?

FLAMINIO, passant de l'abattement à l'agitation.

Que faire ? dites donc ! que faire ?

GÉRARD, lui montrant Rita.

Il me semble que le moyen est tout trouvé. Si vous voulez que le dépit sèche les larmes, partez avec...

FLAMINIO.

Ce moyen-là est mauvais, c'est un mensonge.

GÉRARD.

Quand il n'y a qu'un seul moyen, il est toujours bon.

FLAMINIO.

C'est donc le seul ?

GÉRARD.

Cherchez-en un autre qui ne laisse pas la porte ouverte au retour, et qui, par conséquent, ne soit pas une lâcheté.

FLAMINIO.

Une lâcheté !... qu'elle me reprocherait un jour ! Allons ! mieux vaut passer pour un libertin stupide que pour un vil intrigant ! (A Rita.) Viens, partons ! Je ne veux pas rentrer ici ! je sens que j'y laisserais mon honneur ou ma vie !

RITA, à Flaminio.

Où allons-nous ?

FLAMINIO.

Dans ton pays, d'abord.

RITA.

Pour nous marier ?

FLAMINIO.

Non, Rita ! je suis marié, moi.

RITA.

Toi ? Tu te moques ! avec qui donc ?

FLAMINIO.

Avec dame Philosophie : une très-grande dame que tu ne connais pas. Adieu, Gérard, merci ! (A Rita.) Qu'est-ce que tu cherches ? Ah ! ton instrument de bal ? (Il le prend.) Il est comme moi, va, aplati, brisé ! (Il le secoue.) Mais il pourra résonner encore, avec un peu de courage et de bonne volonté ! (Imitant Sarah d'une manière fébrile.) « C'est joli, cela ! c'est un souvenir ?... » Oui, milady : je veux le garder,... puisqu'il faut que je vende celui-ci (il montre la figurine), qui me rappellerait

une brillante journée de mon existence! (Prenant la figurine qu'il pose sur la table, et devant laquelle il s'agenouille sans savoir ce qu'il fait.) Pauvre petit danseur de tarentelle! pauvre jouet d'enfant! j'étais encore heureux, j'espérais encore, j'étais enfant moi-même ce matin, en t'achevant! je chantais... (Il chante.) *Sans nul souci...* (Parlant dans une sorte de délire et se relevant avec brusquerie.) Eh bien, je la danserai un de ces jours au pied du Vésuve, la tarentelle! Une belle danse, messieurs! bien philosophique!

Il chante en secouant le tambour de basque.

Dansez, pêcheur napolitain,
Sans nul souci du lendemain.
Dansez, pêcheur napolitain;
Volcans et mers grondent en vain...

RITA.

Ah! il chante! il est content de partir!

FLAMINIO, avec une exaspération croissante.

Comment donc! qui en doute?

Il chante.

Quand le rivage tremblera,
Adieu la ritournelle!
Le grand fanal
Éclairera
Un autre bal
Final!

GÉRARD.

Flaminio, voyons, vous souffrez trop, ne partez pas ainsi.

FLAMINIO.

Moi? Allons donc! j'ai le caractère faible, c'est vrai; mais j'ai pour moi le raisonnement! ça console de tout, voyez plutôt.

Chantant et entraînant Rita.

Dansez, dansez la ritournelle,
Dansez-la, dansez, dansez-la.

Sa voix éclate en sanglots, il tombe évanoui sur le canapé.

ACTE TROISIÈME

Le décor du premier acte. Le chalet existe toujours; mais il est relié par une petite palissade rustique à une autre construction plus importante également en bois, qui occupe la coulisse de droite. Il y a sur la gauche l'écriteau d'un tir à l'arbalète qui marque l'entrée du couloir de tir, censé établi dans la coulisse de gauche. Sur le théâtre, chaises et tables rustiques; à la porte principale, une branche de pin ou de houx. Quelque buisson nouveau ou fleurs cultivées donnent un aspect plus civilisé et moins agreste aux premiers plans. Le même fond et les mêmes masses principales qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

FLAMINIO, arrivant du fond par la droite, et parlant à SON GROOM.

LE GROOM.

C'est qu'il dit que les chevaux de poste sont très-employés dans ce moment-ci, et qu'il sera mis à pied s'il est en retard de plus d'un quart d'heure.

FLAMINIO; il est décoré de plusieurs ordres par un simple ruban, sans affectation.

Je vois ce que c'est, il veut... Dis-lui que, si je reste plus d'un quart d'heure, je paye les heures doubles, va! (Le groom s'en va.) Ah! tout est changé ici! Tant mieux! ça ne me rappelle plus autant... Mais pourvu qu'elle y soit, ma protégée! Rita! Rita!...

SCÈNE II

RITA, FLAMINIO, puis JOSEPH, puis LE DUC.

RITA, sortant du grand chalet.

Ah! mon Dieu! c'est sa voix! c'est lui! Viens, viens, Joseph! c'est lui!

Elle embrasse Flaminio.

FLAMINIO, serrant la main de Joseph.

Ah! ton mari, sans doute?

JOSEPH.

Oui!

FLAMINIO.

Joseph... Fortiat? un brave compagnon?

RITA.

Oui!

FLAMINIO.

Et un fidèle ami?

JOSEPH, franchement.

Oui!

FLAMINIO, regardant les deux chalets.

Et tout cela est à vous, mes enfants?

RITA.

Grâce à toi! Dis-nous donc comment tu as fait pour m'envoyer cette belle dot?

FLAMINIO.

Eh bien, mais... j'ai pensé à toi... Ça t'étonne?

RITA.

Non! tu es comme ça, toi! tu as voulu me remplacer ce que mon oncle m'avait emporté en se sauvant pendant que j'étais à Paris!

FLAMINIO.

Ne parlons pas de ce temps-là!

RITA, montrant son mari.

Pourquoi donc? Il sait tout, lui! il sait que j'étais folle et que je ne le suis plus, grâce à ta douceur et à ta bonté; je t'ai causé du chagrin et tu m'as rendu le bien pour le mal!

FLAMINIO, détournant la conversation.

Et... vous avez donc ouvert ici... un refuge? une auberge?

Un personnage assez râpé paraît au fond, Joseph va lui parler.

RITA.

Oh! mieux que ça! Ça s'appelle tout bonnement *le chalet*, mais c'est le rendez-vous de tout le plus beau monde des

eaux; c'est devenu la mode de faire ici des parties de campagne, et cette mode-là nous rapporte gros dans la saison des bains. Ah çà! j'espère que tu vas déjeuner chez nous?

FLAMINIO.

Mais pourquoi pas?

RITA.

Oh! tant mieux! nous allons te servir. (A Joseph qui revient.) Qu'est-ce que c'est? Une pratique?

JOSEPH.

Non, c'est un monsieur qui n'est pas cousu d'or, car il marchande d'avance son déjeuner.

Rita regarde le personnage, auquel Flaminio ne donne pas d'attention.

RITA.

C'est peut-être bien un avare; il en a la tournure!

FLAMINIO.

Eh bien, donnons-lui une leçon ou un secours. Servez-nous bien. Je vas m'amuser à l'inviter. (Il va au personnage, qui s'est assis devant une table, la tête dans ses mains, d'un air accablé. Rita et Joseph sont rentrés dans le chalet. — A part.) Non! c'est l'extérieur et l'attitude d'un homme sans ressources. Je m'y connais, moi!... Eh! mais... voyons donc. (Il va à lui et lui parle sans que l'autre paraisse l'entendre.) Monsieur,... je vous demande pardon si je me permets de vous adresser la parole sans vous connaître... mais je suis en voyage, comme vous; j'attends un assez bon déjeuner, et, comme je n'aime pas à manger seul, s'il vous plaisait d'accepter... (Reconnaissant le duc qui relève la tête.) Ah!...

LE DUC, sortant de sa rêverie.

Un bon déjeuner? Hein!... Ah! mon Dieu!... c'est toi, mon pauvre enfant? (Il se lève.) Mais quand je dis pauvre... Non! tu parais...

FLAMINIO.

Et vous, vous paraissez triste! Est-ce que...?

LE DUC.

Non! toi d'abord! D'où diable sors-tu? Qu'es-tu devenu depuis...?

FLAMINIO.

Je suis devenu actif et... productif, depuis une certaine leçon de la destinée... qui a brisé... et peut-être desséché mon cœur au profit de ma tête. Je suis très-sensé, à présent, et vous n'aurez plus de sermons à me faire.

LE DUC.

Ah! tant pis! tu ne seras plus confiant et dévoué!

FLAMINIO.

En amour, non! En amitié, toujours! Voyons! vous avez sans doute perdu ce fameux procès...

LE DUC.

Au contraire, je l'ai gagné! mes droits à la succession des Treuttenfeld sont reconnus hautement; mais...

FLAMINIO.

Mais je comprends! vous héritez du droit de payer leurs dettes!

LE DUC.

Voilà! il m'a fallu vendre mes États en Allemagne, et, faute d'acquéreurs, les voir tomber à vil prix aux mains de l'infâme Kologrigo.

FLAMINIO.

Infâme? pourquoi ça?

LE DUC.

J'appelle infâme un homme à qui tout réussit contre moi, un homme qui s'est vendu au diable pour me gagner jusqu'à mon dernier sou! Croirais-tu que j'ai parié contre lui, hier soir, à la réunion, et que j'ai perdu mes dix derniers louis? Aussi j'étais venu ici ce matin, partagé entre deux idées, celle d'employer les vingt sous qui me restent à manger des œufs frais, et celle de piquer une tête dans le lac pour me débarrasser à tout jamais des tiraillements d'estomac et de la colère rentrée!

FLAMINIO.

Allons, allons! me voilà, moi, pour vous tirer de l'eau! Des idées de suicide? à votre âge? Fi!

LE DUC.

Ah! c'est à mon âge qu'elles sont sérieuses! au tien, on se console de tout!

FLAMINIO, rêveur.

Oui, oui! on se console !...

LE DUC.

Est-ce que tu penses encore...?

FLAMINIO.

Moi? Je pense que je suis devenu très-riche, que je peux être très-fier... et un peu prodigue, c'est mon goût!

LE DUC.

A la bonne heure! toutes les grandes passions finissent toujours comme ça... et, quant à *elle*... c'était, en somme, une femme comme les autres!

RITA, sur le perron du chalet de droite, et qui les écoute sans affectation, à Flaminio.

Oh! mon Dieu, oui, va!

FLAMINIO, railleur.

Ah! c'est l'opinion de madame?

RITA.

J'ai peut-être tort... Je venais vous dire que vous êtes servis... dans la maison... parce que...

FLAMINIO.

Pourquoi pas dehors, au grand air? C'est si bon!

RITA.

C'est que... comme elle va venir...

FLAMINIO, vivement.

Elle?

RITA.

Oui, elle a commandé aussi un déjeuner, et j'ai pensé que tu ne serais peut-être pas bien aise de la voir.

FLAMINIO, troublé.

Ah! ici?

RITA.

Oui, elle y est venue le lendemain de son arrivée au pays, il y a huit jours. Elle était avec d'autres belles dames et tous

leurs galants. Oh! elle a fait celle qui ne se souvient de rien, et sa belle-sœur, celle qui est fâchée. Je les reconnais bien, moi... quoiqu'elles aient passé trois ans sans revenir dans leur château; mais je n'ai pas osé leur parler de toi. Mademoiselle Melvil ne me regardait seulement pas, et madame avait l'air de se moquer en me regardant.

FLAMINIO.

De se moquer? C'est bon; merci, nous te suivons. (Rita rentre dans le grand chalet. — Au duc.) Sarah n'est-elle pas remariée? J'aurais cru...

LE DUC.

Sarah! Sarah est une personne incompréhensible! comme votre histoire, au reste, dont je n'ai pas compris le dénoûment. Ça m'a paru fantastique! Je vous voyais fort épris tous deux, et voilà qu'un beau matin, je ne trouve plus personne; Sarah est partie pour l'Angleterre, Gérard pour l'Espagne, et toi... pour la lune!

FLAMINIO.

Ah! Gérard... ne l'a pas épousée?

LE DUC.

Gérard? Il n'y a pas plus de trois ou quatre jours qu'ils se sont revus, et je crois qu'il n'aurait garde de songer à elle! Elle est devenue si élégante... si coquette... si légère!

FLAMINIO.

Légère?... lady Melvil?

LE DUC.

Une femme qui se laisse courtiser par un...

FLAMINIO, vivement.

Par qui? Dites!

LE DUC.

Par un pirate, un uscoque! par mon ennemi personnel, par un Kologrigo! Oui, oui, il est de son cortége depuis huit jours, depuis qu'elle s'est réconciliée avec la Palmérani, qui fait semblant de la chérir, pour qu'elle ne lui enlève pas le seul homme assez ostrogoth pour vouloir l'épouser!... Tiens!

je crois que voilà cette joyeuse société! Allons nous mettre à table. J'ai grand'faim!

FLAMINIO, le suivant et retardant pour voir entrer Sarah.

Oui... et moi aussi... (A part.) Ah! je ne la reconnais plus sous cette parure... Et ce rire n'est pas le sien!... Allons, tout est bien fini.

Il entre dans le chalet, où le duc est déjà entré.

SCÈNE III

SARAH, BARBARA, GÉRARD.

SARAH, très-élégante et d'un enjouement fébrile.

Moi, je le trouve stupide, votre chalet. Il n'y a plus ni poésie ni mystère; ce n'est plus qu'une guinguette; par conséquent...

GÉRARD.

Par conséquent, vous bravez sans effort des souvenirs... redoutables!

SARAH, à Barbara.

Qu'est-ce qui lui prend, depuis un quart d'heure, de faire des allusions au passé, lui qui, dans le passé, combattait si bien...?

GÉRARD.

Ah! j'ai combattu vos sentiments! je les ai même froissés... J'ai cru bien faire! Ce qui me rendait féroce, c'est que ma conscience était à l'abri de toute convoitise personnelle. Je l'ai prouvé en fuyant...

SARAH.

Le danger de m'aimer? Quel roman vous faites!

GÉRARD.

Non! je ne m'en fais pas accroire. Je n'aurais pas voulu être un pis aller. En vous retrouvant ici brillante et victorieuse, je me suis dit que tout était pour le mieux, et dès lors je sens que j'ai encore un devoir à remplir.

SARAH.

Ah!

GÉRARD.

Oui, j'ai à m'expliquer sur Flami...

SARAH, l'interrompant.

Jamais! je vous le défends.

GÉRARD.

Vraiment?... Alors... (Sarah, troublée, éclate d'un rire forcé.) Savez-vous que, depuis trois jours que je vous contemple avec admiration... avec stupeur, je me demande si vous n'êtes pas en train de trop bien guérir, et si je ne dois pas me repentir...

SARAH.

De quoi? de m'avoir bien conseillée? Moi, je vous en remercie, et je vous dispense de nouveaux sermons. Ceux d'autrefois m'ennuyaient, mais ils étaient bons; ceux d'aujourd'hui le seraient moins, et ils m'ennuieraient davantage.

GÉRARD.

Si vous le prenez sur ce ton-là... à la bonne heure! Je vous connaissais si sérieuse, que j'ai de la peine à vous croire gaie... Mais, si vous l'êtes réellement, j'avoue que ça me charme, et que je vous aime beaucoup mieux ainsi.

SARAH.

Vous voyez donc bien! Quand vous m'appeliez un ange, vous ne pouviez pas me souffrir.. On n'aime pas les anges, on n'y croit plus... on s'en moque... on les trompe!...

BARBARA.

Oh! Sarah!

SARAH.

Eh! mon Dieu, ma sœur, ne pleurez pas ma divinité; vous-même, vous me chérissez peut-être plus qu'autrefois. Est-ce que toutes les gâteries des cœurs maternels ne sont pas pour les enfants détestables?

BARBARA.

Parce que le... détestatibilité, il est le maladie de nerfs... ou de cœur!

GÉRARD, à Barbara, regardant Sarah.

Pourtant... je ne l'ai jamais vue si fraîche et si belle!

SARAH, à Barbara, bas.

Il ne voit pas que j'ai du rouge! (Haut.) Il vieillit! sa vue baisse!

GÉRARD.

Je ne crois pas! mais vous voulez des compliments?

SARAH.

Des compliments? Non, j'aimerais mieux des injures, c'est plus franc... et moins froid.

GÉRARD.

Ah! vous en voulez? Je commence: M. le comte Démétrius de Kologrigo est un sot.

SARAH.

Eh bien, qu'est-ce que ça me fait?

GÉRARD.

Je continue : et il est encore aujourd'hui de notre partie.

SARAH.

Qu'est-ce qui l'a invité?

GÉRARD.

Qu'est-ce qui n'a pas dit non?

SARAH.

Vous voulez que je sépare la princesse de son idole?

GÉRARD.

C'est vous qui voulez rendre son idole idolâtre.

SARAH.

De moi? Quelle idée! Eh bien, oui, au fait! ça m'amusera, d'entendre la déclaration d'un homme si convaincu de son mérite.

GÉRARD.

Prenez garde, elle sera peut-être fort inconvenante.

SARAH.

Oh! que non! je vous réponds bien qu'elle ne sera que bête.

GÉRARD.

Eh!... pas si bête! Ce monsieur est à moitié musulman

et, comme il est fort riche, il croit avoir droit à tous les succès.

SARAH, regardant,

Est-ce qu'il n'arrive pas bientôt?

GÉRARD.

Ah! il vous tarde...

SARAH.

Allez donc voir!

GÉRARD.

C'est-à-dire que vous avez assez de moi pour le moment?

Il s'éloigne par le fond.

BARBARA.

Oh! je comprends, vous avez bien assez de ce conversation... *shocking!*

SARAH.

Non, j'ai trop de moi-même, voilà tout.

BARBARA.

Je souffré bien de voir vous souffrir.

SARAH.

Non, ma chère! voilà ce qu'il ne faut jamais me dire : c'est cruel de votre part! Je ne souffre pas! je ne suis pas de ces âmes lâches qui pleurent éternellement une illusion perdue et qui tombent brisées sous un indigne affront! Je hais la plainte, et, en me plaignant, on m'irrite, on m'offense.

BARBARA.

Oh! *dear!* je offenser vous?

SARAH.

Vous?... (Elle va pour se jeter dans ses bras et s'arrête.) Non! il ne faut plus s'attendrir. (Elle lui baise la main.) Vous êtes forte, vous êtes fière, ma sœur! Soyez pour moi ce que vous seriez pour vous même... Vous n'auriez pas pardonné...

BARBARA.

Pardonner le fuite avec le jeune fille?... No! jamais! mais je aurais oublié.

SARAH.

Eh bien, j'oublierai!

SCÈNE IV

LES MÊMES, LA PRINCESSE, M. DE KOLOGRIGO, personnage trop bien mis; puis JOSEPH.

SARAH.

Arrivez donc, Émilia! Gérard s'ennuyait affreusement avec moi.

LA PRINCESSE, à Sarah.

C'est pour que je vous dise que M. de Kologrigo s'ennuyait encore plus sans vous!

KOLOGRIGO, à la princesse, bas, nonchalamment.

Vous avez tort! (A Sarah, de même.) Elle a raison!

GÉRARD, qui l'observe. — Ironiquement. — A Sarah.

Comme il joue bien la scène de don Juan!

KOLOGRIGO.

Ah! il y a quelque chose de nouveau ici!

LA PRINCESSE.

Quoi donc?

KOLOGRIGO, montrant l'écriteau.

Ça!

GÉRARD.

C'est très-intéressant... pour ces dames!

KOLOGRIGO, à Joseph.

C'est un tir à l'arbalète, à la mode suisse?

JOSEPH.

Oh! nous avons d'autres armes... (Il montre des boîtes de pistolets.) Il y a pour tous les goûts.

GÉRARD, regardant.

Et même des pistolets de salon, système Flobert. Ça ne fait pas de bruit! Voulez-vous faire une partie, miss Melvil?

BARBARA.

Oh! no! je ne aimé plus.

SARAH, à Gérard.

Vous mourez d'envie de montrer votre adresse? Allons, provoquez M. de Kologrigo; nous sommes là pour admirer!

GÉRARD, à Kologrigo.

Voulez-vous?

KOLOGRIGO.

Je vous avertis que je suis de première force.

GÉRARD, railleur.

Je n'en doute pas!

KOLOGRIGO.

Oui, à toutes les armes de tir : surtout depuis un événement diabolique.

GÉRARD.

Vous avez pris votre cheval... ou votre domestique pour un lièvre?

KOLOGRIGO.

Bah! j'ai le moyen de perdre des domestiques ou des chevaux; c'est pire : vous allez voir! C'était dans l'Inde, aux environs de Delhi...

Flaminio bientôt suivi du duc, sort du chalet, et, sans être remarqué de personne, écoute le récit de Kologrigo.

SCÈNE V

LES MÊMES, FLAMINIO, sur le perron du chalet de droite; puis LE DUC.

KOLOGRIGO, continuant sa narration.

Je voyageais... pour mon agrément, avec une suite nombreuse. Pendant une halte auprès d'une ruine...

FLAMINIO, à part.

Tiens!

KOLOGRIGO.

Je ne sais laquelle... nous fûmes rejoints par l'escorte d'un

voyageur... je ne sais de quel pays... qui s'appelait... je ne sais comment.

GÉRARD, à part.

Eh bien, ça promet, son historiette!

KOLOGRIGO.

J'ai oublié! ce n'était pas un nom. Tout ce que j'ai su depuis, c'est que l'homme avait fait du bruit en Égypte... je crois, ou ailleurs! C'est un monsieur qui... ah! oui, un artiste, qui s'était fait ingénieur, et qui... par ses découvertes, son savoir-faire... enfin, un monsieur qui a établi des digues, percé des montagnes, retrouvé des antiquités, un tas de choses comme ça. Si bien qu'en peu d'années, il avait fait fortune en Orient, et qu'à l'époque dont je vous parle... il n'y a pas six mois, il revenait d'une mission... importante à ce qu'il paraît! Bref...

GÉRARD.

Ah oui! bref.

KOLOGRIGO.

Mes gens et les siens s'imaginèrent, pendant que les chevaux se reposaient, de s'exercer à tirer à la cible avec une espèce de grand arc persan ou tartare... C'est très-difficile! Ce monsieur s'en mêla, et moi aussi... J'avoue que je ne croyais pas avoir de rival au monde pour ces exercices... Eh bien, il me gagna. Je le défiai à la carabine... Il me gagna encore. Je voulus intéresser la partie, je savais que ça donne de l'émotion, et qu'étant le plus riche probablement, je serais le moins ému.

LE DUC, à part, sur le perron, la serviette à la main et la bouche pleine.

Corsaire, va!

LA PRINCESSE.

Alors... il perdit la tête... et la partie?

KOLOGRIGO.

Non! il refusa, disant qu'il ne voulait pas me gagner mon argent. J'étais si furieux, que je fus forcé d'aller me jeter à l'ombre sur une natte pour me reposer. Quand je m'éveillai,

il était parti. Depuis ce temps-là, j'ai fait bien des réflexions, bien des études! J'ai travaillé quatre heures par jour, j'ai changé absolument ma manière, et, à l'heure qu'il est, je suis certain de ne pas manquer une mouche sur vingt. Aussi, je donnerais bien un million pour prendre ma revanche!

FLAMINIO.

Un millon, monsieur? Je vous le joue contre le duché de Treuttenfeld, qui, dit-on, ne vous a pas coûté davantage. Voulez-vous?

LE DUC, bondissant.

Ah bah!

Sarah est au moment de s'écrier; elle frissonne, se contient, et se détourne comme avec indifférence. Barbara reste auprès d'elle, affectant le même calme. La princesse est plus agitée. Gérard se tient dans l'expectative.

KOLOGRIGO.

Ah! c'est lui! c'est un peu fort, par exemple! J'accepte! tout de suite! (A la princesse). Vous allez voir ça!

FLAMINIO, qui a descendu le perron.

N'ayez pas d'émotion, ça vous ferait perdre.

LA PRINCESSE, agitée.

Oui, oui, les paris sont ouverts, n'est-ce pas, Sarah?

FLAMINIO, regardant Sarah.

Je n'ai malheureusement pas l'honneur d'être connu de...

Sarah salue Flaminio avec un aplomb dédaigneux. Il la salue, ainsi que Barbara, qui ne lui rend pas son salut.

BARBARA, à demi-voix, à Flaminio.

Moi, je connais bien vous : vous avez trompé nous, je n'aimé plus vous!

FLAMINIO, de même.

Vous n'en avez pas moins mon respect et mon dévouement, miss Melvil.

SARAH, se levant avec résolution.

Je parie pour M. de Kologrigo!

LA PRINCESSE, à Flaminio.

Alors, c'est en vous que je place ma confiance (Bas.) Soyez

généreux, Flaminio! Je veux épouser cet homme-là... Ne me perdez pas!

FLAMINIO.

Vous êtes franche, madame; vous avez raison, soyez tranquille!

GÉRARD, s'approchant de lui; il tient des pistolets Flobert.

Voilà vos armes; commencez-vous?

FLAMINIO.

Le but?

KOLOGRIGO.

Ah! tenez! si vous voulez... J'ai lu dans M. Dumas... (Tirant des cartes de sa poche.) J'ai toujours ça sur moi, à présent, et c'est quelque chose de plus difficile encore : ce n'est pas un trois, c'est un dix de carreau dont il s'agit de percer deux marques, celles du milieu seulement. En voilà plusieurs que j'ai réussies, voyez!...

LE DUC, regardant les cartes.

Diantre!

FLAMINIO, regardant et touchant les cartes.

Ah! vous avez fait des progrès, monsieur! (A Joseph.) Va placer...

Joseph entre dans le tir pour placer le but.

KOLOGRIGO, à Flaminio.

Et vous,... vous vous êtes sans doute exercé...

FLAMINIO.

Nullement, je ne crois qu'à l'inspiration!

LE DUC, inquiet.

Diable! c'est comme sur les planches... il disait ça quand il ne savait pas son rôle!

KOLOGRIGO.

Je commence. (Il se place, prend un pistolet amorcé que lui présente Joseph, et tire d'un ton d'assurance.) Mouche!

FLAMINIO.

Bravo!

LE DUC, à part.

Diable!

Kologrigo reçoit de Joseph un second pistolet, tire et reste stupéfait.

GÉRARD, riant et regardant.

Bravissimo! vous avez fait un onze de carreau.

KOLOGRIGO, sombre.

Je le vois bien!

LE DUC, se frottant les mains.

Et moi aussi.

KOLOGRIGO, à Flaminio.

C'est à vous.

JOSEPH, remettant un pistolet à Flaminio.

Bonne chance!

Sarah s'avance; Flaminio et elle se regardent avec une certaine angoisse.

LE DUC, à Flaminio.

Allons, allons, pense à ce que tu fais.

FLAMINIO.

Une?

GÉRARD.

Oui!

FLAMINIO tire; à Kologrigo.

Eh bien, monsieur?

KOLOGRIGO.

Je le vois pardieu bien! (A part.) Encore?

LE DUC.

Et moi aussi.

Joseph, triomphant, rapporte la carte à Flaminio.

GÉRARD, à Flaminio.

Ainsi vous voilà duc de Treuttenfeld?

FLAMINIO, montrant le duc.

Non pas! c'est lui! (Lui donnant la carte percée que lui remet Joseph, après que Kologrigo l'a regardée.) Tenez, mon cher duc, voilà le titre de propriété.

GÉRARD, au duc.

Eh bien, votre procès a duré plus longtemps que ça?

LE DUC, embrassant Flaminio.

Puisque c'est comme ça... tu me rends une fortune, je veux te donner un nom. Je t'adopte.

FLAMINIO, souriant.

Bon! bon! nous verrons ça!

LA PRINCESSE, à Flaminio.

C'est un fort beau trait, monsieur, et tout à fait digne de vous. Je ne plains pas M. de Kologrigo; un homme de son rang... et de son esprit n'attache pas plus d'importance à la perte de l'argent qu'à la piqûre légère de l'amour-propre.

KOLOGRIGO, qui a écrit sur son carnet, à Flaminio.

Monsieur, c'est à vous que j'ai affaire... Mais, tenez, voilà : c'est à vue.

Flaminio remet le papier au duc.

LA PRINCESSE, bas, à Kologrigo.

Allons, cher, montrez-vous grand seigneur!

KOLOGRIGO.

Oui, oui, merci, ma chère belle!

Il va saluer le duc, qui lui tourne le dos brusquement; mais Gérard les force à s'aborder vers le fond à droite.

LA PRINCESSE, bas, à Flaminio.

Parlez à Sarah, triomphez de son dépit!

FLAMINIO.

Je ne vois ici de dépit chez personne!

LA PRINCESSE, bas, à Sarah.

Parlez-lui donc! c'est insensé de braver ainsi l'homme qu'on a aimé!

SARAH, railleuse.

Vous trouvez? (S'asseyant. Avec l'aisance de la conversation.) Vous dites que monsieur a voyagé en Asie? C'est très-beau, l'Asie!

FLAMINIO, affectant la même tranquillité.

Oui, madame, quand on en est revenu.

SARAH.

Ah! il en est ainsi de toutes les choses de ce monde.

FLAMINIO.

On ne se plaint pas de celles dont on peut se dégager.

SARAH.

Les gens sensés n'en connaissent pas d'autres.

FLAMINIO.

Les gens sensés sont bien heureux!

GÉRARD.

Moi? Je ne trouve pas. Et vous princesse?

LA PRINCESSE.

Moi? Je n'en connais pas. (A Kologrigo.) Et vous, comte?

KOLOGRIGO, étonné.

Moi?... Pardon... je n'y suis pas, je ne comprends pas.

LE DUC, à part.

Ça ne m'étonne pas!

SARAH, à Gérard.

Vous plaignez les gens raisonnables, vous avez donc la prétention de ne pas en être?

GÉRARD.

C'est parce que j'en suis, hélas! la réalité n'est pas toujours gaie!

SARAH.

Elle vous paraît triste? Moi, je ne la trouve que plate.

FLAMINIO.

Ah! la platitude est un travers bien répandu; c'est à tel point, que les grands esprits s'adonnent parfois de préférence à la méchanceté.

LA PRINCESSE.

La méchanceté? C'est peine perdue! on s'en repent!

SARAH.

Et il vaudrait mieux n'avoir à se repentir de rien.

LA PRINCESSE.

De rien! Je ne crois pas à la perfection. (A Flaminio.) Et vous?

FLAMINIO.

J'y ai cru : mon cœur n'est pas de ceux qui n'ont point eu la confiance de la jeunesse, c'est-à-dire l'amour et la foi!

SARAH.

Vous avez dû être souvent dupe, alors?

FLAMINIO.

De moi-même, peut-être... et je ne m'en repens pas!

SARAH.

C'est trop de grandeur d'âme et de bonté ; je ne pourrais pas suivre un si bel exemple! (A Kologrigo, très-tendue et animée.) Et vous, comte, comment prenez-vous la trahison ?

Gérard, la princesse et le duc remontent au fond.

KOLOGRIGO, qui se balance sur une chaise, moitié debout, moitié appuyé sur le dos de la chaise de Sarah.

Je ne sais pas... encore.

SARAH.

Ah! vous n'avez jamais été trahi?

KOLOGRIGO.

On l'est toujours par sa faute.

SARAH.

Vous croyez ça?

KOLOGRIGO, baissant la voix.

Faites-vous aimer de moi, et vous verrez que je peux être fidèle.

SARAH.

Comment? qu'est-ce que vous avez dit?

KOLOGRIGO.

Oh! vous avez bien entendu! Allons, vous le demandez avec de si beaux yeux... C'est accordé ! Je vous aime!

Il se penche pour lui donner à la dérobée un baiser sur l'épaule, elle se recule vivement et se lève tremblante de colère. Gérard n'a pas vu le mouvement de Kologrigo, il parlait avec la princesse. Flaminio d'un côté, Barbara de l'autre, l'ont vu. Flaminio est pâle mais tranquille, Barbara est indignée.

GÉRARD, revenant à Sarah.

Eh bien, qu'est-ce que c'est? Il vous a dit une impertinence? Ce sultan vous jette le mouchoir? Dame, je l'avais prédit, vous l'avez voulu!...

Il retourne vers la princesse.

BARBARA, à Sarah, regardant Kologrigo.

Oh! cet homme sauvage!... Je voudrais donner une soufflète à lui, si j'étais une homme!

SARAH.

Bah! les hommes ne défendent plus les femmes, vous voyez bien!

BARBARA.

I était une peu le faute des femmes!

GÉRARD, revenant à elles.

Vous triomphez trop d'Émilia. Elle est furieuse de vous voir accaparer comme ça son Kologrigo.

Kologrigo est resté nonchalamment sur sa chaise, comme attendant que Sarah revienne près de lui.

SARAH.

Oh! ciel! elle croit que je le lui dispute!

GÉRARD.

Dame! ça en a l'air!

Ils vont rejoindre la princesse et le duc au fond du théâtre. Kologrigo se lève pour les suivre.

FLAMINIO, l'abordant.

Pardon, monsieur, j'ai encore une revanche à vous proposer.

KOLOGRIGO.

Vrai? quitte ou double? Je ne demande pas mieux.

FLAMINIO.

Non, c'est ma vie que je veux contre la vôtre.

KOLOGRIGO.

Ah! ça, c'est différent. Non, merci; dans un autre moment, ça pourrait m'amuser; mais, ce matin,... je suis amoureux, et ça pourra durer toute la journée.

FLAMINIO.

Je suis désolé de vous déranger, mais vous ne pouvez pas me refuser.

KOLOGRIGO.

Je vous jure que si.

FLAMINIO.

Je vous jure que non.

KOLOGRIGO.

Allons donc!... vous m'ennuyez, mon cher!

FLAMINIO, passant à gauche.

Du tout, vous allez voir! c'est un secret.

KOLOGRIGO.

Un secret?

FLAMINIO.

Écoutez.

KOLOGRIGO.

Ça ne sera pas long, au moins?

FLAMINIO.

Oh! certainement non! (A Gérard, qui est au second plan avec Barbara, tandis que Sarah, Émilia et le duc causent au fond du théâtre. Écoutez ici, monsieur de Brumeval, je vous prie. (Voyant Joseph qui range les accessoires du tir.) Et toi aussi, mon camarade.

Ils entrent tous quatre dans le couloir du tir.

BARBARA les suit des yeux, tressaille tout à coup et dit, en faisant un geste significatif.

Oh! il a donné, lui!

Ils ressortent aussitôt tous les quatre et parlent vivement en se tenant près de la coulisse.

KOLOGRIGO, pâle, hors de lui.

Tout de suite, monsieur! (A Gérard.) Vous êtes mon témoin?

GÉRARD.

Non!... je suis le sien.

FLAMINIO.

Merci, Gérard; mais ne refusez pas monsieur, je vous supplie, le temps presse...

GÉRARD.

Mais votre témoin?... Ah! le duc?

FLAMINIO.

Non!... il parlerait... Je prends... Joseph, si vous le permettez.

GÉRARD, à Joseph, regardant des pistolets qu'il tient.

Ceux-là sont des armes ordinaires? Oui; allons!

FLAMINIO.

Nous voilà !

Ils sortent par le fond à droite. Flaminio, au moment de suivre Kologrigo et Joseph, qui ont passé les premiers, se trouve en face de Barbara, restée attentive dans le milieu du théâtre au second plan.

BARBARA, lui tendant la main.

Flaminio ! je estimer encore vous !

Flaminio lui baise la main.

KOLOGRIGO.

Allons donc ! s'il vous plaît !

BARBARA, à Gérard.

Vous arranger...

GÉRARD, bas.

Oh ! pas possible. Silence, miss Melvil !

SCÈNE VI

SARAH, BARBARA, LA PRINCESSE, LE DUC, puis RITA.

LA PRINCESSE, redescendant le théâtre avec Sarah.

Eh bien, où vont-ils donc ?

BARBARA.

Encore un pari !

LA PRINCESSE.

Voyons, Sarah ! vous pouvez bien parler à cœur ouvert devant le duc, qui sait tous nos secrets.

SARAH.

Émilia, je viens d'être franche avec vous. Je le serai encore. Oui, j'ai été un peu coquette avec lui, pour vous inquiéter... pour m'amuser... Mais vous vous rendez, j'y renonce, soyez tranquille. Quant à votre... Flaminio, je ne souffre pas qu'on me parle de lui. Il y a quelqu'un ici... (elle regarde Rita qui est sur la porte du grand chalet) qui pourra vous entendre faire l'éloge de ses vertus...

BARBARA.

Vous devez pardonner !...

SARAH.

Moi? Jamais!

RITA, s'approchant.

Quoi donc pardonner?

SARAH, avec hauteur.

Ah! je ne vous parle pas.

RITA.

Mais, moi, je vous parle, madame! Vous avez l'air de me mépriser! Je ne mérite pas ça, moi; j'ai toujours été une honnête fille, comme je suis une honnête femme!

LE DUC.

Eh oui! je sais tout. Il avait bien besoin de séduire un enfant! Un cœur si loyal! Oui, un grand cœur, trop fier, trop délicat! Vous l'avez froissé, vous l'avez méconnu... Il vous a fuie, il vous a oubliée, et il a bien fait!

La princesse remonte et descend à droite.

RITA, à Sarah.

Oubliée? Non! ça n'est pas vrai, ça n'est pas possible! Si vous saviez comme il a souffert... comme il a pleuré!... Oh! il me détestait bien, allez! mais il est si bon! Jamais une plainte, jamais un mot de reproche. C'était comme un père qui gronde tout doucement un enfant. Moi, j'ai compris que je lui avais fait bien du mal, et qu'il avait bien raison de ne pas vouloir de moi.

SARAH, étonnée et attendrie.

Mon Dieu! que dit-elle donc?

BARBARA.

Elle justifie le fuite.

RITA.

Ah! vous avez donc cru...? Mais non, mamselle! c'était pour se faire oublier qu'il est parti comme ça... Et puis c'est par charité qu'il m'a ramenée ici; mais il était comme fou, et il parlait tout seul... Il disait: « Oui, ils ont bien raison, je lui ferais trop de tort! je suis un homme de rien. Qu'est-ce que

ça fait que je meure, si elle est sauvée ?...» Enfin... dame ! je ne peux pas vous dire ça comme lui, mais j'avais bien peur, allez ! car il était comme quelqu'un qui veut se tuer ! Ah! tenez, madame, vous l'aimez encore, car voilà que vous n'êtes plus en colère et que vous pleurez ?

SARAH, l'embrassant.

Oh ! mon enfant ! si vous pouviez... Jure-moi que tu dis la vérité !

BARBARA.

Il est le vérité ! et à présent (bas, à Sarah), il battait lui pour vous !

SARAH.

Il se bat ?

On entend deux coups de pistolet. Elle jette un cri.

LA PRINCESSE.

Qu'est-ce donc ?

RITA.

Oh ! rien... Joseph est avec eux.

LE DUC, courant au fond.

Pourvu qu'il ne joue plus mon duché, grand Dieu !

LA PRINCESSE.

Eh bien, Sarah !

SARAH.

Courez donc !... je veux... je... je me meurs, moi !

Elle tombe évanouie.

SCÈNE VII

LES MÊMES, GÉRARD, puis FLAMINIO.

GÉRARD, rentrant, au duc qui l'interroge avec anxiété.

Rien ! Dieu merci ! un soufflet, une rencontre, une moustache endommagée ; l'honneur est satisfait !

LA PRINCESSE.

Ah !

FLAMINIO.

Que dites-vous ?... Il ne s'est rien passé.

SARAH court à lui et se jette dans ses bras.

Ah! pardon!... Tu peux me pardonner, j'ai tant souffert!... Et toi!...

BARBARA.

Oh! le souffrance de lui a grandi lui.

LE DUC.

Et il portera dignement le beau nom des Treuttenfeld.

FIN DE FLAMINIO

MAITRE FAVILLA

DRAME EN TROIS ACTES

Odéon. — 15 septembre 1855

A M. ROUVIÈRE

C'est à vous, monsieur, que je dédie l'ouvrage dramatique dont vous avez bien voulu vous faire l'interprète principal. C'est à vous que je dois l'accueil chaleureux et sympathique que le public a bien voulu faire à un personnage tout idéal en apparence, et très-réel selon moi, surtout depuis que j'ai l'honneur de vous connaître. J'avais senti ce personnage vivre dans mon cœur et dans ma pensée ; je l'avais fait simple et bon, vous l'avez fait grand et poétique ; vous lui avez prêté des accents d'un lyrisme puissant et d'une suavité exquise, une physionomie que les poëtes et les peintres ont comparée avec raison aux types saisissants et touchants des plus belles légendes d'Hoffmann, enfin un enthousiasme sorti du cœur encore plus que de l'art, qui se communique comme une flamme à toutes les âmes élevées.

Trois des plus grands artistes de notre temps, MM Frédérick Lemaître, Bocage et Bouffé, ont eu ce rôle dans les mains. Des circonstances indépendantes de leur volonté et de la mienne les ont empêchés de le remplir. Après eux, j'eusse désespéré de trouver un type assez puissant et assez original pour rendre éclatant le type si simplement indiqué par moi, si je ne vous eusse vu jouer Hamlet. Je me dis, ce jour-là, tout naïvement, que qui peut le plus peut le moins, et que comprendre et traduire ainsi Shakspeare, c'est avoir en soi le feu sacré qui donne la vie à toutes choses, aux humbles

créations du sentiment comme aux sublimes œuvres du génie.

J'ai dès lors osé présenter au public une pièce d'une extrême simplicité, avec la confiance que sa sincérité extrême serait accueillie, grâce au rayonnement de votre foi et au magnétisme de votre conviction. J'ai eu foi moi-même en mon œuvre, sans m'abuser sur son importance, mais en me disant que le romanesque d'une donnée de ce genre, personnifié en vous, paraîtrait aussi naturel qu'il me le paraissait à moi-même.

Le public semble donc, cette fois, m'avoir entièrement pardonné l'ingénuité, peut-être un peu surannée, qui me porte à croire que les bonnes natures et les généreuses actions ne sont pas des *fantaisies* insupportables. Je vous en suis bien reconnaissant, monsieur; car une seule critique m'a affligé, dans ma vie d'artiste : c'est celle qui me reprochait de rêver des personnages trop aimants, trop dévoués, *trop vertueux*, c'était le mot qui frappait mes oreilles consternées. Et, quand je l'avais entendu, je revenais, me demandant si j'étais le bon et l'absurde don Quichotte, incapable de voir la vie réelle, et condamné à caresser tout seul des illusions trop douces pour être vraies.

J'avais, je vous assure, une sorte d'effroi de moi-même, comme ce pauvre Favilla, dont vous peignez si bien les angoisses secrètes quand il dit par votre bouche : *Qu'a donc Marianne? Est-ce elle, est-ce moi... qui déraisonne?*

Et vous le savez par vous-même, monsieur, dans cette incertitude-là, ce n'est pas l'orgueil de l'artiste qui souffre, c'est sa croyance, c'est sa meilleure aspiration qui se révolte contre le doute. S'entendre dire que le sentiment de l'idéal est une lubie, c'est vraiment cruel pour ceux qui sentent l'amitié, l'abnégation et le désintéressement naturels et possibles.

Eh quoi! ces choses ne sont-elles pas plus naturelles et plus possibles que leurs contraires? Le mal n'est-il pas la chose surprenante, quand on pense que l'homme est très-intelligent, que la vertu le rend très-heureux; que la perversité est toujours le résultat d'un calcul et quelquefois d'un

grand travail auquel on se condamne pour conquérir des soucis infinis ? Oui, certainement, le mal est un fruit très-amer et que l'on ne cueille pas sans beaucoup de peine : aussi faut-il beaucoup de science pour l'expliquer et beaucoup d'art pour le peindre. J'avoue que cet art me manque et que ma paresse ne le cherche pas beaucoup. Mais en quoi ma recherche et mon goût, qui me poussent vers les délices du bon, seraient-ils incommodes et blessants sur la scène ?

Voilà ce que je me demandais, et ce qui ne m'a pourtant pas empêché de persévérer ; car les gens sont incorrigibles quand ils rencontrent, comme cela m'est arrivé plusieurs fois, d'admirables caractères et d'admirables amitiés qui leur font oublier en un jour des années de douleurs et des montagnes de déceptions.

Nous serions tous heureux, si nous étions plus justes et plus confiants dans notre appréciation des êtres excellents qui se rencontrent sur la terre. Je ne suis pas optimiste au point de dire qu'ils sont très-nombreux ; mais, si leur rareté fait leur excellence, pourquoi serions-nous ingrats envers le ciel qui nous prête un peu de sa lumière pour les voir et les comprendre ? Un juste pèse plus dans la balance divine que mille insensés épris de la chimère du mal. Le juste seul voit clair : donc, lui seul compte pour quelque chose, lui seul existe, lui seul est l'être réel et vrai ; et, si la raison admet ceci, si le cœur le sent, pourquoi donc serait-il défendu à l'art de le montrer ?

C'est par une profonde adhésion intérieure à cette logique si claire du sentiment que vous êtes, monsieur, un artiste si entraînant quand vous faites vibrer les cordes de l'enthousiasme. C'est que vous abordez alors une sphère de vérité où tous les tristes et pénibles raisonnements sur le positif s'écroulent et s'effacent comme de vrais rêves, c'est que vous entrez dans cette vision du vrai que l'on appelle illusion romanesque, faute de réfléchir à la facilité qu'on a de le voir et à la nécessité charmante qu'on subit de l'aimer aussitôt qu'on l'a vu.

Remercions ensemble les excellents artistes qui nous ont secondés avec tant de zèle et d'affection dans l'étude de ce petit roman de théâtre : d'abord, puisque nous parlons des caractères prétendus *romanesques*, et, selon moi, les seuls logiques en ce monde, madame Laurent, cette femme de cœur et de génie, qui est, dans la vie réelle comme dans la fiction scénique, l'idéal de l'honnête femme et de la tendre mère ; puis, en procédant par l'importance de leurs rôles dans la pièce, la touchante et naïve Bérengère, qui n'a besoin que d'être elle-même pour rendre la grâce, la candeur et le charme de la jeunesse ; MM. Fournier et Métrème, un débutant plein d'avenir et un jeune homme déjà rompu aux habiletés de la scène ; enfin, M. Fleuret, un pur et vrai talent, qui, par amitié pour moi, a bien voulu réciter admirablement quelques mots de moi, et prêter sa noble figure et sa belle parole à un vieux serviteur aimé pour ses vertus.

Tout à côté de vous et de madame Laurent, vous voulez, n'est-ce pas ? que je place Barré, ce comique si naïf et si fin, à qui je dois aussi le succès de la représentation ; car, en permettant à *Keller* d'être amoureux de *Marianne* et d'oser le lui dire, je ne me dissimulais pas ce que l'on appelle un *danger* au théâtre, celui d'accuser trop durement un ridicule. Mais je savais que Barré ferait tout un poëme bouffon de ses réticences, et qu'il aurait le sentiment délicat de son rôle, l'innocence de la gaucherie dans l'entraînement d'une idée perverse mal digérée, et l'effroi d'une mauvaise pensée avortée aussitôt que conçue. Il a compris que le gros bourgeois allemand ne pouvait pas être Tartufe, et que, partagé entre sa vanité de fraîche date, sa sensualité irréfléchie et ses bons et honnêtes instincts, il devait subir un combat intérieur plus risible que révoltant.

Barré est un artiste justement aimé du public ; il a la rondeur et la bonhomie de la personne avec la finesse d'un esprit chercheur et amoureux de détail. Chacun de ses mots a une portée vive et franche, et il lui faut souvent faire de généreux efforts pour ne pas absorber tout l'intérêt d'une scène,

même dans le silence, tant sa physionomie est vraie et comiquement attentive. Il est jeune encore, et appelé, je n'en doute pas, à de très-grandes créations dans son genre.

Quant à vous, monsieur, vous n'avez pas, je crois, de genre proprement dit : je vous ai vu dans des rôles très-différents; quelquefois, vous m'avez étonné par cette variété d'aptitudes, mais je vous ai vu sublime deux fois ; dans Hamlet, vous étiez à la hauteur d'un personnage dont le génie, au lieu de vous écraser, vous portait comme un oiseau des tempêtes; et ensuite dans ce rôle que l'on n'ose pas nommer à la suite d'Hamlet, mais où, jeté dans des régions inférieures, vous planez comme l'aigle tranquille sur les flots apaisés.

On vous a beaucoup discuté, et quelquefois repoussé, me dit-on : c'est le sort des hommes de génie. Consolez-vous; vous avez eu et vous aurez encore de belles revanches, où le public, qui finit toujours par être juste, se dira que ce n'était peut-être pas vous qui vous égariez, mais lui qui se trompait. Moi, je ne vous ai jamais vu vous tromper; mais, quand même cela vous serait arrivé, qu'importe? Tant mieux peut-être, si c'est en reconnaissant des erreurs de goût que vous êtes arrivé à ce goût exquis et suprême qui vous fait trouver des choses si admirables maintenant, et dire des mots, — des mots insignifiants par eux-mêmes en apparence, comme le *Tais-toi* de Favilla, — où vous mettez toute une âme, toute une vie de douleur et de bonté. Vous avez découvert des trésors que d'autres artistes de génie n'avaient pas cherchés et qui ne sont apparus qu'à vous. Ces découvertes vous sont propres, et elles feront école un jour où l'autre : je l'entends dire autour de moi, et cela me paraît certain, inévitable.

Si j'y ai un peu contribué, monsieur, je serai plus touché d'un tel résultat que de ce qui peut m'être personnel dans le succès de mon petit travail.

G. S.

DISTRIBUTION

MAITRE FAVILLA (50 ans)	MM.	Rouvière.
KELLER (45 ans)		Barré.
ANSELME, fils de Favilla (19 à 20 ans)		Mathème.
HERMAN, fils de Keller (19 à 20 ans)		Fournier.
FRANTZ, intendant du château (60 à 65 ans)		Fleuret.
MARIANNE, femme de Favilla (36 ans)	Mmes	Laurent.
JULIETTE, fille de Favilla (16 à 17 ans)		Bérengère.

Costumes de la fin du dernier siècle.

La scène se passe au château de Muhldorf, en Allemagne.

ACTE PREMIER

Un salon sans trop de profondeur, d'un style Louis XIV allemand, c'est-à-dire un peu lourd, d'une richesse seigneuriale. Au premier plan, à la droite du spectateur, une cheminée sans feu, ornée de candélabres. Au second plan, à droite, porte donnant dans les appartements de Keller. Au premier plan, à gauche, grande croisée donnant sur les jardins. Au second plan, à gauche, porte donnant dans la serre. Le fond du salon est ouvert, au milieu, par une grande porte; à droite et à gauche, par des ouvertures moins larges, fermées à hauteur d'appui. Sur ces appuis, des vases garnis de fleurs, au troisième acte seulement. Ces trois ouvertures sont fermées, de haut en bas, par des tentures relevées ou baissées, selon les besoins de la scène. Par la porte du fond et les panneaux vides, on aperçoit la bibliothèque avec ses fenêtres, ses meubles et ses rayons garnis de livres. Lustre dans le salon, et meubles dans le style de l'appartement; tapis. A l'extrême gauche, un grand fauteuil tourné le dos au public. Un peu au-dessus, près du fauteuil, un guéridon sur lequel est une potiche sans fleurs. Une chaise près du guéridon. Près du panneau à jour de gauche, une harpe. Un fauteuil de chaque côté de la porte du fond. A droite, à l'avant-scène, au tiers du théâtre, une grande table chargée de partitions, de livres et d'atlas; ce qui est sur la table ne doit pas être rangé, afin que, pendant la première scène, Frantz s'occupe à faire le classement des livres. Un pupitre dans le haut, à droite. Près de la fenêtre, à droite, un fauteuil; une chaise devant la table.

SCÈNE PREMIÈRE

KELLER, HERMAN, FRANTZ.

Keller est assis à gauche, près de la croisée. Il regarde dehors d'un air ennuyé, en fumant sa pipe. Il a une toilette assez négligée. Herman, en habit du matin assez élégant, mais rappelant l'étudiant allemand, est assis à la grande table, tourné le dos au public. Frantz est devant lui, tenant des in-folio.

FRANTZ.

Tout ce désordre vient de ce que l'on ne s'occupait plus guère ici que de musique dans les dernières années de sa vie. Les partitions, les gravures, les atlas, tout cela se trouve mêlé, mais rien ne manque !

KELLER.

Oui, oui, il se ruinait en musique, le cher homme!

FRANTZ, étonné.

Il se ruinait ?...

KELLER.

N'avait-il pas une bande de musiciens à gages ?

FRANTZ.

Mais, monsieur, son orchestre se composait de ses fidèles serviteurs et d'honnêtes artisans de la paroisse.

KELLER.

Oui, vous jouez tous de quelque chose, dans ce pays-ci. Mais cette famille d'Italiens qui est encore là, dans le château ?

FRANTZ.

Ils vont partir, monsieur.

KELLER, à Herman.

Est-ce que tu les as vus, toi? On ne les aperçoit pas plus que s'ils étaient morts, et on ne les entend pas davantage

HERMAN.

Je ne les ai pas encore rencontrés non plus.

FRANTZ.

Ces dames ne sortent pas de leur appartement, dans la crainte d'être indiscrètes.

HERMAN.

Pourtant, je désirais leur faire une visite de politesse, et vous m'avez dit qu'elles étaient souffrantes. Il me paraît qu'elles ne veulent recevoir personne.

KELLER.

Eh bien, laissons-les tranquilles ; je ne me soucierais pas du tout de les voir continuer à s'installer...

FRANTZ.

Oh ! elles n'y songent point, monsieur. (A Herman.) Je peux me retirer, monsieur Herman ?...

KELLER.

Oui.

FRANTZ.

Pardon, monsieur Keller. Je voudrais savoir si vous me conservez mes fonctions dans le château ?

KELLER.

Intendant ? Eh ! mon cher, donnez-moi le temps de vous connaître.

FRANTZ.

Oh ! je suis connu, ou je ne le serai de ma vie ; il y a trente ans que je gouverne la maison, et jamais...

HERMAN, avec bonté.

Et jamais vous n'avez encouru un reproche ; nous savons cela.

FRANTZ.

Ni un soupçon, monsieur.

HERMAN.

Aussi mon père est-il fort disposé...

KELLER.

Oui, oui, attendez huit jours, que diable ! Il n'y en a que trois que je suis ici ! Donnez-moi le temps de me retourner !

FRANTZ.

J'attendrai huit jours, monsieur...

Il salue et sort. Herman se lève pour lui rendre son salut. Keller ne se dérange pas.

SCÈNE II

KELLER, HERMAN.

KELLER.

Ces vieux domestiques de grande maison, ça vous a un orgueil...

HERMAN.

Celui-ci a une réputation et un air de probité...

KELLER.

Oui; mais il faut voir, il faut voir! Ah çà! c'est donc bien précieux, tous ces vieux bouquins?

HERMAN.

Très-précieux, mon père, et très-intéressant.

KELLER.

Que de livres! que de livres! Que diable peut-on faire de tant de livres?

HERMAN.

Ah! c'est surtout une rare collection musicale, que celle du vieux baron.

KELLER.

Dis donc du jeune baron, Herman! puisque tout cela est à toi, la bibliothèque aussi bien que le château, le château aussi bien que les terres, et les terres aussi bien que la baronnie.

HERMAN.

Mais non, tout cela est à vous, mon père.

KELLER.

Oh! les livres, je te les donne, tout de suite; quant à l'argent, ce qui est au père est au fils un jour ou l'autre... et, quant au titre.., ça, j'avoue que ça me flatte un peu, à cause

de toi, surtout! On dira le baron Keller de Muhldorf et le jeune baron Muhldorf Keller!...

HERMAN.

Et pourtant, si vous vouliez bien penser comme moi, nous ne prendrions de titres ni l'un ni l'autre.

KELLER.

Pourquoi donc, puisque celui-là nous appartient par droit de succession?

HERMAN.

Permettez, mon père : mon grand-oncle maternel était de noble race. Il était bien, lui, de père en fils, le baron de Muhldorf; mais nous, bourgeois de père en fils, nous qu'il connaissait fort peu, et qui nous trouvons, par rencontre, alliés à sa noblesse, sachons nous contenter d'une fortune sur laquelle nous ne comptions guère, et n'ayons pas l'air de vouloir usurper...

KELLER, fâché.

Bien!... te voilà déjà orgueilleux, toi!... Tu méprises donc la condition de ton père? tu crois donc qu'un négociant n'est pas digne de devenir baron?

HERMAN.

Je m'explique donc bien mal; car je pense, au contraire, que c'est pour nous un assez beau titre que celui d'honnête commerçant, et c'est pour cela que je ne tiendrais pas à en effacer le souvenir.

KELLER.

Laissons cela. As-tu bientôt fini? On dirait que tu comptes te faire libraire?

HERMAN, se levant.

Si vous avez quelque chose à m'ordonner...

KELLER.

Non, rien... Ah! dame! je suis actif, moi! Levé avant le jour, j'ai déjà visité mes domaines; je peux dire qu'en trois matinées, je me suis mis au courant de tout ici, comme si j'y étais depuis trois ans. Tiens, je sais déjà, à un thaler près, la valeur et le produit, année moyenne, de chaque pré, bois,

champ, moulin, étang, carrière. Ah ! c'est admirable, la propriété de Muhldorf !... (il bâille) admirable !...

HERMAN.

Et cependant...

KELLER.

Cependant, quoi ? Vas-tu me répéter que je m'ennuie déjà ici ?

HERMAN.

C'est qu'il m'avait semblé vous voir rêveur, inquiet.

KELLER.

Non ! Mais... que veux-tu ! dans mon magasin, je ne me reposais pas une minute, moi !... Du lever au coucher du soleil, j'étais sur le dos des caissiers, sur les talons des commis ; ici, tout est affermé, réglé... tout à l'air de vouloir marcher sans que je m'en mêle !

HERMAN.

Et puis vous ne vous étiez jamais occupé d'agriculture.

KELLER.

Certainement, non ! Je sais bien comment on fait le drap et la toile, mais je ne sais pas faire pousser le fil dans les champs et la laine sur le dos des moutons ; je n'ose pas faire trop de questions à ces benêts de paysans, qui ont l'air de se moquer de moi...

HERMAN.

Je me mettrai vite au courant, et, si vous voulez...

KELLER.

Toi ? Non pas, non pas ! Tu as de l'instruction, c'est vrai ; je t'ai envoyé à l'Université, je tenais à ce que mon fils fût étudiant. C'est joli, ça, d'avoir étudié ! Mais je te connais, tu es romanesque ! tu es comme feu ta pauvre mère, tu ne regardes à rien, tu ne veux discuter avec personne, tu crois qu'on s'enrichit en donnant et en prêtant à tout le monde ; tu serais bien vite la dupe de tous ces petits fermiers qui sont plus fins que toi... et que moi aussi, peut-être !

HERMAN.

Je ne m'occuperai de vos affaires qu'autant qu'il vous plaira,

mon père. Mais que ferai-je donc aujourd'hui pour vous aider à passer le temps? Allons voir la forêt, que je ne connais pas encore; je prendrai mon fusil...

KELLER.

Oh! la promenade, j'en ai assez! Ce grand air m'étourdit. Je ne suis pas habitué à vivre en plein vent, comme un pommier, moi! Tiens! je vas fumer une autre pipe; sors, si tu veux.

HERMAN, qui a été au fond du théâtre et qui regarde dans la galerie.

Ah! tenez, voilà qui vous distraira peut-être : une visite, une figure agréable.

SCÈNE III

LES MÊMES, FAVILLA, en habit noir, culotte de soie, souliers à boucles, cheveux sans poudre, la canne à la main; il entre comme chez lui, le chapeau sur la tête et sans voir personne; il est pensif et comme absorbé dans une mélancolie douce. Il est propre et soigné.

KELLER, se levant pour le saluer.

Monsieur,... je... (Favilla ne fait pas attention à lui et va déranger sur la table la pile de livres qu'Herman vient de ranger.) Monsieur, vous...

FAVILLA va au grand fauteuil et regarde le vase de Chine; se parlant à lui-même.

Plus de fleurs!

KELLER.

Monsieur, que désirez-vous?

FAVILLA, en se retournant, voit Herman qui s'est mis entre son père et lui.

Ah! le nouveau bibliothécaire, sans doute. Pardon, monsieur, je ne vous voyais pas. (Il ôte son chapeau.) Vous vous portez bien?

HERMAN, souriant.

Parfaitement bien, monsieur; et vous aussi.

FAVILLA.

Pas mal, merci... La tête un peu douloureuse, le matin surtout.

HERMAN.

Ah! c'est fâcheux! (A son père.) C'est un original, un habitué de la maison, probablement.

KELLER.

Il faut savoir, il faut voir! (A Favilla.) Monsieur! monsieur! à qui ai-je l'avantage de parler?

FAVILLA, le regardant avec un peu de surprise.

Ah! vous ne me connaissez pas, mon ami? C'est tout simple, vous êtes nouveau dans la maison.

KELLER.

Comment, nouveau? J'y suis nouvellement installé, c'est vrai; mais...

FAVILLA.

Vous y resterez longtemps, toujours, si nous nous convenons mutuellement. Oh! mon Dieu! moi, voyez-vous, je ne veux rien changer aux manières d'agir de mon prédécesseur. Il traitait avec bonté tous les fonctionnaires de sa maison; il en faisait ses amis, quand ils en étaient dignes.

KELLER, irrité et jetant malgré lui un regard sur sa mise négligée.

Ah çà! vous me prenez donc pour un domestique? et qu'est-ce que ça signifie, votre *prédécesseur?*

FAVILLA, qui est retombé dans sa méditation.

Vous dites? Pardon, vous êtes mon domestique? Je le veux bien, si c'est mon intendant qui vous a choisi. J'ai été souffrant pendant quelques jours, je n'ai pu m'occuper de rien, mais j'approuve tout ce qu'il a fait. C'est un digne homme et fort bien élevé; ayez beaucoup d'égards pour lui, vous me ferez plaisir!

Il s'assied à la table.

KELLER.

Voyons, monsieur, vous moquez-vous?... Je perds patience, et je vas...

Il va pour sonner au fond.

HERMAN, l'arrêtant doucement, en remontant.

Attendez, mon père! c'est peut-être tout simplement un voisin fort distrait qui croit être entré chez lui; laissez-moi l'interroger. (A Favilla, avec politesse.) J'ai l'honneur de parler... peut-être... à M. le conseiller?...

FAVILLA, souriant avec tristesse.

Baron, baron, mon cher enfant, si vous tenez à cela; mais, moi, je n'y tiens guère.

HERMAN, de même.

Vous êtes établi dans les environs?... propriétaire de...?

FAVILLA.

Eh! mais, du château de Muhldorf, comme vous voyez.

KELLER, stupéfait, redescendant.

Du château de Muhldorf?

FAVILLA.

Hélas! oui, mon cher; hélas! oui.

KELLER, indigné, le toisant.

Du château de Muhldorf?

FAVILLA.

Ah! ne m'en faites pas compliment, mes amis: il me coûte assez cher.

KELLER.

Où donc, et quand l'avez-vous acheté?

FAVILLA.

Je ne l'ai point acheté... Il m'a été donné par mon meilleur ami, un grand artiste, allez, et un grand cœur!

KELLER.

Ainsi, vous prétendez être l'héritier du baron de Muhldorf, mon oncle?

FAVILLA, se levant.

Votre oncle, vous dites?... Il n'avait qu'un neveu... un neveu de sa femme... qui s'appelait Keller, je crois; c'est vous? Ah! j'en suis charmé. (A Herman, en le regardant avec intérêt.) Et vous, vous êtes?

HERMAN.

Herman Keller.

FAVILLA.

Ah! que ne vous a-t-il connu! Une aimable, une noble figure! Vous êtes artiste, je parie?...

Keller, derrière, le regarde des pieds à la tête.

HERMAN.

Un peu.

FAVILLA.

Eh bien, si vous êtes les parents de mon ami, vous êtes les miens désormais... Je vous aime! (Il leur tend les mains. Keller hausse les épaules et remonte au fond. Herman prend avec sympathie les deux mains de Favilla.) Et tout ce qui est à moi est à vous... Mais vous êtes dans l'aisance, m'a-t-on dit?

KELLER, avec humeur, en descendant au milieu.

Dans l'aisance! dans l'aisance!...

FAVILLA.

Seriez-vous gêné?... Tant mieux! je veux vous aider à rétablir vos affaires... J'ai connu le malheur aussi, moi! Mais, voyez-vous, la fortune, ça vient, ça s'en va, on ne sait comment... Il faut avoir du talent, avant tout, et je vous en donnerai, Herman, je vous ferai travailler.

KELLER, à son fils.

Ah çà! je n'y suis plus du tout, moi! Est-ce que nous ne serions pas les seuls...? (A Favilla.) Est-ce que vous prétendez être aussi parent du baron, monsieur?

FAVILLA, assis dans le fauteuil où était Keller.

Son frère, monsieur, son frère!

KELLER, vivement.

Son frère? Il n'en a jamais eu!

FAVILLA.

Son frère par l'esprit et par le cœur! Ah! pauvre ami! ne pas pouvoir pleurer!

KELLER.

Diantre! je le crois bien, que vous ne pleurez pas, si vous héritez!... Mais où sont donc vos titres?... Depuis quand...?

FAVILLA, absorbé.

Mourir avant moi ! Ah ! c'est le seul chagrin qu'il m'ait jamais causé.

SCÈNE IV

LES MÊMES, FRANTZ, venant du fond.

FRANTZ.

Ah ! il est ici ! Maître, ces dames vous cherchent.

FAVILLA.

Ma femme ? ma fille ? Eh bien, je suis là ; qu'elles viennent !

FRANTZ, l'attirant doucement et faisant des signes à Herman et à Keller.

Elles veulent vous consulter... Venez, venez !

FAVILLA.

Non ! elles ne veulent pas me laisser ici ! elles croient que j'y souffre trop ! C'est le contraire ; je suis plus courageux. plus calme, en présence... (Keller, impatienté, tourmente le grand fauteuil sur lequel il s'était appuyé ; Favilla s'en aperçoit, et s'élance vers lui.) Keller, ne touchez pas à ce fauteuil, je vous en prie ! ne vous y asseyez jamais, je vous le défends...

KELLER, étonné et comme subjugué, s'éloigne du fauteuil.

Parce que ?...

FRANTZ, à Favilla.

La signora vous attend.

FAVILLA, à Frantz, qui lui donne sa canne et son chapeau.

Allons, tu me tourmentes, tu me gouvernes aussi, moi ?

FRANTZ.

Oui, mon bon maître ! venez !

KELLER.

Son maître ?

FAVILLA.

Pardon, monsieur Keller, je reviens ! Au revoir !...

Il sort. Frantz le suit jusqu'à la porte et revient, sur l'appel de Keller.

SCÈNE V

KELLER, FRANTZ, HERMAN.

KELLER, irrité.

Monsieur Frantz, qu'est-ce que ça veut dire? Pourquoi appelez-vous cet homme-là votre maître?

FRANTZ.

Pardon, monsieur Keller, c'est...

KELLER.

Je suis le baron de... Keller, monsieur Frantz. Il n'y a que moi de baron ici!

HERMAN, prenant le milieu.

Eh! mon père, ne comprenez-vous pas que nous venons de voir un brave homme qui rêve tout éveillé?

FRANTZ.

Justement, monsieur Herman! son idée est de se croire l'héritier.

KELLER, en allant s'asseoir à la table.

Ah bah! c'est un maniaque? Que ne le disait-il tout de suite! je me serais diverti de sa manie.

FRANTZ.

Hélas! monsieur, cela est tout nouveau! c'était l'homme le plus sage... un grand talent!... et si bon!... M. le baron, qui l'estimait et le chérissait, l'avait pris ici avec sa famille...

KELLER.

Tiens, tiens! c'est cet Italien, ce maître de chapelle, comme ils disent?

FRANTZ.

Oui, monsieur, c'est maître Favilla, qui, à force de soigner, de veiller et de regretter M. le baron... Pendant quelques jours, on a craint pour sa vie; il est guéri, mais il lui est resté cette malheureuse idée fixe.

KELLER.

Alors, c'est le chagrin de n'avoir pas été favorisé de quel-

ques legs qui lui a troublé la cervelle ; car mon oncle est bien mort sans tester, il n'y a pas à dire.

FRANTZ.

Sans doute, puisque...

KELLER.

Puisque j'hérite. Après?

FRANTZ.

C'est votre droit, monsieur, personne ne le conteste.

HERMAN.

Mais ce brave maestro n'est pas dans la misère ?

FRANTZ.

Peu s'en faut, monsieur Herman; il va sortir d'ici aussi pauvre qu'il y est entré.

KELLER.

Et, en attendant, il se promène comme ça dans mes appartements, comme chez lui ? C'est fort commode!

FRANTZ, qui va au fond.

Il en avait tellement l'habitude!... Nous avions réussi, depuis votre arrivée, à le retenir dans le pavillon qu'il habite, et il s'est glissé jusqu'ici, je ne sais comment... Mais je vais tâcher... car il est encore là, et sa femme ne pourra pas l'empêcher de revenir.

KELLER.

Ah çà! est-ce qu'il est méchant? Il faudrait faire enfermer cet homme-là, que diable! (A Herman, qui a suivi Frantz au fond et qui regarde.) Que fais-tu donc là, Herman? Ferme les portes! je ne me soucie pas...

FRANTZ.

Oh! n'ayez pas peur, monsieur, il est aussi bon, aussi doux qu'auparavant.

HERMAN.

J'irai saluer ces dames de votre part, n'est-ce pas, mon père? Il ne faudrait pas les affliger : ce n'est pas leur faute...

KELLER.

Sans doute... sans doute!... Fais comme tu voudras.

Herman sort.

SCÈNE VI

KELLER, FRANTZ.

KELLER.

Et qu'est-ce que c'est que ces dames? Des chanteuses, des comédiennes ?...

FRANTZ.

Ces dames sont des personnes du plus grand mérite, monsieur, et que respectent tous ceux qui les connaissent.

KELLER.

Tiens, tiens, tiens ! elles ne sont pas des artistes ?

FRANTZ.

Pardonnez-moi.

KELLER.

Il n'y a qu'une fille ?

FRANTZ.

Et un fils qui est chef d'orchestre à Nuremberg, un excellent sujet.

KELLER.

Et le baron ne leur a pas donné quelque chose de la main à la main?... Vous devez savoir ça, vous.

FRANTZ.

Je sais qu'il ne l'a pas fait.

KELLER, inquiet.

C'est singulier, qu'il n'ait pas songé à ses serviteurs, à ses amis. Convenez que, grâce à la musique, il était devenu un peu fou, lui aussi !

FRANTZ.

Pas le moins du monde, monsieur; il ne croyait pas mourir si vite. Voilà pourquoi il a paru oublier ceux qui l'avaient servi. Mais il les a comblés de bonté pendant sa vie, et tous chérissent sa mémoire... Quant à aimer la musique, on n'est pas fou pour cela, et, si monsieur ne l'aime pas, ce n'est pas une raison pour...

KELLER.

Mon Dieu ! je ne la déteste pas, la musique; ça me chatouille agréablement l'oreille comme à tout le monde; mais, à l'heure de ma mort, je songerai à régler mes affaires plutôt qu'à rendre l'âme au son d'un violon. Car on m'a raconté des choses assez baroques là-dessus. C'était donc ce Favilla? Voyons, dites-moi au juste comment ça s'est passé; car vous y étiez, vous ?

FRANTZ, venant en scène.

C'est un triste souvenir pour moi, monsieur; mais vous l'exigez...

KELLER.

Oui. (A part.) Je me méfie de ce Favilla, je ne sais pas pourquoi.

Il s'assied sur le grand fauteuil.

FRANTZ.

Eh bien, monsieur, c'était le 22 du mois dernier.

KELLER.

Oui, il y aura bientôt un mois.

FRANTZ.

M. le baron, qui avait pour habitude d'écouter la musique dans cette salle où nous voici, était assis sur le grand fauteuil où vous voilà...

KELLER, se levant.

Hein ?... Ah ! (Il repousse le fauteuil et prend un autre siége près du guéridon.) Continuez, monsieur Frantz.

FRANTZ, montrant le fond.

Nous étions là, dans la galerie, pour accompagner le chant principal, M. le baron ne voulant pas entendre les instruments de trop près, à cause de son état de faiblesse. Favilla, seul, était près de lui jouant le *solo;* à la seconde reprise, Favilla ne joua pas. Je rentrai, étonné de ce silence : je trouvai les deux amis immobiles; l'un était évanoui l'autre...

KELLER.

Était mort? A la bonne heure! Mais, alors, comment et pourquoi ce... musicien s'est-il imaginé...?

FRANTZ.

Il prétend qu'à cette heure suprême, M. le baron, se sentant mourir, lui a prescrit deux choses : la première, de repéter avec nous, dans ce même lieu, le 22 du mois prochain, qui sera le jour de la Sainte-Cécile, patronne des musiciens, ce même motif de Hœndel, tiré de...

KELLER.

Je ne connais pas, n'importe! La seconde chose?

FRANTZ.

C'était, suivant Favilla, l'ordre de rendre heureux ses vassaux et ses protégés, au moyen de l'héritage qu'il lui laissait.

KELLER, agité.

Qu'il lui laissait?... Par quel acte?

FRANTZ.

Oh! cela, monsieur, c'était un rêve; car rien de semblable n'a été retrouvé, ni ici ni ailleurs. J'ai assez cherché, vous pouvez m'en croire.

Il monte vers la table.

KELLER, se levant.

Et vous n'avez aucun indice dans le passé... d'une intention...?

FRANTZ.

Aucun. M. le baron était assez mystérieux dans ses projets.

KELLER.

Pourtant, cet homme persiste... On n'essaye donc pas de le détromper?

FRANTZ.

On n'y a pas réussi; c'est d'autant plus difficile qu'à tous autres égards, il est rempli de sagesse et de pénétration. Il a toujours été un peu distrait, mais ce n'est pas moins une intelligence d'élite. C'est à cause de cela qu'on espère; mais les médecins, voyant comme la contradiction le faisait souffrir, ont bien recommandé de la lui épargner; ils croient que, de lui-même et peu à peu, il retrouvera la notion des faits réels, ou qu'il perdra le souvenir du rêve qui l'a frappé.

KELLER.

C'est bien, merci, monsieur Frantz. (A part.) Cet homme-ci paraît avoir de l'éducation : il pourra m'être utile. (Haut, allant porter la chaise où il s'était assis au fond, à droite.) A propos, j'ai réfléchi, je vous garde à mon service... c'est-à-dire au service des affaires... de la maison.

Frantz s'incline en silence.

SCÈNE VII

LES MÊMES, HERMAN, puis FAVILLA, MARIANNE, JULIETTE.

HERMAN, accourant le premier.

Vous ne m'en voudrez pas, mon père ?... Il désire absolument vous présenter à sa femme et à sa fille. Elles refusaient... j'ai insisté avec lui, de votre part...

KELLER.

Voyons, voyons, sont-elles bien ?

HERMAN, à Marianne et à Juliette, qui entrent avec Favilla.

Venez, de grâce, mesdames! mon père veut vous assurer de son respect.

FAVILLA, à sa femme et à sa fille.

Quand je vous le disais ! Mon cher monsieur Keller, ma femme se joint à moi pour vous affirmer que vous êtes ici le bienvenu, et pour vous inviter à vous regarder comme étant chez vous. Plus vous agirez ainsi, plus vous nous ferez plaisir, n'est-ce pas, Marianne ?

MARIANNE, souriant tristement.

Certainement, mon ami.

Elle va vers Keller en faisant signe à Juliette et à Frantz d'occuper Favilla.

KELLER, à part, regardant Marianne.

Ma foi ! oui, elle est bien, l'Italienne ! peste !

Juliette, qui a emmené son père auprès de la table, ouvre une partition comme pour le consulter. Frantz se joint à elle pour donner à Marianne

le moyen de parler à Keller. Herman se mêle timidement à leur entretien en regardant Juliette avec émotion. Groupe de Favilla, Juliette, Frantz et Herman auprès de la table. Keller et Marianne de l'autre côté de la scène.

MARIANNE, à Keller, avec effort.

Monsieur le baron, je...

KELLER, à part, la suivant.

Voilà une femme qui s'exprime bien. (Haut.) Madame, je...

Il est gauche et embarrassé.

MARIANNE.

Je dois vous demander pardon d'être encore ici avec ma famille; nous nous disposons...

KELLER.

Vous ne me gênez pas; prenez le temps qu'il vous faut!

MARIANNE.

Deux ou trois jours nous suffiront, j'espère; je compte sur l'ascendant de mon fils, que j'attends d'un moment à l'autre, pour décider mon mari...

KELLER.

Oh! mon Dieu, le pauvre homme! je ne lui en veux pas, je le plains.

MARIANNE.

Il a échappé aujourd'hui à notre surveillance; ma fille n'avait pas pris l'air depuis deux jours... Mais nous ferons en sorte qu'il ne revienne plus vous déranger. Nous comptons sur vos bontés...

KELLER.

Comment donc! je me ferai un plaisir... et un avantage... Voyons, ma belle dame, je ne m'entends guère aux compliments... je suis un homme tout franc, tout rond; j'irai au fait. Votre pauvre mari est fou, le vieux baron vous a oubliés, vous êtes dans le malheur? Eh bien, foi de baron, je m'intéresse à vous; tenez, contez-moi ça, dites-moi vos peines.

MARIANNE, avec douceur et tristesse.

Je vous remercie, monsieur, mais vous vous méprenez sur le sens de ma prière; je n'ai parlé ni de folie ni de misère chez nous; mon mari perdra une illusion dont la cause est

bien respectable. J'ai un fils honnête homme et laborieux; notre travail nous soutiendra, et nous n'avons pas besoin d'être secourus.

KELLER.

A la bonne heure! (A part.) J'aime mieux ça! (Haut.) Alors... que puis-je faire?...

MARIANNE, montrant son mari timidement.

Ne pas le détromper brusquement. Vous ne voudriez pas aggraver nos peines, j'en suis bien sûre!

KELLER.

Non, non, certainement, ma chère dame; je n'ai pas un mauvais cœur, et mon fils a dû vous dire... Tenez, il aime déjà votre mari, et le voilà qui l'écoute comme un oracle.

FAVILLA, qui tient une partition ouverte et qui est entre la table et la fenêtre.

Oui, mes enfants... oui, certes... voilà le maître des maîtres, Mozart! Celui-là n'est ni un Italien ni un Allemand : il est de tous les temps et de tous les pays, comme la logique, comme la poésie, comme la vérité; il sait faire parler toutes les passions, tous les sentiments dans leur propre langue. Il ne cherche jamais à vous étonner, lui; il vous charme sans cesse; rien ne sent le travail dans son œuvre. Il est savant, et vous n'apercevez pas sa science. Il a le cœur ardent, mais il a l'esprit juste, le sens clair, et la vue nette. Il est grand, il est beau, il est simple comme la nature! (A Herman.) Vous autres Allemands, vous ne le trouvez pas assez mystérieux; vous aimez un peu ce que vous ne comprenez pas tout de suite; voilà Frantz qui joue de la flûte comme un maître, et qui trouve cependant le Papagéno trop naïf; mais voyez donc le soleil : est-ce qu'il est jamais plus beau que dans un ciel pur! Si vous demandez des nuages entre lui et vous, c'est que vous avez des yeux faibles. (A Frantz.) Tiens! regarde ce bassin d'eau brillante et tranquille (il parle en montrant le jardin) qui reflète les arbres immobiles et les oiseaux voyageurs, comme un miroir de cristal! voilà Mozart!

KELLER, à Marianne.

Je ne connais pas beaucoup Mozart; mais je trouve que votre mari parle avec facilité.

Il s'approche avec elle de la fenêtre. Herman et Juliette un peu en avant de la scène.

HERMAN, à Juliette.

Ah! votre père est un grand artiste, mademoiselle; il a le feu sacré, et vous êtes, j'en suis sûr, une élève digne de lui.

JULIETTE, intimidée.

Je fais mon possible pour profiter de ses leçons.

HERMAN.

Votre voix doit être l'expression de son âme et de son génie. Que je serais heureux de pouvoir vous entendre lire ces partitions, qui sont la propriété de votre père et la vôtre!

JULIETTE.

Mais non, monsieur; rien de tout cela ne nous appartient!

HERMAN.

Mon père m'a donné toute la bibliothèque, et je ne suis pas digne de posséder des richesses musicales qui reviennent de droit naturel, de droit divin, à maître Favilla. (Juliette fait un mouvement pour se rapprocher de son père. Herman reprend avec une vivacité timide.) Vous ne comptez pas quitter la maison tout de suite... c'est impossible!

JULIETTE.

C'est mon frère qui fixera le jour...

HERMAN, troublé, faisant des efforts pour retenir la conversation.

Ah!... vous avez un frère!... oui, de votre âge à peu près?

JULIETTE.

Du vôtre plutôt, je crois.

HERMAN.

Tant que cela! Madame votre mère paraît toute jeune encore. Elle est bien belle, votre mère... et...

JULIETTE.

N'est-ce pas? et si bonne!...

HERMAN.

Comme elle doit vous aimer!

MARIANNE, qui a causé avec Keller près de la fenêtre, s'écriant.

Ah! Juliette, ton frère! ton frère qui arrive!

JULIETTE, courant au fond.

Ah! quel bonheur!...

FAVILLA, la retenant.

Qui donc? mon fils?... vrai?... Courons!...

Il est tremblant et près de défaillir.

KELLER.

Attendez... attendez... Cela lui fait un effet!... Que votre fils vienne ici... Amenez-le, Frantz!

Frantz sort par la serre.

MARIANNE, auprès de Favilla.

Ah! c'est que nous ne l'avons pas vu depuis près d'un an! (A Favilla.) Eh bien, mon ami... c'est de la joie... Allons! tiens, le voilà!...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ANSELME, amené par FRANTZ.

ANSELME.

Ah! ma mère!... mon bon père! (Il l'embrasse. A Marianne, en descendant en scène.) Ah! qu'il est changé! (A Juliette.) Ma sœur, ma Juliette! que tu es grande... et belle!...

MARIANNE, lui montrant Keller qui s'avance.

M. Keller!

ANSELME, le saluant.

Monsieur, excusez-moi... nous nous retirons...

KELLER.

Rien ne presse, rien ne presse, jeune homme.

HERMAN.

Nous partageons vos émotions! votre père nous intéresso vivement, croyez-le bien.

ANSELME, à Keller.

Merci, monsieur. (A Herman.) Merci du fond du cœur! (Retournant à Favilla.) Eh bien, mon père, c'est moi, votre fils...

qui croit rêver aussi en se retrouvant près de vous! Vous ne m'attendiez pas sitôt; mais j'étais si pressé de vous revoir... Comment! mon arrivée vous fait du mal? vous pleurez?

FAVILLA.

Pleurer, moi?... Hélas! non, j'ai eu trop de peines dans ces derniers temps, vois-tu; je ne pleure plus maintenant ni de chagrin ni de plaisir!... Mais ce n'est pas tout ça : nous voici dans des circonstances graves, mon Anselme, et il faut avoir toute sa raison, toute sa volonté pour se montrer digne d'une position comme la nôtre.

ANSELME, à sa mère.

Mon Dieu! est-ce qu'il va parler de...?

MARIANNE, bas.

Ne le contredis pas!

FAVILLA.

Écoute, écoute, mon fils. Nous avons perdu notre ami, notre père, le meilleur des hommes; tu sais qu'il a voulu nous consoler en nous faisant riches, il s'est trompé! il a ajouté, à la douleur de sa perte, la charge de bien grands devoirs. Anselme, mon enfant, te voilà libre, te voilà seigneur! eh bien, crois-moi, ne sois pas plus enivré que moi de tout cela; travaillons, cultivons l'art, comme par le passé, sans nous refroidir. Gouvernons en vrais pères de famille les vassaux dont le sort nous est confié; faisons comme celui qui nous donnait l'exemple de toutes les vertus; soyons charitables comme lui, écoutons toutes les plaintes, et que ce qui nous a été donné pour profiter aux autres, profite aux autres plus qu'à nous-mêmes.

ANSELME, à Marianne.

Ah! son âme n'a pas changé!

KELLER, observant Favilla, à son fils, à part.

Une folle tête et un bon cœur!

FAVILLA, montrant les Keller à Anselme.

Tiens, voilà ses neveux! qu'ils soient nos amis! Je te recommande ce jeune homme; il a une physionomie sympa-

thique, n'est-ce pas? il comprend le beau et le bon! Donne-lui des conseils, aime-le comme ton frère!

Herman, attendri, tend les mains à Anselme, qui les lui serre avec effusion.

ANSELME.

Mon père, tout ce que vous dites là, c'est le devoir d'un noble esprit et d'une bonne conscience! (Regardant Keller avec intention, d'un air digne.) Dans quelque position de la vie que je me trouve, je vous jure de n'avoir jamais d'autre règle de conduite.

MARIANNE.

C'est bien répondu, mon fils! et, à présent, venez : votre père veut nous conduire à la tombe de notre bienfaiteur... (A Favilla.) N'est-ce pas, mon ami? c'est le premier devoir qu'il lui faut remplir.

FAVILLA.

Oui, oui, tu as raison, bien raison, ma femme! Allons!... Venez, Keller, venez prier avec nous!

KELLER, sans se déranger.

Oui, oui, je vous suis.

MARIANNE, à Keller, en sortant.

Je vous rends grâces pour votre indulgence, monsieur; nous en abuserons le moins possible.

FAVILLA, revenant.

Ah! j'y pense! il y a toujours de braves gens autour de cette tombe vénérée, des pauvres qu'il assistait, lui!... et moi, je ne sais comment cela se fait... (Tâtant ses poches.) Le manque d'habitude! je n'ai jamais rien à leur donner! Frantz, il me faut de l'argent; ça me gêne à présent d'avoir toujours les mains vides.

Frantz porte la main à sa poche, Keller l'arrête.

KELLER.

Eh bien, que faites-vous? J'espère que...

FRANTZ.

C'est sur mes petites économies, monsieur.

Pendant ce temps, Herman a mis vivement sa bourse dans la main de Favilla.

FAVILLA.

Ah! vous me prêtez, mon cher enfant? Bien, merci! Frantz vous rendra ça.

Il sort avec la bourse; Keller n'a pas vu cela, il cause avec Frantz.

MARIANNE, à Herman.

Ah! monsieur...

HERMAN.

Ah! madame, vous ne pouvez pas m'empêcher de faire l'aumône par ses mains.

JULIETTE, bas, à Anselme en sortant.

Eh bien, il a une très-bonne âme, ce jeune homme-là.

Ils sortent tous, moins Keller et son fils.

SCÈNE IX

KELLER, HERMAN.

KELLER, retenant Herman, qui veut aller avec eux.

Reste donc, tu vois bien que c'est un prétexte pour l'emmener!

HERMAN.

Mais... pourquoi n'irions-nous pas...?

KELLER.

Bah! pleurer le baron? Ce serait de l'hypocrisie de notre part; nous ne le connaissions guère, et, si nous héritons, ce n'est peut-être pas sa faute; qui sait! il aimait ces gens-là mieux que nous!

HERMAN, dans le fond et suivant des yeux Juliette.

Ah! mon père!...

KELLER.

Quoi donc? à quoi songes-tu?

HERMAN.

A ce que vous dites, précisement ; en effet, nous n'avions aucun besoin de cet héritage, nous autres ! Nous avions de l'aisance, vous étiez actif, heureux... Je ne souhaitais rien de plus ! Et voilà un homme de bien, un homme de génie, une famille admirable... une fille... un ange !... Ah ! la fortune est aveugle et jette ses dons au hasard.

KELLER.

Allons, allons, pas d'exagération, Herman ; on les assistera, ces pauvres gens. J'y songe ; ils m'intéressent aussi, moi... (A part.) La mère est bien, très-bien. (Haut.) Je ne veux pas les renvoyer comme ça tout d'un coup !

KERMAN.

Oh ! non, vous ne le voulez pas, mon père ! vous ne me causeriez pas cette douleur !

KELLER, le regardant, à part.

Diable, diable ! mon fils a lu des romans ! et puis cette musique !... ça ne vaut rien pour la jeunesse.

ACTE DEUXIÈME

Même décor. — Le grand fauteuil a disparu, ainsi que le vase de Chine et le guéridon. Près de la fenêtre, au premier plan, un pupitre avec un violon dessus.

SCÈNE PREMIÈRE

KELLER, FRANTZ, puis FAVILLA.

Keller est mis avec assez de recherche ; il est assis à la table, que l'on a transportée à gauche et remplacée par un fauteuil. Il compulse des registres ; Frantz est debout au milieu du théâtre ; Keller lui tourne le dos.

KELLER.

Mais, enfin, il y a un grand mois, plus d'un mois que je suis ici...

FRANTZ, un peu préoccupé.

Oui, monsieur; c'est le 22...

KELLER.

Bon, je sais! C'est aujourd'hui la Sainte-Cécile, et vous ne pensez qu'à votre concert; ce n'est pas une raison pour ne pas m'expliquer pourquoi cet homme est encore chez moi.

FRANTZ, tressaillant.

Qui?... maître Favilla?... Ah! monsieur!

KELLER.

Je ne vous parle pas de lui; mon Dieu! lui, je le tolère. Mais ce Pëters qui travaille au jardin, pourquoi le garder quand son mois est fini, et que je vous disais de me le remplacer par un bon ouvrier ayant bras et jambes! C'est désagréable d'avoir un estropié sous les yeux!

FRANTZ.

C'est que... comme l'accident lui est arrivé dans la maison...

KELLER.

Ah! c'est différent, celui-là... (Pendant ce temps, Favilla est entré doucement et distrait.) Je ne vous dis pas... Mais vous en avez comme ça par douzaines, des infirmes qui me grugent... Ah! vous voilà, maestro; bonjour!

FAVILLA.

Qu'est-ce que vous faites donc là, Keller? Vous aidez Frantz à tenir mes comptes? Vous prenez trop de peine pour moi, mon cher ami; il n'y a pas besoin de tant de chiffres, Frantz est au courant de tout. Que les choses aillent comme elles allaient auparavant, c'est tout ce que je demande.

KELLER, haussant les épaules.

Bon! bon! (A Frantz.) Tout ce que je vois là dedans, c'est qu'on se ruine en tolérances et en prodigalités de tout genre, en travaux inutiles, en secours sans fin... Je suis humain autant qu'un autre; mais je vois qu'en allant de ce train-là, il n'y a pas moyen ici de mettre un ducat de côté au bout de l'année, que le revenu de la terre passe tout entier à l'entretien de la terre, que l'ordre est bien établi dans vos dépenses

mais non pas l'économie, et qu'il y a de quoi perdre la tête de voir ce gaspillage!

FAVILLA.

C'est bien, c'est bien, Keller, à votre point de vue; mais au mien...

KELLER.

Laissez-moi donc tranquille, vous, avec vos points de vue! (A Frantz.) Il faut réformer tout ça, entendez-vous? autrement, avec les mauvaises années, les réparations et les impôts, j'aimerais autant envoyer le tout au diable!

Il repousse les registres avec humeur, se lève et passe à gauche.

FRANTZ, soupirant.

Je suis ici pour obéir. Je ferai ce que m'ordonnera M. le baron.

FAVILLA.

Certainement, certainement, mon vieux Frantz. Laisse dire M. Keller; il a bonne intention, je le sais; mais il voit les choses à sa manière; c'est tout simple! un négociant!

KELLER, piqué.

Eh bien, qu'est-ce que vous avez à dire contre les négociants, s'il vous plaît?

FAVILLA.

Moi? Rien! pourquoi donc ça?

KELLER, même jeu, suit cette scène avec anxiété et passe à l'extrême gauche.

C'est que vous avez toujours l'air de me jeter ça à la tête!

FAVILLA.

Je n'ai rien à vous jeter, mon ami; j'estime toutes les professions où l'on est honnête, et je n'ai jamais mis en doute votre probité. Mais raisonnez donc un peu...

KELLER.

Ah! c'est vous qui allez m'apprendre à raisonner, à présent!

FAVILLA.

Mais oui, puisque vous raisonnez mal.

KELLER.

Et comment ça, je vous prie? Je suis curieux de vos raisonnements, à vous!

FAVILLA.

Ils sont bien simples. Vous êtes négociant, vous n'existez que par le calcul des profits et des pertes. Ce n'est pas seulement une question de succès : c'est surtout, pour un homme de bonne foi comme vous, une question d'honneur.

KELLER.

Bien!

FAVILLA.

Mais il y a des devoirs relatifs aux diverses conditions de la vie. Dans les affaires où l'on vit de crédit, c'est-à-dire d'estime et de confiance, il arrive souvent qu'on est forcé de faire taire le cœur, dans la crainte de compromettre des intérêts qui sont ceux d'autrui. Là, l'économie, la rigidité, la méfiance même, sont des nécessités auxquelles vous n'avez pas toujours le droit de vous soustraire. La propriété n'est jamais qu'un dépôt dans nos mains, voyez-vous, et, dans le commerce, le dépôt est si direct, si personnel, qu'il n'y a pas moyen de l'oublier un seul instant.

Favilla va à la table.

KELLER.

Très-bien! (A Frantz.) Si cet homme-là n'était pas fou, il ne serait pas sot. (A Favilla.) Alors, vous voyez donc bien que j'ai raison de crier...

FAVILLA.

Dans votre boutique, oui! l'économie est une vertu; mais, dans ce château, c'est différent : ce serait une petitesse, un ridicule.

KELLER.

Et pourquoi donc? Vous dites que toute propriété est un depôt...

FAVILLA, revenant.

Raison de plus. Le dépôt par héritage impose des vertus plus faciles et plus douces. Dans ma position, j'ai à me faire

pardonner l'opulence que je n'ai pas acquise par mon travail.

KELLER, haussant les épaules.

Ah! parbleu, vous!... mais c'est de moi qu'il est question.

FAVILLA.

Eh bien, si vous étiez à ma place, ce serait la même chose. Supposez que vous ayez hérité de la seigneurie.

KELLER, qui a regardé Frantz.

Allons, oui! supposons, je veux bien.

FAVILLA.

Vous seriez, comme moi, un seigneur par aventure, et, ne fût-ce que par amour-propre, vous ne voudriez pas faire dire de vous : « Voilà un baron qui sent fort le marchand de toile! »

KELLER.

Hein?...

FAVILLA.

Dame! ce serait comme ça. Vous ne seriez pas estimé de vos voisins, s'ils vous entendaient maudire l'impôt qui assure la protection de vos richesses; vous ne seriez pas respecté par vos serviteurs, s'ils vous voyaient tourmenté de méfiances blessantes et vaines; vous ne seriez pas aimé de vos vassaux, s'ils manquaient de tout, pendant que vous accumuleriez vos revenus. Non! richesse oblige, mon bon ami, et c'est par une conduite noble que l'on devient digne de porter des titres; autrement. on vous accable sous l'épithète de roturier (Frantz passe derrière, entre eux); ce qui n'est pas un affront par soi-même, mais ce qui le devient quand on a mérité de l'entendre prononcer avec ironie.

KELLER, embarrassé, dit à Frantz pour le faire sortir.

Serrez tout cela, monsieur Frantz; allez! allez! nous en causerons... plus tard.

Frantz sort avec les registres, Keller reconduit Frantz.

SCÈNE II

KELLER, FAVILLA.

KELLER.

Ah çà! où avez-vous appris ces choses-là, vous qui...?

FAVILLA.

Moi qui n'étais qu'un pauvre joueur de violon! Ah! mon cher ami, je ne vous dirai pas que les artistes devinent tout, non! nous sommes bien assez vains de nos talents, nous autres, et l'orgueil ne sied à personne. Je vous dirai seulement que j'ai vécu longtemps dans la société d'un homme dont le caractère était à la hauteur de sa situation.

Il devient triste et regarde autour de lui.

KELLER, à part.

Toujours la comparaison... Ah! ça m'a manqué, à moi, de vivre avec des gens de qualité!

FAVILLA.

Ah çà!... où est donc le fauteuil, Keller?

KELLER.

Vous avez demandé vous-même qu'on ne s'en servît plus.

FAVILLA.

Oui, c'est bien! mais, ce soir, il faudra le remettre à sa place accoutumée.

SCÈNE III

LES MÊMES, HERMAN, ANSELME.

FAVILLA.

Ah! Anselme! et le violon? Il faut que ce soit le même... Je n'y ai pas touché depuis le jour...

ANSELME.

Personne autre que vous n'y touchera, mon père, et vous l'aurez ce soir. C'est Frantz qui le garde comme une relique.

HERMAN.

Et moi, si vous le permettez, je ferai ma partie dans ce concert. Je priais justement Anselme de me la faire répéter tout de suite.

FAVILLA.

Toi, mon cher enfant? Certes! je le veux. Ah! s'il t'avait connu... ce ne serait pas moi... Mais... j'ai mon idée!

HERMAN, ému.

Vrai?

FAVILLA.

Est-ce que tu la devines déjà?

ANSELME, inquiet, vivement à son père.

Quoi donc?

FAVILLA, posant un doigt sur ses lèvres.

Pas encore!... pas encore! (A Keller.) Tenez, Keller, regardez ces deux amis! voilà nos vrais biens, à nous deux! voilà ma richesse et la vôtre.

KELLER.

Oui; mais il ne faut pas dire ça devant eux, il ne faut pas gâter la jeunesse. Allons, vous allez déchiffrer?... (A Favilla.) Laissons-les racler leurs violons, et allons faire un tour de promenade!

NSELME, à Keller, qui vient prendre son chapeau et sa canne pendant qu'Herman parle avec Favilla.

Monsieur, je crains que mon père n'abuse involontairement de votre condescendance si...

KELLER, sortant avec Favilla.

Non, pas du tout! il m'amuse. Venez, maestro.

SCÈNE IV

HERMAN, ANSELME.

HERMAN, qui n'a pas entendu le mot de son père.

Qu'as-tu? Comme te voilà triste!

ANSELME.

Ah! Herman, ne le comprenez-vous pas?

HERMAN.

Oh! d'abord, si vous ne voulez pas me tutoyer...

ANSELME.

Si fait! toi, tu as des sentiments élevés...

HERMAN.

Eh bien, mon père ne m'en donne-t-il pas l'exemple?... vous a-t-il jamais fait sentir... ce que tu craignais tant?

ANSELME.

Je n'en souffre pas moins de voir les miens à sa charge. Ce n'est pas de l'ingratitude, Herman, ne le crois pas... Mais...

HERMAN.

Mais c'est de l'orgueil! Ah! mon ami, je voudrais que nous pussions changer de rôle : tu verrais si je souffre de te devoir l'hospitalité!

ANSELME.

J'ai tort!... Pourtant!...

HERMAN.

Pourtant, quoi?

ANSELME.

Non, rien.

Il va chercher le pupitre qui est à la fenêtre, et l'apporte près de la table.

HERMAN.

Parle-moi donc avec franchise, Anselme. Depuis quelques jours, tu es soucieux, tourmenté plus que de coutume; ta mère et ta sœur elles-mêmes...

ANSELME.

Ma sœur... ma sœur est une enfant d'un heureux caractère, très-calme, très-insouciante.

HERMAN.

Insouciante! Juliette?...

ANSELME.

Mais certainement; que t'importe, d'ailleurs?

HERMAN.

Si tu me parles sur ce ton-là!... Tu ferais mieux de m'encourager. A notre âge, on comprend la gravité de certains secrets du cœur.

ANSELME, railleur.

A notre âge, mon cher Herman, le cœur est toujours plein de gros secrets qu'on fait mieux d'oublier que de confier; c'est plus facile, crois-moi... Voyons, veux-tu prendre ta leçon?

Il lui donne le violon qui est sur le pupitre.

HERMAN.

Non, pas encore... Tu dis?

ANSELME.

Je t'en prie, j'ai la manie du professorat, tu sais, et, puisque tu connais ma sotte fierté, tu dois comprendre que je tiens à ne pas te laisser perdre le temps en causeries inutiles.

HERMAN, à part.

Hélas! il se méfie de moi.

SCÈNE V

LES MÊMES, MARIANNE, entrant par la serre.

MARIANNE.

Ah! vous commencez? Je voulais te parler, Anselme; mais tu viendras me trouver quand vous aurez fini.

HERMAN, posant le violon.

Non pas! c'est moi qui attendrai madame. (A Anselme.) Tu m'appelleras, tout mon temps t'appartient.

Il sort par la droite en saluant Marianne respectueusement.

SCÈNE VI

MARIANNE, ANSELME.

ANSELME, inquiet et regardant sortir Hermanne.

Où est Juliette?

MARIANNE, montrant la gauche.

Là, dans la serre. Elle choisit des fleurs pour ce soir; oh! je ne la perds pas de vue... Et toi non plus, à ce qu'il paraît?

ANSELME.

Moi? Non.

MARIANNE.

Si fait, tu as remarqué quelque chose, puisque tu me demandais...

ANSELME, remontant le pupitre au fond.

Non, vrai, je n'en sais rien;... mais je crains... je m'imagine...

MARIANNE.

Et tu as raison; Herman aime ta sœur. C'est de cela justement que je venais te parler. Ah! quelle angoisse, mon enfant! N'était-ce pas assez pour moi d'avoir à veiller sur ton pauvre père!

ANSELME.

Mais mon père n'est plus malade, physiquement du moins; le trouble moral semble se dissiper...

MARIANNE.

Oui, à la condition qu'on n'en réveillera pas la cause. Mais, ce matin encore, à propos de la Sainte-Cécile, j'ai essayé de ramener son esprit; il a fait de grands efforts de mémoire... il ne paraissait pas souffrir. Tout à coup il est devenu pâle, il a eu un tremblement nerveux... J'ai cru qu'il allait s'évanouir encore! Je me suis empressée de le distraire; mais je vois bien que le moment n'est pas encore venu! Et puis que faire? où aller? Sans état, sans ressources...

ANSELME.

N'as-tu pas les miennes? C'est de quoi faire le voyage, nous établir et attendre.

MARIANNE.

Hélas! faut-il te dépouiller...?

ANSELME.

Mère! tu ne l'as plus, ce que je t'ai apporté! Si tu l'avais

encore, tu ne me ferais pas l'injure de me refuser... Ou bien, je croirais que tu ne m'estimes plus!...

MARIANNE, l'embrassant.

Tais-toi! tais-toi! mauvaise tête bien-aimée! ne plus t'estimer! Est-ce qu'on dit de ces choses-là?

ANSELME.

Pardonne-moi, mais conviens que tu ne l'as plus, notre petite fortune. Mon père...

MARIANNE.

Oui, ton père l'a trouvée et donnée.

ANSELME.

Mon bon père! il se croit riche!... C'était un an de travail. Eh bien, cela lui a procuré un moment de bonheur! Ne le regrettons pas! J'emprunterai... à Frantz!... Je suis sûr de pouvoir lui rendre bientôt... et nous nous en irons, avant que Juliette se doute...

MARIANNE.

Il est trop tard, va! Juliette sait déjà qu'elle est aimée.

ANSELME.

Déjà! et comment donc?

MARIANNE.

Je l'ignore; mais je t'assure que, d'aujourd'hui, elle le sait.

ANSELME.

Elle t'en a parlé?

MARIANNE.

Hélas! non; mais tout à l'heure, comme nous étions ensemble dans la serre, vous passiez dans le jardin, Herman et toi; elle s'est penchée dehors, et, quand elle s'est retournée vers moi... elle n'était plus la même; il y avait dans ses yeux, dans sa voix, dans tout son être, quelque chose qui m'a épouvantée.

ANSELME.

Alors... il faut qu'elle s'éloigne d'ici... avec moi... Oui, je l'emmènerai; nous dirons à mon père qu'elle le désire.

MARIANNE.

Le séparer d'elle!... Ah! c'est bien cruel pour nous tous!

ANSELME.

Dans quelques semaines, qui sait? dans quelques jours, vous pourrez venir nous rejoindre... Allons, ma bonne mère, du courage!

MARIANNE.

Oui, oui, tu as raison, je vais parler à ta sœur.

Ils vont ensemble vers le fond.

ANSELME, regardant à gauche.

Que fait-elle donc? Elle est assise! elle rêve!

MARIANNE, regardant aussi.

Elle tient un crayon; elle dessine une fleur? Non! elle relit une lettre... Ah! elle écrit! Pourquoi? A qui écrit-elle?

ANSELME.

Elle se lève!... elle vient!... Tâche de savoir... Je vous laisse ensemble...

Il sort par le fond, à droite.

SCÈNE VII

MARIANNE, puis JULIETTE.

MARIANNE, restée vers la porte de gauche et regardant toujours.

Elle s'arrête... elle essuie ses yeux... elle pleurait!... (Revenant.) Oh! mon Dieu! elle l'aime! Pauvre ange!... Il est si doux, le premier sourire de l'amour dans une âme pure! et celui qui, tout à l'heure, te faisait si radieuse et si belle, est déjà voilé par les larmes! Le premier soleil, le premier beau jour de ta vie!... je ne peux pas te le laisser! il faut que je dissipe tes illusions, et que j'étouffe en toi le premier frémissement du bonheur! Ah! qu'elle est rude, la tâche des mères!

Elle tombe accablée sur un siége. Juliette entre. Marianne, pour lui cacher son émotion, ouvre un cahier de musique et feint de corriger une copie.

JULIETTE.

Ah! tu es toute seule, maman? Je te croyais avec Anselme.

MARIANNE.

Tu es restée bien longtemps dans la serre?

JULIETTE.

Je t'attendais!

MARIANNE.

Je n'ai pas voulu te déranger, je te voyais si occupée..

JULIETTE, interdite.

Tu me voyais?

MARIANNE.

Oui, écrire sur ton genou... Ferais-tu des vers, par hasard?

JULIETTE, avec un sourire forcé.

Des vers?... Précisément! j'ai essayé d'en faire pour Cécile, la nièce de Frantz; c'est sa fête!...

MARIANNE.

Vraiment! Voyons-les donc.

JULIETTE.

Oh! c'était trop mauvais, je les ai déchirés.

MARIANNE.

Non! tu viens de les mettre dans ta poche... Eh bien, qu'as-tu?

JULIETTE, tremblante.

Ah! maman!...

Elle va à sa mère.

MARIANNE.

Quoi donc, ma chérie? Parle.

JULIETTE.

Ce n'est rien... une envie de pleurer... je ne sais pas pourquoi.

MARIANNE.

Ni moi non plus.

Elle se remet à écrire.

JULIETTE, après un moment d'hésitation.

Maman!

MARIANNE, un peu froide, avec effort.

Ma fille?

JULIETTE, à ses pieds.

Tu sembles mécontente de moi!

MARIANNE.

Es-tu mécontente de toi-même?

JULIETTE.

Oui, bien mécontente, parce que je vous cache quelque chose; et cependant, Dieu m'est témoin que c'est la crainte de vous inquiéter... vous, déjà si tourmentée... qui me fait hésiter à vous dire...

MARIANNE.

Ce que je sais déjà... Quelqu'un t'a écrit.

JULIETTE.

Ah! vous le saviez?... M. Herman...

MARIANNE, la relevant.

Je sais que M. Herman est riche, et qu'il n'épousera pas Juliette, parce qu'elle est pauvre.

JULIETTE.

Cependant, il croit... Lis sa lettre, maman.

MARIANNE.

Quelle qu'elle soit, elle est coupable, puisqu'elle t'a été remise à mon insu.

JULIETTE.

Remise? Oh! je ne l'aurais pas reçue! Je l'ai trouvée dans mon voile, que j'avais laissé au jardin.

MARIANNE.

C'est d'autant plus mal de la part de ce jeune homme... de vouloir surprendre ainsi ta bonne foi! Je l'estimais, pourtant; ton frère l'aimait...

JULIETTE.

Et mon père! mon père l'aime de tout son cœur!

MARIANNE.

Et, pour nous remercier de notre confiance, il nous trahit! il cherche à faire entrer chez nous la honte et le désespoir! Et toi, pauvre fille innocente, comment as-tu pu mériter un pareil outrage? toi qui n'es ni coquette, ni vaine; toi qui es

fière comme la vertu, et que personne encore n'avait osé regarder sans respect?

JULIETTE.

Ah! ma mère, tu as raison; son amour est une offense, et je dois en être humiliée!

MARIANNE.

Tu le lui as fait sentir dans ta réponse?

JULIETTE, confuse.

Ma réponse! (Elle hésite encore, regarde sa mère, et lui remet une autre lettre qu'elle avait dans sa poche.) Vois, maman! lis! Si tu ne la trouves pas assez sévère, je recommencerai; tu me dicteras.

MARIANNE, jetant les yeux sur la lettre.

Elle me paraît bien; veux-tu que je la lui remette? Il croira peut-être que c'est moi qui te contrains.

JULIETTE.

Tu penses que je ferais mieux de ne pas répondre!

MARIANNE.

Cela me paraîtrait plus fier, plus digne de toi... Est-ce ton avis?

JULIETTE.

Oh! certainement!

MARIANNE.

Mais cela ne suffira peut-être pas pour lui ôter l'espoir offensant qu'il a de te plaire. Peut-être seras-tu forcée de t'éloigner pour quelque temps.

JULIETTE.

M'éloigner de...? Pas de toi, j'espère!... (Apercevant Herman au fond et tressaillant.) Ah!

MARIANNE, l'observant.

Va rejoindre ton frère, il te dira... Passe par ici. (Elle montre la gauche; pendant qu'elle sort, sa mère va précipitamment brûler sa lettre à la cheminée, en disant.) Ne faisons pas d'erreur!

Herman entre.

SCÈNE VIII

HERMAN, MARIANNE.

HERMAN.

ardon, Marianne, j'avais vu sortir Anselme, je croyais pouvoir...

MARIANNE.

Reprenez possession de vos appartements, monsieur, et reprenez aussi cette lettre, que ma fille m'a remise sans l'ouvrir. Je l'ai ouverte, moi; mais je ne l'ai pas lue. En voyant la signature, j'ai pensé que vous vous étiez trompé, et qu'une distraction vous avait fait écrire le nom de Juliette sur l'adresse.

HERMAN.

Non, madame, non! Il faut que vous la lisiez, cette lettre, car je vois bien que vous m'accusez d'une trahison. Oh! mon Dieu! quand je vous vénère, quand mon amour pour Juliette est tout mon avenir, toute ma vie! J'espérais si peu le voir partagé, que je n'aurais jamais osé m'adresser à vous sans son consentement; demander officiellement la main d'une jeune fille qui ne vous a encouragé ni par un mot ni par un regard, cela m'a toujours paru un acte de présomption qui doit la blesser. Il me fallait ce regard ou ce mot, que vingt fois j'ai été sur le point d'implorer! Eh bien, j'ai manqué de courage; et c'est parce que ni ma bouche ni mes yeux n'ont pu se décider à parler, que ma main s'est permis d'écrire... Ah! madame, ce billet, que vous regardez comme une insulte, c'est un cri d'angoisse... de peur... presque de désespoir! Vous ne voulez pas qu'elle l'entende? Eh bien, daignez alors plaider ma cause. Dites-lui que je ne cède pas à un moment d'enthousiasme, mais à une passion vraie; dites-lui que j'aime tout en elle, sa modestie, ses malheurs, sa famille; que le rêve de ma vie est de me consacrer à vous tous, et de faire que l'illusion de maître Favilla n'ait pas de réveil amer!...

Mon âme tout entière est dans vos mains : ayez pitié, madame. C'est à vous, maintenant, que cette prière s'adresse.

Il lui tend la lettre.

MARIANNE.

Non, monsieur Herman, je ne veux pas avoir à vous plaindre. Songez à nos souffrances, pires que les vôtres, et ne les aggravez pas par des rêveries dont tout le monde, ici, ne saurait peut-être pas se préserver.

HERMAN.

Des rêveries? (Keller paraît dans la galerie de droite.) Ah! vous croyez sans doute que mon père...? Tenez, madame, le voilà; vous allez apprendre à le connaître; il n'est pas expansif, mais sa tendresse pour moi est immense... et il vous dira...

SCÈNE IX

LES MÊMES, KELLER.

KELLER.

Ah! ah! déjà? Tu veux me mettre au pied du mur?

HERMAN.

Dites que vous savez, que vous approuvez...

KELLER.

Oui, oui, c'est bon, c'est entendu. Laissez-moi parler à madame, je venais justement pour ça. — Va donc, enfant que tu es! je sais m'exprimer, j'espère!

Herman sort par le fond.

SCÈNE X

KELLER, MARIANNE.

MARIANNE.

Moi, monsieur, je ne m'abuse pas, veuillez le croire...

KELLER lui offre un fauteuil, où Marianne s'assied, puis il va prendre une chaise et vient près d'elle.

Voyons, voyons, ma chère dame! nous ne sommes pas des

enfants, nous autres... Bien que vous soyez encore jeune... et belle, vous avez de la raison... de la fierté même, je sais cela! La petite est sage, bien élevée; votre fils est un honnête garçon... Votre mari a une lubie, mais ça ne l'empêche pas d'être une compagnie agréable pour moi de temps en temps... Oui, vous êtes tous de braves gens; mais convenez que c'est bien difficile d'entendre à ce mariage-là.

MARIANNE.

Mais, monsieur, c'est parce que je le regarde comme impossible...

KELLER.

Impossible, impossible... Ce n'est pas comme ça qu'il faut dire. Herman est dans la fièvre... Dame! je comprends ça, moi... il a une tête si exaltée!... il tient de moi. Ma foi, je n'ai pas eu le courage de lui dire non; je lui ai dit : « Patience, il faut voir!... » Soyez prudente aussi, ma petite dame. Il ne faut jamais brusquer ouvertement les folies de la jeunesse. Qu'est-ce que ça nous fait, de ménager un peu nos expressions?

MARIANNE.

Quoi! monsieur, vous voudriez tromper ce jeune homme?

KELLER.

Le grand mal! votre fille n'y risque rien, vous êtes sûre de sa vertu... Dites-lui de prendre ça en riant, de ne pas y attacher d'importance. Voilà ce que le bon sens conseille, il me semble. Moi, je n'ai pas vos talents, votre esprit; mais je suis pour le bon sens, et, si vous voulez voir les choses comme elles sont...

MARIANNE.

Je ne les vois que trop ainsi, monsieur; c'est pour cela...

KELLER, gracieusement.

Non! vous ne les voyez pas toutes! On pourrait ne jamais se quitter si... et même, ma foi, qui sait? ce mariage... A force d'amitié, on se fait des concessions! et, si Herman persistait, plutôt que de me séparer de vous, je...

MARIANNE, surprise.

De moi?...

KELLER, embarrassé.

De... vous autres!... Je ne m'ennuie pas mal ici, moi, et votre compagnie ne me ruine pas; vous y mettez une discrétion... et je m'attache à vous d'une manière... étonnante!... Allons!... ça ne peut pas vous fâcher.

MARIANNE, se levant.

Loin de là, monsieur; nous sommes reconnaissants de vos bontés...

KELLER.

Eh bien, alors, sapristi!... je ne peux pas... vous ne pouvez pas trouver mauvais que... et puis... enfin... Mais c'est égal, vous voyez bien que... moi, ma foi, j'en perds la tête... Oui, croyez bien que... il y a des sentiments qui... des sentiments... (Il lui baise la main; à part, en s'en allant.) Ah! ça n'est pas trop mal tourné!

SCÈNE XI

MARIANNE, puis FAVILLA.

MARIANNE.

Est-ce que je comprends?... est-ce une déclaration? Oui!... Ah! mon Dieu, j'aurais dû comprendre plus vite et plus tôt peut-être! Mais comment pouvais-je songer à cela, moi? — Allons, oui! je n'étais pas assez malheureuse, apparemment, il me fallait encore être insultée. (Voyant entrer Favilla.) Et lui!... Pour sauver sa dignité, il faut le faire souffrir, il faut l'arracher d'ici!

FAVILLA, venant s'asseoir à gauche de la table.

Ah! Marianne! je suis en colère, très en colère!

MARIANNE.

Toi?

FAVILLA.

Eh bien, oui, moi! On se lasse d'être bon, à la fin!

MARIANNE.

Ah! mon ami, que dis-tu là?

FAVILLA.

Que veux-tu! ce Keller est un tracassier! et Frantz est d'une faiblesse! Croirais-tu qu'ils ont rogné la pension du pauvre Wolf? C'est une vilenie, oui! voilà le mot! et c'est ainsi à propos de tout. Ils ont parlé de renvoyer Péters, parce qu'il est boiteux, et comme si j'avais besoin d'un coureur pour bêcher mon jardin! Keller commande et Frantz obéit; et, moi, je ne suis rien, je n'existe pas.

MARIANNE, s'appuyant sur une pile de livres.

Tiens, Favilla, tu n'es plus heureux ici.

FAVILLA, lui tendant la main.

Si fait! où ne serais-je pas heureux auprès de toi?

MARIANNE.

Mais tu l'étais davantage avant...

FAVILLA.

Oui, sans doute! j'étais tout entier aux joies de la famille, aux rêves de la poésie! A présent, il me faut songer à tant de choses et à tant de gens! Il l'a voulu!... Mais, si la religion de l'amitié ne me fermait pas la bouche, je dirais que c'est bien cruel de sa part. Ça me va si peu, de surveiller, de commander, de gronder!... Pauvre cher Frantz, je lui ai parlé sévèrement tout à l'heure, je l'ai affligé : j'ai vu des larmes dans ses yeux! lui qui nous aime tant! Oui, oui, c'est cruel d'être obligé...

MARIANNE.

Tout cela te fait du mal... Il y aurait un remède...

Ayant fait doucement le tour de la table, elle vient s'appuyer sur l'épaule de son mari.

FAVILLA.

Oui, se brouiller avec Keller, mais cela est impossible. (A part.) Ce pauvre Herman!

MARIANNE.

Absentons-nous. M. Keller ne sait pas vivre seul. Il s'ennuiera et il retournera à ses affaires.

FAVILLA.

Non, tu te trompes, Marianne ! Il s'installera d'autant qu'il ne sentira pas de contrôle : je le connais ! C'est un pédant d'économie; il ferait du mal ici ! Ce serait de la faiblesse de ma part, et, dans certains cas, la faiblesse est une lâcheté ! Non, non, je ne céderai pas !

MARIANNE, à part, le regardant s'assombrir.

Il faut trouver un autre moyen. (Elle s'assied près de lui, en lui prenant les deux mains et le tirant de sa rêverie.) Écoute, Favilla, écoute-moi bien ; crois-tu que je t'aime ?

FAVILLA.

Toi?... Eh bien, que croirais-je donc, si je doutais de ça?

MARIANNE.

Te l'ai-je bien prouvé ? t'ai-je jamais demandé un sacrifice difficile, douloureux, en vue de moi seule?

FAVILLA.

Jamais ! et quand tu me l'aurais demandé !

MARIANNE.

Tu ne me l'aurais pas refusé ?

FAVILLA.

Non, certes ; comment aurais-je pu trouver difficile ou douloureux de te complaire ?

MARIANNE.

Eh bien, j'ose te demander, pour la première fois de ma vie, de souffrir quelque chose pour l'amour de moi ; tu aimes cette résidence, tu y es attaché par la reconnaissance, par les souvenirs : moi, je ne l'aime plus, j'y souffre, j'y mourrais ; veux-tu que nous la quittions ?

FAVILLA, se levant en lui prenant les deux mains.

Tout de suite ! Pourquoi ne m'as-tu pas dit cela plus tôt ? Tu y mourrais ?... Mon Dieu ! partons !... Mais tu es donc malade ? Tu me cachais... ? Oui, dangereusement, peut-être... Ta figure est tout altérée. Oh ! mon Dieu, qu'est-ce donc que tu as ?

Il l'emmène sur le devant de la scène.

MARIANNE.

Rien de grave jusqu'à présent, c'est plutôt un malaise moral.

FAVILLA.

Oui !... En effet, je t'ai trouvée préoccupée dans ces derniers temps ; tu avais l'air de ne pas me comprendre ; tu disais des choses que je n'entendais pas moi-même... Si bien que plusieurs fois je me suis demandé : « Qu'ai-je donc dans l'esprit, ou que peut donc avoir Marianne? Est-ce elle ou moi...? » Alors, vois-tu, je te regardais, je t'écoutais comme dans un rêve... et j'avais peur.

MARIANNE.

De quoi?...

FAVILLA.

Je ne sais pas... C'était de moi que j'avais peur!...

MARIANNE, vivement.

Tu avais tort! c'est moi qui... Écoute, j'ai eu bien de la fatigue, tu sais, dans ces derniers temps ; les veilles... le chagrin, ton chagrin surtout... les femmes sont nerveuses !... Il s'est fait en moi je ne sais quel trouble, une inquiétude sans but, un effroi sans cause, enfin je ne me reconnais plus!

FAVILLA.

Ah ! un affaiblissement de la mémoire, n'est-ce pas ?

MARIANNE.

Précisément!

FAVILLA.

Des impatiences... des illusions!

MARIANNE, avec douleur, le regardant.

Oui, oui, c'est cela ! c'était comme un désordre dans la pensée.

FAVILLA.

Alors, je comprends ! Que veux-tu ! quand je te voyais ainsi... Oh! il eût mieux valu que ce fût moi... Pourtant, non ! car, toi, je réponds que tu guériras, je le veux; et, d'ailleurs, Dieu n'abandonnerait pas le plus pur de ses anges. Au lieu que, si c'était moi... moi, ton soutien, celui de nos en-

fants... Mais qu'est-ce que je deviendrais donc, si je ne pouvais plus vous offrir un dévouement actif, éclairé? si je vous fatiguais de visions exaltées, moi, un homme? Ah! je ne me le pardonnerais pas, j'aimerais mieux être mort que funeste à ceux que j'aime.

MARIANNE.

Eh bien, c'est à moi qu'il faut pardonner d'être ainsi, et tu me le pardonneras, toi, j'en suis sûre; tiens, j'ai absolument besoin de changer d'air et de situation; allons-nous-en, aide-moi à tromper nos enfants sur la cause de ce voyage. Ils n'ont pas ton énergie, ta raison: ils s'inquiéteraient outre mesure; toi, tu m'entoureras de soins, tu me dicteras... Je compte sur toi, sur toi seul, entends-tu bien, pour me rendre le calme et le bonheur!

FAVILLA.

Ah! merci, merci, ma chère femme, ma sainte femme! Pauvre bien-aimée! Oui, oui, tu guériras, j'en réponds; nous irons où tu voudras.

MARIANNE.

Eh bien, à Nuremberg, avec Anselme! et nous y vivrons comme nous y vivions autrefois, avant de venir ici, quand nos enfants étaient tout petits et que nous étions tout jeunes! isolés, ignorés, sans protection, sans liens avec le monde extérieur, et si heureux chez nous, souviens-toi!

FAVILLA.

Oh! si je me souviens!... C'était le temps des grandes luttes, et des grands enthousiasmes, et des grandes joies... Artiste sans nom, incertain et insouciant du lendemain, je n'aurais pas sacrifié une heure de ta tendresse pour chercher un brillant avenir; l'avenir! je ne l'ai jamais rêvé qu'en toi, Marianne! dans ton estime, dans ta confiance, dans ton amour! Eh bien, ce rêve, tu me l'as donné, je le tiens, je le possède! Crois-tu qu'il ait perdu de son prix? Non, non, une passion comme la nôtre ne s'affaiblit pas. Elle se retrempe dans les souvenirs, elle se sent plus jeune et plus forte, à mesure que des années de certitude lui font une base d'or pur et de dia-

mant! Viens, viens, ma femme, partons!... revoyons les lieux que tu regrettes, et retournons à la liberté : l'univers est à nous, puisque nous avons encore les ailes de l'amour et de la poésie!

Il remonte vers le fond.

MARIANNE.

Oui, oui! merci!

SCÈNE XII

LES MÊMES, JULIETTE, ANSELME, venant des appartements.

FAVILLA.

Venez, enfants, et réjouissez-vous! Nous ne te quitterons pas, Anselme! nous te suivons.

ANSELME.

Ah! mon père! est-il possible?

JULIETTE.

Ah! maman! je ne me sépare pas de toi!

MARIANNE.

Votre père est le bon ange qui nous rend tous heureux! Je vais tout préparer.

JULIETTE.

J'y vais avec toi...

MARIANNE.

Non, Frantz m'aidera. (Bas, à Anselme.) Restez avec lui, montrez-lui beaucoup de joie.

ANSELME.

Mais comment as-tu fait ce miracle?...

MARIANNE.

En invoquant sa tendresse, son dévouement! Ah! c'est que nous étions insensés de douter de lui!

Elle sort par le fond.

ANSELME.

Cher père! comment vous remercier...?

FAVILLA, avec une joie naïve.

Vous êtes contents? Je suis tout remercié!... Mais, toi, Juliette?... (S'apercevant qu'elle est triste.) On dirait... Tu es pâle!...

JULIETTE.

C'est donc la surprise... le contentement!...

SCÈNE XIII

FAVILLA, ANSELME, JULIETTE, KELLER, HERMAN.

HERMAN, vivement.

Est-ce vrai, ce que dit la signora Marianne?...

Juliette s'efface et cache sa douleur, Favilla l'observe.

KELLER.

Non! ça ne se peut pas!... vous ne vous en irez pas comme ça! Dirait-on pas que je vous chasse? Pour qui me prenez-vous donc?

ANSELME, à Keller.

Pour un hôte honorable que nous remercions sincèrement; mais, de grâce, monsieur, n'insistez pas... laissez-nous profiter d'un moment...

KELLER.

Si fait, j'insiste! Voyons, maître Favilla...

ANSELME.

Mon père, veuillez donc dire que vous êtes décidé...

FAVILLA, qui ne fait attention qu'à Juliette.

Ne me demande rien! regarde! Qu'a donc Juliette?

ANSELME.

Mais rien! rien du tout, mon père!

FAVILLA.

Mais si, je te dis! Oh! je vois clair aujourd'hui, j'observe... Juliette! (Juliette tressaille et se retourne vers lui.) Je te croyais heureuse de suivre ton frère, et voilà que tu regrettes quelque chose ou quelqu'un!

HERMAN, avec joie, à part.

Quelqu'un ?... Oh ! mon Dieu ! si c'était...

ANSELME, sévèrement.

Taisez-vous, monsieur !

KELLER, à son fils, avec bonté.

Eh ! oui, tais-toi donc !

FAVILLA, à Herman.

Oui, tais-toi, Herman ! j'ai compris.

JULIETTE, éperdue, dans les bras de son père

Oh ! ne croyez pas...

FAVILLA, avec une douceur paternelle.

Que je ne croie pas... ? Et tu pleures !... Allons, allons, Keller, il ne faut pas faire le malheur de ce que nous avons de plus cher au monde. Confiez-nous Herman, il voyagera avec nous.

KELLER.

Avec vous ? Eh bien, par exemple !...

FAVILLA, après une pause, à Keller.

Vous ne voyez donc pas ? vous ne comprenez donc rien ?...

KELLER.

Si fait ! mais...

HERMAN.

Mon père !...

Anselme l'interrompt en lui saisissant le bras avec autorité.

FAVILLA.

Keller, je vous devine ! (A Anselmé, qui veut parler.) Tais-toi ! Vous êtes tous des enfants ! Vous vous imaginez qu'il y a des obstacles... (souriant) invincibles ! n'est-ce pas ? Ah ! Keller, vous me jugez par vous-même ! vous croyez que vous ne pouvez pas prétendre... parce que je suis baron, parce que je suis riche ?... Pourquoi donc ça ? Je ne suis pas plus noble que vous, et, quant à la fortune... si j'en ai davantage... oui, il paraît que ma baronnie vaut mieux que votre commerce, vous le dites quand vous êtes de bonne humeur ; eh bien, tant mieux, votre fils n'aura rien à envier au mien ! et sachez que ç'a été mon idée dès le premier jour que je l'ai vu. Oui, oui !

et, chaque jour depuis, je me suis dit : « Voilà celui que la loi désignait pour succéder à mon ami ; le ciel l'en a rendu digne. S'il est agréé de ma fille, de ma femme... »

ANSELME.

Mon père, la voici ; consultez-la, au moins.

Il court à sa mère, qui entre, et Juliette aussi.

SCÈNE XIV

Les Mêmes, MARIANNE, FRANTZ.

FAVILLA, pendant qu'Anselme dit à sa mère quelques mots à voix basse.

Je n'ai pas besoin de la consulter : son cœur et le mien, c'est un seul et même cœur, aujourd'hui comme toujours !... Viens, ma chère Marianne ! viens bénir un doux projet, un bel avenir.

KELLER, bas, à Marianne.

Patientez, patientez un peu ! moi, je n'ai rien dit : l'avenir...

MARIANNE, bas, à sa fille qui a couru vers elle aussi.

Juliette, vous ne comprenez donc pas que M. Keller vous dédaigne et nous raille ?

FAVILLA, à Juliette, qui s'est précipitée dans les bras de sa mère.

Allons ! oui, ouvre ton cœur à ta mère, mon enfant. (A Anselme.) Laissons-les s'expliquer ensemble.

Il lui parle bas, avec vivacité, ainsi qu'à Frantz, au fond.

MARIANNE, à Juliette, de manière à être entendue de Keller e d'Herman.

Bien, ma fille ! je vois ce qui se passe. M. Herman a parlé, malgré moi, malgré son père ! et vous subissez cette humiliation malgré vous ! Eh bien, subissons-la ensemble ! demain, nous ne serons plus ici !

KELLER.

Bah ! bah !

HERMAN, à Keller

Mais dites-lui donc...

KELLER.

Sois donc tranquille! Prends donc patience! (A part.) Qu'est-ce qu'elle a donc contre moi?

FAVILLA, à Marianne.

Eh bien, c'est entendu, n'est-ce pas? Nous emmènerons Herman!

MARIANNE.

Il nous rejoindra, mon ami. (Bas, à Herman, qui est venu près d'elle.) Je vous défends d'essayer de nous revoir jamais.

FAVILLA.

Bien, bien! Et nous reviendrons plus tôt que tu ne pensais. Leur amour enchantera pour toi cette demeure où tu as souffert! Allons, ma Juliette, pas de crainte, pas de tristesse, pas de confusion surtout! Pourquoi baisser la tête? C'est si beau, c'est si naïf, c'est si pur, le sentiment qui se révèle à toi!... (Lui montrant Herman plongé dans une tristesse profonde.) Regarde ton fiancé... ton silence l'inquiète... Tu ne veux pas lui dire un mot? (A Herman, lui montrant Juliette.) Et toi, tu n'oses pas non plus? Cette affection-là, mes enfants, c'est une chose sainte, puisque le cœur de vos parents s'en réjouit sous l'œil de Dieu! (A Juliette.) Allons, embrasse-moi, à présent, et dis-moi tout bas que tu n'es pas trop mécontente de ton père! (Juliette, éperdue, se jette dans ses bras. Marianne et Anselme, consternés et appuyés l'un sur l'autre, se regardent. — Herman, agité, regarde Juliette.) Eh bien, Keller, me trouvez-vous enfin raisonnable?

KELLER.

Très-bien! très-bien!...

FRANTZ, à Favilla, s'approchant pour faire diversion.

Et la Sainte-Cécile! N'oublions pas!...

FAVILLA.

Oh! j'y songe, va, et m'y voilà mieux préparé que je ne l'étais ce matin. Oui, me voilà réconcilié avec ma position! Allons, mes amis, plus de regrets amers. Ce n'est pas une pensée lugubre qui va nous réunir : c'est l'art divin qui évo-

que les pieux souvenirs et les images chéries ! (Avec exaltation.) O toi qui vis toujours dans ma pensée! toi que je vois toujours et partout près de moi, autour de moi! tu m'approuves, tu m'inspires. tu me commandes! Oui, oui, il faut que ces enfants soient heureux, pour que ta mémoire soit sanctifiée! (Il prend les mains d'Herman et de Juliette, les tient convulsivement, et dit avec animation.) Oh! amitié sainte, je suis digne de toi, j'espère! (A Herman et à Juliette.) Eh bien, vous pleurez! C'est de joie? Oui, c'est de la joie! Oh! regardez, regardez là-haut; ne voyez-vous pas les séraphins qui, dans les jardins du ciel, tressent en chantant les couronnes de votre hyménée?

ACTE TROISIÈME

Même décor. — Le grand fauteuil est près de la cheminée, comme au premier acte. Le vieux lustre et les candélabres sont allumés. Le vase de Chine est plein de fleurs, et posé sur le guéridon, qu'on a placé à gauche. La grande table est rangée près de la fenêtre de droite. Il y a des pupitres de musique et deux ou trois violons dans la galerie du fond. La tapisserie de gauche est baissée. La fenêtre, au premier plan, est fermée. Il y a du feu dans la cheminée, et une harpe près de la fenêtre du fond, à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANTZ, JULIETTE.

Frantz finit d'allumer les bougies des candélabres. Juliette arrange des fleurs dans le grand vase.

JULIETTE.

Mettons surtout les fleurs qu'il aimait : mon père veut que tout soit arrangé ici comme la dernière fois...

FRANTZ.

Fiez-vous à moi. Je n'ai rien oublié.

JULIETTE.

Mais mon père était seul avec lui ce jour-là, et j'espère qu'il nous permettra d'être ici : je craindrais...

FRANTZ.

Nous y serons; mais ne craignez rien, il est en ce moment plein de courage et de calme.

JULIETTE.

Parce qu'il croit... Hélas! comment ferons-nous?... M. Keller ne s'oppose pas... ?

FRANTZ.

A notre petite fête commémorative? Non, ma chère Juliette; mais il s'opposerait bien...

JULIETTE.

Oh! je sais. Ne me parlez pas de cela, mon bon monsieur Frantz.

FRANTZ.

Pardon, ma chère enfant! je vous ai vu toute petite... élevée avec ma nièce; je me figure que je suis, non pas votre père, vous ne pouvez pas en souhaiter un meilleur que le vôtre; mais votre oncle aussi, à vous, et qu'il y a des circonstances où je peux, où je dois vous dire... ce que je dirais à Cécile. M. Keller a une irrésolution apparente qui cache un esprit très-positif et une certaine adresse... Son fils s'abuse donc. Soyez assurée de ce que je vous dis; je ne parle jamais au hasard. Allons, excusez-moi, et venez rejoindre votre maman... à qui j'ai promis de ne pas vous laisser seule; elle ne veut pas que vous rêviez, que vous soyez triste!

Il remonte un peu et s'arrête.

JULIETTE, préoccupée et abattue.

Pourquoi serais-je triste, monsieur Frantz, si maman est contente?

FRANTZ.

Ah! vous devez regretter cette maison... et les amis que vous y laissez! Je ne veux pas parler de moi : j'ai trop de

chagrin... mais tous les gens d'ici vous chérissent! Allons, allons, puisqu'il le faut...

Ils vont pour sortir, Herman entre et les arrête

SCÈNE II

Les Mêmes, HERMAN.

HERMAN.

Un mot, un seul mot, mademoiselle!...

FRANTZ.

Sa mère l'attend, monsieur!... et je ne dois pas... je ne veux pas la quitter.

HERMAN.

Ah! c'est justement votre présence qui m'encourage, monsieur Frantz; j'ai à cœur de montrer que je ne mérite pas la méfiance cruelle qu'on me témoigne. La sienne me tue! Non, je ne peux pas m'y soumettre!

FRANTZ.

Ce n'est pas de la méfiance, monsieur; on vous sait noble et sincère; mais vous êtes jeune, et vous vous faites illusion!

HERMAN.

Non! non! vous dis-je... Mon père m'a donné sa parole, et il l'aurait tenue, si la signora Marianne n'eût formellement refusé de l'entendre; c'est elle qui repousse mes prières.

FRANTZ.

Ce n'est pas elle seule, c'est Juliette aussi! (Bas, à Juliette.) Dites donc un mot qui en finisse!

HERMAN, qui devine son intention.

Oh! ne dites pas que c'est vous aussi, mademoiselle! Ayez pitié de moi! laissez-moi partir avec la pensée que, si vous m'aviez mieux connu, j'emporterais au moins votre estime!

JULIETTE.

Partir?... vous voulez...?

HERMAN.

Oui, oui, certes! celui qui doit quitter Muhldorf, c'est moi;

je ne veux pas que votre père soit malheureux par ma faute, et qu'il aille chercher l'incertitude et les fatigues d'une vie errante. Puisque l'on doute de ma parole, puisque mon amour semble une offense, je m'en vais à l'instant même!

JULIETTE.

Ah! vous avez bien mauvaise opinion de nous, si vous croyez que nous consentirions à vous chasser d'ici!

HERMAN.

J'aurai un prétexte pour m'absenter sans alarmer la délicatesse de vos parents; Frantz comprend qu'il doit me garder le secret, et vous le devez encore plus que lui. Ne voyez-vous pas que l'épreuve de ce soir va être terrible pour maître Favilla, et que l'arracher d'ici en ce moment, c'est briser son cœur, sa raison ou sa vie!

FRANTZ.

Eh bien, vous avez eu là une idée généreuse et sage, monsieur Herman; et je crois que, pour quelques jours encore, Juliette doit accepter...

JULIETTE.

Oui, oui, j'accepte avec reconnaissance... pour quelques jours seulement.

HERMAN.

Pour toujours, Juliette, si vous ne m'aimez pas! Ah! si j'avais quelque espoir de ce côté, je me dirais que vous fléchirez votre mère, et que, quand mon père aura parlé... Mais je vois bien que vous ne croyez pas en moi, et la vie m'est odieuse.

FRANTZ.

Oh! monsieur Herman, que dites-vous là? C'est mal.

HERMAN.

Ne pensez pas que ce soit une menace! non, je ne suis pas une âme faible! je dois vivre, je vivrai pour celui qui, un jour, aura besoin de moi; mais, à présent, il faut que je m'enfuie... loin, bien loin de ce pays, de ce milieu où tout me rappellerait mon rêve évanoui et mon espérance brisée! Adieu, Frantz; je vous connais depuis peu de temps, mais je

vous respecte comme vous le méritez ; je vous confie donc le soin de calmer les inquiétudes de mon père... et celui de mettre à l'abri du reproche le souvenir d'un malheureux qui n'a pas su se faire aimer.

JULIETTE.

Herman !... (Frantz fait un mouvement pour la faire taire.) Je vous aime !

FRANTZ.

Taisez-vous !

HERMAN.

Oh ! mon Dieu !

JULIETTE, avec enthousiasme, à Frantz.

Ne craignez rien ! (A Herman.) Je vous aime d'une amitié sainte que ma mère elle-même ne voudra pas combattre dans mon cœur en apprenant à vous connaître. Oh ! je veux lui dire tout ! et elle aussi vous bénira en secret !... Oubliez un rêve qui ne peut se réaliser, mais gardez, pour revenir ici quand nous n'y serons plus, une certitude profonde : c'est que vous avez en moi une sœur qui a foi en vous, et qui priera pour vous tous les jours de sa vie. Adieu, Herman ! adieu pour toujours ! mais que mon image reste en vous, pure comme cette fleur (elle lui donne une fleur qu'elle a gardée dans sa main), douce comme le parfum d'un souvenir béni !

HERMAN, recevant la fleur à genoux.

Juliette ! ô Juliette !

FRANTZ, entraînant Juliette.

M. Keller ! Allons, venez ! venez !

Ils sortent par le fond.

SCÈNE III

HERMAN, KELLER.

Herman, ivre de joie, baise la fleur et la cache dans son sein. Keller, en entrant, regarde Juliette s'en aller.

KELLER.

Ah ! elle était là ? Alors, tu ne t'en va plus ?

HERMAN.

Vous saviez donc... ?

KELLER.

Le beau mystère ! N'as-tu pas fait équiper tes chevaux ?... Mais on peut leur ôter au moins la bride, n'est-ce pas ?

HERMAN.

Non, mon père, je suis décidé...

KELLER.

Ah ! c'est décidé... comme ça... sans mon aveu ?... Vas-tu pas te tuer aussi, comme M. Werther ?... C'est la mode, à présent.

HERMAN.

Oh ! ne vous opposez pas...

KELLER.

Moi ? Est-ce que je m'oppose jamais à quelque chose ?... Mais je te demande une heure de patience, pas davantage. Donne-moi le temps de savoir... Tout dépend de la mère... (A part.) Elle est si susceptible... elle s'imagine !... (Haut.) Mais elle vient ici ; laisse-nous et ne fais pas la sottise de décamper avant que j'aie parlé !

HERMAN.

Oh ! non certes ! (A part, en lui-même.) Puisque Juliette...

KELLER.

Va donc, va donc...

Herman sort.

SCÈNE IV

KELLER, puis MARIANNE.

KELLER.

Hein ! cette femme-là m'intimide... c'est singulier... J'ai été trop loin, à ce qu'il paraît... Je ne croyais pas que... Allons, je vais essayer de tout réparer !... Ah ! c'est là qu'il me faudrait des allures de gentilhomme !

MARIANNE, venant du fond, et voyant Keller, qui s'est un peu effacé pour la laisser entrer sans méfiance.

Pardon, monsieur...

Elle veut se retirer.

KELLER, barrant la sortie, sans affectation.

Oh! soyez sans inquiétude, madame! Écoutez-moi; je ne suis pas un séducteur, que diable! loin de là!... je suis si gauche, que je ne me suis pas fait comprendre tantôt. Vous aurez cru...

MARIANNE.

N'en parlons plus, monsieur; je vous fais ici mes adieux, et j'accepte vos excuses.

KELLER.

Mes excuses?... Je ne crois pas avoir été inconvenant; et vos adieux... je n'en veux pas.

MARIANNE.

Pardonnez-moi... nous ne vous demandons plus qu'une heure, pour accomplir ici un dernier devoir; après quoi...

KELLER.

Comment! ce soir? ce soir même?... sans vouloir entendre à rien? Ce n'est pas votre dernier mot! Et votre fille, vous ne l'aimez donc pas?

MARIANNE, avec fermeté.

Monsieur Keller, me demandez-vous la main de ma fille pour votre fils? Répondez.

KELLER, souriant.

Ah! enfin! convenez que vous ne me refuseriez pas...

MARIANNE.

Répondez, je vous en prie.

KELLER.

Répondez!... répondez!... Vous me faites perdre la tête, et je ne peux pas m'expliquer comme ça... Vous avez une manière de traiter les affaires sérieuses, vous autres! Je ne suis pas un poëte, moi, un bel esprit, pour faire deviner... des sentiments...

MARIANNE.

Vous voyez bien, monsieur, que j'avais compris, et ce qui eût dû vous le prouver, c'est mon empressement à quitter votre maison.

KELLER, avec une certaine fatuité.

Ah! alors, ce n'est pas à cause de mon fils?... c'est à cause de moi?...

MARIANNE.

C'est pour ces deux causes, monsieur; l'une, dangereuse; l'autre,... je ne veux pas dire outrageante, mais ridicule!

KELLER, avec dépit.

Outrageante!... ridicule!... Voilà les gros mots, tout de suite! Qu'est-ce qu'il y a donc de ridicule à rendre hommage à la beauté? On n'est pas un homme immoral pour cela, et je ne vous ai fait aucun outrage; je n'ai pas de mauvaises manières... avec les personnes distinguées; je me suis exprimé délicatement... très-délicatement! Et, ma foi! vous vous gendarmez bien mal à propos, je trouve.

MARIANNE, haussant les épaules.

Ne parlez pas si haut, monsieur, on pourrait vous entendre!

KELLER.

Eh bien, dirait-on pas que je dois avoir peur de quelqu'un? Il y aurait là cent personnes, que je vous dirais devant elles... (Marianne s'en va) que vous faites, ma foi, la prude bien mal à propos!

Marianne est sortie par la gauche, sans écouter la fin de la phrase et sans voir Anselme, qui entre par le fond.

SCÈNE V

KELLER, ANSELME.

KELLER, très-animé, continuant sans voir Anselme.

Et moi, je n'ai que quarante-cinq ans... je ne suis pas plus mal qu'un autre. On peut bien être vertueuse sans pour cela

blesser les gens, que diable!... Ridicule! moi,... ridicule!... Dirait-on pas...

ANSELME, descendant.

Qui donc sort d'ici, monsieur?

KELLER.

Ah! vous cherchez votre mère? Elle s'en va par là.

ANSELME.

Et c'est à ma mère que vous parliez de la sorte?

KELLER, avec humeur.

Moi? Bah! je ne lui parlais pas.

ANSELME.

Mais je vous demande pardon!

KELLER.

Mais je vous demande pardon aussi... Laissez-moi tranquille! Qu'est-ce que vous me voulez, vous?

ANSELME, irrité.

Je veux vous dire...

KELLER, l'interrompant.

Vous ne direz rien du tout; vous vous tiendrez coi, ou bien... c'est vous qui serez ridicule! Vous compromettrez votre mère.

ANSELME.

Ma mère ne peut pas être compromise à propos de vous, monsieur; mais votre conduite n'en est pas moins indigne d'un galant homme.

KELLER.

C'est à moi que vous dites ça, malheureux! sans respect pour...

ANSELME.

Pour votre âge? Oh! vous n'êtes pas d'âge à souffrir une insulte; vous venez de le dire; vous êtes très-jeune, monsieur Keller, et, comme vous avez pris rang de gentilhomme, vous ne refuserez pas de me rendre raison...

KELLER.

Ah bien, oui, raison! raison à des visionnaires! Oui, vous êtes une famille de visionnaires! Laissez-moi en repos... Je

n'ai pas peur de vos grands airs, moi! Mais je ne me bats pas pour si peu; et, puisque vous riez de ma seigneurie, je vous dirai, moi, que ce n'est pas la coutume des gentilshommes d'accepter comme cela le défi du premier venu!

Herman paraît.

ANSELME.

Alors, le premier venu a le droit de...?

Il lève la main sur Keller, Herman s'élance entre eux.

SCÈNE VI

LES MÊMES, HERMAN, puis FAVILLA.

HERMAN.

Arrêtez, monsieur, je suis à vos ordres!

KELLER, le repoussant.

Toi? Allons donc! de quoi te mêles-tu? Va-t'en au diable! laisse-nous.

HERMAN, résistant.

Non, mon père, non! Cette fois, je ne vous obéirai pas! C'est à moi de repousser une agression...

KELLER, même jeu.

Je la repousserai bien moi-même, sois tranquille; car je vois que tout ça est une intrigue pour te faire épouser...

HERMAN, vivement.

Oh! mon père...

KELLER, hors de lui, renvoyant son fils, qui descend à la droite d'Anselme.

Oui! j'ai été trop bon, trop simple, et je m'en lasse, à la fin! C'est à nous deux, monsieur! et, puisque vous croyez m'effrayer...

ANSELME.

C'est bien, monsieur, pas de bruit : nous nous reverrons tout à l'heure.

HERMAN.

Anselme! il est impossible que ce ne soit pas une méprise,

que vous n'ayez pas tort contre lui ! Rentrez en vous-même, priez-le d'oublier votre emportement... ou je jure... quoi qu'il m'en coûte, que je vengerai l'affront...

ANSELME.

Je n'ai point affaire à vous, monsieur !

HERMAN, sévèrement.

Oh ! vous savez bien qu'on peut toujours contraindre un homme de cœur...

KELLER.

Toi, je te défends...

FAVILLA, qui est entré sans bruit, absorbé en lui-même, d'abord, à la vue des préparatifs de la Sainte-Cécile, et puis attentif peu à peu à ce qui se passe.

Je vous défends à tous de dire un mot de plus : Anselme, si vous avez offensé à tort un homme plus âgé que vous, un homme qui est notre hôte, c'est à moi, qui suis calme, de lui demander pardon pour vous. Voyons, êtes-vous coupable au point de ne pouvoir réparer vous-même...? Au moins, vous pouvez me dire le motif de votre colère ; vous le devez !

KELLER.

C'est moi qui vous le dirai, maestro, puisqu'en somme, c'est encore vous le plus raisonnable pour le moment. Moi-même, j'ai été un peu léger peut-être...

ANSELME, à Keller, en passant vivement derrière lui.

Quoi ! vous oseriez...?

KELLER.

Et pourquoi donc pas? C'est vous qui voulez faire de rien une grande affaire... Mais je ne mords pas à ça, moi ! (A Favilla.) Voilà ce que c'est !... je causais avec votre femme. Je lui parlais... de choses et d'autres... Ne s'est-elle pas imaginé...? (Favilla, par un mouvement de délicatesse, éloigne Herman, qui déjà, de lui-même, se tenait au deuxième plan.) Elle m'a dit un mot blessant, j'ai eu de l'humeur, je l'ai traitée de prude. Je crois que j'ai lâché ce mot-là, j'ai eu tort ; mais ce n'est pas à monsieur votre fils que j'en demanderai pardon, par exemple !... Il a des façons peu civiles, j'ose dire !... Moi, je suis

vif, mais je ne suis pas méchant; qu'il dise qu'il en a du regret, et je n'y pense plus.

Il va trouver son fils dans le fond.

FAVILLA, sévèrement.

Est-ce la vérité, Anselme?

ANSELME, regardant Keller avec intention.

Oui, certes, mon père! J'ai beaucoup de regret... de n'avoir pas témoigné à M. Keller (Keller descend en s'entendant nommer) les sentiments que je lui porte; mais je compte, pour m'en acquitter, sur une meilleure occasion que le moment où nous sommes.

Keller, ne comprenant pas le sens, a l'air satisfait et remonte vers son fils.

FAVILLA.

C'est-à-dire que vous persistez à exiger une réparation que je condamne et que je vous interdis! Un duel pour votre mère! Malheureux enfant! vous faites-vous, de son honneur et du mien, une idée si vulgaire, que vous le croyiez entaché... (baissant la voix pour qu'Herman n'entende pas) par une mauvaise pensée ou par une sotte parole?

KELLER, qui s'est rapproché de Favilla, un peu en arrière.

Hein?

FAVILLA, à Anselme.

Laissez-moi le soin d'une explication où toute violence de notre part serait comme l'aveu indigne et mensonger de la faiblesse de notre cause. (Haut et pour que Herman l'entende.) Retirez-vous en me jurant sur votre honneur d'attendre mes ordres pour donner suite à cette querelle... Vous hésitez? Je le veux, mon fils!

ANSELME, s'inclinant et sortant par le fond.

Je le jure, mon père...

KELLER, à Herman.

Et toi aussi, au moins!

HERMAN, lui montrant Anselme.

Sa parole vous répond de la mienne.

KELLER, bas.

Et ne t'éloigne pas! tout va s'arranger, je t'en réponds!

Herman sort par la serre.

SCÈNE VII

FAVILLA, KELLER.

KELLER.

A la bonne heure! vous comprenez bien, vous, que je n'ai jamais eu l'intention d'offenser...

FAVILLA.

Ah! l'intention est tout, monsieur Keller!... Que vous ayez parlé sans convenance, c'est possible. Vous manquez souvent de tact, j'ai remarqué cela.

KELLER.

Ah! vous trouvez?

FAVILLA.

Aussi je ne fais pas plus d'attention qu'il ne faut à ce que vous dites. Mais ce que vous pensiez de ma femme, en vous servant de paroles qu'elle a pu mal interpréter, voilà ce qui m'occupe, et ce que je vous invite à me dire.

KELLER.

Ce que je pensais?... Ah! parbleu! voilà qui est plaisant, de vouloir me confesser! Je me flatte d'avoir été un mari aussi respecté qu'un autre... et, quand on aurait dit à ma femme qu'elle était agréable, loin de me fâcher, ça m'aurait flatté dans mon amour-propre, du moment que j'étais sûr de sa conduite! Mais vos idées s'embrouillent aisément; parlons d'autre chose.

FAVILLA.

Non pas; mes idées sont très-nettes, et c'est vous qui me répondez vaguement... et même d'une manière évasive!... Tenez, Keller, regardez en vous-même, votre conscience ne vous reproche-t-elle rien?

KELLER.

Ma conscience?... Vous doutez que je sois un honnête homme?

FAVILLA.

Non; mais êtes-vous un hôte loyal, un ami sincère?

KELLER.

Moi?... Mais... (A part.) On dirait que, quand il s'y met, il voit plus clair qu'un autre!

FAVILLA.

Répondez-moi donc! Vous sentez-vous toujours digne de l'accueil que je vous ai fait, et de la confiance que je vous ai montrée?

KELLER, embarrassé et dépité.

L'accueil... la confiance...

FAVILLA.

Dites l'affection, si vous voulez. Je ne sais pas tendre la main à un homme sans lui ouvrir aussi mon cœur. Eh bien, je vois que le vôtre a méconnu la noblesse de nos relations, et je comprends pourquoi ma femme, répugnant à vous accuser, voulait sortir d'ici; ce ne serait pas juste, Keller, convenez-en.

KELLER.

Certainement, non! il ne faut pas vous en aller pour ça.

FAVILLA.

Alors, vous comprenez que c'est à vous...

KELLER, étonné.

A moi de...?

FAVILLA.

Oui. Laissez-nous, Keller; que nos enfants ne devinent pas ce qu'il y a de sérieux dans ce désaccord; vous reviendrez pour le mariage... On peut se voir sans vivre ensemble. Feignez de recevoir une lettre, et partez demain; c'est à regret que je vous en prie, mais je dois cette satisfaction à la dignité de ma femme.

KELLER, riant.

Comment! vous prétendez me renvoyer de...? Ah! ah! c'est un peu fort, par exemple!

FAVILLA.

Ne résistez pas! ne me contraignez pas...

KELLER.

A quoi? A appeler *vos gens*, peut-être!

FAVILLA.

Mes gens... contre vous?... Non certes! jamais! C'est moi, moi seul qui vous ferai sentir mon autorité.

KELLER.

Vous?... Allons, allons, mon brave homme, ne devenons pas...

FAVILLA.

Ennemis? Dieu m'en garde! je ne connais pas la haine; mais je sais à quoi l'honneur m'oblige.

KELLER.

L'honneur? Ah! parbleu! vous avez peut-être aussi la fantaisie de vous battre avec moi, vous?

FAVILLA.

Eh bien, oui, certes, monsieur Keller, j'ai non pas cette fantaisie, mais cette intention-là, puisque vous ne me laissez pas d'autre moyen...

KELLER.

Le beau moyen! Vous pensez donc que je suis homme à reculer?

FAVILLA, s'animant.

Si je le croyais, ma provocation serait lâche, et je n'ai pas le goût des lâchetés!

KELLER.

Ni moi non plus; et c'en serait une de ma part d'accepter le défi d'un homme... qui... qui ne doit ni ne peut...

FAVILLA.

Et pourquoi donc cela, s'il vous plaît? Je ne suis pas plus âgé que vous, monsieur; et, aujourd'hui, comme il y a vingt ans, je suis le chevalier dévoué, c'est-à-dire l'ardent défen-

seur d'une femme aimée... Ainsi, ce soir... dans une heure!...

Il regarde autour de lui.

KELLER, grommelant.

Oui, oui, c'est ça, dans une heure! si vous n'êtes pas couché et malade!

FAVILLA, s'animant.

Ah! vous raillez, je crois!

KELLER, irrité.

Allez au diable, avec vos extravagances! Vrai, j'en ai assez!

FAVILLA.

Et moi aussi, des vôtres!

KELLER.

Eh bien, puisque vous me poussez à bout, vous allez entendre une bonne fois la vérité que je vous cachais!

FAVILLA, avec force.

La vérité?... Allons donc, monsieur, je voyais bien que vous mentiez avec moi!

KELLER.

Comme vous voudrez! Je me suis prêté à la circonstance, ça m'amusait... Eh bien, ça ne m'amuse plus; ça va trop loin, et je trouve votre famille blâmable d'entretenir...

FAVILLA.

Quoi donc?

KELLER.

Votre folie, la! puisqu'il faut tout vous dire. Je me moque bien que vous ayez une crise de nerfs!... vous n'en mourrez pas, et, d'ailleurs, ce n'est pas vivre que de rêver sans cesse! Apprenez, mon cher, que vous n'êtes pas plus seigneur de Muhldorf que le Grand Turc; vous n'avez pas hérité d'un florin. Mon oncle n'a jamais testé en votre faveur, et c'est même parce qu'il vous a un peu trop oublié que j'ai le procédé de vous garder chez moi jusqu'à ce que la raison vous revienne... Tenez-vous donc à votre place; je ne vous reproche pas ma complaisance; mais ne me rendez pas la vie in-

supportable, car je me verrais forcé de vous dire : « Partageons le domicile : je garde le dedans... prenez le dehors! »

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MARIANNE, ANSELME, JULIETTE, HERMAN, FRANTZ.

FRANTZ, d'abord à la cantonade, au fond.

Oui, mes amis, placez-vous là dans la galerie, on vous avertira!

Marianne et Juliette entrent par la porte de droite; puis viennent Anselme et Herman.

MARIANNE, allant à Favilla, qui s'est assis sur le grand fauteuil, brisé par les paroles de Keller, et les yeux fixes.

Eh bien, mon ami, commençons-nous?

FAVILLA, lui prenant vivement la main.

Marianne... dis-moi... est-ce vrai ce que je viens d'entendre?

KELLER, à Marianne, qui le regarde avec surprise.

Eh bien, oui, je lui ai dit les choses comme elles sont! Il était temps! Il parlait de me mettre à la porte de chez moi, et vous lui rendiez un très-mauvais service...

ANSELME.

C'est bien maladroit, ou bien cruel à vous, monsieur, de risquer...

KELLER.

Je ne suis ni cruel ni maladroit, je me conduis suivant la règle du bon sens; et vous voyez bien que, devant la vérité, le voilà guéri et tranquille.

FAVILLA, avec doute.

Guéri?... tranquille?... J'étais donc...?

MARIANNE, auprès de Favilla, avec Anselme et Juliette.

Ne cherche pas, je te dirai tout. M. Keller a cru devoir agir sans ménagement; nous ne pouvons lui en savoir gré; mais nous ne reculerons pas devant la situation qu'il nous

impose. Fais seulement un effort, non pas pour ressaisir des souvenirs pénibles, mais pour te laisser guider par nous. Ne t'effraye pas d'avoir été trompé. Vois dans nos yeux si l'amour et le respect que nous te portons ont diminué dans cette épreuve. Non, non, va! nous te chérissons plus que jamais, nous te vénérons davantage, s'il est possible; car, en te croyant riche et puissant, tu as montré tous les trésors de bonté, tous les généreux instincts que ton âme renferme!

ANSELME, s'inclinant vers lui avec respect et tendresse.

Oui, mon père, vos enfants n'ont jamais été plus fiers de vous.

JULIETTE, à ses genoux.

Et plus heureux de vous obéir!

HERMAN, prenant la main de Frantz.

Et vos amis...

FAVILLA.

Merci... merci, à vous tous, nobles cœurs!

KELLER.

Eh bien, et moi? C'est moi qui vous sauve; car, sans moi...

FAVILLA, se levant avec fermeté.

Sans vous, Keller, je croirais encore à l'existence d'une preuve... qui, je le vois, a disparu.

KELLER.

Quand on vous dit qu'il n'y a jamais eu... Allez-vous recommencer?

MARIANNE, à Anselme, regardant Favilla.

Oh! mon Dieu, il persiste!....

FAVILLA, rêveur.

Qui donc peut l'avoir perdue?... Moi seul! car tu l'as vue, cette preuve, Frantz! (Frantz fait signe que non, d'un air triste.) Tu l'as vue! non?... Pourtant elle était dans ma main... C'est alors que, voyant ses lèvres blanchir et ses yeux s'éteindre... Je ne sais plus, moi, ce que j'ai dit, ce que j'ai fait!... Oh! oui, dans ce moment-là, ma tête s'est égarée... il m'a dit un mot, un dernier mot... Ah! ce mot! il m'a foudroyé! c'était

l'éternel adieu!... Mais sa volonté! je me la rappelle bien! elle était écrite de sa main, je la vois encore!...

KELLER, effrayé.

Où donc?

MARIANNE.

Hélas!

HERMAN, impétueusement.

Mais c'est la vérité qu'il nous révèle! Cherchons cette preuve.

JULIETTE, allant à son père.

Non! non! vous voulez donc le tuer? Que nous importe...?

FAVILLA, repoussant un peu Juliette, qui veut le calmer.

Oh! il importe, à moi, de ne pas être un insensé!... un fou!... C'est affreux, cela : on n'est plus rien, on n'est pas un homme, on n'est plus digne d'être époux et père! Non, non! je ne veux pas être fou!... Je retrouverai... je dirai... Mon Dieu! mon Dieu!... quel travail, quelle angoisse!

Un timbre sonne lentement huit heures.

MARIANNE.

Favilla, n'y pense plus, au nom du ciel! songe à l'heure qui sonne... à ta promesse, à ton art!

FAVILLA, écoutant sonner l'heure.

Oui! c'est l'heure solennelle... Écoutez! c'est l'ange de la mort qui passe sur nos têtes pour nous dire : « Songez à ceux qui ne sont plus! » Obéissons! (Il fait signe à Frantz d'introduire les musiciens, qui viennent silencieusement; à Anselme, qui lui présente son violon.) Donne! (Frantz va au fond et fait signe à l'orchestre qui est dans la galerie; Favilla prend son archet, hésite et s'arrête.) C'était...

MARIANNE, lui rappelant.

L'air de Hændel!

FAVILLA, faisant à plusieurs reprises le geste d'attaquer le violon.

Je le sais bien... (Marianne va pour chanter le morceau.) Mais... tais-toi!... oui... Eh bien... c'est étrange!

MARIANNE, vivement.

Qu'as-tu?

FAVILLA, cherchant toujours.

Rien... je... Eh bien, non! qu'est-ce donc? Mon Dieu! c'est bien vrai... c'est fini... ma tête est perdue! Cet air...

MARIANNE.

Eh bien?

FAVILLA, bas, à Marianne.

Je ne m'en souviens pas!

MARIANNE.

Vite! ne le laissons pas chercher! Juliette! (Juliette court à la harpe et exécute la première phrase du morceau de Hændel.) Dieu de grâces et de bonté, dissipe les ténèbres qui l'environnent! N'a-t-il pas assez souffert, lui, qui n'avait rien à expier? Rends ta lumière à cette âme si pure, et que, délivrée de son trouble, elle savoure le seul bonheur qui lui convienne, celui d'être ardemment aimée!...

FAVILLA, dans un grand trouble, donne son violon à Anselme.

Continuez!... (L'orchestre du fond exécute le motif de Hændel; Anselme, le dos au public, joue le premier violon; pendant l'exécution, Favilla a une pantomime très-animée jusqu'au trémolo. Faisant un cri.) Ah! je me souviens!... mais c'est affreux!... ce mot, ce mot terrible : *Favilla, je le veux!* — Et il était trop tard!... Mais pourquoi donc trop tard?... qu'avais-je fait de...? Attendez! Il était là, lui... (plaçant le fauteuil comme au premier acte, le dos au public), et moi... (il va à la cheminée) ici!... Je tenais l'écrit; je disais : « Non, non! pas de récompense! votre amitié! rien que votre amitié!... » Et alors... (Il touche le flambeau qui est sur la cheminée.) Ah!... oui! c'est cela... (Reculant d'un pas et regardant le feu.) Je l'ai brûlé!

TOUS.

Brûlé?

FRANTZ, vivement, comme frappé aussi d'un souvenir, en descendant.

C'est vrai! il n'y avait pas de feu, et, quand je suis rentré, la flamme éclairait le foyer!

KELLER, descendant aussi.

Brûlé!... un testament en sa faveur!

FAVILLA, naïvement.

Eh bien, oui! Cela vous étonne?

TOUS, moins Keller.

Non...

MARIANNE, tendant la main à son mari.

Oh! non, certes!

FAVILLA

Oh! mon ami, tu me pardonnes! Tu as prié pour moi, puisque la lumière s'est faite!

MARIANNE, à Favilla.

Et maintenant...

FAVILLA.

Oui, j'entends... Adieu, Herman; tu continueras l'œuvre d'une noble vie, toi, et tu penseras quelquefois au pauvre fou qui a trouvé dans son cœur l'inspiration de ne pas vouloir te dépouiller!... Allons, Marianne, ma bien-aimée, viens! venez, mes chers enfants! C'est pour vous que j'ai résisté à la voix de mon ami! Je voulais qu'on pût dire de nous : « Ils n'ont emporté de cette maison que ce qu'ils avaient en y entrant, le gagne-pain de l'artiste! »

Il saisit son violon avec exaltation.

HERMAN, vivement.

Oh! mais je vous suivrai, moi!

KELLER, passant à Marianne.

Attendez!... attendez un moment!... Que diable!... je... je ne suis pas... (Bas, à Marianne.) Oui, madame, j'ai été ridicule!... mais je retourne à mon bon sens et à ma boutique. J'en ai assez, moi, de ne rien faire, et je n'aime pas la campagne. Mais (montrant son fils) voilà le baron de Muhldorf, et je vous demande... oui, madame, je... je vous demande pour lui la main de votre estimable demoiselle.

Marianne unit les mains d'Herman et de Juliette en regardant son mari.

Herman tombe à genoux devant elle.

MARIANNE, à Favilla.

Ils sont heureux!... Tu le vois, le voilà réalisé, ton beau rêve!...

Juliette tombe dans les bras de sa mère. Herman à genoux. Favilla prend la main d'Anselme, lui montrant les heureux qu'il vient de faire. Keller est satisfait de lui, et Frantz, un peu au second plan, à gauche, contemple ce tableau avec bonheur.

FIN DE MAITRE FAVILLA

LUCIE

COMÉDIE EN UN ACTE

Gymnase-Dramatique. — 16 février 1856.

DISTRIBUTION

ADRIEN DESVIGNES	MM. ARMAND.
STÉPHENS	DUPUIS.
DANIEL	LESUEUR.
LUCIE	Mlle LAURENTINE.

Costumes d'aujourd'hui.

L'intérieur d'une maison de campagne. Un salon à l'ancienne mode, vaste et autrefois assez beau, maintenant triste et nu. De vieux meubles clairsemés. Table à gauche. Une cheminée au fond. Une porte de rez-de-chaussée vitrée à gauche au deuxième plan. Porte au second plan à droite. Portes latérales au premier plan.

SCÈNE PREMIÈRE

DANIEL, STÉPHENS.

Daniel vers le fond à gauche, occupé à nettoyer un fusil de chasse. Stéphens est sur la porte du fond et parle à la cantonade très-haut, mais avec un calme qui contraste avec ses paroles. Il a un très-léger accent étranger. Daniel n'a pas l'air de l'entendre, mais il l'écoute avec attention.

STÉPHENS, à une personne qu'on ne voit pas.

Je n'ai pas d'autre chose à vous dire pour le moment; vous êtes une personne très-malhonnête, une créature très... dé-

testable. Je me suis chargé avec plaisir de vous mettre brutalement, oui, brutalement à la porte de cette maison, avec défense d'y jamais rentrer... Comment? Quoi?... Taisez-vous! Non! Vous ne méritez pas le moindre égard; vous n'êtes pas une femme, vous êtes un démon, oui, un démon, et pour un peu... Mais je ne veux pas me mettre en colère. (Il ferme la porte et entre. A Daniel.) C'est vous qui êtes Daniel, le domestique, le garde-chasse de feu M. Desvignes?

DANIEL.

Oui, monsieur; et vous, vous n'êtes pas M. Adrien Desvignes, ou vous auriez bien changé! Vous avez même l'air... Anglais, je crois.

STÉPHENS.

Anglais? Oh! non, Américain! citoyen des États-Unis. J'en arrive avec Adrien; je suis son ami, et je le précède.

DANIEL.

Ainsi, c'est bien vrai, il vit et il revient?

STÉPHENS.

Vous en doutez?

DANIEL.

Dame! je croyais... On le disait mort!... Et vous chassez Charlotte, c'est bien vu; ça ne me gêne pas.

STÉPHENS.

Oui, Charlotte, la servante-maîtresse du défunt; Charlotte, l'intrigante et la langue maudite; Charlotte, la... Je ne veux rien dire de plus... Je m'emporterais au delà de toute limite.

DANIEL.

Et moi, faut-il m'en aller aussi? (Il pose son fusil près de la porte vitrée.) Si je vous gêne?

STÉPHENS.

Vous, monsieur Daniel, vous à qui Adrien garde un si tendre souvenir, et qui lui avez prouvé tant d'affection!

DANIEL.

Souvenir... affection... ça dépend! Et Lucie?

STÉPHENS.

Qui, Lucie ? Ah ! oui, la fille illégitime du vieillard et de la gouvernante ? Celle pour qui Adrien se voit dépouillé de son héritage ! Où est-elle ?

DANIEL.

Elle est sortie... Elle va rentrer... Et quand elle saura que sa mère...

STÉPHENS.

Tenez, voici Adrien qui arrive et qui en décidera. Restez; il est impatient de vous voir.

Daniel a fait le mouvement de se retirer. Il reste en s'effaçant, et cache une assez vive émotion.

DANIEL, à part, pendant que Stéphens va à la rencontre d'Adrien.

Chasser Lucie !

SCÈNE II

Les Mêmes, ADRIEN.

ADRIEN, à Stéphens. Il est en uniforme d'enseigne de marine. Il pose sa valise, son manteau et son chapeau sur la table, sans faire attention à Daniel. Il est entré par la droite.

Eh bien, est-elle partie?

STÉPHENS.

C'est fait.

ADRIEN.

Ah ! tant mieux ! Merci, mon cher Stéphens. La vue de cette femme m'eût fait un mal affreux. Rentrer dans cette maison après quinze ans d'exil, et avoir sous les yeux ce vivant reproche à la mémoire de mon pauvre père...

DANIEL.

Elle est en mauvais état, la maison ; mais ce n'est pas moi qui étais chargé...

ADRIEN.

Ah ! Daniel !... Oui, je vous reconnais ! (Il l'embrasse et descend en scène avec lui. Stéphens remonte, puis descend à gauche.) Je

me suis toujours souvenu de votre attachement, Daniel! C'est dans vos yeux que j'ai vu les seules larmes que mon départ ait fait couler ici. J'étais un enfant, on m'envoyait au collége, et je pressentais que je ne reverrais jamais mon père. Vous seul sembliez me regretter... ou me plaindre. Et depuis... Oh! je sais tout, Daniel! je sais que les petites sommes que je recevais chaque année, c'était la moitié de vos gages que vous mettiez de côté pour me l'envoyer. (Daniel paraît contrarié et embarrassé.) Ne vous en défendez pas : mon père n'avait pas même un faible souvenir pour moi, et ce que vous m'avez avancé, c'était pour vous un sacrifice immense.

DANIEL, vivement.

Qui vous a dit... ? J'aurais voulu, j'aurais dû faire davantage. (A part, attendri et mécontent.) Diable!... diable!... diable!... ça me gêne...

STÉPHENS, à Adrien.

Voyons, mon ami, n'oubliez pas... (A Daniel en passant devant Adrien.) Daniel, répondez! Vous devez savoir bien des choses. Dites sans crainte la vérité à votre maître. Qu'est devenu l'argent?

DANIEL, comme étourdi du coup.

L'argent?... Diable!... l'argent!...

ADRIEN.

Eh! mon Dieu! à quoi bon l'interroger? Il sait bien, comme tout le monde, qu'un capital réalisé en argent est destiné à disparaître, et que la fortune de mon père a dû passer dans les mains de Charlotte.

Il s'assied à gauche de la table, Daniel a remonté et reste au fond.

STÉPHENS.

N'y renoncez pas si vite. On peut être très-délicat et très-positif. Si votre père vous a librement frustré pour enrichir une fille illégitime, je comprends que vous refusiez d'engager une lutte inutile peut-être, et scandaleuse à coup sûr;

mais, si son intention n'était pas de vous déshériter, et qu'on ait dérobé la somme...

Il se met à cheval sur une chaise, à droite et à quelque distance de la table.

ADRIEN, à Daniel.

Vous, Daniel, qui connaissez Charlotte, la savez-vous capable d'une pareille action ?

DANIEL, s'approchant.

Capable... oui ! Mais on est capable de bien des choses qu'on ne fait pas... et on en fait qu'on n'était guère capable de faire.

STÉPHENS.

Est-il probable que M. Desvignes, après un si long attachement pour cette fille, se soit contenté de lui léguer une pension de cinq cents francs, qui n'est même pas réversible sur la tête de Lucie ?

DANIEL.

Non, mais... Charlotte a bien cherché ; elle a fait démonter tous les meubles, lever les boiseries, les parquets... Elle n'a rien trouvé, pas moins. Elle pleure, elle jure qu'elle n'a que sa pension, qu'elle est dans la gêne... et c'est possible.

ADRIEN.

Voilà qui est étrange ! Cette somme importante aurait donc été enfouie quelque part ?

DANIEL.

Ou remise en dépôt à quelqu'un. Qui sait ? Il faut attendre... Il faut voir. On vous a cru mort aux colonies. Peut-être aurait-on souhaité que vous ne revinssiez pas... Mais puisque vous voilà revenu !... Quand on ne s'attend pas... il y a deux minutes que vous êtes là...

STÉPHENS.

Vous ne soupçonnez pas quelle peut être la personne...?

DANIEL, à Adrien.

Non... Et vous, monsieur ?

ADRIEN.

Moi, je suppose tout naturellement que la fille de Charlotte

est ou sera en possession de mes biens. C'est elle qui doit savoir à quoi s'en tenir là-dessus.

DANIEL, vivement.

Lucie ? Non ! Lucie ne sait rien ! (Lucie entre, tressaille et reste près de la porte, sans être vue d'Adrien.) Oh! vous ne connaissez pas Lucie !

SCÈNE III

Les Mêmes, LUCIE.

ADRIEN, sans voir Lucie.

Et je ne désire pas la connaître. Je ne veux point haïr une personne qui me tient, dit-on, de si près, et je ne lui souhaite aucun mal. Si elle est riche à mes dépens, je n'en suis pas jaloux. Vous le savez, vous, Stéphens, ce n'est pas un sordide intérêt qui me fait repousser la mère et la fille. Ce que je ne puis leur pardonner, c'est de m'avoir ravi l'affection de mon père, c'est de l'avoir contraint, par une atroce domination, à me tenir éloigné de lui, à m'oublier, à me refuser sa dernière bénédiction !... Cela, c'est lâche, c'est odieux, et je ne pourrais jamais considérer comme ma sœur celle qui, à la faveur de tels moyens, a usurpé la place dans la famille.

Stéphens a vu Lucie, s'est levé vivement ; il la contemple avec admiration et a pris le bras à Adrien pour l'empêcher de continuer; mais Adrien ne s'est retourné qu'après avoir tout dit. Lucie a une attitude de douleur inexprimable. Daniel est très-attentif à ce qui se passe.

STÉPHENS.

Oh!...

ADRIEN, voyant Lucie.

Ah! c'est elle!

DANIEL, allant à Lucie.

Venez, ma pauvre demoiselle, vous ne pouvez pas rester dans cette maison, vous gênez. Je vas vous conduire auprès de votre mère.

LUCIE, pleurant.

Non, Daniel, ma mère ne veut plus de moi. Vous savez comme elle est... singulière avec moi depuis la mort... Eh bien, je viens de la rencontrer comme elle sortait d'ici. Elle s'installait dans le village, j'ai voulu la suivre, elle m'a repoussée... Oh! bien durement! « Deviens ce que tu pourras, m'a-t-elle dit, je n'ai plus le moyen de te garder. Tu es en âge de travailler; dis à Daniel de te chercher une place. » Je suis revenue ici, moi! l'habitude!... Et puis je me flattais que... monsieur voudrait bien me permettre de le servir... mais je vois... Conduisez-moi, mon bon Daniel, dans quelque ferme où je pourrai gagner ma vie.

STÉPHENS.

Vous, dans une ferme? Vous si belle, si délicate!... C'est effroyable à penser, c'est révoltant! c'est impossible!

ADRIEN.

Oui, c'est impossible! Restez, mademoiselle, restez ici, jusqu'à ce que vous ayez trouvé des occupations convenables à l'éducation que vous avez reçue.

LUCIE.

Non, non! vous m'accusez...

ADRIEN, se levant.

Eh non!... Ce n'est pas vous que j'accuse. Vous pouvez... vous devez être étrangère au mal dont je me plains. Mais il est impossible que votre mère vous abandonne sérieusement. Sa colère contre moi ne peut retomber sur vous. Elle ne tardera sans doute pas à vous envoyer chercher. Gardez votre appartemeat chez moi, jusqu'à ce que votre sort se décide... Je vous en prie!

DANIEL.

Allons! merci pour elle, monsieur Adrien. Elle est toute gênée, toute suffoquée! Venez, mademoiselle Lucie; tout s'arrangera, allez!

Il l'emmène par la porte vitrée.

SCÈNE IV

STÉPHENS, ADRIEN.

STÉPHENS, la suivant des yeux.

Elle pleure beaucoup.

ADRIEN.

Pleure-t-elle, ou fait-elle semblant?

STÉPHENS.

Vous ne l'avez donc pas regardée?

ADRIEN.

Le moins possible.

STÉPHENS.

Vous avez perdu. Elle est bonne à voir; belle et douce comme un ange! Ah! c'est enivrant! oui, enivrant!

ADRIEN.

Vraiment, mon cher Stéphens, vous vous adoucissez bien vite devant un jeune et frais visage! Vous qui me recommandiez la sévérité, vous qui, à bord du navire qui me ramenait en France, me disiez chaque jour : « Vous êtes trop indifférent à la vengeance; c'est un devoir pour l'honnête homme d'être sans pitié pour la méchanceté qui tue, sans égard pour la faiblesse qui trahit... »

Il porte sa valise, puis son manteau, sur un vieux canapé au fond.

STÉPHENS.

Oui, et au lieu de voir Paris, le but de mon voyage, j'ai voulu d'abord vous suivre au fond de cette province; je sentais que, sans l'aide d'un ami énergique, ardent et versé dans les affaires, vous ne sauriez pas vous faire rendre justice.

ADRIEN.

Eh bien, vous le voyez, à présent; vos peines sont inutiles, ma ruine est sans doute consommée, mes ennemis l'emportent! Leurs armes sont la colère ou les pleurs, leur faiblesse fait leur force; ce sont des femmes.

STÉPHENS.

Des femmes, non. S'il y a, comme je le crains, un troisième larron... un... scélérat... Daniel paraît le croire; est-ce que vous le trouvez net dans ses réponses, le bonhomme? Il me paraît vague... et même troublé!

ADRIEN.

Non, c'est sa manière; il a toujours été comme ça.

STÉPHENS.

Ça m'est égal; on vous a dit qu'il redoutait Charlotte; je l'examinerai, je veux l'examiner.

ADRIEN.

Lui? Ah! tenez, mon ami, ces recherches, ces soupçons, tout cela m'est antipathique, et je ne sais quelle fortune mérite qu'on la poursuive à travers de pareilles angoisses morales. Mon cœur, si épanoui, si confiant d'habitude, s'aigrirait à ce métier d'inquisiteur, et il me tarde d'avoir renoncé à toute espérance pour me retrouver moi-même. Pour aujourd'hui, du moins, n'y pensons plus, n'est-ce pas? Nous avons donné toute la matinée aux affaires, donnons la soirée au repos et à l'amitié. (Stéphens s'est levé, Adrien lui a pris le bras, et ils remontent lentement jusqu'à la cheminée.) Ah! qu'il m'eût été doux de vous recevoir, même dans cette maison appauvrie et dévastée, si mes souvenirs d'enfance ne s'y trouvaient empoisonnés par ceux d'une amère persécution! (Il quitte le bras de Stéphens.) Mon père a voulu m'oublier, m'effacer de sa vie. Je l'aurais pourtant bien aimé, moi!... Tenez, Stéphens, voilà le fauteuil où je jouais, enfant, sur ses genoux. Ses pieds, alourdis par l'âge, ont usé la pierre de ce foyer, déjà creusée par ceux de mon aïeul. Les miens n'y laisseront pas de traces; car je n'ai pas même le moyen de conserver cette retraite, et je ne suis pas destiné à la douce et tranquille vieillesse de ces honnêtes bourgeois; famille honorable et respectée jusqu'au jour où une indigne créature y a apporté le scandale de son despotisme... Ah! le mariage! (Il descend, Stéphens le suit.) C'est l'effroi des jeunes gens comme nous, Stéphens, et pourtant le veuvage ou le célibat, c'est l'écueil de l'âge mûr. Il faut tou-

jours que l'homme tombe sous l'empire d'une femme, et la femme qu'on n'ose pas épouser vous rend coupable ou malheureux. Je me marierai, moi, je me marierai le plus tôt possible, si je rencontre une brave fille qui veuille d'un pauvre marin... L'exemple de mon père me fait réfléchir... Il m'épouvante. Je sens en moi un cœur tendre, faible peut-être, comme était le sien, et je ne veux pas attendre, pour vivre à deux, l'âge où l'on aime encore, sans pouvoir être aimé sincèrement.

STÉPHENS, toujours très-calme.

Voilà de sages idées, et que je partagerais si vous y faisiez davantage la part de l'imprévu. Le bonheur prémédité n'est pas mon fait. Je suis plus impétueux que cela; je n'ai jamais voulu faire de projets, me connaissant esclave de mes passions, qui sont... indomptables... oui, indomptables ! Cela vous étonne ? C'est comme je vous le dis. Je prends feu comme le soufre et la poudre ; je suis... volcanique ! Mes penchants sont violents, très-violents, et, quand ma volonté s'empare d'un objet, elle ne connaît ni retard ni obstacle. La fatalité embrase à chaque instant ma vie, jusqu'à ce qu'elle l'embrase une fois pour toutes.

ADRIEN.

Vous me surprenez beaucoup. Il est vrai qu'en vous aimant de tout mon cœur, je ne vous connais pas entièrement. Notre mutuelle sympathie ne date que de deux mois, et, durant cette navigation, comme il n'y avait pas de femmes à bord, je ne vous ai pas vu aux prises avec le sentiment. Eh bien, qu'est-ce ? Un nuage a passé sur votre figure.

STÉPHENS.

C'est que j'éprouve... des tiraillements d'estomac... Adrien, croyez-vous que nous ayons déjeuné ce matin?

Daniel entre par la porte vitrée.

ADRIEN.

Je suis sûr du contraire; nous n'avons pas eu le temps, et il se fait tard. (Appelant Daniel.) Je vous demande pardon d'a-

vance, Stéphens; comme on ne nous attendait pas, il est à craindre...

SCÈNE V

Les Mêmes, DANIEL.

ADRIEN.

Daniel, y a-t-il moyen de dîner ici ?

DANIEL.

Il y a toujours moyen... avec le temps!

STÉPHENS.

Diable !

DANIEL, baissant la voix, à Adrien.

Avant tout, je venais vous dire... (Il porte la main à sa poche gauche, la retire vivement et tire un papier de sa poche droite.) C'est une sommation d'huissier, pour que vous ayez à payer à Charlotte, dans les vingt-quatre heures, deux trimestres échus de sa pension.

ADRIEN.

Quoi! elle ose...?

DANIEL.

Oh! elle ose toujours, celle-là !... C'est deux cent cinquante francs qu'elle réclame.

ADRIEN.

Est-il vrai, Daniel, que la maison et ses dépendances ne peuvent rapporter que mille francs par an?

DANIEL.

C'est bien tout au plus.

ADRIEN.

Eh bien, que la volonté de Dieu soit faite ! Je partagerai avec mademoiselle Charlotte.

STÉPHENS.

Ne vous pressez pas tant !... ce legs est attaquable.

DANIEL, à Adrien.

Oh! si vous refusez... c'est tout ce qu'elle souhaite; ça la flattera même beaucoup, un refus !

STÉPHENS.

Pourquoi ? Elle ferait vendre la maison peut-être ?

DANIEL.

C'est son rêve. Elle espère toujours y dénicher le magot.

STÉPHENS, mettant la main à sa poche, à Adrien.

Payez donc ! Avez-vous...?

ADRIEN, vivement.

Oui, oui, certes. (Il remet de l'argent à Daniel.) Envoyez cela tout de suite.

Stéphens remonte.

DANIEL.

J'y vas moi-même, et, en même temps, j'achèterai... pour votre dîner...

ADRIEN.

Oui ! Tiens, voilà...

DANIEL, bas.

Votre bourse est vide. (Adrien a fait un geste d'angoisse.) Qu'est ce que vous avez, monsieur ? quelque chose vous gêne ?

ADRIEN, bas.

Non ! non ! Tiens, mon ami, voilà ma montre, vends-la, engage-la, procure-moi de quoi vivre ici, avec mon hôte un jour ou deux; j'aviserai ensuite à m'acquitter envers toi de tout ce que je te dois et à faire un emprunt...

DANIEL.

Comment! vous en êtes là ?

ADRIEN.

Et où veux-tu que j'en sois, à mon âge et avec mon grade ? Au lieu de trouver ici des ressources, j'y trouve des frais de succession, des actes et des legs à payer !

Il froisse le papier et le jette.

DANIEL.

Mais votre ami...

ADRIEN.

Parle plus bas ! Il est très-riche, lui; il voudrait m'obliger! Tâche qu'il ne s'aperçoive pas de ma situation.

DANIEL, lui rendant sa montre.

Reprenez ça... J'ai... quelque chose, moi ! Je vous avancerai le nécessaire ! Et, d'ailleurs... qui vous a dit qu'on ne vous rendra pas... puisque vous n'êtes pas mort?

ADRIEN.

Pauvre Daniel ! encore ? Allons, va vite et reviens.

DANIEL.

Ah ! dame ! ayez patience; faire un dîner... Charlotte, qui comptait bien ne jamais vous revoir, ne faisait plus de provisions, et il faudra...

SCÈNE VI

Les Mêmes, LUCIE.

Lucie, posant un grand panier à côté de la table; elle a mis un tablier blanc.

LUCIE.

Aidez-moi à servir, Daniel; monsieur doit avoir faim !

STÉPHENS.

Ah ! voici l'ange qui apporte la nourriture au désert !

Il descend à gauche, puis passe devant la table et va à Adrien.

DANIEL, allant à Lucie.

Le couvert... bon ! Mais le dîner?

LUCIE.

Il est prêt.

DANIEL.

Ah! vous avez vous-même...?

LUCIE.

Eh bien, sans doute !

STÉPHENS.

Elle-même?

DANIEL, bas, à Lucie.

Mais l'argenterie ?

LUCIE, tirant des couverts du panier et arrangeant la table.

La voilà !

DANIEL, bas.

Elle l'avait fait disparaître !

LUCIE, bas.

Je l'ai reprise, moi ! et c'est pour cela qu'elle m'a...

DANIEL, haut, s'échappant.

Frappée ! toi !

STÉPHENS.

Frappée ! Qui donc ?

LUCIE, faisant signe à Daniel.

Rien, personne !

DANIEL, exalté.

Si fait, voyez ! elle la hait, cette gredine de femme ! (Il est près de baiser le front de Lucie, s'arrête, et, avec une serviette blanche qu'il tient, il lui essuie le front en tremblant.) Lucie, je ne veux pas que vous retourniez jamais avec elle. Je ne le veux pas, moi, entendez-vous !

ADRIEN, qui a été distrait jusque-là.

Mais que s'est-il donc passé ?

STÉPHENS.

Vous ne comprenez pas ? (Montrant Lucie.) Vous ne voyez pas ? Charlotte la traite ainsi, parce qu'elle prend vos intérêts ! Douterez-vous encore ?

ADRIEN, prenant la main de Lucie et la regardant.

Pauvre Lucie !

LUCIE, s'écriant.

Ah !

Elle porte la main d'Adrien à ses lèvres avec transport, puis s'enfuit honteuse, va et vient, apportant le dîner avec Daniel. Adrien est ému.

STÉPHENS, tranquillement.

Ah ! vous êtes bien heureux d'être son frère ! sans cela, je serais jaloux de vous jusqu'à la rage.

ADRIEN.

Vraiment, mon ami, vous plaisentez avec un sang-froid...

STÉPHENS.

Je ne plaisante jamais!

ADRIEN.

Quoi! si vite?

STÉPHENS.

Je vous l'ai dit, je suis comme ça! Vous ne pouvez rien éprouver pour elle, vous! Moi, je sens qu'elle m'appartiendra, ou que j'en deviendrai fou furieux! oui, furieux!

ADRIEN, l'emmenant à droite.

Mais... prenez garde! n'ayez que des vues honorables; car je sens... Je dois me rappeler qu'elle mérite mon intérêt... mon appui peut-être!

LUCIE.

Monsieur est servi!

Elle montre un fauteuil à Adrien et se tient debout.

STÉPHENS, à Adrien.

Elle s'apprête à nous servir vraiment! Souffrirez-vous cela?

ADRIEN.

Non, certes!... (S'arrêtant et souriant.) Eh bien, si! je veux l'éprouver... car le sentiment qu'elle semble réclamer de moi est plus sérieux que celui qu'elle vous inspire, et je l'aurai payé assez cher!

Il s'assied à table. Lucie le sert. Stéphens s'assied vis-à-vis de lui.

DANIEL, à part, la serviette sur le bras.

Ah! il ne la fait pas manger avec lui! Ce n'est pas bien! (Il croise machinalement sa redingote sur sa poitrine.) Ça me soulage!

LUCIE.

Daniel, apportez donc du vin?

DANIEL, bas, s'approchant d'elle.

Du vin!... du vin! où voulez-vous que j'en prenne? Est-ce qu'elle n'a pas eu soin de vider la cave!

LUCIE, bas.

Mais, moi, j'avais caché le meilleur! Vous en trouverez dans l'office.

Daniel sort, elle le suit jusqu'à la porte vitrée et descend à gauche.

ADRIEN.

Voilà un potage excellent. Est-ce que c'est vous, mademoiselle Lucie, qui avez ces talents... estimables?

LUCIE, à Stéphens, qui lui prend et lui baise convulsivement la main au moment où elle lui change son assiette.

Quoi donc, monsieur, que voulez-vous?

ADRIEN.

Stéphens! je vous en prie! C'est un badinage, Lucie: une méprise! Mon ami est fort distrait.

DANIEL, apportant du vin à Lucie, inquiet et regardant Stéphens.

Qu'est-ce que c'est?

LUCIE.

Je ne sais pas, je ne comprends pas.

Elle remonte à gauche.

DANIEL, à part, regardant Stéphens, qui des yeux dévore Lucie à sa manière.

Voilà un Américain!... Oui, oui, regarde-la, je te regarde aussi, sois tranquille!

ADRIEN, qui mange avec appétit, et que Lucie sert avec empressement.

Tout cela est fort bon, Lucie, et servi avec une propreté charmante.

STÉPHENS.

Dites une grâce enchanteresse... Comme vous mangez, vous! Moi, je n'ai plus faim! Je... Oh!...

Il soupire et mange.

DANIEL, retirant Lucie du regard de Stéphens et lui parlant sur le devant du théâtre.

Ah çà! dites-moi donc, est-ce que vous devez servir comme ça des jeunes gens,... vous qui avez toujours mangé à la table de M. Desvignes?...

LUCIE.

Ce n'était pas ma place, Daniel, ce n'était pas non plus celle de ma mère! Aujourd'hui, tout rentre dans l'ordre; fille d'une servante, je suis servante aussi, et c'est avec plaisir, je vous jure!

DANIEL.

Vous, élevée comme une demoiselle, pourquoi avec plaisir?

LUCIE.

Parce que, moi, j'aime mon maître! Oh! oui, Daniel, je l'aime de toute mon âme!

DANIEL.

Pourtant il ne vous traite pas comme... comme il le devrait! et ça m'empêche de m'intéresser à lui.

LUCIE.

Il ne veut pas que je sois sa sœur. Eh bien, il a raison. Je ne comprenais rien à ma position, moi! J'aimais Adrien avant de le connaître, et vous savez avec quelle impatience je l'attendais! Oh! oui, j'accourais à lui tantôt pour me jeter dans ses bras, cela me semblait tout naturel. Malheureuse que je suis! Il a parlé... j'ai entendu, j'ai compris! Et, à présent, je le trouve encore mille fois trop bon de me souffrir près de lui! moi qui, sans le vouloir, lui ai fait tant de mal!

ADRIEN, frissonnant, à Stéphens.

Est-ce que vous trouvez qu'il fait chaud ici?

STÉPHENS.

Moi, je brûle!

LUCIE, à Daniel.

Il fait grand froid. Daniel, allumez donc le feu!

DANIEL.

Le feu! le feu!... Il n'y a pas de bois dans la cheminée... ni dans le bûcher!

LUCIE.

Vraiment? Eh bien, attendez, je saurai en trouver.

Elle sort par la porte vitrée. Stéphens se lève et la suit jusqu'à la porte.

STÉPHENS.

Où va-t-elle donc?

DANIEL, à part.

Eh bien, qu'est-ce que ça lui fait?

STÉPHENS, regardant au dehors.

Comment! elle soulève un tronc d'arbre mort dans le jardin avec ses petites mains? Ah! par exemple!

Il sort précipitamment.

ADRIEN.

Prenez garde à Lucie, Daniel! mon ami Stéphens...

DANIEL.

Oui, oui, je vois bien! (Il prend son fusil, qui est resté près de la porte vitrée.) Attends, attends-moi, grand brigand! je vas te gêner, moi!

ADRIEN, l'arrêtant.

Eh bien, eh bien! (Lui ôtant son fusil.) Vous êtes trop vif, Daniel! Il n'est pas nécessaire...

DANIEL, regardant dehors.

Si fait... Vous voyez bien que son air baroque effraye Lucie... Elle l'évite, il double le pas, il court après elle... Laissez, monsieur: je...

Lucie rentre avec des morceaux de bois mort dans son tablier et dans ses bras.

ADRIEN.

Non! tenez, la voilà. (Il va à elle et prend le bois.) Comme vous êtes essoufflée et chargée, Lucie! Et c'est pour moi que vous prenez cette peine! (Il aide Lucie à allumer le feu.) Non! laissez-moi faire!... Je ne souffrirai pas plus longtemps que vous me serviez ainsi! Voyons, Stéphens, entrez donc et fermez cette porte. Vous nous gelez!

STÉPHENS, à la porte vitrée.

Je ne peux pas entrer, je fume, et, devant mademoiselle Lucie, je ne me permettrais pas...

DANIEL, lui fermant la porte au nez.

Oui, oui, ça l'incommode!

ADRIEN, à Lucie, qui lui présente des cigares sur une assiette.

Mais non, Lucie, si cela vous est désagréable,

LUCIE.

A moi ? Bien au contraire, monsieur!

Demi-nuit. — Daniel ferme les rideaux de la porte vitrée.

ADRIEN, s'asseyant près de la cheminée.

Ah çà ! vous m'appelez monsieur, quand, moi, je me permets de ne pas vous appeler mademoiselle... Je sais bien que je suis l'aîné, mais ce n'est pas une raison...

LUCIE, assise sur un escabeau.

Oh ! je n'oserais pas vous appeler autrement.

ADRIEN.

Pourtant...

DANIEL, qui les écoute attentivement tout en enlevant le couvert.

Comment donc voulez-vous qu'elle dise ?

ADRIEN.

Qu'elle dise Adrien, comme je dis Lucie. (A Lucie.) Me le promettez-vous ?

LUCIE.

J'essayerai, monsieur... j'essayerai, Adrien ! (A part.) Adrien ! le joli nom à dire !

ADRIEN.

Voyons, bonne Lucie, j'ai à me plaindre de votre mère ; mais elle est votre mère, et nous ne parlerons jamais d'elle. Soyons amis, vous et moi, pour le peu de temps que j'ai à rester ici.

LUCIE, tressaillant.

Vous ne restez pas ici ?

ADRIEN.

Eh ! mais non. Je suis dans la marine, et ce n'est pas ici que je peux faire mon chemin.

LUCIE.

C'est donc bien beau, la marine ?

ADRIEN, riant.

Oh ! c'est très-beau ! un peu rude, par exemple ; la mer est une amie très-perfide.

LUCIE.

Ah! ciel! quand il fait de l'orage, je prie Dieu et je tremble!...

ADRIEN.

Vous avez peur de l'orage, vous?

LUCIE.

Pas pour moi!

ADRIEN.

Est-ce donc pour moi, Lucie?

DANIEL, allumant deux bougies sur la cheminée.

Pour qui donc, je vous le demande? Elle n'aime que vous au monde, à présent! Ah! ça n'est pas comme sa mère!

ADRIEN. Il se lève et descend.

Sa mère, encore sa mère! De grâce...

LUCIE, le suivant.

Laissez-moi vous en parler pour la première, pour la dernière fois. J'ai des choses bien sérieuses à vous dire... des choses que je n'ai jamais dites à personne et que, moi seule, je sais. Puisque nous voilà entre nous avec ce bon Daniel qui vous aime...

DANIEL.

Quoi? qu'est-ce que vous savez? qu'est-ce que vous voulez dire? Vous ne savez rien du tout!

LUCIE.

Vous vous trompez, Daniel. Écoutez-moi, Adrien. Vous accusez ma mère... Ce n'est pas à moi d'avouer qu'elle est bien coupable envers vous; mais ce que je vous jure, c'est qu'elle n'a rien reçu, c'est qu'elle n'a rien pris de ce qui vous était destiné.

ADRIEN.

Expliquez-vous, Lucie. J'ai foi en votre sincérité.

LUCIE.

Eh bien, écoutez! voici toute l'histoire de votre héritage.

Daniel, très-nerveux, laisse tomber un objet qu'il tient et s'approche vivement.

Il est bien vrai que notre... que votre père a vendu toutes ses propriétés dans les derniers temps de sa vie, et qu'il en a reçu l'argent... oh ! beaucoup d'argent ! c'étaient des billets ; il y en avait très-épais ! C'était serré, serré, dans un grand portefeuille jaune, et il a mis cela avec bien de la peine dans une poche de sa redingote.

Daniel, cachant son trouble, serre comme malgré lui sa redingote contre ses flancs.

ADRIEN.

Je savais à peu près tout cela, Lucie. Le notaire, que j'ai vu ce matin, m'a dit avoir versé à mon père trois cent mille francs en billets de banque.

LUCIE.

Oh ! je n'ai jamais su combien il y avait... mais je sais qu'on m'a dit : « Tout cela, c'est pour toi ! »

ADRIEN.

Qui vous a dit cela, Lucie ? mon père, ou votre... ?

DANIEL.

Sa mère le lui disait sans cesse, et M. Desvignes le disait aussi ; il ne s'en gênait pas.

LUCIE.

M. Desvignes me l'a dit une fois, une seule fois !

ADRIEN.

Alors, c'était bien son intention de me déshériter ?

DANIEL.

Eh ! mais oui !...

LUCIE.

Attendez ! Le jour où il me dit, en me montrant le portefeuille : « Voilà qui te fera riche, Lucette ! » je me jetai à ses genoux et je lui dis : « Oh ! mon papa !... (C'était un nom d'amitié que je lui donnais, il le voulait absolument !) Mon cher papa, ne faites pas une pareille chose, ne me déshonorez pas. Si vous m'estimez, si vous m'aimez, ne me donnez rien ! Adrien me mépriserait si j'acceptais cela, et, moi, j'en mourrais ! Et puis songez à vous-même ! Dieu serait bien mé-

content de vous ! Et que dirait-on d'un père qui n'aime pas son fils, un fils qui se conduit bien, qui n'a aucun tort ? Et vous si respecté, vous si bon ! Donnez-lui tout, ou bien chargez-moi de le lui remettre. — Comment ! s'écria-t-il, tu le lui rendrais, toi ? » Il me regarda, il soupira et je vis qu'il pleurait. Je le conjurai encore. « Lucie, me dit-il à la fin, c'est toi qui me rappelles à mon devoir ! Eh bien, je ferai mon devoir ! seulement, prends bien garde que personne ne le sache. On me tourmenterait, et je veux mourir tranquille. » Pendant quelque temps, il ne m'a plus rien dit. Il paraissait très-abattu, ou très-préoccupé ; mais voilà qu'une nuit, comme j'étais seule à le veiller... j'étais bien lasse ! je m'endormis dans le grand fauteuil. Je rêvai... Il me semblait que mon papa... que monsieur causait avec quelqu'un ! Enfin j'entendis fermer une porte, celle qui mène au jardin, et cela m'éveilla tout à fait. Je courus à cette porte et j'entendis comme de gros souliers qui descendaient l'escalier. (Daniel regarde ses souliers.) C'était le pas d'un homme. J'eus peur ; je crus qu'on était venu voler... J'allais crier ; mais monsieur, qui ne dormait pas, me dit : « Tais-toi, Lucette ! j'ai fait la volonté de Dieu et la tienne ; à présent, je mourrai en paix. Mais jure-moi de ne rien dire à personne !... » Il n'acheva pas et s'assoupit doucement ; le lendemain, il ne parlait plus, il n'entendait plus. Il a langui ainsi pendant quarante-huit heures encore... Je dois vous dire qu'on chercha partout... et qu'on ne trouva rien ; il avait bien réellement remis pour vous son portefeuille à quelqu'un ! à quelqu'un qui n'est pas de la maison. Au moment où son âme s'envolait, il me sourit, et, d'un geste bien faible, il me montra le soleil couchant, comme pour me dire : « Je pense à celui qui est là-bas ! » Et puis il dit une parole, une dernière parole bien faible que, moi seule, j'entendis... et que je dois... mais que je n'ose pas vous redire.

ADRIEN, très-ému.

Dites-la ! dites-moi tout, Lucie !

LUCIE.

Il me dit en me donnant un baiser sur le front : « Pour ton frère ! »

ADRIEN, lui tendant les mains.

Eh bien, Lucie, donnez-la-moi, cette dernière, cette sainte caresse ! (Lucie l'embrasse en tremblant, Daniel est très-agité et tourmente son mouchoir.) Merci, chère et honnête enfant, cœur généreux et pur ! Je vous dois bien plus qu'une fortune, je vous dois la bénédiction d'un père, et je puis le pleurer maintenant sans amertume et sans effroi ! Ah ! que vous êtes bonne, vous ! et que vous me faites de bien !

DANIEL.

Alors, vous comptez que le dépositaire...?

ADRIEN.

Oh ! je compte peu sur le dépositaire !

DANIEL.

Vous êtes pressé de l'accuser ! que savez-vous ?... Vous êtes à peine arrivé !

ADRIEN.

Je ne sais rien ! mais il me semble que, s'il eût été pressé, lui, de faire son devoir, mon notaire saurait déjà son nom. Je crois peu à une probité si lente à se montrer.

DANIEL, remontant.

Bah ! le notaire ! à quoi bon le notaire ?

LUCIE.

Vous croyez que...? Oh ! mon Dieu, j'aurais dû suivre cet homme, le voir, l'observer ! Je le pouvais ! J'ai cru bien faire en obéissant !

ADRIEN.

Et vous avez bien fait, Lucie ! Mon père est mort calme et en songeant à moi ? C'est tout ce que j'aurais demandé à Dieu si j'avais su que j'étais condamné à le perdre. Quant à mon patrimoine, il y a longtemps que j'en avais pris mon parti, et je saurai accepter encore les hasards et les peines de ma destinée.

DANIEL, tourmenté, s'approchant d'Adrien.

Les peines! vous êtes donc malheureux, vous?

ADRIEN.

Non, Daniel! je suis pauvre, voilà tout, et cela m'empêche d'être libre.

DANIEL.

Et, si vous étiez libre, que feriez-vous?

ADRIEN.

Ah! je vivrais à ma guise. Je me retirerais à la campagne. Ç'a toujours été mon rêve! Les champs, les jardins, l'agriculture, la terre! Vous le voyez, mes amis, c'est un rêve de marin. Mais il ne se réalisera pas, j'en suis certain, et à peine l'ai-je touchée, cette terre chérie, qu'elle manque sous mes pas! J'arrive, je ne trouve plus qu'un petit coin, qui suffirait peut-être à mon ambition si j'étais vieux et infirme, mais qui ne suffirait pas à occuper honorablement les forces de ma jeunesse. Mais je vous attriste, Lucie, et je ne sais vraiment pourquoi je vous parle tant de moi. Vous avez l'habitude d'occuper ce salon, restez-y; j'ai des lettres à écrire, et je vous demande la permission de me retirer. (Lucie prend un flambeau et le remet à Daniel.) Non, je ne dois pas m'habituer à être servi; merci, mon bon Daniel! Bonsoir, chère Lucie. A demain! (Daniel le conduit jusqu'à la porte de gauche.) Ah! dites-moi, Daniel!... priez M. Stéphens de venir me trouver. (Bas.) Je veux lui parler sérieusement à propos de Lucie.

DANIEL.

L'Américain? Je l'ai vu sortir de la maison.

ADRIEN.

Eh bien, quand il sera rentré.

Il sort.

SCÈNE VII

DANIEL, LUCIE.

Lucie est restée pensive, près de la cheminée. — Daniel reste pensif au milieu de la chambre. — Un moment de silence.

LUCIE, se retournant et regardant Daniel, qui la regarde de son côté.

Eh bien, à quoi pensez-vous, Daniel ?

DANIEL.

Et vous, mademoiselle Lucie ?

LUCIE.

Je me disais que cette maison est laide et pauvre, à présent, et qu'il doit s'y déplaire !

DANIEL.

C'est vrai ! Charlotte a si bien fait, que c'est comme une caserne... C'est nu !... c'est froid ! Tout à l'heure, j'irai acheter du bois pour que, demain...

LUCIE.

Oh ! oui, faisons en sorte que, demain, il soit un peu moins mal.

DANIEL.

J'y songe... j'y songe bien ! Dites donc, Lucie... il y a un colporteur qui a déballé dans l'auberge du village.... Il a toute sorte de choses ; si je lui prenais un tapis de pied ?

LUCIE.

Oui, un tapis et des couvertures !

DANIEL.

Il aurait bien fallu aussi quelques effets peut-être. (Retournant la valise d'Adrien, qui est restée au fond, et l'apportant sur la table.) Voilà une valise bien sèche...

LUCIE, touchant le manteau d'Adrien.

Et un manteau bien râpé ! Et du linge ! C'est toujours nécessaire... ça s'emporte !

DANIEL, ouvrant la valise.

Allons !... je prendrai du linge aussi !

LUCIE.

Ah bien, oui ! mais nous n'avons pas grand'chose à nous deux, pour payer ! Tenez, voilà toute ma fortune !

DANIEL.

Une pièce de vingt francs?... Et on dit qu'elle dépouille l'héritier ! Il est vrai que, lui,... il a encore moins : il n'a rien, jusqu'à présent !

LUCIE.

Il n'a rien ?... Mon Dieu ! comment donc faire ?

DANIEL.

Dame !... on verra, on tâchera... Je ne sais pas, moi !

Tourmenté, il a tiré un portefeuille de sa poche et l'a glissé à la dérobée dans une poche de la valise.

LUCIE.

Oh ! tâchez, mon bon Daniel, tâchez qu'il ne souffre pas ici, et qu'il ne soit plus si pressé de s'en aller. Songez donc, s'il part encore une fois, il ne reviendra peut-être jamais !

DANIEL.

Eh !... ce serait peut-être le mieux !

LUCIE.

Le mieux ! pouvez-vous dire cela ? Et la personne qui lui retient sa fortune, elle la gardera donc, si elle voit qu'il y renonce si aisément ?

DANIEL.

Le fait est qu'il n'a pas l'air d'y tenir beaucoup. Il ne mérite guère...

Il prend la valise sous son bras.

LUCIE.

Il ne mérite pas d'être heureux, parce qu'il est bon, désintéressé, noble? Mais vous rêvez donc, Daniel! Quoi! vous excuseriez un abus de confiance? vous ne maudiriez pas un fripon qui. . ?

DANIEL, tressaillant et rejetant la valise sur la table.

Un fripon ?

LUCIE.

Mais oui, certes, un infâme! Oh! si je le connaissais...

DANIEL.

Eh bien, qu'est-ce que vous lui diriez?

LUCIE.

Je lui dirais qu'il n'a ni foi, ni loi, ni cœur, ni entrailles, ni honneur, ni religion! Je le dénoncerais...

DANIEL.

Vous, Lucie? Et que savez-vous si cet homme-là n'est pas bien malheureux, bien gêné, bien tourmenté?

LUCIE.

Il ne l'est pas assez s'il résiste à sa conscience.

DANIEL, navré.

Pas assez!... pas assez!... On peut être mal avec sa conscience, Lucie, et n'être pas pour cela un coquin. Il y a bien des choses qui vous font pencher vers une action... mauvaise! Ce n'est pas toujours pour soi-même qu'on fait le mal. Il y a des gens qui, par amitié pour quelqu'un... par esprit de famille... la crainte de voir leurs enfants dans la misère... A force d'aimer ses enfants, on se dit : « Eh bien, oui, je perds mon âme, mais ils seront heureux en ce monde : tant pis pour moi dans l'autre! »

LUCIE.

Ah! ne me parlez pas ainsi, Daniel! mon cher Daniel! Vous si bon, si honnête, vous me faites du mal! C'est ainsi que ma mère raisonnait pour me faire accepter l'idée de dérober... Eh bien, cela me faisait frémir, et il y a eu des moments... que Dieu me le pardonne! où j'étais prête à mépriser... non, mais à blâmer ma mère!

DANIEL, hors de lui.

A mépriser!... Tu l'as dit, Lucie, mépriser!...

LUCIE.

Mon Dieu! de quoi parlons-nous là? Occupons-nous d'Adrien.

DANIEL.

Adrien!... oui, je l'aimais!... je l'aimerais bien si... Mais... il ne vous aime pas, lui!

LUCIE.

Il ne m'aime pas! vous croyez?

DANIEL.

Il est bien forcé de vous estimer; mais il aura beau faire, il ne pourra jamais oublier... Écoutez donc, il ne le peut guère!

LUCIE.

C'est vrai! (Avec désespoir.) Oh! que je suis malheureuse!

DANIEL.

Eh bien, eh bien, vous pleurez encore? Vous l'aimez donc bien, vous? Voilà qui est singulier! c'est du roman, ça, mademoiselle Lucie! un garçon que vous ne connaissez que depuis une heure! Vous oubliez pour lui ceux qui, toute leur vie, ont été attachés à vous... attachés... comme des chiens! Voilà! ça ne compte plus! la tête part... le cœur parle... et je ne suis rien, moi! rien du tout!

LUCIE, lui mettant ses bras autour du cou.

Vous, Daniel? Oh! vous ne croyez pas cela! Après... après mes parents, je n'aime que vous au monde; vous qui m'avez bercée, portée dans vos bras; vous qui m'avez toujours chérie, gâtée, consolée dans mes peines, protégée contre les violences de ma mère!... Vous? mais je serais ingrate et coupable si je ne vous regardais plus à présent comme mon père!

DANIEL.

Ton père!... Oui, vous dites bien! à la bonne heure! vous n'avez plus que moi! Et je ne vous quitterai jamais, moi, entendez-vous? Où vous irez, j'irai!

LUCIE.

Oui, mon bon Daniel; nous irons ensemble... je ne sais où, puisque nous n'avons rien! Dans quelques jours, nous serons sans asile; mais qu'importe? nous travaillerons!

DANIEL, regardant de côté la valise.

Laissez, laissez faire; j'ai... j'aurai... j'ai quelque chose, moi! Je vous réponds que vous ne manquerez de rien, et même que...

LUCIE.

Vraiment! vous avez un peu d'argent, Daniel? Eh bien, courez donc acheter ces meubles, ces étoffes...

DANIEL.

Bah! vous pensez toujours aux autres!

LUCIE.

Ce n'est pas aux autres, puisque c'est à lui.

DANIEL.

A lui! toujours à lui! Allons, j'y vas; mais qu'est-ce que vous allez faire en attendant?

LUCIE.

Je vas chercher mon ouvrage, et je vous attendrai là, au coin du feu.

DANIEL.

Allez donc vite, car je veux vous enfermer ici, moi.

LUCIE.

M'enfermer?

DANIEL.

Oui, oui, à cause de... l'autre!

LUCIE.

Je reviens.

Elle sort en emportant une bougie.

SCÈNE VIII

DANIEL, seul.

Mépriser! Elle a dit : mépriser! Et lui... Adrien, qu'est-ce qu'il fait, lui? (Il va à la porte d'Adrien.) Tiens! la porte ne ferme plus... C'est si vieux! (Il pousse la porte doucement.) Eh bien, il n'écrit pas? Il dort, les coudes sur la table... Il est fatigué : c'est si jeune! Ça serait le moment... (Il tire le portefeuille de la valise, qu'il a surveillée avec soin pendant la fin de la scène précédente. Elle a été moins bien refermée.) Mais s'il me voit?... Bah!

en soufflant sa bougie... Celle-ci d'abord. (Il éteint la seule bougie restée. — Nuit. En prenant le portefeuille.) Ah! c'était pour elle!.. mais méprisé par elle!... Allons!

Il entre chez Adrien.

SCÈNE IX

STÉPHENS, puis DANIEL, puis LUCIE.

STÉPHENS; il entre par la porte vitrée.

Eh bien, personne?... pas de lumière?... Ils sont tous sortis ou couchés? Et moi qui espérais retrouver Lucie!... Il faut absolument que je lui parle.

Il s'assied sur le vieux canapé du fond.

DANIEL sort de chez Adrien. A part.

Ouf! ça ne me gêne plus! Il ne s'est pas réveillé... personne ne m'a vu ni entrer ni sortir... Je vas rallumer.

Il s'approche de la cheminée.

STÉPHENS, à part.

Daniel? Pourquoi cet air de mystère?

Lucie entre par le côté droit, pendant que Daniel, penché à la cheminée, rallume sa bougie. — Jour.

DANIEL, tressaillant.

Hein!... qui est là?

LUCIE, apportant son ouvrage et l'autre bougie.

Eh bien, c'est moi, Daniel.

DANIEL.

Ah!... c'est que... j'avais laissé tomber le flambeau, et je pense toujours à ce monsieur... voyageur... Je m'en vas acheter... Si l'on frappe, n'ouvrez pas. J'emporte la clef. Tant pis pour lui, il attendra dehors! il fait froid, ça le calmera!

Il sort en enfermant Lucie et Stéphens.

SCÈNE X

LUCIE, STÉPHENS.

LUCIE.

Excellent homme! Que ne suis-je sa fille, à lui! personne ne m'en ferait un reproche. (Elle pose sa bougie sur la table et s'assied pour travailler.) Mais aussi je ne serais pas la sœur d'Adrien! Sa sœur! que ce mot me semblerait doux! mais il ne sortira jamais de ses lèvres!

Elle travaille.

STÉPHENS, qui s'est levé et qui la contemple, le dos appuyé à la cheminée.

Mademoiselle!

LUCIE, effrayée.

Ah!... comment donc êtes-vous ici, monsieur?

STÉPHENS, apportant une chaise.

Lucie, écoutez-moi, ne criez pas, n'ayez pas peur; le temps presse, accordez-moi ce que je vais vous demander.

Il se met gravement à ses genoux.

LUCIE, avec candeur.

Mon Dieu! monsieur, qu'est-ce donc? Levez-vous, parlez!

STÉPHENS.

Pas avant que vous m'ayez promis une chose d'où dépend mon bonheur et ma vie.

LUCIE, étonnée.

S'il dépend de moi de vous rendre un service... et si...

STÉPHENS, se relevant.

Vous consentez? Oh! Lucie, je vous adore, je vous idolâtre! Eh bien, voici ce qui m'amène : je veux vous enlever! et voici ce que je vous demande : laissez-vous enlever par moi.

LUCIE, stupéfaite.

Enlever? (A part.) Ah! mon Dieu! c'est un fou

STÉPHENS.

Voyons, Lucie, ne tremblez pas. Votre pâleur est un reproche qui me désespère... et m'exaspère ! Je vous respecte, oh !... comme vous le méritez ! Je ju.. je proteste...

LUCIE.

Alors, monsieur, remettez à me parler en présence de Daniel ou d'Adrien. Tenez, il vous demandait, Adrien, il vous attend.

STÉPHENS, s'asseyant.

Non, je ne veux pas voir Adrien. Je lui ai écrit des choses... qu'il lira quand nous serons partis, et que je vous dirai quand vous serez ma femme. (Il tire une lettre de sa poche.) C'est un secret... un grave secret qui vous concerne.

LUCIE.

Moi ?

STÉPHENS.

Vous, Lucie ; sachez seulement que je viens de voir madame Charlotte, qu'elle ne vous reprendra jamais avec elle, qn'Adrien ne peut pas et ne doit pas vous garder chez lui...

LUCIE.

Pourquoi donc, puisqu'il consent ?...

STÉPHENS.

Quand il aura lu ceci, il comprendra que c'est impossible, à moins que...

LUCIE.

A moins que ?...

STÉPHENS.

Je ne veux pas m'expliquer ; ce n'est pas de lui, c'est de moi que je vous parle. Vous voilà sans appui, sans famille, sans ressources, et, moi, toute ma vie, j'ai cherché une femme pure et belle, qui pût me devoir tout sans avoir jamais songé à me rien demander. Je la rencontre, c'est vous. Donc, je vous emmène et je vous épouse.

LUCIE, se levant.

Allons, monsieur, c'est une plaisanterie et une divagation, et ni l'une ni l'autre n'est de mon goût.

STÉPHENS, se levant.

Une plaisanterie avec vous, Lucie? Si j'avais commis un pareil crime,... je serais capable de me brûler la cervelle... oui, là, tout de suite.

LUCIE, effrayée.

Ah! mon Dieu!

STÉPHENS.

Une divagation à cause de vous, Lucie? Non! Il n'y a rien de plus raisonnable que de vous aimer, et les fous sont ceux qui passent à côté du bonheur sans s'y attacher résolûment, énergiquement, passionnément. Je suis un homme honorable, indépendant, riche, sérieux, enthousiaste... oui, enthousiaste! Vous ne dépendez de personne, vous ne pouvez être protégée ni secourue par personne. C'est moi qui me charge de votre dignité... de votre félicité... de votre honneur. Voilà, j'ai dit; venez!

Il remonte.

LUCIE.

Mais non, monsieur, je ne veux pas vous suivre, moi.

STÉPHENS.

Si fait; vous m'avez promis de me croire, vous devez me croire. Je vous ai donné ma parole d'honnête homme, vous n'en pouvez pas douter sans me faire injure.

Il prend son chapeau et son manteau.

LUCIE.

Que voulez-vous donc faire?

STÉPHENS.

Vous prouver que ma demande est sérieuse. Une chaise de poste est là qui nous attend, et nous partons tout de suite.

LUCIE, à part.

J'ai envie de rire, et pourtant j'ai peur! (Touchant à la porte d'Adrien. — Haut.) Adrien!... Adrien!...

SCÈNE XI

LES MÊMES, ADRIEN, puis DANIEL.

ADRIEN, tenant et nouant le portefeuille.

Soyez tranquille, Lucie : j'étais là, moi, j'entendais. (Allant à Stéphens.) Monsieur, vous n'abusez pas seulement de l'hospitalité pour effrayer une personne que la faiblesse et le malheur devraient vous rendre sacrée : vous oubliez ce qu'elle est pour moi; c'est donc une offense envers moi-même, et, quelque service que vous m'ayez voulu rendre, quelque sympathie que vous m'ayez témoignée, je vous déclare que vous me forcez...

STÉPHENS.

N'achevez pas, ne me dites pas de sortir de chez vous, nous serions obligés de nous battre, et c'est plus honorablement que nous devons nous séparer. Sachez que je ne vous ai fait aucun outrage, puisque vous n'avez aucun droit sur cette jeune personne, aucun devoir envers elle.

Daniel est entré et reste au fond.

ADRIEN.

Vous vous trompez, Stéphens! Elle est la fille de mon père, elle est ma sœur, puisque je l'accepte pour telle!

LUCIE, se jetant à son cou.

Oh! merci, merci, mon Dieu!

STÉPHENS.

Eh bien, vous vous trompez tous les deux. Charlotte m'a tout avoué. Lucie n'est pas sa fille, Lucie n'est pas la fille de votre père.

DANIEL.

Eh bien, et de qui donc, s'il vous plaît, est-elle fille?

STÉPHENS.

Je n'en sais rien.

DANIEL.

Charlotte a eu pourtant une fille ; ça, j'en suis sûr !

STÉPHENS.

Oui ; mais l'enfant, au berceau, mourut pendant une absence de M. Desvignes.

DANIEL.

On l'aurait su !

STÉPHENS.

Cela fut tenu secret.

ADRIEN, embarrassé.

Pour conserver les bonnes grâces et les dons de mon père ?

DANIEL.

Dame ! c'est possible.

ADRIEN, avec autorité.

Daniel, vous savez tout ! Au nom de votre amitié pour moi, je vous somme de dire la vérité.

DANIEL.

Eh bien !... voilà ce que je crois... ce qui m'a été dit : Un pauvre diable avait une fille du même âge... tout auprès de la maison... on fit un échange... à l'insu du père ! Et, comme il pleurait son petit enfant... sa femme qui était dans le secret, lui dit : « Tais-toi donc, imbécile ! notre fille est chez M. Desvignes ; elle sera riche, heureuse, nous la verrons tous les jours, je serai tout de même sa nourrice... » Et voilà comme les choses se sont passées.

ADRIEN.

Et cet homme a laissé tromper mon père pendant si longtemps ?

DANIEL.

Dame !... il avait perdu sa femme, il était pauvre, il ne pensait pas que ça vous ferait tant de tort que ça... et puis il est mort, et le tort qu'il vous a fait n'est pas grand, puisqu'il paraît... qu'on ne vous a rien volé.

STÉPHENS.

Rien volé ?

DANIEL, à Adrien.

Dame ! ce que vous tenez là,... c'est peut-être...

LUCIE.

Le portefeuille ! je le reconnais !

ADRIEN.

Je viens de le retrouver sur ma table ; cela tient du prodige, je n'ai vu personne. Et vous, Daniel !... vous saviez donc...?

DANIEL.

Non, je n'ai vu personne non plus. J'ai seulement entendu des pas. (A Lucie.) L'homme aux gros souliers !...

Lucie passe devant Adrien, qui lui dit quelques mots à voix basse en lui montrant le portefeuille qu'il tient à la main et qu'il met sur la table.

STÉPHENS, regardant Daniel et passant devant lui.

Ah !... (Bas.) Je me tairai, Daniel ! (Daniel tressaille. — Haut. Eh bien, Adrien, vous le voyez, Lucie n'est pas votre sœur.. elle est orpheline !

DANIEL.

Orpheline !... oui !

STÉPHENS, à Adrien.

J'ai conçu pour elle, je vous l'ai dit, une passion terrible, et je l'épouse !

DANIEL.

Vous l'épousez?... Ah ! c'est différent.

ADRIEN.

Et vous y consentez, Lucie ?

LUCIE.

Moi?... Mais non !... Je ne connais pas monsieur !... je ne...

DANIEL.

Tu as tort

ADRIEN.

Non! elle a raison; car, moi aussi, je... Lucie, vous êtes un ange! Je ne me vante pas d'avoir conçu pour vous une passion subite... insensée! Mon cœur a été plus doucement conquis, plus profondément pénétré; il est à vous tout entier : respect sans bornes, amitié sainte, tendresse infinie... Voyez! je n'ose pas encore donner le nom d'amour à ce que j'éprouve, mais je suis pourtant bien heureux que vous ne soyez pas ma sœur! Lucie! vous m'eussiez restitué mon bien si cela eût dépendu de vous; moi, je le recouvre (Étendant la main vers le portefeuille), et je vous l'offre. Voulez-vous être ma femme ou celle de... (tendant la main vers Stéphens) mon ami?

STÉPHENS, lui serrant la main.

Vous pouvez être généreux, si vous êtes aimé! Mais...

DANIEL, à Lucie.

Eh bien?

LUCIE, montrant Adrien.

Oh! oui, c'est lui! c'est lui! Daniel!

DANIEL, pendant qu'Adrien prend les mains de Lucie.

Alors!... (Il sourit et sa figure s'éclaircit. — A Stéphens.) Dame! tant pis pour vous!

STÉPHENS.

Ah! je voulais l'emmener avant qu'Adrien pût prétendre à elle! C'est la première fois de ma vie que je fais une chose calme, réfléchie... habile!... ça ne m'a pas réussi! Il me faudra revenir à l'impétuosité de ma nature!... Mais qu'au moins, Lucie, je devienne, moi, votre frère!

Lucie lui serre la main.

LUCIE, à Adrien, regardant Daniel, qui se dandine, attendri, content et comique.

Et ce bon Daniel!... il ne nous quittera jamais, n'est-ce pas?

DANIEL.

Dame!... j'espère que non!

LUCIE.

Daniel! il pleure!

DANIEL, d'une voix étouffée

Non! je... je...

ADRIEN.

Attendez!... Je devine...

STÉPHENS, poussant Lucie vers Daniel.

Embrassez-le donc, puisque...

LUCIE, se jetant à son cou.

Ah!... mon père!

Adrien serre la main de Daniel

FIN DU TOME TROISIÈME

ATHENÆUM
LIBRARY
LIVERPOOL.

TABLE

KAUPRAT 1
FLAMINIO. 85
MAITRE FAVILLA. 109
UCIE. 265

FIN DE LA TABLE